

DELLY

# Sous l'œil des brahmes



BeQ

**Delly**

# **Sous l'œil des brahmes**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*

Volume 361 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Sous l'œil des brahmes**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1951.

Ce roman fait suite à :

*L'enfant mystérieuse.*

# **Première partie**

*Le dieu Vichnou*

## I

Sur les flots bleus de la Méditerranée, un magnifique yacht blanc glissait majestueusement. Sur son étrave, on lisait, en lettres d'or, le nom que lui avait donné son propriétaire, le maharajah de Bangore : *La Trimourti*.

À bord, un couple radieux vivait le plus enchanté des rêves... Maun-Sing, le riche maharajah, emmenait dans son pays mystérieux une délicieuse fiancée que le hasard, providence des amoureux, avait placée sur son chemin. Et Manon, la charmante jeune fille dont le destin contraire avait fait une humble ouvrière en broderie, ne croyait pas encore à son bonheur.

Le maharajah, qui aimait la France et y faisait de longs séjours, connaissait Manon depuis longtemps. Alors qu'elle n'avait que six ans, elle avait été endormie, dans un dessein malveillant, par un brahme aux pouvoirs magiques et lui, qui

connaissait tous les secrets de son pays, l'avait réveillée alors qu'on désespérait de la sauver. Il l'avait retrouvée, plus tard, jeune fille, en butte aux persécutions de ce même Hindou et d'un Français et, à la fois pour la soustraire à ces bandits et parce que l'amour s'était glissé dans son cœur, il l'avait enlevée et... séquestrée sur son yacht... sans que personne de son entourage puisse savoir ce qu'elle était devenue.

Manon avait vivement protesté contre ces méthodes qui, de prime abord, apparaissaient plus dignes d'un forban que d'un gentleman. Mais elle aussi, dans le secret de son cœur, aimait le beau Maun-Sing et elle avait été vite conquise. La veille de ce jour lumineux, elle avait dit avec un délicieux émoi et une charmante simplicité :

– J'accepte de devenir votre femme...

Et par cette simple phrase, elle avait tiré un grand trait sur son passé d'enfant trouvée à qui la vie avait offert plus d'épines que de roses.

Elle n'avait mis à ce mariage qu'une condition : être mariée par un prêtre catholique et Maun-Sing s'était incliné avec courtoisie.

Il cherchait en toutes choses à contenter les moindres désirs de Manon.

– Demandez-moi ce que vous voudrez, lui avait-il dit. Ici, tout vous appartient, tout vous obéira, parce que je le veux.

Et plus bas, en baisant la main charmante ornée de l'étincelant saphir qu'il lui avait offert comme bague de fiançailles, il avait ajouté :

– Moi tout le premier...

Son intelligence souple et profonde, ses dons intellectuels, sa brillante culture d'esprit, s'unissaient à sa séduction physique pour captiver Manon. L'amour s'emparait, chaque jour un peu plus, de ce cœur de jeune fille...

Elle vivait en plein songe féerique, dans l'ensorcelante atmosphère que lui faisait l'amour de Maun-Sing. Ahélya, la sœur du maharajah, à qui, en France, elle avait donné des leçons de broderie, la quittait le moins possible, se promenant avec elle sur le pont, ou travaillant près d'elle sous la tente qui les abritait des ardeurs du soleil.

Ahélya était souvent accompagnée par sa servante, Sâti, une jeune Hindoue qui n'était pas très sympathique à Manon. Dans les yeux noirs de cette fille, souvent cachés sous leurs paupières mates, elle avait cru voir plusieurs fois une lueur de haine, quand ils glissaient un regard vers elle.

Parfois aussi, elle rencontrait le conseiller et confident de Maun-Sing, un brahme nommé Dhaula qui avait élevé le maharajah. Il l'enveloppait d'un coup d'œil défiant et murmurait sur son passage des paroles qui semblaient des malédictions. Cela n'allait pas sans l'inquiéter un peu...

Cependant, au milieu de son bonheur imprévu, qui la grisait un peu, Manon pensait à ses amis de France qui devaient être fort inquiets de sa disparition subite. Certes, elle était heureuse, mais elle ne devait pas oublier ceux qu'elle avait aimés autrefois. Quelques jours après ses fiançailles, elle avait demandé au maharajah si elle ne pourrait pas leur écrire, pour les rassurer sur son sort.

Il répondit :

– Oui, pourvu que vous ne donniez aucune indication susceptible de faire retrouver votre trace... J'enverrai cette lettre à Marseille, afin qu'un homme sûr la fasse partir d'une petite ville quelconque de la région, pour égarer les recherches possibles.

Manon avait donc écrit à une de ses amies, Lucie, qui habitait la même maison qu'elle et pour laquelle elle éprouvait une vive amitié. Mais, suivant le désir exprimé par le maharajah, sa lettre avait été brève :

« Ne vous tourmentez pas pour moi, mes chers amis. Je suis très heureuse. Un jour, je l'espère, nous nous reverrons.

« Votre toute dévouée,

« MANON. »

Maintenant, *La Trimourti* approchait du but... Encore deux jours et les côtes de l'Inde apparaîtraient.

Un samedi, tandis qu'elle regardait à l'arrière

du yacht les évolutions amusantes d'un jeune singe, Manon entendit des gémissements.

Elle se précipita vers l'endroit d'où ils venaient et vit un robuste Hindou en train de donner la bastonnade à un homme étendu à terre.

Il y allait avec vigueur et le malheureux se tordait de souffrance.

Manon s'écria :

– Laissez-le !... Laissez-le !... Qui vous a ordonné ?...

L'Hindou, s'interrompant une seconde, répondit laconiquement :

– Eh bien ! attendez !... Je vais lui demander...

Et elle s'élança vers l'avant du yacht. Maun-Sing, à demi étendu dans un fauteuil, fumait en écoutant la lecture des journaux anglais que lui faisait Jeimal. La jeune fille vint à lui, en s'écriant :

– Je vous en prie, ordonnez qu'on cesse le supplice de ce pauvre homme !... C'est trop affreux !

– Quoi donc ?... Quel supplice, chère Manon ?

Tout en parlant, le maharajah jetait sa cigarette, se levait et s’approchait de la jeune fille.

– Un malheureux qu’on bat cruellement... Il paraît que c’est par votre ordre ?

– Sans doute est-ce d’Anang que vous voulez parler ?... C’est un paresseux fieffé, que je fais mettre à la raison.

– Oh ! c’est trop !... c’est trop ! Pardonnez-lui maintenant !

Elle le suppliait, les mains jointes, le regard chargé de prière. Il murmura passionnément :

– Vous êtes plus ravissante que jamais, ce matin, Manon ! Que pourrais-je vous refuser ? Je n’ai que le désir de vous être agréable.

Et, tout haut, il ordonna, s’adressant à Jeimal :

– Va dire que je fais grâce à Anang.

Le favori s’inclina profondément et s’éloigna.

Alors, Maun-Sing prit la main frissonnante de Manon et, penché vers sa fiancée, il demanda

avec une caressante ironie :

– Le cœur sensible de ma chère Manon me taxe sans doute de cruauté ?

– Oh ! oui !... Pour une faute de paresse, un pareil châtiment !

– Qu’auriez-vous dit au temps de mes ancêtres ? Comment, vous avez les larmes aux yeux ?... Allons, ma bien-aimée, oubliez cela ! Montrez-moi votre délicieux sourire que j’adore !

Il s’inclinait, baisait les cheveux soyeux, puis le front si blanc, doux et satiné comme un pétale de rose... Et Manon sourit, tandis qu’une larme achevait de glisser sur sa joue.

Car elle venait de comprendre qu’elle obtiendrait tout de l’homme qui l’aimait avec une si fervente, si exclusive passion.

\*

Vers la fin d’un après-midi, dans la clarté adoucie du soleil couchant, le maharajah de

Bangore arriva avec sa suite à l'entrée de l'étroite vallée où s'élevaient le palais de Madapoura et la ville qui avait été la capitale de ses ancêtres.

Ville bien déchue, presque morte, depuis la dépossession de son souverain par les Anglais.

Ceux-ci y entretenaient un petit poste, d'ailleurs considéré comme inutile, l'actuel maharajah ne donnant pas prise à la moindre défiance et les habitants se tenant toujours fort tranquilles.

Manon, du haut de l'éléphant sur lequel elle se trouvait assise, dans une riche haudah, près de la princesse Ahélya, entrevit un lac sombre, des palais, des maisons à terrasses, une végétation luxuriante, de féeriques jardins, tout cela dispersé au fond de la vallée, qui avait la forme d'un cratère profond entouré par la jungle épaisse.

À gauche, sur une hauteur, se dressait le palais, vision merveilleuse dans la pâleur du soleil déclinant qui caressait les dômes recouverts d'émaux bleus et de plaques d'or, les balcons dorés, les tourelles de marbre devenues d'une délicate nuance de vieil ivoire.

La petite population de la ville se tenait prosternée sur le passage du maharajah, qui montait un superbe cheval d'un noir d'ébène. Il y avait aussi quelques soldats anglais, à l'attitude correcte, quelques étrangers, curieux et intéressés, au respectueux salut desquels Maun-Sing répondait avec une grâce hautaine.

Le cortège gravit lentement les rampes dallées qui menaient au palais, entre des remparts crénelés dont la base reposait sur des contreforts plongeant à pic dans la vallée.

Une porte en ogive, précédée d'un corps de garde, donnait accès à la première enceinte... De distance en distance, trois autres portes monumentales, encore garnies de herses, défendaient l'accès du palais.

La chaussée, en pente raide, s'élevait le long de parois rocheuses et de rocs surplombants, où, comme l'expliqua Ahélya à Manon, étaient creusées des cavernes et sculptés des autels, des statues, des bas-reliefs.

Elle lui montra aussi des bassins qui s'enfonçaient dans le roc, à une grande

profondeur, et qu'alimentaient des sources ; au-dessus s'élevait un élégant plafond de pierre que supportaient des colonnes.

Un peu partout se voyaient, taillées dans le roc, des figures d'hommes ou d'animaux.

Tout cela, dans la tiède clarté du couchant, apparaissait à Manon comme une vision fantastique des âges passés.

Puis, l'arche sarrasine de la quatrième porte passée, la jeune fille vit sur sa droite une des façades du palais, posée au bord même du roc vertigineux qui descendait à pic dans la vallée.

Elle était sobrement décorée de balcons, de pilastres, de cordons dentelés, de mosaïques en briques émaillées, d'élégants clochetons sculptés.

Puis, en tournant, Manon aperçut la façade principale, ornée d'émaux d'une merveilleuse variété de nuances, et au centre de laquelle se dressait une monumentale porte de marbre, ornée d'admirables mosaïques.

Là, le maharajah et sa suite mirent pied à terre... Tandis que Maun-Sing disparaissait à

l'intérieur du palais, Ahélya et Manon traversaient une cour entourée de colonnades de marbre, rafraîchie par des eaux jaillissantes, et de là gagnaient un des palais de rêve disséminés dans un ravissant jardin.

– Voilà celui que Maun-Sing vous a destiné, chère Manon, dit Ahélya.

Ce petit palais de marbre blanc était la plus délicieuse chose du monde. Des mosaïques en pierres précieuses le décoraient, à l'intérieur et à l'extérieur. De véritables dentelles de marbre formaient les fenêtres qui donnaient sur la vallée. D'autres, à arceaux dentelés, ouvraient sur le jardin... Les chambres, très fraîches, s'ornaient de dorures, de mosaïques, de délicates peintures. Sur le dallage de marbre d'un salon étaient dessinés des fleurs, à l'aide d'agates, d'onyx, de sardoines.

Ce fut dans ce palais des *Mille et une Nuits*, où le confort européen s'unissait à la splendeur orientale, que Manon dormit son premier sommeil à Madapoura, dans l'atmosphère parfumée des innombrables senteurs du jardin enchanté, à peine entrevu encore.

## II

Deux jours plus tard, Manon était unie au maharajah de Bangore.

En grand mystère, Maun-Sing avait fait venir un prêtre français, qui dirigeait une mission catholique à quelques lieues de là... Dans une pièce retirée du palais, au milieu de la nuit, fut béni le mariage de Manon Grellier, l'enfant trouvée, avec Sa Hautesse Maun-Sing, le descendant de puissants potentats, petit-fils de Thérèse de Jalheuil, issue d'une vieille famille française.

Jeimal, le favori du maharajah, et l'un de ses serviteurs préférés, un vieil Hindou du nom de Dinkur, étaient les témoins de cette union secrète. Après quoi, on reconduisit le prêtre aussi mystérieusement qu'on l'avait amené, dans les ténèbres.

Le rêve continuait pour Manon.

Elle se voyait transformée en une princesse orientale, dans un palais de conte de fées. Enfant, elle avait rêvé des plus extraordinaires aventures... N'en était-ce pas une, qu'elle vivait en ce moment ?

Mais, au-dessus de tout, il y avait Maun-Sing, et son amour si ardent auquel, discrètement et tendrement, répondait le sien. Ils vivaient des heures délicieuses, dans le petit palais de marbre blanc, ou bien dans le merveilleux pavillon, vaste kiosque de marbre précédé d'une véranda aux arceaux mauresques, où se trouvaient les appartements du maharajah ; l'intérieur en était décoré avec une prodigieuse richesse. Les parois de certaines pièces étaient formées d'une combinaison de pierres précieuses du plus ravissant effet... Des draperies de soie tissée d'or et d'argent retombaient devant les portes. De magnifiques tapis, des coussins et des divans moelleux achevaient la décoration de ces appartements, éclairés, du côté de la vallée, par des treillis de marbre d'une délicatesse d'exécution incomparable.

Manon disait à son mari :

– Vraiment, vous devez trouver nos plus belles demeures d'Europe mesquines, près de ceci !

Il répondait :

– Oui, en un sens. Mais elles ont d'autres beautés, que je sais comprendre.

Les jardins réservaient à Manon de nouveaux émerveillements. Dans des canaux de marbre glissait une eau limpide qui, traversant des bassins ornés d'incrustations, se divisait ensuite en ruisselets, parmi les bosquets de goyaviers, d'orangers, de grenadiers... Le long d'allées au dallage de marbre blanc se dressaient des palais, des kiosques, de ravissantes colonnades autour desquelles s'enchevêtraient le jasmin et les roses... Des oiseaux gazouillaient partout, des singes gambadaient sur les terrasses, des daims, des chevreuils s'ébattaient sous les arbres centenaires... Et l'air était saturé, le soir surtout, d'enivrants parfums exhalés des fleurs qui surgissaient, partout, en folle profusion.

– Jamais je ne finirai d'admirer ! disait Manon

à Maun-Sing, qui se plaisait à lui montrer en détail toutes ces merveilles.

Ahélya occupait un des palais, avec les femmes attachées à son service... Manon passait quelques moments près d'elle chaque jour, aux heures où Maun-Sing était occupé avec Dhaula et ses secrétaires. Mais la présence de Sâti lui devenait de plus en plus désagréable, car elle croyait comprendre, aux brûlants regards dirigés par la jeune Hindoue sur le maharajah, la raison de la malveillance dont elle se sentait l'objet de sa part.

Manon savait qu'il lui suffirait d'un mot pour que Maun-Sing fît éloigner aussitôt celle qui lui déplaisait... Mais il répugnait à sa délicatesse de céder ainsi à une antipathie, d'user de son influence contre quelqu'un. Elle jugeait préférable d'attendre, tout en tenant en défiance la belle Hindoue.

De cette demeure enchantée. Manon ne sortait guère... Parfois, en palanquin, on la conduisait à la mission catholique, considérablement éloignée. Puis, dans le même équipage, elle visita un jour

la ville, en compagnie d'Ahélya.

Peu à peu, depuis la dépossession des souverains, les familles riches avaient déserté la cité... Maintenant, les palais dormaient au bord de l'étang, ou dans l'ombre des bosquets d'orangers et de manguiers. Plusieurs s'écroulaient lentement, et des bandes de singes prenaient possession de ces logis abandonnés, envahis par les lianes.

Le long des rues étroites, plusieurs boutiques étaient closes. L'herbe poussait entre les dalles de certaines voies rarement fréquentées maintenant... Mais on voyait encore d'assez nombreux jardins, tous charmants, et des temples bien entretenus s'élevaient au fond de la vallée, à l'ombre de manguiers énormes.

Sur le passage des palanquins, les habitants s'écartaient précipitamment... Manon en demanda un peu plus tard la raison à son mari, tandis que tous deux, avec Ahélya, prenaient une collation dans un exquis petit palais d'été situé au bord de l'étang, et où le maharajah était venu les attendre.

Maun-Sing expliqua :

– Autrefois, sous peine de mort, on devait s'éloigner, en toute hâte dès qu'on apercevait le palanquin ou les éléphants portant les femmes de la cour. L'habitude s'en est conservée, car je n'ai jamais songé à rapporter cette ordonnance.

Manon dit, moitié souriante, moitié inquiète :

– Mais j'espère bien que, si quelqu'un y contrevenait, vous n'appliqueriez pas la punition ?

Il sourit, en répliquant :

– Certainement si... mais je permettrais à ma belle Manon de demander la grâce du coupable... et peut-être la lui accorderais-je.

– Oh ! par exemple, voilà qui ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute ! Mais avez-vous donc conservé le droit de vie et de mort, ici ? Je croyais que les Anglais...

Il l'interrompt, d'une voix brève et tranchante :

– Ce droit, je le garde, en dépit de tout. Le vrai, le seul maître, sur tout ce territoire, c'est

moi.

Une lueur traversait son regard qui devenait dur et impérieux.

Manon en ressentit une impression pénible... L'amour dont l'entourait Maun-Sing ne pouvait lui voiler complètement ce que cette nature avait pour elle d'inconnu, de mystérieux. Elle le pressentait inflexible, peut-être cruel, et elle le savait orgueilleusement autocrate... Il était le souverain, craint, adulé plutôt, car c'était vraiment un culte idolâtrique que lui rendait tout son entourage.

Manon en éprouvait un secret froissement et une vive surprise. Comment cet homme si remarquablement intelligent, élevé en partie à l'européenne, qui lui avait dit avoir dans les veines du meilleur sang français, adoptait-il ces vieux errements de ses ancêtres, qui se prétendaient issus du dieu Brahma en personne ?

La jeune femme se réservait d'interroger plus tard son mari à ce sujet et de l'amener doucement à changer ces coutumes.

Autre chose encore l'intriguait.

Que faisait donc Maun-Sing, chaque jour, en s'enfermant dans une pièce de son palais avec Dhaula et trois ou quatre Hindous de haute mine ?

Il disait à Manon : « J'ai des affaires à traiter... » Quelles affaires, puisqu'il n'était qu'un souverain dépossédé ? Il ne s'agissait évidemment pas de sa fortune, administrée par des intendants ; d'ailleurs, quelque énorme qu'elle fût, elle n'eût pas demandé cette conférence quotidienne. Alors ?... Là encore, Manon sentait l'inquiétant frôlement de l'énigme et croyait voir une ombre passer sur son bonheur.

Mais il savait si bien lui faire oublier ces craintes, vagues et fugitives ! Elle se le disait encore le soir de ce goûter au petit palais d'été, tandis qu'ils causaient tendrement, assis sur la superbe terrasse de marbre qui s'étendait au-dessus de la véranda, devant les appartements du maharajah.

La lune, à son troisième quartier, éclairait délicatement les jardins, les eaux jaillissantes, les

palais dont on devinait la blancheur, dans la profondeur des allées bordées de citronniers, de grenadiers, de goyaviers. On ne sentait pas un souffle d'air. Mais la fraîcheur des eaux s'insinuait dans l'atmosphère chargée de toutes les senteurs qui s'exhalaient des parterres fleuris.

Manon disait gravement :

– Je voudrais savoir ce que pensent mes amis de France et surtout ce que devient mon cher Achille, le fils de celui qui, ainsi que je vous l'ai raconté, m'a ramassée sur le bord de la route et chez qui vous m'avez sauvée d'une mort atroce alors que je n'étais qu'une toute petite fille. Je ne me doutais pas alors que je serais, un jour, votre femme bien-aimée...

– Je ne m'en doutais pas non plus.

– Quand pourrai-je leur écrire, reprit Manon, en leur demandant de me répondre, Maun ?

– Un peu plus tard, ma chérie. Je t'avertirai quand le moment sera venu.

Elle demanda :

– As-tu peur qu'on te fasse des ennuis à cause

de moi ?

Il hésita imperceptiblement, avant de répondre :

– Mais oui, évidemment... J'aurais des comptes à rendre à la justice, chère Manon, pour t'avoir si cavalièrement enlevée à l'autorité de ton tuteur. Il faut donc, momentanément, garder le silence.

Elle murmura :

– Cela me fait de la peine, à cause d'eux... Je me demande ce qu'ils s'imaginent...

– Qu'as-tu à te tourmenter de cela ? Tu es heureuse, ici... très heureuse, tu me l'as dit. Oublie tout, Manon, pour ne songer qu'à notre amour.

Sa main avait rejeté le voile qui couvrait la tête de la jeune femme et caressait l'admirable chevelure d'un brun si chaud, dans laquelle brillait un anneau d'or ciselé, orné d'émeraudes et de diamants.

Mais Manon dit gravement :

– Il faut penser à d'autres qu'à nous seuls,

Maun. Nous avons des devoirs à remplir, ne l'oublions pas.

Il sourit, en baisant le front charmant.

– Ô ma sage Manon, nous tâcherons d'y penser ! Mais quand je suis près de toi, le monde entier n'existe plus pour moi.

Elle le savait, et cette conscience de son pouvoir l'amenait à espérer que, peu à peu, influencé par elle, Maun-Sing deviendrait tel qu'elle l'eût souhaité.

Mais il faudrait de la patience et une inébranlable fermeté, de sa part, pour qu'elle restât, moralement, plus forte que lui – ce qui était le secret de sa domination sur ce cœur orgueilleux, saturé des plus serviles adulations.

Un peu plus tard, ils gagnèrent le petit palais de Manon... Sur eux, la lune versait sa pâle lumière. Ils s'arrêtèrent un instant près d'un bassin où jaillissait une eau argentée par ces rayons lunaires. Maun-Sing entourait de son bras les épaules de sa femme, et sa voix chaude répétait les mots d'amour que Manon ne se lassait

pas d'entendre.

Derrière une colonne, une ombre se blottissait, en attachant sur eux, des yeux brillants de haine. Une femme était là, qui frissonnait de douleur et de jalousie furieuse, en les écoutant, en les regardant. Elle les suivit des yeux, tandis qu'ils disparaissaient dans le petit palais blanc, éclairé pour les recevoir... Alors, elle s'éloigna à son tour. Mais ses jambes fléchissaient et son buste se courbait comme celui d'une vieille femme. Au moment où elle allait atteindre la véranda du pavillon occupé par la princesse Ahélya, un homme surgit d'un bosquet voisin et lui barra le chemin.

Elle s'immobilisa, avec une exclamation d'effroi. L'homme dit à voix basse :

– Tais-toi !... Je suis ton frère.

Elle balbutia :

– Juggut !

– Oui, c'est moi. Viens ici, j'ai à te parler, Sâti.

Il l'entraîna vers le bosquet.

– Là, nous serons mieux. Il ne faut pas qu'on connaisse ma présence ici, pour diverses raisons que je ne t'expliquerai pas aujourd'hui. L'une d'entre elles est que je ne suis pas dans les bonnes grâces de Sa Hautesse, ni dans celles de Dhaula, mon oncle très estimé.

Un sourire de sarcasme soulevait sa lèvre épaisse, montrant des dents aiguës comme celles d'un carnassier.

Il était plus petit que sa sœur, mince, d'apparence très agile. Les traits de son visage apparaissaient d'une régularité parfaite ; les yeux étaient beaux, mais leur expression manquait de franchise, et d'inquiétantes lueurs y passaient souvent.

Sâti considérait son frère avec une vive surprise... Elle murmura :

– Et moi qui te croyais à Delhi !

Il leva les épaules.

– Tu te trompais, voilà tout ! J'étais plus près, beaucoup plus près. Mais, comme je viens de te le dire, je ne me soucie guère d'être mal reçu par

le maharajah et par mon oncle.

– Pourquoi serais-tu mal reçu ?... Tu n’as rien fait, que je sache ?...

– Non... Mais j’ai conscience d’avoir toujours déplu à Sa Hautesse. Quant à mon oncle, il se défie de moi. La preuve en est que j’ai été envoyé à Delhi – parce que, ici, on ne veut que des hommes sûrs. Donc, silence sur la visite que je te fais, Sâti !

Elle inclina affirmativement la tête, en disant :

– Personne ne la connaîtra, je te le promets.

– C’est bien... Maintenant, écoute... J’attends encore autre chose de toi. Il faut que tu arrives à savoir ce qui se trame entre Sa Hautesse et Dhaula.

Elle répéta d’un ton stupéfait :

– Ce qui se trame ? À quel propos ?...

– C’est ce que tu devras m’apprendre. Tu es souple, intelligente. Tu sauras te glisser où il faut, entendre et te souvenir.

Une lueur avait passé dans les yeux de la jeune

fille.

Elle dit lentement :

– Si tu m’aurais demandé cela il y a quelques mois, je t’aurais répondu « non » aussitôt.

– Pourquoi ?

Elle garda le silence... Ses doigts, minces et nerveux, faisaient glisser lentement les anneaux d’or le long de son bras.

Juggut répéta, d’un ton impatient :

– Pourquoi ?

– Parce que je n’aurais pu avoir, même un seul instant, la pensée de trahir Maun-Sing.

Un sourire glissa entre les lèvres du jeune homme.

– Oui, naturellement, tu l’aimais ! Et qu’a-t-il donc fait pour que, maintenant ?...

Le visage de Sâti frémit et ses prunelles s’allumèrent d’un feu sauvage.

– Il a ramené une Française, dont il est follement épris. Cette femme, je la hais !... Et lui... lui, je l’aime plus que jamais ! Il faut que je

les sépare. Il faut que je la fasse souffrir, cette Manon, si belle, qu'il aime éperdument. Ah ! si tu les avais vus, tout à l'heure, Juggut !... Je frissonnais de désespoir et de haine, en les regardant, en les écoutant ! Cette étrangère est tout pour lui. Je n'ai plus l'espoir d'attirer jamais son regard, qui déjà auparavant me considérait avec indifférence... Alors, je veux me venger de lui et d'elle à la fois. Si tu m'en offres le moyen, sois le bienvenu, Juggut !

Il mit sa main sur l'épaule de sa sœur, en plongeant ses yeux dans le regard brillant de haine.

— Je te l'apporte. Pour le moment, je ne peux t'en dire davantage, car j'ai promis le secret. Mais fais ce que je te dis, surveille, écoute, tâche de surprendre quelque chose. Tous les trois jours, je viendrai ici, à cette même heure, et tu me rapporteras ce que tu as pu savoir.

— Ce sera fait.

— Bien... Maintenant, je te quitte, Sâti.

— Au cas où j'aurais quelque chose de pressant

à t'apprendre, comment t'en informerais-je ?

Il réfléchit un moment.

– Aurais-tu un messenger sûr ?

– Personne... Ici, tous sont fanatiquement dévoués à Maun-Sing.

– En ce cas, tu rédigeras ton message en termes un peu obscurs et tu le feras porter chez Adoul, un pieux solitaire qui a élu domicile près de l'étang sacré, dans les ruines d'un palais abandonné. Au revoir, Sâti, et à bientôt !

Il se glissa hors du bosquet et disparut dans la nuit.

Sâti resta un moment immobile, les traits contractés. La flamme mauvaise luisait plus que jamais dans ses prunelles... Et elle murmura farouchement :

« Ah ! la vengeance !... la vengeance, comme ce sera doux ! »

Une heure plus tard, deux hommes s'entretenaient à voix basse, dans une des pièces encore existantes d'un vieux palais qui s'écroulait lentement, sur la rive de l'étang.

L'un était Juggut. L'autre, plus âgé, avait des yeux vifs et durs, qui luisaient dans son visage bronzé, parsemé de rides.

Le jeune disait :

– Sâti fera ce que nous voudrons, Sangram. Elle est furieusement jalouse de la favorite de Sa Hautesse, qui est, paraît-il, une Française d'une grande beauté.

Sangram sursauta :

– Une Française ?... Tu dis une Française ? Sais-tu son nom ?

– Sâti a dit en parlant d'elle : « Cette Manon. »

Le regard de l'ancien brahme s'éclaira d'une joie diabolique.

– Manon !... C'est elle ! Ah ! quelle chance merveilleuse de la retrouver ici ! Et voici donc expliquée sa mystérieuse disparition.

Juggut demanda :

– Tu la connais ?

Mais, déjà, Sangram avait repris sa physionomie calme et fermée.

– Oui... Elle nous a déjà donné beaucoup d'ennuis, à un de mes amis et à moi. Il faudra que nous réglions un jour cela avec elle. Maintenant, Juggut, va dormir. La partie est engagée contre Maun-Sing et Dhaula. Qu'ils prennent garde à eux !

Quelques instants plus tard, tandis que Juggut se roulait dans une couverture, sur le dallage brisé, Sangram, toujours assis, laissait sa pensée errer et sa vie défilait devant ses yeux avec une netteté extraordinaire.

Vingt ans plus tôt, fidèle de Maun-Sing, il l'avait trahi et avec la complicité d'un Français, le comte de Courbarols, il avait tenté de découvrir le secret du trésor caché par le frère du maharajah, au moment de l'arrivée des Anglais en Inde. Leurs tentatives n'ayant pas été couronnées de succès, ils étaient partis pour la France. Là, ils avaient uni leurs efforts pour faire passer de vie à trépas une enfant de six ans qui gênait le comte de Courbarols. Mais, curieux hasard, Maun-Sing, en réveillant l'enfant, avait fait échouer leur tentative. Sans se décourager, ils

avaient multiplié les attentats contre cette enfant devenue une jeune fille, provoquant la chute d'un cadre qui devait l'assommer, payant un assassin qui avait tué, par erreur, sa propre sœur... Tout avait échoué ! La jeune fille semblait jouir d'une protection occulte qui la rendait taboue. De plus, toujours, le maharajah s'était trouvé sur leur route.

Et aujourd'hui ?

Aujourd'hui, revenu en Inde, conspirant encore contre Maun-Sing, il retrouvait cette jeune fille, cette Manon, devenue la femme du maharajah.

### III

Un mois avait passé, depuis l'arrivée de Manon au palais de Madapoura. Un mois de bonheur, à peine traversé de légers nuages. L'empire de la jeune femme sur Maun-Sing s'affirmait chaque jour un peu plus. L'orgueilleux maharajah se laissait dominer, pour la première fois, par une influence féminine. Celle-ci était, d'ailleurs, fort discrète, ne cherchant jamais à s'imposer, à triompher... Et là, précisément, résidait sa force, près d'une nature telle que celle de Maun-Sing.

Cependant, au milieu de sa félicité conjugale, Manon conservait toujours l'impression que son mari lui cachait quelque chose. Il y avait un secret dans sa vie. Il y avait une énigme flottant à travers ce palais féerique, jeté sur le roc à pic, au-dessus de la vallée, par le caprice d'un ancêtre de Maun-Sing. Mais Manon ne pouvait appuyer ce

soupçon sur rien de très précis.

Il y avait bien ces figures inconnues, errant dans les jardins, et qui augmentaient en nombre chaque jour... À une question de sa femme, Maun-Sing avait répondu :

– Ce sont d’anciens et fidèles sujets, qui viennent me rendre leurs hommages.

Mais Manon s’étonnait qu’ils fussent si nombreux, ces courtisans d’un prince sans royaume.

Il arrivait aussi que, parfois, Maun-Sing ait des réticences, des hésitations... De même, Ahélya, discrètement interrogée par sa belle-sœur, laissait voir un embarras profond. À ces moments-là, Manon éprouvait un froissement mêlé d’inquiétude... Que lui dissimulait-il donc ? Que craignait-on d’elle ?... Fallait-il supposer à Maun-Sing quelque but blâmable, qu’il savait d’avance condamné par l’honnêteté de sa femme ?

Elle projetait de le questionner un jour à ce sujet, franchement. Mais elle attendait d’avoir à lui opposer quelque fait un peu plus précis que

les doutes qui venaient l'assaillir, à certains jours surtout.

Le maharajah, en ce moment, reconstituait la ménagerie qui existait autrefois, près du parc des éléphants. Il faisait rechercher les plus beaux fauves, pour les installer dans cette partie de ses jardins. Et une jeune panthère, qu'il appelait Baïla, le suivait partout, humble et soumise sous son regard, se couchant aux pieds de Manon, qui, assurée du pouvoir étrange mais réel de son mari sur ces bêtes féroces, n'éprouvait aucune crainte d'un tel voisinage, tant qu'il était là.

Les heures passaient très brèves pour la jeune femme, qui travaillait, lisait – car il y avait une bibliothèque fort bien garnie dans un des pavillons du palais – et s'entretenait de mille sujets avec Maun-Sing, dont l'intelligence était brillante.

Souvent, ils se promenaient tous deux dans les jardins, dont le maharajah montrait à sa femme les merveilles. Mais ils s'arrêtaient toujours devant un roc énorme, qui s'élevait à pic, barrant l'horizon, et dans lequel se voyait une fissure où

devait pouvoir passer le corps d'un homme.

– Cela conduit-il quelque part ? avait demandé un jour Manon.

– Oui, à de très anciens temples, creusés dans le roc.

Maun-Sing n'avait pas donné d'autres explications, ni offert à sa femme de lui montrer ces temples primitifs du brahmanisme.

Il ne lui parlait jamais de religion, la laissant libre quant à la sienne. Mais Manon ressentait toujours une impression désagréable lorsque, en entrant dans une des pièces de l'appartement du maharajah, elle voyait trois petites statues, Brahma, Siva et surtout Vichnou, l'idole de jade aux yeux de rubis.

Pourquoi celle-ci lui inspirait-elle une sorte d'effroi mêlé de répulsion ? Un soir, dans le salon aux panneaux de santal incrustés d'ivoire et d'argent, tandis que Maun-Sing lui lisait, en les traduisant, des poèmes hindous, elle se sentit attirée, jusqu'à la hantise, par ces yeux qui semblaient flamboyer, sous la lumière.

Un malaise s'emparait d'elle... Son mari s'en aperçut et demanda :

– Qu'as-tu, Manon chérie ?

Elle essaya de sourire, en étendant la main vers l'idole.

– Cette statue... ces yeux surtout m'impressionnent. Il me semble qu'ils me regardent féroceement et qu'ils me menacent.

Un pli se forma sur le front du maharajah. D'un geste de protection tendre, il attira contre lui la jeune femme.

– Tu es folle !... Il n'y a là que deux rubis – les plus beaux de ma collection, avec celui-ci.

Il montrait la pierre magnifique qui ornait sa bague.

– Oui, je le sais bien... Mais c'est une impression nerveuse, que j'ai peine à surmonter.

De fait, invinciblement, son regard revenait aux yeux étincelants.

Maun-Sing eut un rire léger.

– Eh bien ! je vais te rassurer tout de suite.

Il se leva, prit un poignard au manche orné de pierreries et s'approcha de la statue. En un instant, il eut enlevé les deux gemmes superbes... Et, revenant à Manon, il les lui mit entre les mains.

– Tiens, elles ne t'effrayeront plus, maintenant, petite peureuse !... Ouzmal, qui est si habile, te les montera dès demain à ton gré, pour mettre dans tes cheveux ou à ton cou.

– Oh ! Maun, vraiment !... je ne te demandais pas cela !

Il riposta en riant :

– Je le sais bien ! Mais je te les donne quand même. Vichnou sera privé de ses yeux, voilà tout !

Une lueur de surprise passa dans le regard de la jeune femme... Que signifiait ce ton de raillerie ? Jusqu'ici, elle s'était figuré Maun-Sing comme un fervent et sincère adepte du brahmanisme, et rien n'était encore venu l'inciter à penser le contraire... S'était-elle donc trompée ?

Cet étonnement de sa femme n'avait pas

échappé au maharajah. Cependant, sans avoir l'air de s'en apercevoir, il s'assit de nouveau près d'elle et reprit la lecture interrompue. Mais il semblait distrait, préoccupé, et, fréquemment, il glissait un regard soucieux vers la physionomie pensive de la jeune femme.

Vers dix heures, il ferma le livre en disant :

– Il est temps d'aller te reposer, Manon.

Elle se leva, en s'enveloppant de ses voiles... À ce moment, on gratta à la porte. Et quand le maharajah eut ordonné d'entrer, Dhaula apparut, humblement incliné.

Maun-Sing retint à peine un geste d'impatience.

Il demanda brièvement :

– Tu as besoin de me parler ?

– Oui, seigneur.

– Attends à demain. Ce soir, je ne suis pas disposé à t'entendre.

– Ton serviteur ose insister pour que tu l'écoutes maintenant, seigneur souverain.

Manon commençait à comprendre un peu la langue rajpoute, que lui apprenaient son mari et sa belle-sœur. En se penchant vers Maun-Sing, elle murmura :

– Je pars en avant avec Adrâni.

Et, discrètement, elle s'éloigna avec sa suivante, non sans se demander ce que le brahme avait de si important à dire, dès ce soir.

Quand la porte se fut refermée sur elle, le regard de Maun-Sing, qui l'avait suivie, se reporta sur Dhaula.

– Eh bien ! parle, maintenant.

– Seigneur, Dhava est revenu.

– Bien. Il a les adhésions ?

– Plus nombreuses encore que nous le pensions ! Toute l'Inde musulmane sera avec nous, au jour de la révolte !

Une lueur de satisfaction éclaira les yeux assombris de Maun-Sing.

– Parfait, cela ! D'ailleurs, j'y comptais, au fond. Tout ce peuple est las du joug étranger.

Mais il lui fallait un chef, un entraîneur. Sur les pas de mes fidèles fanatisés, l'Inde entière marchera !

Dans ses prunelles redevenues ardentes passait une flamme de triomphe.

Dévotement, Dhaula s'inclina pour baiser la main fine, où le rubis étincelait de mille feux.

– Tu auras tout un monde à tes pieds, maître puissant ! Les plus grands souverains d'Europe compteront avec toi et rechercheront ton alliance. Mais il faut maintenant fixer la date où se révélera le libérateur annoncé par nous dans le secret, depuis des années.

De nouveau, l'ombre s'étendit sur le regard de Maun-Sing.

Le maharajah dit brièvement :

– J'y songerai... Il n'est pas temps encore.

– Pardonne-moi d'insister, seigneur. Le moment est venu, au contraire. Tout est prêt...

– Ne m'importune pas ! Je suis le maître et je t'avertirai quand il me plaira de donner le signal.

Dhaura se redressa, les yeux brûlants, la voix véhémence.

– Tu es le maître ? Ah ! non, tu ne l'es plus !... Tu ne l'es plus, seigneur ! Une femme occupe ta pensée, possède tout ton cœur, domine ta volonté... hélas ! je m'en doute ! Avant de la connaître, tu ne songeais qu'à ta haute mission de sauveur d'un peuple. Maintenant, ce souci passe au second plan. Elle d'abord, cette enchanteresse !... Près d'elle, tu oublies tout ce qui t'occupait autrefois. Ce qu'elle veut, tu le veux. Son bon plaisir seul compte pour toi...

Maun-Sing l'interrompt avec violence.

– Assez, Dhaura, assez ! Comment oses-tu me parler ainsi ? Un autre que toi saurait déjà ce qu'il en coûte !

Le brahme joignit les mains.

– Seigneur, c'est pour ton bien que je te supplie !... C'est pour te préserver du malheur... Cette femme est puissante sur toi, par sa beauté, son intelligence, ses dons si nombreux, qui en font une créature séductrice entre toutes. Elle

appartient à une religion qui étend son prosélytisme à tous les points du globe...

Maun-Sing interrompit sèchement :

– Nous ne parlons jamais de la question religieuse. Quant aux sentiments que m’inspire cette jeune femme, ils ne regardent que moi, et je ne supporterai plus – je t’en avertis – que tu oses m’adresser des reproches à ce sujet.

Les sourcils froncés, le regard dur, Maun-Sing fit un geste qui congédiait le brahme. Dhaula, courbant la tête, murmura :

– Pardonne-moi, seigneur !... C’est mon zèle pour toi qui m’entraîne...

– Oui, je le sais. Voilà pourquoi j’oublierai ce que tu m’as dit ce soir.

Maun-Sing fit un pas vers la porte... À ce moment, le regard du brahme tomba sur la table de porphyre, où se trouvaient les petites statues de la triade hindoue. Sous la lumière répandue par les lustres de cristal, les émeraudes étincelaient dans le visage impassible de Brahma et de Siva. Mais les orbites de jade apparaissaient

sombres et vides.

Dhaura s'exclama d'un ton stupéfait :

– Les yeux de Vichnou ont disparu !

Un très léger sourire d'ironie glissa entre les lèvres de Maun-Sing.

– Ne t'en inquiète pas. C'est moi qui les lui ai enlevés. Puisqu'il a maintenant des yeux vivants, à quoi serviraient ceux-là ?

Des prunelles éblouissantes se fixaient sur le brahme.

Dhaura frissonna... Agenouillé, les mains jointes, il enveloppa Maun-Sing d'un regard d'adoration brûlante, en murmurant :

– Tu as raison, seigneur puissant... Tu es le maître...

Le maharajah sortit de la pièce. Dhaura restait seul, avec la panthère qui s'étirait près du divan où étaient tout à l'heure assis Maun-Sing et Manon.

Le brahme se releva lentement.

Il s'approcha de la table, prit entre ses doigts

la statue de jade et la considéra pendant un long moment.

Il songeait :

« Quand a-t-il fait cela ?... Tout à l'heure, sans doute ? Car, cet après-midi, les rubis étaient encore là, je les ai vus. Pourquoi l'a-t-il fait ? La Française était-elle présente, quand il les a enlevés ? Est-ce que... ? Non, non, je ne puis croire qu'il aurait osé !... »

Baïla s'approchait de lui, avec une lente ondulation de son corps souple.

Il ne s'écarta pas. C'était lui qui avait appris à Maun-Sing le secret de charmer les bêtes fauves, et, pas plus que son maître, il ne les craignait.

En regardant la panthère, il murmura :

— As-tu vu cela, Baïla ? Ah ! si tu pouvais me dire !... J'ai peur de cette femme, pour lui ! Je sens qu'elle est un obstacle et que, déjà, à cause de cet amour, il n'est plus le même.

Le fauve semblait l'écouter, en fixant sur lui ses yeux énigmatiques.

Dhaulta étendit la main pour caresser la tête

élégante, en disant tout bas :

– Ah ! Baïla, si tu voulais !... Tes belles griffes en feraient vite un cadavre, de cette Manon trop aimée !... ou, tout au moins, elles la défigureraient si bien qu'il s'en écarterait avec horreur ! Baïla, il faudra que tu me viennes en aide, que tu nous délivres de l'étrangère qui l'enchaîne ! Alors, redevenu libre, il ne songera plus qu'à sa mission, et l'Inde sera délivrée.

## IV

Quand Manon avait demandé à son mari : « Combien de temps resterons-nous ici ? », il avait répondu assez évasivement :

– Quatre ou cinq mois, peut-être plus.

Elle ne s'ennuyait pas dans ce palais merveilleux, où elle était tant aimée, où elle se voyait traitée comme la plus adulée des souveraines. Cependant, elle songeait qu'à la longue cette existence un peu trop orientale lui pèserait beaucoup.

Car, enfin, quelque soin que prît Maun-Sing de lui adoucir sa captivité, elle menait ici la vie enclose qui avait été, autrefois, celle des femmes enfermées dans le zénana des maharajahs de Bangore, vaste et superbe bâtiment entouré d'un jardin ombreux, qu'Ahélya lui avait fait visiter un jour.

Comme elles, Manon ne pouvait sortir de la dernière enceinte du palais, à moins de se faire porter en palanquin ou dans une houdah close de rideaux, que suivaient et précédaient des serviteurs.

Elle aurait souhaité connaître le pays environnant, que Maun-Sing lui dépeignait superbe. Avec lui, quelles excursions magnifiques elle avait rêvé de faire !

Mais l'usage s'y opposait... Le maharajah, hors de son palais, ne pouvait se montrer en compagnie d'une femme, fût-elle son épouse, sa mère ou sa sœur.

– C'est la coutume, expliquait-il à Manon, et mon entourage serait très choqué si je passais outre.

La jeune femme ripostait avec une moue légère :

– Je te croyais plus indépendant, Maun ! Cette coutume est ridicule et tu ferais bien de l'abolir.

– Peut-être y arriverai-je en effet quelque jour, mais en procédant peu à peu. Prends patience,

chère Manon ! Tu sais que je suis prêt à tout, dès qu'il s'agit de t'être agréable. Mais je te crois trop raisonnable pour ne pas accepter momentanément cet ennui, que je ressens autant que toi, sois en persuadée.

Manon n'insistait pas. Elle savait que la coutume, en Orient plus qu'ailleurs, est très puissante sur l'esprit des peuples... Cependant, il lui semblait que Maun-Sing, ne régnant pas, vivant une grande partie de son existence hors de son pays, aurait pu s'en affranchir sans trop d'inconvénients. Mais sa nature active manquait d'aliment, dans cette prison dorée. Elle prévoyait que, bientôt, elle étoufferait dans cet horizon restreint, parmi ces palais et ces fleurs.

Enfin, le séjour ici ne durerait pas indéfiniment !... Maun-Sing aurait bientôt la nostalgie de l'Europe, de la France surtout, qu'il aimait tant – il l'avait dit à sa femme. Alors, ils retourneraient là-bas, feraient légaliser leur mariage, au point de vue civil, et s'installeraient dans quelque demeure délicieuse.

Là, Manon s'occuperait de venir en aide aux

pauvres, aux malheureux. Elle qui, autrefois, lorsqu'elle était pauvre, frémissait de regret douloureux devant une détresse qu'elle ne pouvait soulager, aurait maintenant le bonheur de le faire, efficacement et discrètement – car elle savait bien que Maun-Sing ne lui refuserait rien.

En attendant de réaliser ces rêves charitables. Manon cherchait à faire du bien autour d'elle, en particulier parmi le personnel nombreux que le maharajah avait mis à son service. Délicatement bonne, elle s'intéressait à ceux qui l'approchaient et, très vite, elle s'était fait aimer de tous.

En particulier, Anang, qu'elle avait sauvé naguère de la bastonnade, l'idolâtrait, et suivait le moindre de ses pas.

Il était maintenant chargé de veiller à la fermeture de la cage roulante où l'on enfermait Baïla, quand elle n'était pas près de son maître, et de lui faire porter ses repas – sinécure qui convenait fort à sa paresse.

Un jour, comme Manon lui demandait s'il avait longtemps vécu en France pour parler si correctement le français, il répondit :

– Oh ! oui, madame, j’ai passé plusieurs années à Paris !

Mais il s’interrompit tout à coup... Et, jetant des regards d’effroi autour de lui, il balbutia d’un ton suppliant :

– Je vous en prie, madame, ne répétez pas à Sa Hautesse que je vous ai dit cela ! Je serais puni, terriblement puni !...

– Pourquoi donc... Je ne comprends pas...

– Sa Hautesse ne veut pas que je parle de mon séjour là-bas, de ce que j’y faisais...

– Ah !... Eh bien ! sois sans crainte, Anang, le maharajah ne saura rien de l’indiscrétion qui t’a échappé.

Cette preuve nouvelle d’un secret que lui cachait Maun-Sing venait renforcer, chez la jeune femme, la sensation bizarre qu’elle éprouvait depuis quelque temps, dès que la nuit venait. Il lui semblait que des ombres glissaient autour d’elle, de plus en plus nombreuses, et qu’elles s’en allaient, comme une procession de lents fantômes, le long des allées, sous les arbres voilés

de ténèbres. Elle avait l'impression d'une foule silencieuse et avide, qui grouillait là, dans la nuit... elle ne savait où.

De ces imaginations, qu'elle s'efforçait d'ailleurs d'éloigner, Manon ne disait mot à son mari.

Maun-Sing paraissait un peu préoccupé, depuis quelques jours... La jeune femme lui avait demandé :

– As-tu quelque ennui ?

Il avait répondu :

– Mais non, pas du tout. Que t'imagines-tu là, ma chère aimée ? En aurais-je, d'ailleurs, que près de toi je les oublierais tous.

Il se montrait de plus en plus épris. Cependant, Manon sentait toujours entre eux ce mystère, qui l'alarmait et l'irritait à la fois.

Mais sa fierté lui interdisait d'user de son influence pour lui en arracher le secret. Il fallait qu'il le révélât de lui-même – et rien ne faisait prévoir qu'il y fût disposé.

L'hypothèse d'un complot, d'un projet de

soulèvement contre la domination anglaise était celle qui hantait presque exclusivement la pensée de Manon. Mais, en ce cas, pourquoi Maun-Sing ne lui en faisait-il pas la confiance ?... Il devait la connaître assez, maintenant, pour savoir qu'elle approuverait tout ce qu'il ferait dans une intention noble, avec des moyens honnêtes, et qu'il pouvait avoir la plus entière confiance en sa discrétion.

Craignait-il qu'elle ne manquât de courage, qu'elle ne cherchât à le détourner de cette idée ? Elle n'avait cependant jamais rien fait ni dit – bien au contraire – qui pût lui donner à croire qu'elle serait dépourvue d'énergie et de résignation, à l'heure du sacrifice et du danger.

Mais il la chérissait tant qu'il aimait mieux, sans doute, retarder le moment de lui apprendre en quelle aventure périlleuse il s'engageait.

« Oui, bien périlleuse et bien aléatoire ! pensait la jeune femme. L'Angleterre est si puissante !... et l'Inde si divisée ! »

\*

À la fin de l'après-midi, quand la chaleur du jour s'atténuait un peu, Manon aimait aller s'asseoir sous une colonnade de marbre rose, au bord d'un petit canal vers lequel se penchaient les branches des orangers et des grenadiers.

Maun-Sing venait l'y retrouver plus tard, et ils prenaient le thé en causant, ou en écoutant les sons doux et expressifs que Jeimal, dans un bosquet voisin, tirait de son violon.

Un après-midi, tandis qu'assise sur le divan aux coussins brochés d'or, Manon dessinait un modèle de broderie en s'inspirant d'admirables lotus roses que lui avaient offerts Maun-Sing, ce matin, elle vit, en relevant la tête, Baïla qui s'avavançait à pas lents, onduleux.

Elle n'en ressentit d'abord aucune frayeur, car elle était accoutumée à la présence du fauve, et, surtout, elle pensait que Baïla précédait de très peu son maître, comme elle en avait parfois coutume.

Mais la panthère semblait bien seule, aujourd'hui... Et Manon se souvint tout à coup que Maun-Sing lui avait dit :

– J'ai beaucoup de correspondance à faire, aujourd'hui ; aussi ne me verras-tu pas, très probablement, avant l'heure du dîner.

Alors, elle frissonna, à l'idée qu'elle allait se trouver en tête à tête avec l'inquiétante Baïla.

La panthère s'était arrêtée, les yeux fixés sur la jeune femme... Puis elle reprit sa marche lente et s'arrêta de nouveau.

Elle était maintenant à quelques pas de Manon.

Toutes deux se regardaient... Manon, raidie, concentrait son énergie, pour imposer au fauve.

Elle pensait :

« Il est très probable qu'elle ne m'attaquera pas. Elle me connaît, elle me voit chaque jour près de son maître. »

Mais elle tremblait et le sang se retirait de ses joues.

Car elle voyait la bête se ramasser lentement sur elle-même, s'apprêter à bondir...

Un appel, jeté par une voix impérative, traversa le silence :

– Baïla !

C'était Maun-Sing. Il venait d'embrasser la scène terrible, en un coup d'œil, et accourait, sautant par-dessus tous les obstacles, pour bondir jusqu'à la colonnade.

Baïla s'était reculée... Rampante et soumise, elle se couchait sur le sol, tandis que Maun-Sing s'élançait vers sa femme.

– Manon !... Ma pauvre Manon chérie !

Blême et frissonnante, elle défaillit un moment entre ses bras. Mais, très vite, ses paupières se soulevèrent et elle dit, répondant au regard de folle angoisse qui rencontrait le sien :

– Ce n'est rien, Maun !... Ce n'est rien ! Mais, heureusement, tu es arrivé !... Heureusement !

– Oui, quelle inspiration j'ai eue de laisser mes secrétaires se débrouiller parmi ma correspondance inachevée, pour venir près de

toi ! Mais comment cette bête s'est-elle échappée ? J'avais donné l'ordre de l'enfermer. Qui donc a osé ?...

Manon murmura :

– Voici Anang.

L'Hindou accourait, le visage convulsé par l'angoisse... À la vue du maharajah, il s'arrêta et tomba la face contre terre, tremblant de tous ses membres.

Maun-Sing dit d'un ton où grondait une effrayante irritation :

– Tu fais bien d'avoir peur, car le châtiment ne te manquera pas ! Comment Baïla s'est-elle échappée ?

Anang bégaya, en claquant des dents :

– Je l'ignore, seigneur... Je... J'avais bien fermé... je peux en faire le serment à Ta Hautesse sur tout ce que j'ai de plus sacré !

Maun-Sing eut un méprisant mouvement d'épaules.

– Alors, elle est passée entre les barreaux ?

Mais je ne discute pas des mensonges. Ta négligence a failli être cause d'une effroyable chose. Elle recevra la punition qu'elle mérite... Va-t'en !

Anang fit un mouvement pour obéir. Il était livide et ses yeux hagards exprimaient la terreur.

Manon dit tout bas :

– Oh ! que lui feras-tu, Maun ?... Quelle punition ?...

– Il sera mis à mort ce soir.

– À mort ! Oh ! non, non !... Tu n'y penses pas !... Pour une négligence !

– Si, je pense que, par la faute de ce misérable, il s'en est fallu de si peu que ma bien-aimée Manon...

Il l'enveloppait de ses bras, baisait les paupières tremblantes. Elle le sentit frissonner d'effroi rétrospectif, d'ardente tendresse, et comprit mieux que jamais, à cet instant, combien elle lui était profondément chère.

Mais le malheureux qui était là, à peine coupable, il fallait qu'elle le sauvât de la peine

terrible que lui infligeait la colère d'un maître impitoyable.

– Maun, je t'en prie, accorde-moi sa grâce !

– Ce serait une insigne faiblesse. Ne t'oppose pas à ma justice, Manon.

– En ce cas-là, ce ne serait pas de la justice, mais de la cruauté !

– Nous n'entendons pas ces mots-là de la même manière.

– Eh bien ! entends-les aujourd'hui comme moi ! Pardonne, mon cher Maun, car, vois-tu, si tu faisais mourir ce malheureux, un tel souvenir me hanterait... et puis, j'aurais un peu peur de toi.

Il enveloppa d'un regard d'amoureuse indulgence le beau visage suppliant.

– Allons, il faut céder, une fois de plus ! Fais de cet homme ce que tu voudras. Sa vie t'appartient.

L'Hindou s'éloignait déjà, à reculons, en chancelant comme un homme ivre.

Manon dit d'une voix joyeuse :

– Anang, écoute !... Sa Hautesse te fait grâce, sur ma demande.

Anang s’immobilisa, ses yeux dilatés par la stupéfaction fixés sur la jeune femme.

Elle répéta :

– Sa Hautesse te fait grâce.

Alors, l’Hindou se laissa glisser à genoux et, les mains tendues vers Manon, il dit d’une voix que l’émotion étouffait :

– Soyez bénie, reine de bonté !... Anang est maintenant votre esclave... Et toi, seigneur puissant, tu feras la joie du plus humble de tes serviteurs en prenant pour ton service cette vie que tu lui laisses.

Il s’éloigna et les deux époux se retrouvèrent seuls, avec Baïla qui fermait à demi ses paupières, en s’étirant sur le sol de marbre.

Maun-Sing dit, en désignant la panthère :

– Désormais, elle sera enfermée avec les autres et je ne la ferai plus mettre en liberté. Ainsi, tu n’auras aucune crainte à avoir.

Elle ne protesta pas. La seule vue du fauve faisait courir des frissons dans tout son corps. Maun-Sing, s'en apercevant, quitta la colonnade avec la jeune femme, pour regagner le palais... Derrière eux, à distance respectueuse car elle avait conscience d'être en complète disgrâce – marchait Baïla.

Deux hommes, derrière les treillis de marbre d'une fenêtre, les regardaient venir. L'un était Dhaula. L'autre, plus petit, âgé, très brun de visage, avait des yeux d'illuminé. Dhaula dit sourdement ;

– La voilà ! Baïla n'a pas réussi. Regarde, Dhava !... Regarde avec quelle sollicitude il la soutient ! Nous n'avons obtenu que de la lui rendre plus chère encore.

Dhava, sans mot dire, regardait avec attention la jeune femme, qui passait en ce moment sous les fenêtres, appuyée au bras du maharajah.

Il dit tout bas :

– Vois... ces épingles qui retiennent son voile... elles sont ornées de rubis merveilleux...

de deux rubis semblables à ceux...

Avec une curiosité avide, Dhaula attachait son regard sur la coiffure de la jeune femme.

Un rayon de soleil couchant enveloppait la blancheur des voiles et faisait étinceler les gemmes superbes qui avaient attiré l'attention de Dhava.

Dhava dit d'une voix sourde, qui tremblait de colère :

– Ce sont eux !... Les yeux de Vichnou ! Il les lui a donnés ! Tu vois, Dhava, si mes craintes se réalisent ! Devant un caprice de cette Française maudite, rien ne compte plus pour lui !

Les lèvres de Dhava se soulevèrent en un rictus mauvais, tandis que le brahme murmurait :

– Il faudra bien que nous trouvions le moyen de le délivrer de cette entrave !

## V

Un peu fatiguée par cette alerte, Manon, le lendemain, ne sortit pas de sa demeure et resta étendue, occupée à une broderie, dans le salon aux murs de marbre blanc et de lapis-lazuli, que traversait un canal où courait une eau vive, grâce à laquelle l'atmosphère se maintenait toujours fraîche.

Maun-Sing venait de la quitter pour aller à ses occupations, et elle attendait Ahélya qui allait venir travailler près d'elle.

Adrâni se présenta et l'informa qu'Anang demandait à lui parler.

La jeune femme répondit :

— Fais-le entrer.

L'Hindou vint s'incliner devant elle et la salua en élevant ses mains au-dessus de sa tête.

Manon s'informa avec bienveillance :

- Que veux-tu, Anang ?
- Vous remercier encore, madame... et vous apprendre une découverte que j’ai faite.
- Une découverte ?
- Oui, madame. Hier, j’ai cherché qui avait pu ouvrir la cage de Baïla... car j’étais sûr, absolument sûr de l’avoir fermée comme de coutume. Personne, parmi les autres serviteurs, n’avait rien vu, rien entendu. Mais j’ai fini par découvrir des traces de pas, aux alentours du canal près duquel se trouvait la cage. Et ces pas... ce sont ceux de Dhaula.

Manon tressaillit.

- Dhaula ?... Tu dis Dhaula ?
- Oui, madame. Oh ! j’en suis sûr ! Je me suis glissé chez lui, j’ai pris une de ses chaussures et je suis revenu vérifier. Il était temps, car, ce matin, les traces étaient effacées. D’ailleurs, lui seul pouvait le faire, lui ou Dhava, qui ont le même pouvoir sur les bêtes fauves.

Manon dit en essayant de raffermir sa voix :

- Tu dois te tromper, Anang... Le brahme

n'avait aucune raison pour donner la liberté à Baïla.

Anang hocha la tête.

– Il en a probablement que nous ne connaissons pas. Un jour que vous sortiez du pavillon de Sa Hautesse, madame, j'ai surpris un regard qu'il dirigeait vers vous... un regard de fureur et de menace...

Manon, toute frémissante, murmura :

– Non, non, je ne puis croire !... Tu dois te tromper, Anang !

De nouveau, l'Hindou secoua la tête.

– Non, madame, j'ai bien vu. Et j'ai voulu vous prévenir, pour que vous vous teniez en défiance contre lui.

– Je te remercie...

– Je n'ai droit à aucun remerciement de la part de celle qui m'a sauvé, hier. Ma vie lui appartient... et je continuerai de surveiller Dhaula, pour qu'il ne puisse vous nuire, madame.

Il s'inclina et sortit.

Seule maintenant, Manon se laissa retomber sur les coussins. Elle avait déjà eu, plus d'une fois, l'intuition de l'animosité du brahme à son égard. Jamais il ne lui avait adressé la parole, quand il la rencontrait dans les jardins, ou chez le maharajah. Mais un regard sombre et défiant s'était posé sur elle, au passage, et elle avait frissonné un peu. Cependant, fallait-il croire aux soupçons d'Anang ? Fallait-il penser que Dhaula avait ouvert à la panthère dans un dessein criminel ?

L'arrivée d'Ahélya interrompit les réflexions inquiètes de Manon. Pour distraire sa belle-sœur, un peu languissante, – car le climat de l'Inde ne lui convenait pas, – la jeune femme s'efforça de secouer sa préoccupation et de causer avec un apparent entrain... Mais celui-ci ne put tromper Maun-Sing, quand, un peu plus tard, il vint prendre le thé avec sa femme et sa sœur.

– Qu'as-tu, Manon ? demanda-t-il une fois qu'Ahélya se fut éloignée.

– Moi ?... Rien du tout, mon ami !

À son égard surtout, elle tenait à garder secret

ce que lui avait appris Anang.

Dhaura avait élevé le jeune maharajah, il était son conseiller, son confident. Manon ne pouvait l'accuser qu'en apportant à son mari des preuves formelles, non des soupçons.

Maun-Sing insista :

– Tu as quelque chose ! Je le vois dans tes yeux !

– Tu te fais des idées, Maun ! Ou plutôt, c'est simplement que je me trouve encore sous l'empire de cette émotion d'hier. Il me faut quelques jours pour oublier.

Elle pensait ainsi lui avoir donné le change... mais, plusieurs fois, elle surprit son regard fixé sur elle avec une expression attentive et inquiète.

À cette même heure, Sâti errait dans les jardins, comme une âme en peine. Et c'était bien en effet une âme dévorée de jalousie, de désirs de vengeance, d'envie haineuse, qu'elle promenait ainsi dans cet enclos enchanté.

La seule vue de Manon envenimait jusqu'au supplice la plaie secrète de son cœur. Ces

sentiments violents, qui la rongeaient moralement, avaient leur répercussion sur sa santé. Elle maigrissait, son visage s'altérait, et un cerne noirâtre venait souligner la sombre tristesse de ses yeux.

Manon, toujours bonne, lui en avait fait la remarque hier. Et Sâti avait répondu :

– Je ne me sens pas très bien, en effet.

Mais elle pensait en même temps :

« Ah ! si je te tenais entre mes mains, pantelante de souffrance, comme aussitôt je revivrais ! »

Elle allait ainsi, lentement, insensible à la beauté de cette fin d'après-midi, quand elle vit venir à elle son oncle.

Le brahme, tout en avançant, attachait sur elle des yeux scrutateurs. Quand la jeune fille fut près de lui, elle le salua respectueusement. Il posa la main sur son épaule, en plongeant ses yeux dans les prunelles sombres.

– Qu'as-tu depuis quelque temps, Sâti ? On dirait qu'un souci, une souffrance te mine.

Un peu de rougeur monta au teint mat de la jeune Hindoue. Mais elle ne chercha pas à nier, car la perspicacité de son oncle lui était connue.

– Qui, je souffre, tu l’as bien deviné, seigneur.

– Pourquoi ?

Elle baissa un peu les yeux, en murmurant :

– Ne l’as-tu pas compris, toi qui sais tant de choses ?

Une lueur de satisfaction passa dans le regard du brahme.

– Tu es jalouse de cette Française, dont Maun-Sing est fou ?

Les paupières de Sâti se soulevèrent, laissant voir les yeux brillants de haine.

– Oui... Et je voudrais... je voudrais...

Il dit tout bas :

– Tu voudrais te venger ?

Elle inclina affirmativement la tête.

Comme Sâti attachait sur lui un regard d’interrogation stupéfaite, il ajouta :

– Cette femme est néfaste à Maun-Sing ; il faut qu'elle disparaisse. Va, Sâti. Bientôt, nous reparlerons de cela.

Il s'éloigna et gagna le pavillon qu'il occupait avec un autre brahme, Dhava, comme lui confident du maharajah.

Dhava, dans une des salles, se promenait de long, en large d'un air préoccupé.

Il s'arrêta à l'entrée de Dhaula. Celui-ci vint à lui, et dit sans préambule :

– Sâti fera ce que nous voudrons. Comme je le pensais, elle est passionnément éprise de Sa Hautesse, et jalouse, jusqu'à la fureur, de la Française.

– Très bien. Elle acceptera d'agir, en ce cas.

– Avec joie, certainement... Et comme elle est habile, elle prendra toutes les précautions pour n'être pas soupçonnée. Cette fois, il faut que nous réussissions ! Il est temps, car Sa Hautesse ne paraît pas encore disposée à fixer la date de la grande réunion décisive. Une fois délivré par nos soins de cette femme qui l'enchaîne, il ne pensera

plus qu'à sa mission.

– Oui, elle doit disparaître de sa vie... As-tu su qu'elle avait obtenu la grâce d'Anang ?

– Je l'ai su... Il n'a plus d'autre volonté que celle de cette étrangère. Si nous la laissons faire, elle lui enlèverait l'audace, l'inflexibilité que j'ai développées chez lui, au cours de son éducation. Ah ! il n'a pas hésité, jadis, à prononcer la sentence de mort contre l'homme qui détenait la statue de Vichnou, dix fois sainte, enlevée au temple vénéré de Houlia par des mains sacrilèges ! À cette époque, il était brûlant de zèle, ardemment convaincu. Depuis quelques années, je devine un changement chez lui. Il veut toujours le salut de l'Inde, il est prêt à tout pour cela. Mais j'ai l'intuition qu'il ne croit plus... Comprends-tu, Dhava, il ne croit plus être celui qui revient !

Une lueur passa dans les yeux exaltés de Dhava.

– Nous le lui ferons croire de nouveau ! Quand il verra les foules prosternées devant lui, quand toute l'adoration d'un peuple montera vers lui, il

ne doutera plus, sois en sûr ! Mais il faut que cette femme disparaisse, le plus tôt possible.

\*

La révélation d'Anang avait fait sur l'esprit de Manon une vive impression.

Bien qu'elle s'efforçât de traiter d'imaginations folles les soupçons de l'Hindou, la jeune femme ne pouvait éloigner cette idée que le brahme le détestait, qu'elle avait en lui un ennemi implacable.

L'impossibilité où elle se trouvait de confier cette inquiétude à son mari augmentait encore son malaise.

Puis, en ce palais plus féerique encore que ceux de ses rêves d'autrefois, elle avait l'impression de se trouver dans une atmosphère mystérieuse, où tout était hostile à elle, l'étrangère.

Ici avaient vécu les ancêtres de Maun-Sing, les despotes fastueux et cruels. Quels drames avaient

vus ces murs de marbre, ces arbres plusieurs fois séculaires, ces rocs sauvages surplombant la forteresse ? Il semblait à Manon que des secrets terribles s'enfermaient dans ces jardins délicieux, comme dans les cavernes taillées en plein rocher, comme dans l'ombre parfumée des bosquets.

Dhaulta, Dhava, ce brahme aux yeux de fanatique, rencontré par elle un jour, lui inspiraient un secret effroi. Sâti avait des regards étranges, lourds de sentiments inquiétants. Et il n'était pas jusqu'à Maun-Sing lui-même qui parfois ne contribuât à cette impression d'angoisse. Elle sentait qu'une partie de son âme, de sa pensée lui échappait. Il restait l'étranger, l'Oriental, l'énigme.

Maintenant, elle se prenait à désirer ardemment de quitter ces lieux enchantés, pour retourner vers la France, la douce et chère France où il lui semblait que toutes ses inquiétudes s'évanouiraient.

Un après-midi, elle y fit une allusion discrète, tandis qu'elle causait avec son mari, tous deux assis sous la véranda du palais d'Ahélyia, en

attendant qu'on servît le thé.

Son attention aiguisé remarqua aussitôt un tressaillement sur le visage de Maun-Sing, une ombre sur ses yeux.

Il dit avec un sourire qu'elle jugea forcé :

– En as-tu donc déjà assez de Madapoura, Manon ? Tu paraissais pourtant l'admirer si fort !

– Je l'admire toujours, mais... l'air de France me manque un peu.

– Eh bien ! nous verrons... plus tard. En ce moment, je ne puis pas. J'ai quelques affaires à régler ici...

Il détournait légèrement son regard, comme s'il craignait que sa femme pût y lire.

Elle riposta, en affectant un peu d'ironie :

– Voilà des affaires vraiment bien insupportables ! Et je me demande ce qu'elles peuvent être, pour t'enchaîner ainsi ?

L'apparition de Sâti dispensa Maun-Sing d'une réponse probablement embarrassante, à en juger par sa physionomie. La jeune Hindoue,

après un humble salut au maharajah, se mit en devoir de préparer le thé. Elle était très pâle, aujourd'hui, avec des yeux creusés comme après une pénible insomnie... Et peut-être avait-elle la fièvre, car les délicates porcelaines s'entrechoquaient entre ses doigts.

Sur un plateau, elle disposa la boisson glacée que prenait généralement le maharajah, une tasse de thé pour Manon, et d'exquises pâtisseries, œuvres des cuisiniers de Sa Hautesse.

Maun-Sing restait silencieux, le regard fixé distraitement sur les jolis doigts fins de sa femme, qui tiraient agilement l'aiguille.

Sâti s'approcha, le plateau en main, et le présenta au maharajah.

— Non, je prendrai du thé, aujourd'hui.

Manon dit, en s'interrompant de travailler :

— Prends celui-ci, en ce cas. Je n'en veux pas, car je dors mal, depuis quelques jours.

— Soit. Mais que désires-tu à la place ?

Tout en parlant, Maun-Sing étendait la main vers la tasse destinée à Manon.

Mais Sâti, qui se tenait agenouillée, se redressa brusquement, les yeux dilatés, avec une exclamation rauque :

– Non... pas toi !

Verre de fin cristal, porcelaine transparente, cuillers d'or admirablement ciselées, tombaient pêle-mêle sur le sol de marbre. Et avant que Maun-Sing eût pu faire un mouvement, Sâti s'enfuyait, disparaissait derrière les bosquets.

Le maharajah, Manon et Ahélya se levèrent simultanément.

D'abord, la même pensée leur vint, que Manon exprima tout haut :

– Elle est devenue subitement folle !

Puis, presque aussitôt, Maun-Sing en eut une autre...

S'élançant hors de la véranda, il appela des serviteurs et leur donna l'ordre de courir à la recherche de Sâti pour la lui amener.

Il revint ensuite vers sa femme et sa sœur, fort émues de l'incident.

En le regardant, Manon vit qu'il était très pâle, avec des yeux pleins d'angoisse et de colère.

Elle demanda d'une voix tremblante :

– Maun... elle est folle, n'est-ce pas ?

Il s'écria :

– Je voudrais qu'elle le fût ! Mais ce que je crois...

Il s'interrompit, en jetant un coup d'œil sur les débris de la tasse, sur le thé qui coulait le long du dallage de marbre.

Et Manon comprit, tout à coup...

Avec une exclamation d'horreur, elle s'élança vers son mari.

– Tu ne veux pas dire ?... Tu ne penses pas... que... qu'elle voulait... ?

Il l'entoura de ses bras, en l'attirant contre lui, en baisant le visage frémissant.

– Cette femme était jalouse de toi, Manon... Mais ne crains rien, je la mettrai hors d'état de te nuire jamais !

Un cri d'effroi s'échappa des lèvres d'Ahélya.

À son tour, la jeune princesse venait de comprendre...

– Oh ! serait-ce possible ? Elle aurait... voulu... empoisonner...

Les jambes fléchissantes, le visage blêmi, elle faisait quelques pas vers son frère, en le regardant avec des yeux dilatés par la terreur.

Se dégageant des bras de Maun-Sing, Manon vint à elle et lui prit les mains.

– Calmez-vous, ma petite Ahélya. Vous le voyez, cette malheureuse créature a échoué dans son criminel dessein.

Ahélya balbutia :

– Oui... Mais... c'est terrible !

Elle chancela et s'affaissa, évanouie, dans les bras de son frère qui se précipitait pour la soutenir. Tandis que Manon s'occupait d'elle, Maun-Sing quitta le palais de sa sœur et se dirigea vers celui qu'il occupait. Comme il y atteignait, il vit venir Dhaula, très calme en apparence.

D'une voix que la colère rendait frémissante,

le maharajah s'écria :

– J'imagine que tu ignores encore ce que vient de faire ta misérable nièce ?

Le brahme balbutia :

– Sâti ?

– Oui, Sâti ! Jalouse de la femme que j'aime, elle vient d'essayer de l'empoisonner !

Dhaulta eut un haut-le-corps et son visage devint presque livide.

– De l'empoisonner ? Elle a essayé... et... il n'y a pas de malheur à déplorer ?

– Par le plus incroyable des hasards ! En voyant que j'allais boire le thé destiné à Manon, elle a eu un cri... et elle s'est enfuie. En ce moment, on est à sa recherche... Et ce soir, elle sera morte.

Le brahme n'eut pas un geste de protestation. La tête courbée, les lèvres blêmies, il murmura :

– Ta justice est souveraine, Seigneur ! Puisque Sâti est coupable, qu'elle soit frappée !

Puis, comme Maun-Sing allait continuer sa

route, il l'arrêta par ces mots :

– Permets-moi, maître puissant, de m'informer si décidément, mardi soir, tu veux...

Le maharajah l'interrompit avec impatience :

– J'ai autre chose à faire en ce moment ! Nous verrons demain.

Dhula se recula et s'éloigna à pas lents. Mais dès que, en se détournant, il eut constaté que Maun-Sing avait disparu, il pressa le pas et gagna le pavillon qu'il occupait avec Dhava.

Dix minutes plus tard, l'autre brahme apparaissait. Dhula vint à lui, les yeux pleins de colère.

– Eh bien ! manqué ?

Dhava dit farouchement :

– Oui. On ne pouvait prévoir ! Tout était si bien combiné, cependant !... Le poison aurait fait lentement son œuvre, toute la soirée... et cette nuit, l'étrangère maudite serait morte d'un brusque arrêt du cœur. Personne n'aurait été inquiété. Ce poison ne laisse pas de traces... Tandis que maintenant...

Dhaura dit d'une voix rauque :

– Maintenant, Maun-Sing a compris que Sâti voulait empoisonner cette femme. Et comme je lui ai laissé voir mon peu de sympathie pour elle, la crainte qu'elle m'inspirait pour lui, qui sait même s'il n'en viendra pas à me soupçonner... d'avoir incité... aidé... ?

Dhaura demanda :

– Tu l'as vu ?

– Oui, à l'instant. Il est irrité au dernier point et m'a déclaré que Sâti mourrait ce soir.

Dhaura eut une sorte de sourire.

– Elle est en sûreté. Ceux que Sa Hautesse a envoyés à sa poursuite ne la trouveront pas. À la nuit, je la ferai sortir de sa cachette et je la conduirai au temple souterrain. Là, mêlée aux prêtresses de Sâti, elle échappera, sous ses voiles, aux regards de Maun-Sing.

– Oui, que jamais elle ne tombe entre ses mains ! Car devant la mort, sous l'empire de la souffrance, elle pourrait... parler... faire connaître les instigateurs de l'acte accompli par elle

aujourd'hui... révéler le nom de celui qui l'a soustraite aujourd'hui à la justice de Sa Hautesse...

Dhava dit froidement :

– Si cela arrivait, je m'arrangerais pour qu'elle ne parle pas.

Pendant quelques secondes, les deux hommes restèrent silencieux, se considérant avec des yeux pleins de pensées farouches.

Puis Dhavla dit amèrement :

– Tout à l'heure encore, il n'a pas voulu m'écouter quand j'essayais d'obtenir de lui un acquiescement formel pour mardi. Seules, la pensée du danger que venait de courir la Française, et sa colère contre Sâti, l'occupaient, lui paraissaient devoir primer toutes choses... et sa glorieuse mission elle-même !... Ah ! il faut pourtant que nous en ayons raison, de cette étrangère maudite ! Quelle puissance surnaturelle la protège donc pour qu'elle échappe ainsi à tous nos pièges ?

Dhava hochait la tête en murmurant :

– Patience ! L’occasion viendra... et nous ne la laisserons pas fuir !

\*

Dans la nuit, une forme claire glissait à travers les jardins silencieux.

La femme – car c’était une femme enveloppée de ses voiles blancs – s’arrêta à peu de distance du palais de la princesse Ahélya et entra dans un bosquet.

Un homme l’attendait. Il dit tout bas, avec impatience :

– J’ai cru que tu ne viendrais pas !

– Il m’a fallu prendre des précautions inusitées... car je dois fuir à la fois la justice du maharajah et le sort auquel veulent me réduire Dhaula et Dhava.

– Que signifie, Sâti ?

La jeune fille dit d’une voix rauque :

– Dhaula m’a fait verser hier le poison dans le

thé de la Française. Mais c'est Maun-Sing qui se disposait à le boire. Alors... je l'ai prévenu... et je me suis enfuie...

Juggut saisit le poignet de sa sœur, en grondant sourdement :

– Ah ! stupide ! stupide !...

Sâti se redressa, les yeux brillants :

– Moi, le faire mourir ? Ah ! j'aurais plutôt accepté qu'il me tuât à petit feu !

Juggut ricana :

– Heureusement, cette belle passion ne va pas jusqu'à t'empêcher de trahir !

– Oui, parce que je veux me venger, malgré tout, de ses dédains ! Mais je ne veux pas qu'il meure !

Le jeune homme ricana de nouveau :

– Voilà bien des idées de femme ! Enfin, laissons cela. Mais comment as-tu pu échapper ?

– Dhava guettait, en cas d'insuccès. Aussitôt, il me fit entrer dans une cachette où il devait venir me chercher la nuit pour me conduire parmi

les prêtresses de Kali. Mais ce sort m’effrayait. Vouées à la déesse, ces femmes ne sortent pas du temple souterrain, où leur vie s’écoule, longue, longue... Ah ! vois-tu, je crois que j’aimerais mieux la mort ! Aussi ai-je cherché à m’échapper... et y ai-je réussi avant l’apparition de Dhava. Je suis venue tout droit ici, d’abord parce que j’avais une information importante à te donner.... ensuite pour que tu m’emmènes avec toi, que tu me sauves de cette alternative : ou la mort, ou l’ensevelissement dans le temple de Kâli.

Juggut demanda brièvement :

– Qu’as-tu à m’apprendre ?

– Il y a un projet de réunion pour mardi, quelque chose de très important, car Dhavla et Dhava n’en parlent qu’à demi-mot.

– Où ?

– Ils disent : « Le temple du mystère ».

Juggut fronça les sourcils.

– Cela ne m’avance guère !

– Je n’en sais pas davantage.

– Enfin, Sangram connaîtra peut-être cela, lui !  
– Qui est Sangram ?  
– Celui qui doit faire échouer les projets de Maun-Sing et de ses deux séides. D’ailleurs, tu vas le voir, car c’est vers lui que je t’emmène. Et cette femme que tu hais, lui aussi veut sa mort, Sâti.

Elle eut une rauque exclamation de joie.

– Ah ! nous nous entendrons, alors !

Et dans la nuit tiède, parfumée, le frère et la sœur s’éloignèrent, portant en leur cœur de sinistres desseins.

## VI

Tout le personnel depuis cinq jours, s'occupait activement à rechercher Sâti. Il semblait impossible qu'elle eût pu fuir hors de l'enceinte du palais. Un seul passage existait, gardé par des serviteurs incorruptibles... Il en était bien un autre, mais connu des seuls initiés, et si abrupt, si dangereux, tellement coupé d'embûches, qu'une femme seule n'aurait pu vraisemblablement en sortir. Néanmoins, le maharajah fit faire des recherches aux alentours et visiter les maisons de la ville.

On fouilla comme les autres celle d'Adoula, le pieux pèlerin à barbe blanche, qui avait élu domicile dans les restes d'un palais, sur le bord du lac, avec Ursi, son disciple. Mais là, pas plus qu'ailleurs, on ne trouva Sâti.

Maun-Sing se montrait fort irrité de cet insuccès. Irrité et soucieux, car cette disparition

avait un caractère de mystère qui lui inspirait quelques soupçons à l'égard de Dhaula.

Il savait que le brahme se défiait de Manon, de l'influence qu'elle exerçait sur lui... Et, tout en reconnaissant le dévouement fanatique dont cet homme lui avait plus d'une fois donné des preuves, il n'ignorait pas que ce même fanatisme lui faisait considérer le crime, froidement perpétré, comme l'accomplissement d'un devoir, en certaines circonstances.

Cependant, Maun-Sing essayait vainement de surprendre la pensée de son confident. Dhaula s'informait du résultat des recherches, et témoignait sa désapprobation de l'acte de Sâti, mais en ajoutant toujours dédaigneusement, par manière d'excuse : « Une femme jalouse est capable de tout. » En dehors de là, Maun-Sing se heurtait à l'impassibilité de cette âme fermée, comme à un mur de roc.

Manon se trouvait fort occupée près de sa belle-sœur. Celle-ci avait ressenti une violente émotion de cette tentative criminelle. Depuis lors, elle était malade et ne quittait plus son lit.

Manon, aidée par ses suivantes, la soignait avec dévouement, tout en s'efforçant d'insuffler un peu d'énergie en cette nature faible, annihilée dès l'enfance sous la puissante volonté de Maun-Sing.

– On m'a toujours appris à trembler devant lui et à le considérer comme infiniment supérieur à tout ce qui existe, dit un jour la jeune fille à Manon, qui s'étonnait de la voir si humblement déferente à l'égard de son frère.

Manon convient :

– Supérieur, il l'est en beaucoup de points... Mais c'est presque un culte idolâtre que vous lui témoignez, Ahélya. Et, cependant, il n'est qu'un homme.

Dans les yeux bruns, elle revit cette expression exaltée qui l'avait déjà frappée plus d'une fois.

– Il n'est qu'un homme ?... Oh ! non, non... Il est plus que cela ! Il...

Ahélya parlait à mi-voix, d'un ton d'ardente protestation. Mais elle s'interrompit tout à coup, tandis qu'un peu de rougeur montait à son visage

émacié.

Avec embarras, elle murmura :

– J’ai tant d’admiration pour lui ! Vous devez le comprendre, Manon ?

– Certainement. Mais cette admiration, chez moi, ne va pas jusqu’à l’idolâtrie, jusqu’à la soumission passive. Voilà ce que je vous reproche, chère petite Ahélya.

La jeune princesse dit tout bas, avec une expression de mystère et comme en se parlant à elle-même :

– Vous me comprendrez peut-être un jour.

Maun-Sing venait voir sa sœur chaque jour. Il demeurait près d’elle quelques minutes, s’informait de sa santé, caressait les cheveux noirs ou la joue pâlie. Puis il s’éloignait, croyant sans doute avoir accompli tout son devoir à l’égard de cette enfant dont il était le seul parent. Évidemment, il avait de l’affection pour elle, mais ce sentiment n’était dans sa vie qu’un accessoire, subordonné à bien d’autres préoccupations.

Il témoignait à sa femme encore plus d'amour, depuis l'incident du poison, attribué par elle comme par lui à la jalousie exacerbée de Sâti. Mais Manon le sentait nerveux et comme obsédé par des soucis qu'il cherchait à lui dissimuler. Craignait-il que Sâti renouvelât sa tentative ? Ou bien le moment était-il venu de mettre à exécution quelque plan audacieux ?

La jeune femme, elle aussi, avait en ce moment les nerfs fortement tendus. Après la panthère, le poison... Elle ne pouvait s'empêcher d'établir un rapport entre les deux faits. Et le féerique palais de Madapoura lui apparaissait plus que jamais enveloppé d'une menaçante énigme, qu'elle avait hâte de fuir.

Ce désir de quitter l'Inde, elle l'exprima de nouveau à Maun-Sing, un après-midi, le mardi qui suivit la disparition de Sâti. Ils se promenaient lentement dans une allée d'orangers... Maun-Sing tenait à la main une cigarette qu'il oubliait de fumer. Une préoccupation tenace, une sorte d'angoisse obscurcissaient l'ardent éclat de ses yeux.

Aux paroles de la jeune femme, il tressaillit et dit d'une voix légèrement troublée :

– Vraiment, Manon, tu voudrais ? Tu y tiens tant que cela ?

– Oh ! oui... Ici, figure-toi, je me sens inquiète, mal à l'aise... Il me semble que d'invisibles dangers me menacent... surtout depuis cette tentative de la malheureuse Sâti.

Il s'efforça de sourire, en se penchant pour baiser le front de sa femme.

– Ne te fais pas de ces idées, Manon bien-aimée ! Sâti a fui très loin, certainement, et tu n'as plus rien à craindre d'elle.

Manon secoua la tête.

– Je suis inquiète, nerveuse, je te répète, Mann ! En outre, ce climat ne convient pas du tout à Ahélya...

Maun-Sing l'interrompt d'une voix un peu brève :

– Il m'est cependant impossible de quitter Madapoura en ce moment. Ne me le demande plus, Manon, car tu sais comme il m'est dur de te

refuser quelque chose.

Il s'écartait d'elle, légèrement, en laissant retomber la main qu'il appuyait sur son bras. Le cœur de Manon se serra. D'un geste presque violent, la jeune femme saisit ce bras qui se retirait, et attacha un regard d'interrogation angoissée sur les yeux noirs, assombris, dans le visage un peu pâle.

– Voyons, qu'as-tu, Maun ? Que me caches-tu ? Maun, je t'ai donné toute ma confiance ! Mais, en retour, je te demande la tienne !

Il la saisit entre ses bras, la pressa contre lui, en appuyant ses lèvres sur les paupières palpitantes.

– Qu'as-tu besoin de me la demander ? Je t'ai donné tout mon amour, avec ma plus entière fidélité. Je t'appartiens, Manon, tu le sais bien. Que veux-tu de plus ?

– Que tu me révèles ton âme, et le sujet de tes préoccupations depuis que tu es ici.

Il eut un rire d'ironie qui sonna faux.

– Mon âme ? Oh ! petite chérie, tu exiges

trop ! Je ne la connais guère moi-même, vois-tu...

– Eh bien ! laisse-moi y lire.

– Mais fais-le ! Je ne m’y oppose pas le moins du monde !

– Si, car tu me caches quelque chose... Oh ! Maun, ne dis plus non ! Je le sens... et j’en souffre tant !

Elle se redressait un peu dans les bras du maharajah et plongeait son beau regard profond, ardemment interrogateur, dans les yeux sombres qui se troublaient.

Maun-Sing dit d’une voix légèrement étouffée :

– Ne me demande rien, ma bien-aimée ! Ce que je dois te dire, je te le dirai toujours. Mais ne demande pas... Attends... Et ne te fais pas de folles idées, surtout ! Mon amour est à toi, sans réserve et à jamais !

Elle murmura :

– Oh ! cela, je le sais ! Mais il y a autre chose...

Il parut ne pas avoir entendu. Laissant retomber ses bras, il continua de marcher dans l'allée d'orangers. Près de lui avançait Manon, silencieuse et le cœur oppressé. Elle songeait :

« Il n'a pas nié. Il a un secret, qu'il ne veut pas me dire. Mais je le saurai... je veux le savoir ! »

Et elle se promit de renouveler sa tentative, dès ce soir même.

Mais à l'heure où Maun-Sing venait habituellement dîner avec elle, Jeimal se présenta, apportant un mot du maharajah.

« Une affaire imprévue m'empêche de venir vers toi, ce soir, chère Manon, écrivait-il. Surtout, ne te fais pas d'inquiétudes et chasse les idées extravagantes ! À demain, ma petite chérie... unique tendresse de mon cœur ! »

L'impatience et l'angoisse se partageaient l'âme de Manon, tandis qu'un peu plus tard, assise dans le salon de marbre à bordure de lapis-lazuli, elle relisait ce court billet.

Ainsi, pas plus aujourd'hui qu'auparavant, il ne lui donnait d'explications... Une affaire...

Toujours un de ces mots vagues et élastiques dont il se servait dès qu'il ne voulait pas dire à Manon la vérité...

Elle croyait cependant lui avoir montré qu'elle n'était pas de ces femmes qui se contentent de l'amour, si sincère et passionné qu'il soit. Il lui fallait toute la confiance de son mari, comme elle-même lui donnait la sienne. À ce prix seul, elle pouvait être heureuse... Demain, elle le dirait fermement à Maun-Sing et il faudrait bien qu'il le comprît, cette fois.

Soucieuse, les nerfs agités, elle restait inactive, ce soir-là, contre sa coutume. Dix heures avaient sonné, puis onze heures. Elle avait renvoyé ses femmes, en leur déclarant qu'elles pouvaient prendre du repos, car elle n'avait plus besoin de leurs services. Elle sentait en effet qu'il lui serait impossible de dormir, qu'elle se retournerait et s'agiterait sans trêve sur son lit. Mieux valait donc rester assise dans ce salon frais et parfumé, jusqu'à ce qu'elle sentît l'engourdissement précurseur du sommeil.

La nuit était tiède et claire. Des senteurs

multiples et enivrantes s'exhalaient des jardins. Le murmure des eaux jaillissantes arrivait jusqu'à Manon qui songeait mélancoliquement, tandis que des frissons de malaise glissaient, de temps à autre, le long de son corps.

D'une main distraite, la jeune femme tourmentait les perles admirables qui retombaient sur son corsage, en triple rang. Maun-Sing possédait les plus merveilleux bijoux du monde, trésors d'une valeur incalculable enfermés en ce lieu mystérieux que, seuls, Dhaula et lui connaissaient. Et il en avait comblé Manon, se plaisant à la voir parée de ces gemmes magnifiques, et surtout de ce collier, le premier présent qu'il lui avait fait dès leur arrivée à Madapoura.

La pensée de la jeune femme s'en allait vers Paris, vers ceux qu'elle avait connus. Que devenaient-ils, tous ?... Achille ? Et Lucie ? Et cette bonne voisine Jeanne Brûlier, avec ses gentils petits enfants ?

Que pensaient-ils de sa disparition ? Et M<sup>me</sup> de Courbarols, surtout ? Elle qui l'avait tant aimée...

au temps de ses misères.

« Peut-être m'a-t-elle mal jugée ! » songea la jeune femme, dont le visage se couvrit de rougeur à cette pensée.

Puis, sur l'écran de ses souvenirs, apparut le visage de M. de Courbarols, le complice de Sangram.

Maun-Sing, qui le connaissait et surtout l'avait bien jugé, lui avait laissé entendre plus d'une fois, au cours de conversations, qu'il soupçonnait la raison de l'hostilité du comte à son égard. Mais il avait toujours ajouté :

– J'aime mieux attendre d'avoir une certitude pour t'en faire part, afin de ne pas risquer pour toi la souffrance d'une désillusion.

Il avait de ces sollicitudes, de ces délicatesses, à son sujet, qui étonnaient de la part d'une nature par ailleurs très personnelle et indifférente à autrui. Manon avait conscience d'être vraiment tout pour lui, comme il le lui répétait souvent... Tout, oui... Et, cependant, ce secret qu'il ne voulait pas lui dire...

Le malaise nerveux augmentait. Manon se leva en songeant :

« Quelques pas dehors le dissiperont peut-être. »

Il lui semblait que son passé, si simple, de pauvre enfant trouvée n'était pas aboli par son mariage. Elle avait la pénible impression que la coupure n'était pas définitive et qu'elle aurait, à nouveau, affaire avec tous ceux, amis ou ennemis, qu'elle avait connus en France.

Elle quitta le palais et s'engagea au hasard devant elle, dans une allée. Elle marchait lentement, rêveuse, un peu étourdie par tous ces parfums qui ne lui avaient jamais semblé si forts que ce soir. Elle pensait à Maun-Sing, à sa préoccupation visible, à son refus de répondre. Que faisait-il, en ce moment ? Cette affaire, qui l'empêchait de venir retrouver sa femme, qu'était-elle donc ?...

Machinalement, Manon s'était arrêtée près d'une colonnade de marbre, autour de laquelle s'enchevêtraient le jasmin et les roses.

Tout à coup, elle eut un tressaillement léger et se recula un peu dans l'ombre.

Une silhouette d'homme se hâtait, le long des allées. Elle crut reconnaître Jeimal, le favori du maharajah. Où allait-il donc, à cette heure ? Ah ! encore un autre Hindou qui le rejoignait ! Puis un troisième, marchant vite, lui aussi, comme une personne en retard.

Manon, tout à coup, pensa :

« Peut-être, si je les suivais, saurais-je enfin ? Si, par exemple, il y a complot et qu'ils aillent à quelque rendez-vous ! Oui, ce doit être cela... Maun-Sing était préoccupé parce que le moment arrivait où la révolte allait éclater ! Mais il n'a rien voulu me dire, poux ne pas m'inquiéter à l'avance.

« Cher, cher Maun... Oui, certes, j'aurais éprouvé de cruelles angoisses, mais il ne me serait pas venu à l'idée de le détourner de ce projet, s'il y voit un devoir de patriotisme. Ah ! il faut que je sache ! Il faut ! »

Elle se glissa hors de la colonnade et, de loin,

suivit les trois hommes qui continuaient de se hâter. Bientôt, ils atteignirent l'extrémité des jardins. Là se dressait la muraille de roche entaillée de cette fissure qui avait intrigué Manon, la première fois que son mari l'avait conduite jusque-là.

La jeune femme, tout en marchant très vite, ne quittait pas du regard les trois Hindous. Tout à coup, elle les vit disparaître.

Où étaient-ils passés ? Elle avança avec précaution. Bientôt, elle atteignit la fissure, à l'entrée de laquelle poussaient des arbustes divers. C'était là, de toute évidence, qu'avaient disparu les trois hommes.

Sans réfléchir davantage, Manon s'engagea dans le couloir rocheux. Ce soir, surexcitée, frissonnante d'inquiétude, elle voulait savoir... savoir à tout prix.

La lune donnait une suffisante clarté pour lui permettre de se diriger dans l'étroit boyau qui, peu à peu, s'élargissait, devenait un ravin encaissé entre des rocs à pic.

Un ruisseau, allant se perdre sans doute en quelque puits caché, coulait parmi une végétation exubérante, qui cachait en partie les gigantesques figures de pierre taillées dans le roc, de chaque côté du ravin.

Ce lieu avait un aspect saisissant et Manon, avec un frisson d'effroi, s'arrêta un moment.

Les figures fantastiques, éclairées par un rayon de lune, semblaient fixer sur elle leurs yeux de pierre, pleins de menace.

Était-ce là ce temple primitif, mentionné par Maun-Sing, et sur lequel il ne lui avait pas donné de détails ? Lieu sinistre où, dans l'atmosphère humide et froide, on évoquait aussitôt les sacrifices humains, sans doute offerts, jadis, aux monstrueuses idoles. Maintenant, Manon se demandait si elle n'allait pas retourner en arrière.

Ce ravin avait des allures de coupe-gorge. Elle risquait de s'égarer et...

À cet instant de ses réflexions, il lui sembla entendre un léger bruit de pas. Elle se recula précipitamment, se dissimula derrière un énorme

cactus.

Deux Hindous apparaissaient, en effet, se hâtant comme les autres. Ils passèrent près de Manon, sans la voir. Et, oubliant toutes ses craintes, la jeune femme quitta sa cachette pour les suivre d'un peu loin.

Les statues, les autels taillés dans le roc, les cavernes profondes se succédaient le long du ravin. Manon avançait comme en un rêve, n'ayant presque plus conscience de l'heure, du lieu où elle se trouvait. Toute son attention se tendait pour ne pas perdre la trace des deux hommes.

Elle les vit tout à coup disparaître dans une large anfractuosité creusée au flanc du ravin. À son tour, frissonnante et résolue, elle y pénétra.

Elle se trouva dans une chambre immense creusée à même le roc et où se dressaient neuf statues colossales. Trois lampes jetaient dans l'ombre de faibles halos de lumière.

Manon s'avança, après avoir constaté d'un coup d'œil que la salle était déserte.

Où donc étaient passés les deux Hindous ?

Dans le fond se dressait un autel de pierre, décoré de sculptures primitives. En s'en approchant, Manon vit qu'un de ses côtés laissait apparaître une ouverture où pouvait se glisser un corps humain.

La jeune femme, après une courte et fervente prière, s'y engagea résolument. C'était un étroit couloir en pente douce qui s'enfonçait sous terre. L'obscurité y était complète. Cependant, Manon se rendit bientôt compte qu'il s'élargissait peu à peu et tournait plusieurs fois.

L'air y était sec et léger. Rien n'en troublait le silence impressionnant, qui semblait à Manon receleur de menaces.

Où allait-elle ainsi ? En quelle aventure terrible s'engageait-elle ?

Tout à coup, elle eut conscience qu'un être humain venait de surgir près d'elle. Une lampe fut démasquée et sa lueur frappa la jeune femme en pleine figure.

L'homme – un Hindou à la carrure énorme, au

visage presque noir – jeta une exclamation :

– Une femme, ici !

Sa main s’abattit sur l’épaule de Manon et il ricana :

– Tu as voulu voir le seigneur Vichnou ! Eh bien ! tu le verras ! Mais, après cela, jamais plus la lumière du jour ne frappera tes yeux !

La jeune femme eut un mouvement de recul et, dominant sa terreur, dit fermement :

– Laissez-moi ! J’appartiens au maharajah de Bangore.

– Sa Hautesse te jugera tout à l’heure et, si elle te fait grâce de la vie, elle t’enverra augmenter le nombre des prêtresses vouées au culte de Kâli. Viens !

Brutalement, il entraînait Manon.

La jeune femme se laissait faire maintenant. Du moment où on l’emmenait vers son mari, elle savait n’avoir plus rien à craindre. Mais elle tremblait à l’approche de la révélation vers laquelle, sans aucun doute, cet inconnu la conduisait.

La lampe jetait de courtes lueurs sur les murs de roc. Bientôt, le couloir se divisa... puis ce fut dans un véritable dédale de galeries s'enchevêtrant l'une dans l'autre que l'Hindou s'engagea, tenant toujours la main de Manon.

La jeune femme songeait avec terreur :

« S'il m'abandonnait là, je serais perdue, car je me trouverais dans l'impossibilité de me reconnaître à travers ce labyrinthe. »

Des sons lui arrivaient maintenant, de plus en plus distincts. Bientôt, elle put les identifier. Le jour où elle avait visité la ville, avec sa belle-sœur, elle en avait ouï de semblables, en passant près d'un temple. Et Ahélya lui avait dit :

– On célèbre aujourd'hui une fête en l'honneur de Siva. Ce que vous entendez, ce sont les cymbales et les conques d'ivoire, qui sont ici de toutes les fêtes religieuses.

À mesure que les sons devenaient plus proches, un reflet de lumière de plus en plus intense éclairait la galerie où l'Hindou avançait avec Manon. Puis, subitement, tous deux

débouchèrent sur une sorte de plateforme rocheuse, qui semblait suspendue dans le vide.

Et Manon vit devant elle une salle immense, taillée à même le roc.

D'innombrables lampes de cristal l'éclairaient. Des parfums de myrrhe et de santal s'élevaient de cassolettes d'or rutilantes de gemmes précieuses.

Sur le sol, des centaines d'Hindous étaient prosternés, le front dans la poussière. Ils adoraient... Quoi ? Qui ?

Le regard de la jeune femme, ébloui par ces lumières, par ce spectacle inattendu, se dirigeait maintenant à droite de la salle souterraine. Et il se dilata, sous l'empire d'une stupéfaction indicible.

Sur une estrade de pierre se dressait un trône d'or du plus merveilleux travail, incrusté de pierreries d'où s'échappaient de fulgurantes lueurs. Un homme y était assis... un homme jeune, vêtu de blanc, dont le turban s'ornait d'un diamant énorme, aux feux éblouissants.

Ce beau visage impassible, aux yeux ardents... c'était celui de Maun-Sing.

Le maharajah restait immobile, dans une attitude presque hiératique. Son regard ne s'abaissait pas vers la foule prosternée ; il demeurerait perdu dans un rêve hautain, tandis que la main fine, où le rubis projetait des éclairs de pourpre, jouait distraitemment avec un cobra, le terrible serpent dont la morsure ne pardonne pas.

De chaque côté de Maun-Sing étaient agenouillés Dhaula et Dhava. Et, sur les degrés de l'estrade, où fumaient des cassolettes d'or, d'autres brahmes se tenaient, dans l'attitude de l'adoration.

Manon, éperdue de stupeur, pensait :

« Voyons, je suis hallucinée ? Maun-Sing... Que fait-il là ? Et tous ces hommes ? On croirait que... »

À son oreille, la voix de l'Hindou qui l'avait amenée ricana :

– Tu as voulu voir Vichnou, le dix fois saint ? Eh bien ! regarde-le ! Après cela, tu entreras pour toujours dans les ténèbres de Kâli, la farouche, la sanglante !...

Manon bégaya :

– Que dites-vous ? Vichnou ?

À ce moment, un mouvement se produisit parmi la foule. Cymbales et conques d'ivoires se turent. Deux hommes, deux géants au torse nu, surgissaient de derrière une colonne, traînant un vigoureux garçon qu'ils jetèrent brutalement au pied de l'estrade.

Dhula releva la tête, étendit la main vers lui, en prononçant quelques mots. Comme il ne parlait pas en rajpoute, Manon ne les comprit pas.

L'homme, prosterné sur le sol, éleva ses deux mains au-dessus de sa tête, en jetant un cri de supplication.

Maun-Sing continuait de rester immobile. Il n'avait même pas un regard pour l'être ainsi jeté à ses pieds et qui l'implorait maintenant.

Dhava se redressa tout à coup. Dans sa face maigre, ses yeux d'illuminé luisaient comme des charbons allumés.

Il fit un geste. L'un des Hindous géants se baissa, prit sur un des degrés un poignard dont la

lame étincela dans la lumière. Puis, l'arme levée, il se pencha vers l'homme étendu à terre.

Manon jeta un cri terrible et s'avança jusqu'au bord de la plate-forme, les bras étendus.

Sa voix éclata dans le silence de l'immense salle souterraine :

— Maun ! C'est odieux !... Arrête cela... arrête !

Le maharajah sursauta et ses yeux, où passait une sorte d'affolement, se levèrent dans la direction d'où venait la voix.

Alors il devint d'une pâleur de mort et, pendant quelques secondes, il parut prêt à bondir, à s'élancer vers la jeune femme.

Debout, avec ses voiles flottants, ses bras étendus, son visage convulsé par l'horreur, Manon était une apparition saisissante.

Les Hindous prosternés, les brahmes eux-mêmes, semblaient frappés de stupeur.

Mais, instantanément, Dhaula retrouvait sa présence d'esprit. À demi soulevé, il parla bas au maharajah. Celui-ci, détournant son regard de

Manon, lui répondit quelques mots. Alors le brahme descendit rapidement les degrés, se fraya un passage à travers la foule, sans souci des corps qu'il foulait aux pieds, et atteignit un étroit escalier de pierre qui conduisait à la plateforme.

Manon le vit se dresser près d'elle et sentit une main dure se poser sur son bras.

– Sa Hautesse ordonne que tu te retires. Drusi va te conduire en un lieu sûr. Suis-le docilement...

Elle l'interrompit, les yeux brillants d'indignation.

– Je ne partirai pas avant d'avoir parlé à Maun-Sing, avant qu'il ait fait grâce à ce malheureux !

Dhaulta dit d'un ton de sourde menace :

– Tais-toi, femme !... et prends garde ! Ici, tu ne trouveras plus l'homme qui t'aime... beaucoup trop, et qui ne te refuse rien. Obéis sans discuter, si tu ne veux encourir la colère de Vichnou.

Manon s'écarta brusquement, en répliquant d'une voix basse, où vibrait une émotion

violente :

– Que m’importe Vichnou ! Ce que je veux, c’est parler à Maun-Sing... Laissez-moi passer !

Elle voulut repousser le brahme... Mais Dhaula, sans bouger, dit froidement :

– Regarde-le. Il ne se soucie plus de toi... Il est tout à ses fidèles.

Sur le trône éblouissant, Maun-Sing avait, en effet, repris sa hautaine immobilité.

Du même geste distrait que tout à l’heure, sa main jouait avec le serpent qui se tordait autour d’elle.

Et ses yeux ne se tournaient pas vers Manon. Ils continuaient leur rêve altier, sous les paupières mi-closes.

La jeune femme eut un frisson de douleur... Machinalement, elle se recula. Drusi, à qui le brahme, à mi-voix, venait de dire quelques mots, l’entraîna, sans rudesse, et elle se laissa faire, presque inconsciente, en ne pensant qu’à cette chose affreuse : Maun-Sing la reniait, se désintéressait d’elle, la faisait expulser sans

vouloir l'écouter.

De nouveau, son guide l'emmenait le long des galeries sombres, à travers le dédale de cette immense demeure souterraine.

Dans le désarroi de son âme, elle ne lui demandait même pas : « Où allons-nous ? »

D'ailleurs, où pouvait-il la conduire, sinon hors des lieux sacrés où elle avait osé pénétrer ? Alors, elle regagnerait, par les jardins, le palais de marbre blanc, le délicieux logis où Maun-Sing lui avait dit si souvent :

– Je t'aime, Manon !... Je t'aime plus que tout au monde !

Quel rôle jouait-il donc ?... Qu'était-ce que cette assemblée, cette cérémonie, ces formes d'adoration qui tremblaient s'adresser à lui, comme à un dieu ?

Drusi dit tout à coup :

– Attention, il y a des marches !

Elle descendit machinalement, sans se faire la réflexion qu'à l'aller elle n'avait monté aucun escalier.

Encore une galerie, très large celle-là, et sur les murs de laquelle grimaçaient d'étranges figures.

Drusi s'arrêta devant une porte, frappa sur un gong pendu près de l'entrée... Puis il ouvrit le lourd battant de bois de teck et entra avec Manon dans une salle aux piliers de pierre brute et sombre, où, dans l'obscurité, vacillait la lueur de deux lampes placées tout au fond, face à l'entrée.

Une forme humaine se dressa, fit quelques pas au-devant des arrivants... C'était une femme vêtue de noir. Un voile noir entourait son visage bronzé, où brillaient des yeux durs.

Drusi prononça quelques mots, en un dialecte que ne comprenait pas Manon... La jeune femme, stupéfaite, jetait autour d'elle des regards pleins d'une inquiétude qui, tout à coup, devint de l'effroi...

Car là-bas, entre les lampes dont la lumière jaune l'éclairait lugubrement, se dressait une monstrueuse statue de Kâli, aux bras multiples, au hideux visage de férocité.

Manon n'ignorait pas quel culte sanglant était rendu autrefois à la sinistre déesse... En plein jour, l'affreuse effigie l'eût déjà fortement impressionnée. Ici, dans cette salle souterraine, elle lui inspirait une terreur qui la fit reculer, brusquement.

S'adressant à Drusi, elle s'écria :

– Où m'avez-vous amenée ?... Pourquoi ne m'avez-vous pas reconduite au-dehors ?

Il répondit d'un air impassible :

– J'accomplis les ordres qui m'ont été donnés.

– Quels sont ces ordres ?

– Te conduire ici, parmi les prêtresses de Kâli.

– Qui donc vous les a donnés ?

– Le seigneur Dhaula.

– Mais moi, je n'ai pas à lui obéir !... Vous allez me faire sortir d'ici, me ramener à l'entrée des jardins...

Sans un mot, l'homme se recula et, souple comme une couleuvre, se glissa vers la porte... Le lourd battant retomba... Manon se trouvait seule

avec la femme en noir.

Elle s'élança, essaya d'ouvrir... Mais la femme dit froidement, en rajpoute :

– C'est inutile. Cette porte ferme par un ressort secret, que tu ne découvriras jamais.

Manon se détourna brusquement et se trouva de nouveau en face de l'étrangère.

– Ce secret, vous le connaissez, vous ?

– Oui.

– Eh bien ! alors, ouvrez et indiquez-moi le chemin, puisque ce misérable s'est enfui.

La femme secoua la tête.

– Celles qui entrent ici n'en sortent jamais.

– Que voulez-vous dire ?

– De par l'ordre du divin Vichnou, tu es pour toujours au service de Kâli, la sanglante déesse dont moi, Pundmani, je suis la grande prêtresse.

– L'ordre de Vichnou ?... Qu'est-ce que cela signifie ? Je suis chrétienne et française. Faites-moi sortir d'ici !

La prêtresse, impassible, répliqua :

– Vichnou a ordonné.

Manon s'écria, emportée par l'irritation et l'angoisse :

– Vichnou ? Vichnou ? Pourquoi s'occuperait-il de moi ?... En réalité, c'est Dhaula, le brahme, qui dirige tout cela !

– Dhaula ne fait qu'obéir à celui qui est le maître tout-puissant. Résigne-toi à ton sort, étrangère. Dans ce palais de Madapoura, au cours des siècles, bien d'autres femmes, ayant cessé de plaire à leur seigneur, ont été amenées ici, pour servir jusqu'à leur mort la redoutable Kâli. Aujourd'hui, voici ton tour. Nous te recevons parmi nous, toi qui fus aimée de Maun-Sing, notre maître à tous, toi qu'il repousse maintenant dans sa colère.

Surgissant de l'ombre, d'autres femmes apparaissaient, enveloppées de voiles noirs, silencieuses et lugubres.

Elles entouraient Manon, qui, dans son saisissement, restait sans voix.

Pundmani reprit :

– Tu vas passer ici, seule, la nuit d’initiation. Kâli te protégera, toi qui deviens sa prêtresse. Et demain, tu quitteras tes voiles blancs, tes bijoux, pour revêtir nos vêtements sombres – sombres comme la nuit où nous vivons toujours.

D’un souple mouvement, les prêtresses s’écartèrent, reculèrent, s’évanouirent dans les ténèbres profondes.

Et Manon se trouva seule.

## VII

La jeune femme passa sur son front sa main tremblante, qui se glaçait.

Toute cette scène et ce décor n'étaient-ils pas une hallucination ?

Mais non, elle voyait bien là, en toute réalité, cette image de la sinistre Kâli, aux pieds de laquelle, sans doute, avaient été immolées autrefois tant de victimes humaines.

La jaune lueur des lampes tremblait sur la hideuse figure de pierre au rictus cruel, sur les bras multiples brandissant chacun un serpent.

Quelque chose remuait, sur le sol, devant le piédestal supportant la statue.

Manon étouffa un cri d'horreur, en se reculant brusquement.

La jeune femme recula encore, tout au fond de la salle souterraine. Elle tremblait

convulsivement et sentait se glacer le sang dans ses veines.

La grande prêtresse avait dit : « Tu passeras la nuit ici ! »

La nuit, c'est-à-dire encore des heures, seule avec les serpents consacrés à la sanguinaire déesse. S'ils s'approchaient d'elle... alors, oh ! certainement, elle mourrait d'horreur, avant même qu'ils l'eussent atteinte de leur venin !

Elle alla à la porte, essaya encore de l'ouvrir... Mais ce fut en vain.

Alors, elle jeta autour d'elle un regard d'angoisse éperdue.

Si elle pouvait monter sur quelque chose, pour se trouver moins exposée ?

Il y avait, à droite, une sorte de table de pierre, dans laquelle était creusée une rigole... Sans doute, autrefois, servait-elle aux sacrifices humains... Manon réussit à se hisser là et se tint debout, ses yeux terrifiés surveillant les mouvements des serpents, qui se balançaient sur la queue, en sifflant.

Au bout d'un long moment, ils se calmèrent, retombèrent sur le sol et disparurent en quelque mystérieuse retraite. Alors, Manon, brisée de fatigue et d'émotion, s'accroupit sur la table de pierre.

Elle frissonnait et ses dents claquaient.

Ce misérable Dhaula !... Car elle était sûre que le brahme avait agi de lui-même, ou du moins interprété à sa façon les ordres de Maun-Sing. Celui-ci avait bien pu éprouver un vif mécontentement à l'apparition de sa femme, à son intervention en faveur de l'homme qu'on allait immoler... il avait pu même, en véritable Oriental qu'il était, au fond, avoir l'air de la repousser, de la renier... mais elle ne doutait pas un instant qu'il continuât de l'aimer et qu'il ignorât vers quel lieu on la conduisait.

Mais Dhaula !

Elle était certaine que cet homme la détestait. N'était-ce pas lui, déjà, qui avait essayé d'attenter à sa vie ? Qui savait ! Elle l'avait soupçonné et en était à peu près sûre aujourd'hui.

Cependant, comment osait-il ?... De quelle façon expliquerait-il son acte au maharajah ? Car, enfin, il ne pouvait la faire disparaître ainsi ? Maun-Sing, en ne la voyant pas, à son retour, interrogerait le brahme... et il n'était pas homme à se laisser leurrer.

Alors, il faudrait que Dhaula indiquât la retraite où il avait fait conduire la jeune femme.

Manon frissonna plus fort. Cet homme devait être habile, plein de ruse, et il avait certainement médité son plan. Il s'arrangerait pour faire croire à Maun-Sing que la jeune Française avait disparu, il donnerait des explications plausibles... Confident et ami du maharajah, celui-ci ne se défierait pas de lui et n'imaginerait jamais qu'il l'eût séparé sciemment de la jeune femme tant aimée.

Alors ?... Alors, était-elle destinée à demeurer prisonnière ici, à ne plus revoir la lumière du jour... et surtout Maun-Sing, son mari ?

Devrait-elle vivre parmi les prêtresses de la farouche déesse, face à face avec l'horrible visage de pierre ? Elle se laissa glisser à genoux,

en joignant les mains.

– Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi !...  
Sauvez-moi !

La lumière des lampes vacillait plus fort...  
Manon s'aperçut tout à coup avec terreur que  
celles-ci s'éteignaient.

Et bientôt, elle se trouva dans l'obscurité  
complète.

Les heures qui s'écoulèrent ensuite ne furent  
qu'une suite de terreurs.

Manon, la sueur aux tempes, les épaules  
agitées d'un tremblement, tendait l'oreille au  
moindre bruit... À tout instant, il lui semblait  
entendre sur le sol le lent frôlement d'un corps  
rampant... Elle se dressait alors, déjà raidie à la  
seule pensée du hideux contact. Pendant des  
minutes longues comme des siècles, elle  
demeurait immobile, figée dans l'horreur de cette  
attente.

Mais elle s'était trompée, sans doute... Les  
reptiles dormaient en leur retraite... plus rien ne  
se faisait entendre...

Et elle s'accroupissait de nouveau sur la table de pierre, le corps frissonnant et les dents claquantes de fièvre.

Depuis combien d'heures était-elle là, dans ces horribles ténèbres, quand elle entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait et vit surgir une lueur, qui éclairait deux silhouettes d'hommes ?

L'un des arrivants était vêtu de blanc, et la lueur de la lampe que tenait son compagnon faisait jaillir des éclairs du diamant qui ornait son turban.

Un cri éclata dans le silence de la salle souterraine.

— Manon !

La jeune femme murmura :

— Maun !... Ah ! Maun !

Déjà, il était près d'elle, entourant de ses bras le corps frissonnant, qui s'abandonnait contre sa poitrine.

— Manon, mon amour !... Me voici !... Tu n'as plus rien à craindre !

Elle balbutia, presque défaillante :

– Je savais bien... que ce n'était pas toi... qui m'avais envoyée ici...

– Moi ? Ah ! ma chérie, ma chérie !... Il y a là-dessous quelque machination terrible...

Et, s'adressant à l'homme qui se tenait derrière lui, la lampe à la main, le maharajah ordonna :

– Frappe sur le gong, Anang.

Tandis que l'Hindou obéissait, Maun-Sing enlevait entre ses bras la jeune femme et la mettait debout doucement sur le sol, en la tenant toujours étroitement serrée contre lui.

Elle murmura d'un ton d'effroi :

– Mais les serpents ?... Ils vont peut-être revenir ?

– Ne crains rien, tant que je suis là, ils ne t'approcheront pas.

Brisée par les fatigues et les atroces émotions de cette nuit terrible, Manon laissa aller sa tête contre l'épaule de son mari... Elle n'avait plus la

force de penser, de réfléchir... Elle n'éprouvait qu'un immense soulagement à se voir dans les bras de Maun-Sing, à sentir sur son front, sur ses yeux, les lèvres passionnées qui s'y appuyaient longuement.

Le gong avait résonné sous la main d'Anang... Au bout de quelques minutes, un bruit léger se fit entendre – tel le déclic d'un ressort... Et de l'ombre profonde qui s'étendait derrière les colonnes surgit une femme en noir, tenant une lampe à la main.

C'était Pundmani, la prêtresse de Kâli.

À la vue du maharajah, elle s'immobilisa, les yeux dilatés dans sa face blême... Puis elle se laissa glisser à genoux, mit sa lampe sur le sol et se prosterna, le front contre terre.

Alors, Maun-Sing parla, d'une voix dure, impérieuse... Il employait un dialecte inconnu de Manon ; mais celle-ci comprenait qu'il interrogeait la femme prosternée. Pundmani répondait d'un ton rauque, comme un être que la terreur étreint... Et, de fait, Manon la voyait trembler convulsivement, sous le voile sombre

dont elle était enveloppée.

Tout à coup, la jeune femme eut un sursaut... Trois serpents sortaient de leur retraite et s'avançaient lentement.

Manon balbutia :

– Oh ! Maun, les voilà !

– Ne crains rien, te dis-je, ma bien-aimée ! D'ailleurs, nous allons partir d'ici. Cette femme m'aidera à te porter jusqu'au palais.

Manon ne protesta pas. Elle se sentait si faible qu'il lui eût semblé impossible de faire ce trajet.

Maun-Sing adressa quelques mots brefs à la prêtresse... Celle-ci se mit sur ses genoux, puis se leva. Sous le voile noir, son visage apparaissait livide et contracté.

Mais elle obéit passivement à tous les ordres du maharajah... Portée par son mari et par elle, Manon refit le trajet à travers le dédale souterrain... Anang les précédait, la lampe à la main. Ils atteignirent ainsi le couloir en pente qui conduisait à la salle ornée de statues colossales, donnant sur le ravin.

Pundmani s'arrêta, en levant sur le maharajah un regard de supplication désespérée. Il y répondit par un ordre bref... La prêtresse courba la tête et fit de nouveau quelques pas.

Manon, à qui cette scène n'avait pas échappé, s'informa :

– Qu'a donc cette femme ?... Que te demande-t-elle, Maun ?

– De ne pas l'obliger à voir le jour.

– Pourquoi ?

– Elle pourrait avoir des désagréments.

– Quels désagréments ?

– Allons, ne fais pas la curieuse, Manon !

Tout en parlant, il caressait amoureusement la merveilleuse chevelure que le voile, défait, laissait apercevoir et qui retombait autour du beau visage appuyé contre son épaule.

Elle insista, saisie d'un soupçon :

– Si, je veux savoir !... Maun, tu médites quelque châtiment terrible contre cette femme ? Je l'ai compris à ton intonation, tout à l'heure.

Cependant, elle n'a été qu'un instrument...

– Je punis les instruments aussi bien que ceux qui s'en servent.

– C'est injuste !

– Ne t'occupe pas de cela, Manon.

– Dis-moi pourquoi elle paraît tant effrayée ?... Que lui arrivera-t-il, si elle voit le jour ?

– Les prêtresses de Kâli, enfermées dans le temple souterrain, ne doivent jamais en sortir, sous peine de mort. Si, volontairement ou non, elles enfreignent cette règle, on pourchasse la coupable, on la ramène parmi ses compagnes, qui se chargent du châtiment.

– Mais c'est épouvantable !... Et tu condamnes cette malheureuse à ce sort !... Oh ! Maun !

– Cette malheureuse, si elle t'avait trouvée encore vivante après ce qu'elle appelle la nuit d'initiation, t'aurait fait mourir peu à peu par de savantes tortures... Rien n'est plus cruel, plus sanguinaire que l'âme de ces femmes, vouées à la sanglante Kâli, et qui n'ont plus d'humain que le

nom.

– C’est égal, Maun, je ne veux pas !... je ne veux pas que tu la fasses mourir à cause de moi !

Ses yeux, si beaux dans son visage pâli, exigeaient et suppliaient à la fois. Maun-Sing eut un léger mouvement d’épaules, en murmurant :

– Ah ! Manon, Manon, il est bien vrai que je ne suis plus le maître, près de toi !

Et, s’arrêtant, il fit mettre debout la jeune femme, en adressant quelques mots à Pundmani. La prêtresse eut un tressaillement et ses yeux sombres s’éclairèrent d’une lueur de stupéfaction.

Elle se laissa glisser à genoux, mit son front dans la poussière. Puis, se relevant, elle s’éloigna et disparut dans l’obscurité, où ses yeux, habitués aux perpétuelles ténèbres, lui permettaient de se mouvoir comme en plein jour.

Au bras de son mari, Manon fit quelques pas qui la séparaient encore de la sortie du couloir. Dans la chambre aux statues, où pénétrait un reflet du jour terne qui éclairait le ravin, Anang éteignit sa lampe et aida le maharajah à porter la

jeune femme.

Bientôt, ils furent dans les jardins, puis au petit palais de marbre blanc... Les suivantes, appelées, déshabillèrent leur maîtresse et la mirent au lit... Manon était saisie de frissons et de fièvre. La réaction de cette nuit atroce s'opérait. Le médecin, aussitôt accouru sur l'ordre du maharajah, prescrivit des calmants, du repos – repos de corps et d'esprit, prescrivit-il.

Repos d'esprit !... Quand tant d'angoisses éteignaient son cœur, torturaient son âme !

Au premier moment, elle n'avait pensé qu'au bonheur d'être sauvée par Maun-Sing, à l'espoir qu'il n'était pour rien dans le sort affreux qu'on lui avait préparé. Mais maintenant lui revenait le souvenir de ce qu'elle avait vu dans la salle souterraine.

Maun-Sing, idole impassible, sur son trône d'or... La foule de ces Hindous prosternés, l'adorant... L'homme, jeté à ses pieds, prêt à être égorgé... Et lui, son mari, se détournant d'elle, semblant la renier...

Oh ! tout cela, il fallait qu'il le lui expliquât ! Il se tenait près d'elle, lui témoignant la plus tendre sollicitude. Son visage était pâle, altéré, comme celui d'un homme qui a subi de cruelles angoisses.

Quand Manon se vit seule avec lui, elle étendit sa main et la posa sur la sienne, en le regardant droit dans les yeux.

– Maintenant, Maun, il faut me dire ce que signifie tout ce que j'ai vu, cette nuit.

Il se pencha et appuya ses lèvres frémissantes sur la main glacée...

– Pas en ce moment, ma chérie... Oui, je te dirai tout !... Mais tu es trop fatiguée, trop nerveuse, pour que je...

Elle retira sa main, en disant d'une voix brève :

– Assez de tergiversations, Maun ! Je veux savoir... Ne comprends-tu pas que l'incertitude est pire que tout, pour moi ?

Il se redressa, en attachant sur elle ses yeux ardents.

– Soit, puisque tu le veux ! Aussi bien, tu as raison, mieux vaut que tout se trouve éclairci entre nous. Et tu me comprendras peut-être... tu m'approuveras, étant donné le but que je poursuis...

Il se tut un moment, les paupières mi-closes... Son menton s'appuyait sur sa main et un rayon de soleil, qui s'égarait là, faisait étinceler le merveilleux rubis...

Manon, le cœur battant d'inquiétude, attendait...

Il reprit, d'une voix nette et calme :

– Il faut que je prenne les faits d'un peu loin, que je te parle de mon père... Au contraire de ce qu'on croyait, il ne s'était jamais résigné à la domination de l'étranger. Secrètement, il haïssait le vainqueur et cherchait sans trêve le moyen de rendre à l'Inde son indépendance. Dhaula et Dhava, ses amis, ses conseillers, l'entretenaient dans cette pensée. Quand je vins au monde, ce fut Dhaula qui lui suggéra l'idée d'après laquelle toute ma vie allait être orientée. Tu sais que, suivant la croyance brahmanique, Vichnou, l'un

des dieux de la triade, doit se réincarner dix fois dans des corps d'hommes ou d'animaux. Et au dixième avatar, il apportera la justice sur la terre. Or, voici ce qu'imaginèrent mon père et Dhaula : ils commencèrent, dès après ma naissance, à répandre à travers l'Inde des bruits mystérieux. Vichnou viendrait bientôt, il se manifesterait à son peuple hindou et l'enlèverait au joug de l'étranger. Cela se fit très habilement, par degrés... L'espérance se propageait, sans que fût éveillée la défiance des Anglais. Pendant ce temps, j'étais élevé pour mon rôle futur... Car tu l'as compris, Manon, ce Vichnou que mon père et Dhaula préparaient ainsi au culte de notre peuple, c'était moi.

Elle répéta, les lèvres tremblantes :

– C'était toi !

Il continua, du même ton calme que démentaient les frémissements de son visage :

– Dès l'enfance, je fus entouré de serviteurs absolument sûrs, à qui on avait persuadé que j'étais une nouvelle réincarnation de Vichnou et le futur libérateur de l'Inde. Et moi-même j'en

étais assuré. Je l'ai été jusque vers ma vingtième année. J'avais le feu sacré, j'étais presque aussi fanatique que Dhaula lui-même. Puis, la réflexion, le contact du monde, les études que je faisais changèrent mes idées... Je ne me crus plus le dieu Vichnou, mais je continuai d'accepter qu'on le fît croire à mon futur peuple.

Manon se redressa, les yeux brillants de reproche.

– Ainsi, tu te prêtais à cette supercherie... toi, Maun, que je croyais loyal ?

Il lui saisit la main et la serra entre les siennes, toutes brûlantes.

– Écoute, Manon, ma justification !... C'était pour sauver mon pays, pour le libérer...

– Tu ne devais pas, même dans ce dessein, mentir à tout un peuple, jouer cette comédie sacrilège, dont j'ai vu cette nuit l'un des actes ! Ah ! comment ne comprends-tu pas ce qu'il y a d'odieux là-dedans ?

Une flamme d'irritation traversa les yeux sombres du maharajah. Il dit avec colère :

– Tu vas trop loin, Manon ! Je veux bien admettre que tout cela blesse tes idées d'Occidentale et de chrétienne. Mais le but est beau, il est noble...

– Soit ! En ce cas, point n'est besoin d'avoir recours à des moyens blâmables !

– Ces moyens sont les seuls qui puissent m'amener au résultat désiré. Depuis que je suis ici, des hommes appartenant aux différentes classes de la société, choisis avec soin, se réunissent au temple souterrain, presque chaque soir. De temps à autre, je parais parmi eux... Et puis, dans quelques jours, ils se répandront à travers l'Hindoustan, semant la parole qui soulèvera les masses. En un instant, selon toutes nos prévisions, la puissance anglaise en Inde aura vécu. Et tout un peuple m'acclamera comme son maître, comme son libérateur.

L'orgueil, l'ivresse de cette domination future étincelaient dans les yeux superbes.

Manon dit d'une voix basse et tremblante :

– Ah ! Maun, Maun, comme j'avais raison de

te dire, le jour où tu m'as demandé de devenir ta femme que nous étions trop différents l'un de l'autre ! Mais tu devinais bien, alors, que je n'aurais pu t'approuver, et tu t'es bien gardé de m'apprendre ce qui vient de m'être révélé ! Cette dissimulation... je ne puis te dire combien elle m'est douloureuse !

Il se pencha et l'entoura de ses bras, passionnément.

– Manon, je savais que tu ne me comprendrais pas, en cela, et je retardais toujours le moment de l'apprendre... Oui, j'ai eu tort, je le sais bien !... Mais j'agissais là encore par amour pour toi. Et puis, tu m'aurais demandé de renoncer... et je ne peux pas...

– Tu ne peux pas ?... Même si tu reconnais que tu t'es trompé, que tu marches dans une voie mauvaise ?

– Je ne peux pas... Tout est prêt, l'Inde entière m'attend. Maintenant, il faut que j'aille jusqu'au bout du destin qu'on m'a fait.

Manon eut un cri d'indignation.

– Qu’ils sont coupables, ceux qui t’ont conduit là !... Ce Dhaula... Mon instinct ne me trompait pas. C’est un homme dangereux, qui a grisé, aveuglé ta conscience ! Ah ! Maun, comment, intelligent et de cœur noble ainsi que tu l’es, n’as-tu pas échappé plus tôt à l’influence néfaste de cet homme ?

Il ne répondit pas. Ses lèvres frémissantes s’appuyaient sur le front de la jeune femme, qu’il retenait contre lui. Elle murmura :

– Mon ami, dis-moi, au moins, que tu feras ton possible pour détromper, peu à peu, ces malheureux fanatisés ? Dis-moi, Maun, que tu ne pourras vivre ainsi dans le mensonge ?

Elle le regardait avec une douloureuse et profonde prière dans ses beaux yeux pleins de larmes... Les lèvres brûlantes glissèrent jusqu’à ses paupières et s’y pressèrent longuement.

– Oui, je te le promets, Manon. Depuis que tu vis près de moi, d’ailleurs, mes idées ont commencé de changer. Ce que je croyais licite m’est apparu sous un autre jour, peu à peu... Et c’est sans l’enthousiasme de naguère que je suis

allé à ce que Dhaula appelle ma mission. Mais je ne pouvais plus reculer...

– On peut, on doit toujours reculer quand on s’aperçoit que les moyens à employer sont mauvais !

– Non, non... Ne demande pas cela, Manon !

Il se redressait, détournait son regard des yeux graves et suppliants de la jeune femme. Elle soupira douloureusement :

– Je ne puis donc que prier pour toi ! Ah ! Maun, dans quelle voie périlleuse tu t’engages... à tous points de vue ! Car si tu ne réussis pas... si l’Angleterre...

– Autant qu’on peut l’être humainement, je suis assuré de la réussite. Surtout, ne t’inquiète pas à ce sujet !... Et repose-toi maintenant, n’est-ce pas ?... repose-toi, ma bien-aimée.

Elle secoua la tête.

– Me reposer !... Ah ! trop de soucis m’obsèdent ! Mais dis-moi, Maun... cet homme... cet homme qu’on allait tuer, à tes pieds ?

– Un misérable qui s’apprêtait à nous trahir...

Il ne mérite pas ta pitié, Manon. Demeure en paix, ma chérie, je t'en supplie... Tâche d'oublier...

Entre ses mains, il prenait la tête charmante et baisait le visage pâli, aux yeux cernés.

Elle murmura :

– Oublier ?... Je ne le puis... J'ai vécu trop d'heures atroces, depuis hier. Quand je t'ai vu, d'abord, te détourner de moi, là-bas... envoyer ce Dhaula, pour me chasser.

– Ma petite chérie, je t'en supplie, pardonne-moi ! Mais devant ce peuple, j'y étais obligé... Souviens-toi que tu es au milieu d'Orientaux, et que la femme, pour eux, est un être inférieur. Ta présence, parmi cette assemblée, était un sacrilège. Alors, il fallait... Oh ! Manon, si tu savais ce que j'ai souffert, à ce moment-là ! Toi, tu es tout pour moi ! Toi qui représentes à mes yeux toute la perfection physique et morale ! Toi, Manon, mon amour. Ah ! dis que tu me pardonnes l'obligation devant laquelle je me suis trouvé placé ?

– Cela, oui, je te le pardonne... mais le silence que tu as gardé sur tes desseins, sur le rôle que tu joues... voilà ce que j’oublierai plus difficilement.

Elle resta un moment silencieuse, son front appuyé contre l’épaule de Maun-Sing... Puis elle demanda :

– Comment as-tu su que j’étais dans ce... dans cet horrible temple de Kâli ?

– Ce fut Anang qui me donna cette idée... En revenant du temple souterrain, je vins ici pour te voir, car je soupçonnais dans quel état d’esprit tu devais être. Mais je ne te trouvais pas et je ne pus te découvrir nulle part ailleurs. Dhaula, interrogé par moi, assurait avoir dit à Drusi de te conduire jusqu’aux jardins, comme je le lui avais ordonné... Mais Drusi, également, demeurerait introuvable. Or, cet homme est un terrible fanatique, et je me pris à redouter quelque horrible crime de sa part. Je résolus de fouiller moi-même toute la demeure souterraine. Et je pris Anang pour m’aider dans mes recherches. Son incurable paresse mise à part, c’est un serviteur précieux, d’intelligence déliée, en même

temps qu'un de nos plus sûrs fidèles. De plus, Manon, il t'est dévoué jusqu'à la mort... Donc, nous partîmes... Et comme nous nous enfoncions dans le dédale souterrain, Anang me dit tout à coup : « Seigneur... ne penses-tu pas que peut-être, d'abord, il faudrait voir dans le temple de Kâli ?... »

« Je sursautai d'horreur... Toi, ma bien-aimée, dans ce lieu sinistre, dans cet antre abominable de la farouche Kâli !... Mais Anang avait raison : il fallait tout d'abord nous diriger de ce côté, car c'est là qu'on enfermait jadis les femmes du palais qui avaient commis quelque faute grave, ou quelque sacrilège. Alors, te retrouverais-je vivante, parmi ces monstres à figure humaine, parmi les reptiles qui sont leurs compagnons fidèles ? Oui, tu l'étais, mon amour !... Mais je ne puis effacer les heures épouvantables que tu as passées dans ce lieu de terreur ! Je vais le faire rechercher, ce Drusi, et il les payera cher, ces heures-là ! Il faut aussi que je sache si...

Il s'interrompit, passa sur son front une main nerveuse et dit entre ses dents :

– Si j’étais sûr de cela !

Son visage devenait dur et ses yeux brillaient d’une flamme menaçante. Manon demanda :

– Quoi donc ?

– Nous en reparlerons plus tard, ma petite chérie... Calme-toi, maintenant. Adrani va venir près de toi, pendant que je m’éloignerai un moment... Puis je reviendrai aussitôt que possible.

Il la quitta et gagna son palais. À un serviteur, il ordonna d’aller prévenir Dhaula qu’il avait à lui parler.

Quand le brahme entra dans le salon où se tenait Maun-Sing, celui-ci était à demi étendu sur un divan de brocart d’or, le front soucieux.

Il enveloppa d’un regard dur le brahme qui se prosternait et demanda brusquement :

– Sais-tu où j’ai trouvé Manon ?

– Mais non, seigneur, je l’ignore.

– Dans le temple de Kâli, où Drusi l’avait conduite sur ton ordre, a-t-il dit à Pundmani.

La physionomie du brahme exprima une stupéfaction qui ne semblait pas jouée.

– Dans le temple de Kâli ?... Sur mon ordre ? Seigneur, Drusi a menti impudemment !

Maun-Sing dit, avec un regard de sombre menace :

– Je l’espère pour toi.

– Que veux-tu dire, seigneur ?... Me soupçonnerais-tu d’avoir ordonné... ?

Dhaura restait calme, en protestant ainsi, calme et impénétrable. C’était en vain que le regard scrutateur du maharajah fouillait ces yeux froids, qui ne dévoilaient jamais rien des sentiments de l’âme.

Maun-Sing dit avec une colère contenue :

– Je sais que tu la détestes. Comment donc expliques-tu un tel acte, de la part de Drusi ?

– Il a agi par fanatisme... Cette femme, ayant commis un sacrilège, devait être mise à mort ou offerte pour le service de Kâli. Toi, maître tout-puissant, tu avais jugé bon de lui faire grâce. Drusi a eu l’inconcevable audace de vouloir

réviser ton jugement, de punir lui-même la coupable...

— En vérité, tout cela est bien étrange !... Je vais faire rechercher ce misérable... mais je doute fort qu'on le trouve, car, naturellement, il a pris ses précautions...

Tandis que Maun-Sing parlait, son regard ne quittait pas celui du brahme. Mais rien n'y apparaissait... pas un indice qui pût corroborer les soupçons du maharajah.

Froidement, le prince congédia Dhaula... Et quand il fut seul, il songea :

« Drusi doit avoir agi sur l'ordre de cet homme, qui veut supprimer Manon de ma vie. Son zèle de fanatique ne regarde pas à un crime de plus ! En ce cas, si jamais j'en ai la certitude, malheur à lui ! Malheur à tous ceux, quelque hauts placés qu'ils soient, qui oseraient s'attaquer à ma chère Manon ! »

En quittant le maharajah, Dhaula avait été retrouver Dhava... Celui-ci demanda vivement :

— Eh bien ?

– Eh bien ! il l’a ramenée du temple de Kâli... vivante, hélas !

Dhava eut une exclamation de fureur.

– Vivante !... Et qu’a donc fait Pundmani ?... Qu’ont fait les serpents sacrés de la déesse ?

– Cette femme a été préservée. Maun-Sing devait la trouver morte ou agonisante, selon mes prévisions, car les serpents de Kâli n’aiment pas que les étrangers pénètrent dans le temple... Mais tu l’as dit un jour, Dhava, il semble qu’une protection surnaturelle s’étende sur cette Française dix fois maudite !

– Ah ! j’en suis sûr maintenant !... Le fauve, le poison, les serpents... elle échappe à tout !

– Et de plus, maintenant, Maun-Sing est presque certain que Drusi n’a fait qu’exécuter mes instructions.

– Il te l’a dit ?

– Il me l’a fait comprendre, du moins... Et s’il en avait la certitude complète... eh bien ! Dhava, je serais un homme mort, certainement.

– Il ne l’aura pas. Drusi repose maintenant

dans le puits insondable de la rivière souterraine, où j'ai moi-même jeté son corps, après la mort instantanée due à la piqûre que je lui ai faite, cette nuit.

– Bien... Mais ce soupçon, maintenant, ne quittera plus Maun-Sing, affaiblira sa confiance en moi.

– Tu es trop habile pour ne pas arriver à la reprendre... Mais il faut désormais laisser en paix la française, car le jeu deviendrait trop dangereux.

Dhula dit d'un air sombre :

– Oui... Et pourtant, quelle entrave elle est pour lui ! Comme je le sens, Dhava ! Comme je le sens ! Elle l'enchaîne, elle l'empêche de retrouver l'enthousiasme d'autrefois... Car il ne l'a plus, hélas !... Il ne l'a plus !

Dhava répéta farouchement :

– Il ne l'a plus !

Dhula se mit à marcher de long en large à travers la pièce... L'autre brahme demanda, au bout d'un moment de silence :

– Sa Hautesse a dû condamner à mort Pundmani ?

– Je l’ignore... Mais c’est probable. Elle payera ainsi les épreuves par lesquelles a passé l’étrangère et les inquiétudes de Maun-Sing. Car il a ressenti de terribles angoisses, je l’ai vu sur sa physionomie.

– Ah ! Dhaula, quel jour néfaste fut celui où il rencontra cette femme !

Dhaula approuva de la tête... Puis il murmura avec un rire sourd :

– Et il assurait que jamais il ne se laisserait dominer par l’amour ! Nous nous en apercevons aujourd’hui en effet !

## VIII

Manon était encore fort souffrante le lendemain. Les affres de la nuit atroce, les émotions diverses qui les avaient précédées et suivies, les soucis poignants qui lui venaient de Maun-Sing, tout s'accumulait pour la briser moralement et physiquement.

Le maharajah continuait à l'entourer d'une amoureuse sollicitude. Mais la tristesse, le blâme silencieux de la jeune femme mettaient entre eux une gêne profonde. Ils ne reparlaient plus du sujet qui les divisait.

Manon avait compris qu'au point où en était Maun-Sing, il lui serait impossible de l'amener à se détourner de la voie fausse, dangereuse et criminelle dans laquelle il s'engageait. L'inquiétude, les pensées angoissantes ne la quittaient plus... Sans cesse, elle se demandait : « Comment finira tout cela ?... » Et de quelque

façon que ce fût, il lui fallait se dire qu'il n'y aurait pour elle que souffrance.

Car Maun-Sing, vainqueur, maître de l'Inde fanatisée, s'enfonçait davantage dans le mensonge. Enivré par le pouvoir sans limites qui serait le sien, par l'encens et les adorations de tout un peuple, il deviendrait peut-être semblable à ces souverains orientaux d'autrefois, plongés dans les jouissances que leur permettait leur toute-puissance...

Et que serait alors Manon pour lui ?... Que serait-elle, aux yeux de tous, en dépit du lien légitime qui les unissait ?... Une favorite, simplement. Sans doute, le maharajah épouserait-il une femme de sa race, de son sang, pour perpétuer sa descendance...

À cette idée, Manon défaillait de souffrance. Puis, la révolte bouillonnait en son cœur... Ah ! cela, non, elle ne l'accepterait jamais ! Il faudrait qu'il choisît entre elle et une autre, qu'il lui donnât près de lui la situation à laquelle elle avait droit ou la laissât partir, le cœur brisé, à jamais malheureuse mais n'ayant rien cédé de sa dignité

ni de son devoir. Si, au contraire, il était vaincu, d'autres angoisses se présenteraient... Car il pouvait être pris par les Anglais, et alors quel serait son sort, comme fauteur d'une révolte ?

De tous côtés, Manon ne voyait donc que tristesses et inquiétudes. Pour y ajouter encore, voici qu'elle apprenait que l'état de sa belle-sœur, très précaire depuis quelque temps, s'était aggravé subitement. La jeune princesse avait une maladie de cœur, héritée de sa mère, morte à vingt-deux ans.

Le médecin ne cachait pas au maharajah qu'il craignait une issue fatale, à bref délai. Et, de fait, quand Manon se rendit près de la malade, elle fut douloureusement frappée à la vue du terrible changement qui s'était opéré en deux jours.

Dans le mince visage blêmi, les yeux s'enfonçaient, tristes et doux, déjà voilés, semblait-il, des ombres de la mort. Calme et résignée, Ahélya accueillit Manon avec un sourire affectueux et baisa d'un air d'ardent respect la main de son frère, qui accompagnait la jeune femme.

Manon aurait voulu demeurer longuement près d'elle.

Mais elle dut se rendre aux instances de Maun-Sing, qui la jugeait trop mal remise encore pour affronter tant d'émotions. Cependant, il ne put lui épargner celle qui l'atteignit le lendemain matin... Car Ahélya mourut subitement dans la nuit.

Ce fut un très vif chagrin pour Manon. Elle aimait cette jeune belle-sœur, douce et mélancolique, très affectueuse. Ici, Ahélya était la seule personne, en dehors de Maun-Sing, avec qui elle pût s'entretenir. Elle se plaisait à l'entourer de sollicitude, et elle avait déjà commencé un lent travail de transformation sur cette nature restée enfantine, qu'elle souhaitait amener à une plus juste conception de la vie, des devoirs qu'elle renferme, et enlever peu à peu à sa passivité d'Orientale élevée dans une sorte d'esclavage.

En outre, cette mort, survenant à la suite des événements précédents, impressionnait plus fortement la jeune femme dont les nerfs restaient

si fortement ébranlés, depuis la nuit terrible.

Quel que fût son désir de demeurer près de la dépouille mortelle d'Ahélya, elle dut céder de nouveau à son mari et demeurer étendue chez elle, dans le silence du salon de marbre blanc, rafraîchi par l'eau qui glissait lentement, le long des canaux.

Maun-Sing vint l'y trouver... La mort de sa sœur l'avait sincèrement affecté. Venant s'ajouter aux soucis – peut-être aux remords – dont il était assailli en ce moment, ce triste événement suffisait à justifier son air préoccupé, son regard assombri par une pensée pénible et une nervosité assez inaccoutumée chez lui.

Il dîna près de sa femme, et tous deux touchèrent à peine aux mets qui leur furent servis. Une lourde tristesse pesait sur leur cœur, une gêne continuait de se glisser vers eux. Vers huit heures, Maun-Sing se leva, alla fumer un cigare au-dehors, puis, avant de l'avoir terminé, revint à la chaise longue où songeait Manon.

– Je vais te dire bonsoir, ma chérie... J'ai beaucoup à faire et sans doute serai-je occupé fort

tard. Donc, à demain matin.

Il se pencha pour l'embrasser... Mais elle se redressa, en posant la main sur son épaule et en attachant sur lui ses yeux pleins de souffrance.

— Maun, tu vas « là-bas » ?... Tu vas encore jouer ce rôle... ce rôle sacrilège ?

Il dit avec une sorte de violence :

— Ah ! plus un mot de cela, Manon ! Plus un mot ! Qu'il n'en soit jamais question entre nous ! Contente-toi d'être ma femme très aimée, de régner sur moi en souveraine. Mais ne t'occupe pas des actes de ma vie publique, ne te pose pas en juge de ma conscience. Il faut que cela soit bien convenu, pour nous éviter désormais à l'un et à l'autre ces moments pénibles.

— Soit ! En ce cas, voudrais-tu me dire quelle sera ma situation, si tu réussis dans tes desseins, si tu deviens le souverain tout-puissant, le maître de l'Inde ?

Elle le regardait fièrement, résolument... Il se pencha davantage et l'entoura de ses bras.

— Manon, ma bien-aimée, dis-toi bien toujours

que tout mon amour est à toi, pour jamais, et que je saurai te faire un sort magnifique !

– Il me suffira d’être considérée comme ta femme, officiellement.

Il ne répondit pas... Ses lèvres s’appuyèrent sur le front de la jeune femme ; mais celle-ci eut un mouvement de recul, en attachant sur lui ses yeux pleins de douloureuse indignation.

– Ah ! c’est donc vrai, ce que je pensais ? Et quand tu m’as épousée, tu savais déjà que tu ne pourrais jamais me donner que cette situation à côté... tu songeais déjà à faire d’une autre femme ton épouse officielle...

– Manon, que t’importe ! puisque toi seuls, devant ton Dieu, devant ta conscience, seras toujours ma femme légitime !

– Ah ! vraiment, que m’importe ? Tu me connais donc bien peu, Maun ?... Tu n’as pas compris ce qu’était mon amour pour toi, si fort, si dévoué, mais cependant incapable d’avoir raison de ma dignité de femme, si quelque jour celle-ci se trouve en jeu ? Eh bien ! je te le dis

franchement ce soir : si tu juges nécessaire, par raison d'État, d'introduire une autre femme dans ta vie, il faudra choisir entre elle et moi !

– Manon, ce sont des paroles folles !... Tu m'appartiens et je saurai bien te garder !

Elle répéta, superbe de fierté résolue, bien que son cœur se tordît de souffrance :

– Il faudra choisir. C'est ta faute, Maun... Pourquoi m'as-tu trompée ? Tu devais m'exposer franchement toute la situation, quand tu m'as demandé de devenir ta femme...

Il eut un rire sarcastique.

– Et tu aurais refusé !... Aussi m'en suis-je bien gardé ! Je t'ai fait toutes les concessions possibles, au risque même de me nuire terriblement – car vois-tu l'effet produit sur mes fidèles s'ils apprenaient que notre union a été bénie par un prêtre catholique ? Mais il ne faut pas me demander l'impossible.

La jeune femme eut un geste qui le repoussait, et sa voix tremblait de douleur tandis qu'elle disait :

– Ah ! que j’avais raison de craindre que nos âmes fussent très loin l’une de l’autre ! Que j’avais raison d’avoir peur du mystère qui se cache dans la tienne, si étrangement dirigée par ton père et ce Dhaula !

– Mais il n’y a pas de mystère ! Il n’y a que mon amour pour toi, Manon, pour toi que j’ai voulu conquérir à tout prix et qui es devenue la reine de ma vie !

Il voulut encore l’entourer de ses bras. Mais elle l’écarta d’un geste ferme.

– Tu viens de me faire trop souffrir, Mann... L’amour ne me suffit pas ; je veux pouvoir estimer celui que j’aime et avoir en lui toute confiance.

Maun-Sing se redressa, le visage tendu, les yeux étincelants de sourde colère.

– Tu abuses de ma faiblesse pour toi, Manon ! Je veux bien me souvenir que tu es souffrante et sous l’empire d’émotions pénibles. Mais je compte sur la réflexion pour t’amener à des vues plus raisonnables... Et je saurai, s’il le faut, te

faire souvenir que je suis le maître.

Il s'éloigna... Sur le sol dallé, le bruit de ses pas résonna, puis se perdit dans le silence du soir.

Manon retomba sur les coussins de la chaise longue. Elle frissonnait de douleur et ses yeux se remplissaient de larmes brûlantes. Jamais il ne lui avait parlé ainsi... Jamais, non plus, une discussion ne s'était élevée entre eux.

Cela était un pas de plus dans la souffrance, dans la grande détresse où la jetait l'ambition sacrilège de Maun-Sing.

Et quelles luttes l'attendaient !... Quelle existence serait la sienne, quand, triomphant, ivre de puissance et d'adulations, il voudrait lui imposer sa volonté, l'obliger à demeurer près de lui, prisonnière dans le zénana où, sans doute, d'autres femmes viendraient partager sa captivité – car Maun-Sing, redevenant tout à fait oriental, voudrait probablement revenir aux coutumes de ses ancêtres, qui avaient un harem considérable, si l'on en jugeait par l'importance des bâtiments composant le zénana de Madapoura.

Toutes ces pensées se mêlaient dans le cerveau surexcité de la jeune femme... À demi défaillante, elle abandonnait sur les coussins sa tête lourde et douloureuse. Ses mains tremblantes se pressaient machinalement sur sa poitrine, se crispaient sur le merveilleux collier de perles, don de Maun-Sing aux premiers jours de leur amour.

Ah ! qu'ils étaient loin, ces jours de bonheur !

Adrâni entra silencieusement... Manon dit d'une voix sourde :

— Je n'ai besoin de rien. Va te reposer, Adrâni... va.

L'ayah s'écarta... Mais, au lieu de se retirer, elle alla s'accroupir dans un coin de la pièce et y demeura immobile, ses yeux pleins de respectueuse tendresse attachés sur la jeune femme.

Et les heures s'écoulèrent lentement... Manon, sur la chaise longue, était secouée de frissons, de longs tressaillements. Elle priait, en essayant de calmer son angoisse. Elle pensait à la jeune morte, si touchante, étendue sur son lit d'ivoire,

couverte de fleurs blanches... Pauvre petite Ahélya !... Elle aussi croyait au mensonge si bien préparé par son père et Dhaula. Elle aussi voyait en son frère Vichnou venu pour sauver l'Inde...

Et la pensée de Manon s'en allait vers le temple mystérieux, aux lourdes colonnes de pierre brute, où, en ce moment, des hommes venus de tous les points de l'Hindoustan adoraient comme une divinité le jeune prince aux yeux superbes, Maun-Sing, le séducteur et l'imposteur.

Manon retint un gémissement... Lui fallait-il donc juger ainsi celui qu'elle aimait plus que tout au monde, cet époux qui l'avait rendue heureuse, jusqu'à ces derniers temps ?

Par les portes restées ouvertes, le souffle tiède de la nuit entrait, apportant les enivrants parfums des jardins... Au-dehors, le silence n'était troublé que par des bruissements de feuilles et le doux clapotis de l'eau dans les canaux de marbre.

Quelle heure était-il ?... Manon l'ignorait et ne tenait pas à le savoir. Elle essayait de s'engourdir, de ne plus penser, pour calmer sa détresse... Tout

à coup, elle se redressa... Un bruit de pas précipités se faisait entendre...

Il y eut, au-dehors, des chuchotements, une exclamation de colère et de terreur... Puis, au seuil du salon, bondirent deux silhouettes d'hommes.

Jeimal, le favori du maharajah et Anang, le fidèle serviteur, qui veillait maintenant jour et nuit autour du palais de Manon.

Leurs visages, blêmes et crispés, apparurent dans le halo de lumière que répandait la lampe allumée près de la jeune femme.

Manon s'écria d'une voix angoissée :

– Qu'y a-t-il ?

Jeimal s'approcha et s'inclina vers elle.

– Nous avons été trahis... Les Anglais ont pénétré dans le temple, au cours de la cérémonie..,

Manon jeta un cri, en appuyant ses mains contre sa poitrine :

– Maun-Sing ?

– Il a pu leur échapper et il est maintenant en sûreté dans une retraite inviolable. Mais, auparavant, il m'avait donné la mission de vous prévenir, madame, et de vous dire de fuir, sous ma protection et celle d'Anang. Car les Anglais cernent de tous côtés le palais. Dans un instant, ils seront ici...

Déjà, la jeune femme était debout, galvanisée, retrouvant toute son énergie.

– Fuir ? Certes, oui ! Mais comment ?

– Il existe un passage connu des seuls initiés, qui nous permettra d'échapper à l'ennemi et de rejoindre Sa Hautesse, dans quelques jours. Mais vite, madame, vite !

En un moment, Manon s'était enveloppée d'un long manteau, avait réuni dans un sac quelques objets... Désignant les ayahs ahuries et tremblantes, elle demanda :

– Et ces pauvres femmes, ont-elles à craindre quelque chose ?

– Non, absolument rien. Vous non plus, d'ailleurs, madame. Mais Sa Hautesse veut vous

épargner les ennuis qui résulteraient de cette aventure, les interrogatoires dont vous seriez l'objet... Et surtout, elle désire vous avoir près d'elle, dans cette retraite où il lui faudra demeurer cachée.

Manon embrassa avec émotion les fidèles servantes, qui sanglotaient... Puis elle suivit Jeimal et Anang, qui s'enfonçaient dans la nuit.

Ils traversèrent les jardins, puis montèrent une rampe rocheuse qui aboutissait à une poterne, Jeimal ouvrit celle-ci, et tous trois s'engagèrent dans, une étroite fissure, entre deux rocs énormes... Ils devaient y marcher un à un et, parfois, se glisser de côté, quand le passage devenait trop étroit... À certains moments, un roc sortait du sol, ou bien une ouverture profonde béait dans celui-ci. Jeimal semblait connaître parfaitement toutes ces embûches, dont il prévenait la jeune femme, qu'il aidait dans les passages difficiles.

Cet étrange chemin descendait en pente raide... À un moment, les fugitifs se heurtèrent à un roc qui le barrait. Mais Jeimal toucha un

ressort et l'obstacle s'écarta, pour revenir à sa place après leur passage.

Tout en marchant, le jeune homme expliquait :

– Ceci a été machiné pour fournir aux souverains de Bangore un moyen de retraite, qui se transformerait en traquenard pour les non-initiés. Seuls, dans tout l'entourage de Sa Hautesse, Dhaula, Dhava et moi en connaissons le secret.

Manon demanda machinalement, car le sort de ces deux personnages l'intéressait fort peu :

– Que sont devenus les deux brahmes ?

– Je crois que Dhaula a pu échapper... Dhava, je ne sais... Attention, madame, le chemin devient de plus en plus difficile !

Manon commençait à n'en plus pouvoir. Heureusement, le couloir s'élargissait un peu, et il lui fut possible de s'appuyer sur le bras robuste d'Anang. Le fidèle Hindou s'offrit même à la porter, en la voyant trébucher plusieurs fois. Mais elle s'y refusa, en disant qu'elle pouvait marcher encore. Jeimal déclara :

– Dans une demi-heure environ, nous serons au but. Le plus dur est fait maintenant.

Ils arrivaient à un élargissement plus prononcé du couloir, en forme d'entonnoir. Une lune voilée y coulait sa lueur diffuse... Deux ombres se détachèrent de la muraille rocheuse et bondirent sur les arrivants...

Jeimal, atteint d'un coup de poignard au cœur, s'écroula avec un cri étouffé.

Anang, plus vigoureux, se débattit un instant contre son adversaire. Mais il n'avait pas eu le temps de sortir une arme... Lui aussi tomba à terre, frappé en pleine poitrine.

Et pendant ce temps, l'autre agresseur, débarrassé de Jeimal, se jetait sur Manon, la terrassait en dépit de sa résistance et la maintenait immobile jusqu'à ce que son compagnon, libre à son tour, vînt entourer de liens les bras de la jeune femme et lui envelopper la tête d'une étoffe sombre.

Tout cela s'était fait si rapidement que Manon n'avait pas encore pris conscience de la situation,

quand les mystérieux individus l'emportèrent, à travers la nuit.

Aveuglée, à demi étouffée, elle avait presque perdu connaissance.

Qui l'emportait ainsi ?... Où la menait-on ? Les deux hommes n'échangeaient pas un mot... Elle entendait seulement leur respiration forte et le bruit de leurs pas sur le roc.

L'effroi étreignait la femme, à mesure qu'elle comprenait mieux en quelle terrible position elle se trouvait. Qui donc s'attaquait ainsi à elle ? Étaient-ce des ennemis de Maun-Sing ? Ou bien encore Dhaula, lui attribuant l'échec du maharajah ?... Mais le brahme devait avoir en ce moment autre chose à faire que de penser à elle.

Ce malheureux Anang, si dévoué... et Jeimal, le doux Jeimal, si ardemment attaché à Maun-Sing... Blessés... morts peut-être...

La jeune femme frissonnait d'horreur.

Les inconnus avançaient toujours... ils marchèrent ainsi pendant un temps qui sembla infini à Manon... Puis elle se sentit déposée à

terre. On lui enleva l'étoffe qui couvrait son visage et, alors, elle vit...

## IX

Une salle aux murs de grès rosé, dégradés, sur lesquels se jouait la lueur d'une torche tenue par l'un des hommes.

Une femme, debout devant elle, une Hindoue, enveloppée dans ses voiles, et qui attachait sur elle des yeux brillants de joie farouche...

– Sâti !

Le nom s'échappa, en un cri de stupéfaction, des lèvres tremblantes de Manon. L'Hindoue eut un ricanement léger.

– Oui, Sâti ! Tu ne t'attendais pas à cela ?

Manon essaya de se redresser – vainement, car on ne lui avait pas délié les bras.

– Que signifie ?... Que voulez-vous de moi ?

Son regard allait vers les deux hommes : l'un maigre, au visage ridé, aux prunelles brillantes... l'autre, plus petit, jeune, mince, de traits

réguliers, et qui attachait sur Manon un regard fulgurant d'admiration.

Sâti répéta :

– Ce que je veux de toi ?... Tu le sauras bientôt. Apprends seulement ceci, au cas où tu ne le saurais déjà : c'est que je te hais, de toutes les forces de mon âme.

Manon, réunissant toute son énergie, dit froidement :

– Je m'en doutais déjà. Mais je voudrais en savoir le motif.

Sâti eut un rire sourd.

– Le motif !... Tu veux me faire croire que tu l'ignores ? Eh bien ! en tout cas, tu le connaîtras demain ! Pour le moment, dors en paix, belle Manon, dors en rêvant à celui que tu aimes et qui est en ce moment entre les mains des Anglais.

Manon s'écria :

– Tu mens !... Les Anglais ne l'ont pas pris !

– Ah ! ah ! qui donc t'a si mal renseignée ? Juggut, ne dis-je pas vrai ?

Elle s'adressait au jeune homme... Celui-ci inclina affirmativement la tête, en répondant, en mauvais français :

– C'est vrai, il est pris.

Mais la jeune femme riposta :

– Je ne le crois pas ! Vous êtes des misérables menteurs... et, probablement, des traîtres.

Le plus âgé des Hindous éleva la voix, en s'exprimant, lui, dans le plus pur français :

– Peu lui importe ce qu'a pu devenir Maun-Sing. Son sort, à elle, est décidé. Que le maharajah soit prisonnier ou non, il ne peut rien y changer. Venez, tous deux, allons prendre quelque repos.

Sâti approuva :

– Oui, tu dis bien, Sangram... Demain, j'aurai le temps de la contempler, enfin vaincue, à ma merci, celle que Maun-Sing entourait de tant d'adulation et dont il avait fait sa toute-puissante souveraine !

Une flamme de haine traversait les yeux sombres et fit tressaillir Manon jusqu'au fond de

l'être.

Juggut, qui ne quittait pas des yeux la prisonnière, demanda :

– Ne lui enlève-t-on pas ses liens ?

Sâti s'écria :

– Non, non, laissons-les attachés, ces beaux bras qu'« il » se plaisait à orner des plus précieux bijoux ! Et même, serre encore les cordes, Juggut... serre-les bien, qu'elles s'enfoncent dans sa chair ! Elles lui feront autant de bracelets !

Et un rire cruel jaillit des lèvres de l'Hindoue.

Juggut, passant la torche à Sangram, s'approcha, se penchant vers la jeune femme. Mais celle-ci sentit qu'au lieu de resserrer les liens il les relâchait.

Puis il se redressa, et, silencieusement, tous trois sortirent de la salle qui retomba dans la nuit...

Alors Manon se vit en face de sa terrible situation, et un frisson de terreur parcourut tout son corps. Elle était aux mains de Sâti... de celle qui avait voulu l'empoisonner, par haine jalouse.

Donc, elle était perdue, car cette femme serait implacable. Un moment, elle se sentit défaillir sous l'étreinte de l'angoisse désespérée. Ainsi, voilà où aboutissait son beau songe de bonheur !

Et lui, Maun-Sing... lui, obligé de se cacher, ignorant l'affreux péril où se trouvait sa femme ! En si peu de temps, le malheur les frappait, de toutes parts.

Elle murmura, presque inconsciemment :

– Non, ce n'est pas possible ! Je rêve...

Mais, hélas ! ses mains attachées, le sol dur où elle se trouvait étendue, étaient bien des réalités ! Elle essaya de dégager ses poignets et y réussit sans trop de peine, grâce au relâchement des liens opéré par le jeune Hindou.

Alors elle se redressa et s'assit... Se souvenant de la nuit passée dans le temple souterrain de Kâli, elle se demandait en frissonnant si des reptiles, ou d'autres hôtes répugnants ou terribles, ne hantaient pas aussi cette salle qu'on lui donnait comme prison... Mais elle était sans défense, dans cette obscurité intense. En un élan

de cette foi profonde qui ne l'abandonnait jamais, elle éleva son cœur vers le ciel, avec une ardeur éperdue :

– Mon Dieu, ayez pitié de moi... Soyez ma défense contre tous mes ennemis.

Après cette prière, l'énergie s'infusa de nouveau en son âme accoutumée au courage. Et alors, elle considéra sous toutes les faces sa situation.

D'abord, ce guet-apens, dans le défilé rocheux...

Jeimal avait dit que seuls, dans le palais, le maharajah, les deux brahmes et lui connaissaient le secret de ce passage.

Pourtant, ces inconnus attendaient là les fuitifs. Fallait-il donc imaginer encore qu'ils étaient à la solde de Dhaula, pour assouvir la vengeance de celui-ci sur l'étrangère détestée ?

Sâti était sa nièce... Ne pouvait-on raisonnablement penser qu'il y avait connivence entre eux ? Mais ces hommes, ces agresseurs, qui étaient-ils ? La physionomie du plus âgé lui

rappelait quelqu'un... Où donc avait-elle vu déjà ce visage ridé, aux yeux si brillants ? Où ?

Sâti l'avait appelé Sangram... Sangram... Ce nom, également, elle ne l'entendait pas pour la première fois... Le front sur ses mains enlacées, la jeune femme cherchait... Et, tout à coup, elle se souvint.

Elle se revit en France dans un salon de l'hôtel de Courbarols, où on l'avait introduite, tandis qu'on allait s'informer si la comtesse la recevrait. Un homme entra, s'excusait, s'informait de ce qu'elle attendait, tout à fait comme quelqu'un de la maison. Il était vêtu à l'européenne, fort correctement. Mais Manon avait été frappée de son visage bronzé, de ses yeux noirs et perçants, qui l'avaient enveloppée d'un coup d'œil rapide et singulièrement investigateur. Cet homme, c'était celui qu'elle venait de voir là, sous un costume hindou, la dévisageant d'un air de vive satisfaction.

Quant au nom, elle l'avait entendu prononcer par Maun-Sing, lorsqu'il lui avait dit qu'il soupçonnait un ancien brahme, traître à ses

frères, de l'avoir endormie autrefois, dans un dessein qu'il n'avait pu découvrir encore. Et le maharajah lui avait donné à comprendre qu'il soupçonnait cet homme d'agir pour le compte de M. de Courbarols, son ami.

Que signifiait donc tout cela ? Et comment expliquer la présence de ce Sangram ici, associé à Sâti, la pire ennemie de la jeune Française ?

La pensée de Manon se perdait à travers ces énigmes.

Enfin, cette fois, le complice de M. de Courbarols – en admettant que l'idée de Maun-Sing fût juste – la tenait bien et s'arrangerait de façon qu'elle ne gênât plus personne !

Elle eut un grand frisson à l'évocation du sort terrible et mystérieux qui l'attendait.

Puis elle pensa, le cœur déchiré :

« Ah ! mon pauvre Maun, c'est fini, je ne te verrai plus ! Tu m'as fait bien souffrir, en ces derniers temps. Mais je t'aime malgré tout, car si tu t'engageais dans une voie fausse, la faute en était surtout à tes éducateurs. Maintenant, c'est

fini ! Je vais mourir loin de toi, mon bien-aimé. Et dans ta retraite, tu m'attendras en vain. Jeimal, Anang, sont sans doute morts... Personne ne t'avertira de ton malheur. Car je sais bien que tu souffriras, Maun. Je sais que tu m'aimes ardemment, profondément, et que si tu n'avais pas été engagé à un tel point dans la supercherie sacrilège préparée par ton père et Dhaula, je t'aurais amené à y renoncer, en te faisant entendre la voix du devoir. »

Ainsi, l'esprit occupé de ces pensées déchirantes, elle commença de voir couler lentement les heures, en tressaillant à tous les bruits légers qui passaient dans le grand silence de la nuit.

De nouveau, elle s'était étendue sur le sol. La tête appuyée sur son bras replié, elle fermait les yeux ; mais le sommeil ne venait pas et elle songeait...

Elle revoyait toute sa vie : les jours heureux chez M<sup>lle</sup> Flore, sa tutrice, les vacances dans la petite maison de Clamanches que M<sup>lle</sup> Flore lui avait léguée à sa mort, les promenades dans la

forêt, le domaine de la Dame-Rouge... propriété des Courbarols.

Puis le grand chagrin causé par la mort de la chère tutrice, et la dure lutte pour l'existence qui avait suivi...

Enfin ces dernières années, pénibles encore pour bien des raisons, dont l'une des moindres n'était pas la sournoise hostilité de M<sup>me</sup> Broquerel... Jamais M<sup>me</sup> Broquerel n'avait pu admettre la présence de l'enfant trouvée par son mari. Le destin semblait s'être acharné sur cette famille : M. Broquerel était mort, sa femme l'avait suivi dans la tombe après avoir eu la douleur de voir sa fille Georgette assassinée par son propre frère, Octave. Seul, restait Achille, qui avait autrefois nourri un tendre sentiment pour Manon, mais qui s'était effacé en constatant que le cœur de celle-ci était pris par un autre amour... celui de Maun-Sing.

Elle revivait le combat qu'elle avait dû soutenir, sa victoire, ses joies, si vite empoisonnées par le soupçon de ce quelque chose que lui cachait le maharajah.

Oui, toute sa vie passait devant les yeux de la prisonnière. Et la pensée enfiévrée s'arrêtait à des points particuliers, plus longuement.

Manon se revoyait dans le salon de la villa Bargi, à Cannes, chez le jeune prince aux yeux caressants et moqueurs, dont la main fine se promenait sur le pelage de la panthère couchée près de lui.

Il s'amusait de son effroi et, par une de ces fantaisies d'autocrate dont il était coutumier, il obligeait la petite fille tremblante à poser la main sur la tête de Baïla.

Tous les détails de cette scène se représentaient aux yeux de Manon avec une singulière netteté.

Surtout la table de porphyre, sorte d'autel, où trônaient les statues de Brahma, Vichnou, Siva...

Vichnou, la statue de jade aux yeux de rubis...

Maintenant, ses orbites étaient vides. Les gemmes magnifiques ornaient les cheveux de Manon, les cheveux aux chauds reflets d'or qu'admirait tant Maun-Sing.

Des orbites vides...

Manon se souvenait d'une petite idole toute semblable, qui se trouvait jadis dans le salon de M<sup>me</sup> Broquerel, à Antibes... Achille lui avait raconté qu'elle avait disparu, le jour des obsèques de M. Broquerel, et qu'on n'en avait plus jamais entendu parler.

Pourquoi, ce soir, y pensait-elle, alors que si souvent, chez Maun-Sing, elle avait vu la statue, sans songer à rappeler ce souvenir demeuré très vague ?

Au milieu de ces ténèbres, elle se trouvait dans un état de demi-hallucination, et les faits les plus importants de sa vie, les angoisses terribles de l'heure présente, s'estompaient, pour laisser au premier plan ce qui la touchait moins immédiatement.

Ces souvenirs passaient devant ses yeux comme sur un écran cinématographique. Elle voyait M. de Courbarols, faussement aimable, Marcelle, sa fille née d'un premier mariage, quelque peu dédaigneuse, Hilarine, l'intendante des Courbarols, avec ses yeux froids et

impénétrables, la comtesse, si bonne et si douce, enfin le petit Cyrille, fils de la comtesse et du comte.

Pourquoi Maun-Sing ne lui avait-il pas dit ce qu'il soupçonnait, au sujet de cette haine que semblait avoir vouée à l'innocente Manon le comte de Courbarols ? Y avait-il donc là quelque triste et douloureux secret, que le maharajah voulait dérober à sa femme, pour lui épargner souffrance et humiliation ?

Puis apparaissaient à nouveau sur l'écran tous les Broquerel... Et Manon frissonnait à l'évocation du terrible drame : Georgette tuée par son frère. Là encore, il y avait un mystère... Car celle que cherchait Octave Broquerel, celle qui devait mourir, c'était, de toute vraisemblance, Manon Grellier. Pourquoi ? Lui supposait-il des économies ? Ou bien n'était-il qu'un instrument ? Cela semblait l'hypothèse admise par Maun-Sing. Sans jamais vouloir s'étendre sur ce sujet, le maharajah l'avait laissé entendre à sa femme.

Dans les journaux, Manon avait pu lire le compte rendu des interrogatoires dont Octave

avait été l'objet. À toutes les questions, il répondait :

— Je ne sais pas... Je ne connais pas...

Et l'examen médical avait abouti à cette constatation que le criminel ne simulait aucunement ce manque de mémoire, et qu'il se trouvait sous l'empire d'un état particulier dont on ne s'expliquait pas la nature, car il semblait étranger aux cas ordinaires d'hypnotisme et de suggestion.

En lisant cela, Maun-Sing avait eu un étrange sourire, en murmurant :

— Je sais d'où vient le coup !

Puis encore, Manon pensait à ses voisines : Lucie, la jeune lingère, Jeanne Brûlier, une jeune veuve qui élevait avec beaucoup de mal ses petits enfants... Peu après son arrivée à Madapoura elle leur avait envoyé une grosse somme, que Maun-Sing avait fait passer par un intermédiaire sûr, car il ne voulait pas qu'on sût la jeune femme en Inde. Ne pouvant donner son adresse, Manon restait sans nouvelles, et cela lui était devenu

pénible, particulièrement dans ces derniers temps.

D'autres visages apparaissaient ensuite dans la pensée demi-lucide de la jeune femme : ceux dont elle était entourée à Madapoura, et surtout la fine et douce figure d'Ahélya. Pauvre petite Ahélya, qui reposait, blanche et rigide, dans sa chambre aux parois de marbre, parmi les fleurs amoncelées par les soins de ses servantes...

Peu à peu, le cerveau de Manon s'engourdissait dans un demi-sommeil. Mais, en cet état même, elle souffrait et des tressaillements secouaient sans cesse son corps brisé de fatigue.

Maintenant, une lueur d'aube s'insinuait, par des fenêtres étroites et haut placées, dans la salle qui servait de prison à la jeune femme. Elle éclairait les murs de grès rosé et le sol garni d'un dallage en partie brisé. On ne voyait autre chose, ici, qu'un débris d'autel, décoré de figures représentant des divinités hindoues.

En face de l'endroit où était étendue Manon se trouvait l'unique porte, faite d'un bois épais.

La jeune femme eut tout à coup un léger

sursaut en entendant un grincement.

Cette porte s'ouvrait, livrant passage à un homme. C'était le jeune Hindou que Sâti avait appelé Juggut.

Il vint à Manon, qui se redressait un peu, et demanda, dans son mauvais français :

– Parlez-vous anglais ?

– Oui.

– Ah ! bien... alors, j'aime mieux, parce que la langue de votre pays, je ne sais pas bien...

Et, en excellent anglais, il continua :

– Je viens remettre vos mains dans les liens, car il ne faut pas que les autres s'aperçoivent que je vous ai donné ce soulagement. Mais je ne serrerais pas fort...

Son regard, brûlant d'admiration, s'attachait au beau visage défait par la souffrance et l'insomnie.

Manon demanda :

– N'êtes-vous donc pas aussi cruel que les autres, qui m'en veulent à mort et se réjouissent

de me faire souffrir ?

– Je n’ai aucun motif de vous en vouloir. Et maintenant que je vous connais, je veux vous sauver.

Manon tressaillit et ses yeux s’éclairèrent.

– Me sauver ? Vous le pourriez ?

– Oui... Mais je reviendrai plus tard. Maintenant, il faut nous méfier de Sâti. Laissez-moi vous lier de nouveau les mains... et ne vous tourmentez pas trop de ce que vous dira ma sœur.

Manon répéta d’un ton stupéfait :

– Votre sœur ? C’est Sâti ?

– Oui. Elle vous hait... Mais, moi, je vous sauverai.

Quand il eut entouré de liens les poignets de la jeune femme, en prenant soin de les serrer le moins possible, Juggut se retira, laissant Manon avec un espoir au cœur.

Ainsi, tout n’était pas perdu ! Elle pourrait encore être sauvée... Cet homme, le frère de Sâti... Il semblait bien disposé à son égard.

Cependant, elle n'aimait pas sa physionomie. Les yeux, vraiment beaux, ne décelaient pas la franchise. Et Manon y avait vu, en outre, une expression qui l'inquiétait, en lui faisant penser que la pitié, ou un sentiment de justice, n'étaient pour rien dans la façon d'agir du jeune Hindou.

Elle devait donc user de beaucoup de prudence en acceptant son aide... Et même, n'y avait-il pas lieu de se méfier que ses ennemis lui tendissent encore là quelque piège ?

Avec le jour, Manon retrouvait plus d'énergie. Fortifiée par une foi qui ne connaissait pas de défaillances, elle envisageait avec courage sa terrible situation et se préparait à toutes les éventualités.

Le jour, maintenant, arrivait dans la grande salle, qui devait être un ancien lieu de culte, à en juger par cet autel en ruine.

Manon, ayant songé cette nuit à remonter sa montre, pouvait suivre la marche des heures.

Elle songeait, non sans frissonner :

« Ils veulent me faire mourir, sans doute. Mais

comment ? Et Maun qui m'attend, qui doit s'étonner, s'inquiéter déjà... »

Vers neuf heures, la porte s'ouvrit de nouveau et Sâti entra. Elle était pâle, avec des yeux pleins de fièvre, qui tout aussitôt s'attachèrent sur Manon avec une expression de joie féroce.

En quelques pas souples, l'Hindoue s'approcha de la jeune femme, et sa voix s'éleva, mordante et dure :

– Eh bien ! belle Française, as-tu bien dormi sur ce lit de repos qui ne rappelle guère les coussins moelleux du palais de Sa Hautesse ?

Manon dit dédaigneusement :

– N'insulte pas qui ne peut se défendre, car c'est faire œuvre de lâche.

Sâti ricana :

– Peu importe ! Te crier ma haine, me rire de ta souffrance, voilà mon plaisir. Et j'en jouirai... Oh ! j'en jouirai, tu verras !

– Et bien ! cela me prouvera qu'il n'y a rien de bon en toi et que tu cèdes comme un être sans raison à toutes tes mauvaises passions.

Le calme de Manon, la pure lumière des yeux superbes, parurent exaspérer l'Hindoue.

– Oui, j'y cède... oui ! Ah ! si tu pouvais voir toute la haine que j'ai dans le cœur ! Depuis des mois, depuis que tu as commencé de venir près de la princesse, et qu'il t'a vue... Auparavant, il ne se souciait pas de moi ; mais je savais du moins qu'il n'aimait personne. Tandis que toi... ah ! j'ai compris bien vite que tu ne serais pas seulement le caprice qu'on dédaigne au bout d'un peu de temps !... Alors, t'imagines-tu ce que j'ai souffert, en le voyant, lui, mon seigneur, ma divinité, lui que j'adorais en silence, de toutes les forces de mon être, te prodiguer son amour, te rendre heureuse... si heureuse !

Ses traits se convulsaient. Penchée vers Manon, elle haletait de haine.

– Aussi ai-je juré que je te ferais payer cher ce bonheur, et la torture que tu m'infligeais ! Déjà, j'ai essayé... J'ai voulu t'empoisonner... Mais quand j'ai vu que lui allait boire ce qui était préparé pour toi, je n'ai pas pu... et je me suis trahie... Alors, il a fallu fuir, avec la complicité de

Dhava et de Dhaula, qui m'avaient encouragée à te verser le poison...

Manon eut un brusque mouvement.

– Ah ! j'avais donc bien deviné ! Ces deux hommes voulaient ma mort ?

– Oui, parce que l'amour de Maun-Sing pour toi leur paraissait une entrave mise à la volonté de Sa Hautesse... Ah ! dans ce paradis de Madapoura, tu avais des ennemis terribles... des ennemis implacables ! Dhaula a échoué... Mais, moi, je suis arrivée à mes fins.

« Et je te tiens, Manon... je te tiens en mon pouvoir ! Un autre, qui a intérêt à ta mort, te fera disparaître de ce monde. Mais, auparavant, je me donnerai le plaisir de défigurer ce visage qui a reçu les baisers de Maun-Sing et de rendre horribles à voir ces yeux qui l'ont ensorcelé. Oui, tu sauras ce que vaut la vengeance de Sâti, Française maudite !

Les traits si beaux de la jeune Hindoue n'étaient plus reconnaissables. Manon eut un frisson devant cette hideuse furie. Mais elle se

raidit pour rester impassible, et dit avec calme :

– Je n’ai jamais cherché qu’à te faire du bien. Pourquoi me haïr ainsi ? Maun-Sing m’a aimée, sans que j’aie fait un geste pour attirer son attention. Cela, tu peux le savoir comme moi, puisque tu étais présente quand il venait chez sa sœur, pendant les leçons de broderie que je donnais à Ahélya.

Sâti eut un rire aigu.

– Que m’importe ! Il t’a aimée, cela me suffit. Tu es pour moi l’ennemie, haïe à mort.

À ce moment, au seuil de la porte que la jeune fille avait laissée entrouverte, surgit la maigre silhouette de Sangram.

L’ancien brahme dit d’un ton bref :

– Retire-toi, Sâti, j’ai à parler à cette femme.

L’Hindoue eut un geste d’impatience, un froncement de ses sourcils sombres... Mais elle obéit cependant et se retira en jetant vers Manon un regard de tigresse.

Sangram s’approcha. Ses yeux perçants et durs s’attachaient au visage pâli, mais fier, de la jeune

femme.

Sa voix sèche prononça :

– Je viens t’offrir une chance de vivre.

Manon tressaillit. Quoi ! celui-là aussi ? Mais de quel prix prétendait-il lui faire payer sa vie ?

Elle demanda :

– Que voulez-vous dire ?

– Ceci : que je te permettrai de vivre si tu me fais connaître le lieu où se trouve le trésor de Maun-Sing, et si tu jures, ensuite, de n’avoir jamais de rapports, écrits ou autres, avec une personne que je te désignerai ultérieurement.

– Le lieu où se trouve le trésor de Maun-Sing ? Tout d’abord, si je le connaissais, je me garderais de vous l’indiquer... Mais je suis beaucoup plus à l’aise, car je l’ignore absolument.

Sangram eut un brusque mouvement de colère.

– Veux-tu me faire accroire que toi, une femme, par conséquent la curiosité incarnée, tu n’as pas profité de ton pouvoir sur l’homme qui

t'aimait pour lui arracher ce secret ?

– Que vous le croyiez ou non, cela est et je ne puis vous dire autre chose. Ce secret m'importait peu. Si Maun-Sing ne jugeait pas utile de me le confier, je n'avais aucune raison de chercher à le connaître.

Sangram eut un tressaillement de fureur.

Longuement, ses yeux plongèrent dans ceux de la jeune femme et, sous leur lueur cruelle, Manon frissonna.

– Tu mens ! Le maharajah ne pouvait avoir de secrets pour toi.

« Je te le répète, c'est ta dernière chance de vie. Ou tu m'apprendras en quel lieu Maun-Sing cache son trésor... ou tu mourras, après que je t'aurai livrée aux mains de Sâti, qui veut sa vengeance de femme jalouse.

– Je n'ai pas d'autre réponse à vous faire : j'ignore où se trouve ce trésor et, le saurais-je, que je n'accepterais pas de vous le dire.

– Bien. Tu réfléchiras jusqu'à demain et, si tu n'as pas changé d'avis, la sentence de mort

s'accomplira.

Il allait tourner les talons. Mais Manon l'interpella :

– Voudriez-vous me dire comment je vous trouve ici, acharné après moi, vous, l'ami du comte de Courbarols ? Et quelle est la raison de cette haine que lui et vous semblez me porter ?

L'Hindou tressaillit légèrement.

Puis un sourire mauvais entrouvrit ses lèvres minces.

– Ah ! tu m'as reconnu ? Peu m'importe, du reste ! Tu es à ma merci, cette fois, et tu ne m'échapperas plus. Souviens-toi du crime qui fut commis dans ta chambre, à Paris, il y a quelques mois. Un frère tua sa sœur ; par erreur, car c'était toi qu'il devait faire disparaître de ce monde. Cet homme n'était qu'un instrument. Le cerveau qui le dirigeait, c'était moi.

Manon répéta d'un ton d'horreur :

– C'était vous ! Ah ! Maun-Sing le soupçonnait bien !

Sangram ricana :

– Oui, je me doutais que Sa Hautesse était sur le chemin de la vérité. Aussi fallait-il absolument que je vous sépare l'un de l'autre et que je te rende impuissante à nous nuire.

– Mais qu'avez-vous donc contre moi ? Qu'a donc M. de Courbarols dont j'ai plus d'une fois senti autour de moi la sourde malveillance ?

– Personnellement je n'ai aucun motif de t'en vouloir. Lui, c'est autre chose... Tu le gênes, tu entraves ses projets. Voilà tout ce que je puis te dire. Pour le reste, imagine ce que tu voudras. Ce dont il t'importe d'être bien persuadée, c'est que tu es condamnée à mort par lui, par moi, et, pour d'autres motifs, par Sâti. Tu ne peux être sauvée qu'en me livrant le secret du trésor. Pour ce prix-là, je musèlerai la colère de cette femme et je te soustrairai à sa vengeance. Réfléchis. Ce soir, je viendrai connaître ta réponse.

Il s'éloigna et la porte retomba lourdement derrière lui.

Manon se retrouvait seule, en face de ses pensées torturantes. Elle connaissait maintenant le sort qui l'attendait. Sâti assouvissait sur elle sa

haine implacable, en la défigurant avec délices. Après quoi, on la mettrait à mort.

Et Maun-Sing demeurerait à jamais ignorant du destin de sa femme...

À moins que, par un raffinement de cruauté, les bourreaux ne lui en fissent connaître tous les détails. Frissonnante d'horreur, la jeune femme restait immobile, les yeux dilatés par l'affreuse angoisse. Rien, humainement, ne pouvait la sauver de ce sort terrible.

La salle où elle se trouvait n'avait qu'une seule porte, celle par laquelle entraient ses geôliers... Et les fenêtres étroites étaient placées à une grande hauteur.

Le frère de Sali, il est vrai, lui avait laissé entendre qu'il la sauverait... Mais elle n'osait faire fond sur lui. Et d'ailleurs, que pourrait-il avec les deux autres, acharnés contre elle et qui devaient surveiller de près leur prisonnière ?

Cependant, s'il venait, elle tâterait le terrain de ce côté. Peut-être serait-il sensible à l'attrait d'une fortune ? Elle la lui offrirait, bien certaine

que Maun-Sing serait trop heureux de ratifier les engagements pris par elle.

Deux heures passèrent, lentes, interminables.

Manon, courbatue, s'était étendue sur les dalles brisées. Elle n'entendait aucun bruit et se demandait en quel désert, en quelle solitude ses ennemis l'avaient conduite.

Mais voici que, de nouveau, la porte s'ouvrait... Juggut entra, portant une petite corbeille... Il s'approcha et dit à la prisonnière :

– Je vous apporte à manger.

Il posa près d'elle la corbeille, qui contenait des sortes de galettes et une petite jarre de terre pleine d'eau. Puis il lui délia les mains.

– Voilà !... Voulez-vous vous mettre debout, pour faire quelques pas, car vous devez être engourdie ?

La jeune femme se leva, avec l'aide de l'Hindou. Un moment, elle chancela sur ses jambes fatiguées par l'immobilité. Juggut la soutint, et elle rencontra son regard où s'allumait une lueur de violente passion.

Elle frémit et s'écarta d'un mouvement hautain.

Juggut dit d'un ton ardent :

– Pourquoi vous éloignez-vous ? Je vous admire... je pense qu'il n'existe au monde rien de plus beau que vous ! Vos yeux sont plus étincelants que toutes les étoiles du ciel, vos cheveux...

Elle dit froidement, en réprimant son secret effroi :

– L'heure n'est pas aux compliments... D'ailleurs, je n'en ai jamais écouté de personne.

L'Hindou ricana :

– Sauf ceux de Maun-Sing ? Mais, ceux-là, vous ne les entendrez plus.

Le cœur de Manon se serra. En essayant de maîtriser le tremblement de sa voix, elle demanda :

– Que voulez-vous dire ? Ce matin, vous avez parlé de me sauver. N'y êtes-vous plus disposé ?

– Toujours. Mais ce n'est pas pour vous rendre

à Maun-Sing. Ah ! non, non ! Je vous enlèverai à la vengeance de Sangram et de ma sœur, je vous emmènerai loin d'ici, mais vous m'appartiendrez !

La jeune femme recula encore, en étendant les mains dans un geste de protestation indignée.

– Ah ! c'est cela que vous voulez ? Jamais, jamais ! Plutôt la mort !... Plutôt dix fois la mort !

Une flamme de colère passa dans le regard de l'Hindou.

– Dix fois la mort ? C'est bien, en effet, ce que vous trouverez entre les mains de Sâti... Elle assouvira sur vous sa haine, avec délices... Et Sangram la laissera faire... et moi je ne dirai rien, car si vous refusez le salut que je vous offre, je me désintéresse de vous.

Elle dit fièrement :

– Le salut, de cette manière, je n'en veux pas... Avec l'aide de Dieu, je serai courageuse devant la mort.

Juggut eut un rire de sarcasme.

– Vous voulez rester fidèle à Sa Hautesse ?

Ah ! lui ne fera pas tant d'histoires !... Sa belle Française disparue, il prendra une autre favorite...

Elle jeta, dans un élan de fière protestation :

– Je suis sa femme !

Juggut, stupéfaite, balbutia :

– Sa femme ?... Que dites-vous là ?

– Oui, notre mariage a été béni par le prêtre de ma religion.

Juggut eut un sourd éclat de rire.

– Ah ! par exemple !... Le dieu Vichnou faisant bénir son union par un prêtre catholique ! Voilà qui est le comble de tout !

Manon pensa :

« Il a raison. Cela était inouï, de la part de Maun-Sing, étant donné surtout le dessein qu'il poursuivait, par ailleurs, et auquel un tel acte, s'il avait été connu, aurait pu faire le plus grand tort... Comme il fallait qu'il m'aimât, mon cher Maun, et que j'aie su lui inspirer d'estime, de respect, pour qu'il en vînt là ! »

Une pensée semblable traversait sans doute

l'esprit de Juggut, car son regard devenait sombre et mauvais, tandis qu'il murmurait d'un ton railleur :

– Ah ! ah ! vous faisiez sans doute de lui ce que vous vouliez ? Cela ne me surprend pas. Vous êtes de celles qui transforment tous les hommes en esclaves. Voilà aussi ce que je serai pour vous... Si je ne suis pas riche et puissant comme le maharajah de Bangore, je saurai trouver néanmoins les moyens de vous entourer du luxe qui convient à votre beauté. Je...

Elle l'interrompit d'un geste énergique.

– Taisez-vous ! Puisque je suis prisonnière de vos complices, puisque je vais mourir, épargnez-moi au moins vos offres insultantes.

La face de Juggut se convulsa... Il se rapprocha, les yeux lourds de menace.

– Vous choisissez de mourir ?... d'être torturée par Sâti ?

– Oui, oui, tout ! Et pour vous, je n'ai que du mépris !... Rien que du mépris !

Elle lui jeta ces mots au visage, avec énergie.

L'Hindou recula de trois pas... Dans ses yeux luisait une fureur bestiale, qui fit frissonner Manon.

– Ah ! vous osez me braver ? Je vous montrerai que Juggut ne s'avoue pas aussi vite vaincu ! Je vous enlèverai à Sangram et à Sâti, malgré vous, et vous serez à moi, que vous le vouliez ou non. Quant à votre beau maharajah, s'il échappe à la justice anglaise, je le chercherai, et je me charge de vous faire veuve, soyez sans crainte !

Il ricana, en voyant le tressaillement d'horreur qui agitait Manon.

La jeune femme dit avec indignation :

– Misérable !

Il leva les épaules.

– Des mots !... Vous finirez par m'aimer, un jour.

Elle dédaigna de répliquer... Son regard méprisant se détourna de celui du jeune Hindou... Celui-ci ricana de nouveau :

– À bientôt, belle Française ! Ne craignez rien,

j'empêcherai que ce merveilleux visage soit détérioré par ma haineuse sœur, car il m'est aussi cher qu'à vous-même.

Il sortit et Manon se trouva enfin seule.

## X

Quelles heures lourdes, terribles s'écoulèrent ensuite !

C'était, pour la jeune femme, une véritable agonie, supportée avec courage, en priant, en pensant à tous ceux qui l'avaient aimée.

À lui surtout, Maun-Sing, l'époux si cher, qui, peut-être, tomberait comme elle entre les mains de ses ennemis. Elle ne songeait pas à incriminer celui qui l'avait entraînée dans cette aventure. Non, en ces moments où elle voyait approcher une mort terrible, elle oubliait tout, en ne conservant que sa profonde et indulgente tendresse pour l'homme auquel l'unissaient les liens sacrés du mariage.

Vers le soir, à l'approche du crépuscule, Sangram apparut.

Il fit quelques pas vers la jeune femme en

demandant :

– Eh bien ! as-tu réfléchi ?... M’indiqueras-tu l’emplacement du trésor ?

– Je n’ai pas d’autre réponse à te faire que celle-ci : je l’ignore absolument.

– C’est bien. Alors, tu mourras... Demain sera ton dernier jour. Prépare-toi donc.

Elle dit avec calme :

– Je suis prête.

Sangram l’enveloppa d’un regard où se mélangeaient la colère et une sorte d’admiration. Entre ses dents, il murmura :

« Thibaut aurait trouvé en elle un fameux adversaire !... Il me devra une belle chandelle pour avoir réussi à l’en débarrasser ! »

L’Hindou sortit et Manon se retrouva seule.

La nuit vint... Des heures passèrent encore, plus terribles dans cette obscurité... Des bruits légers, des frôlements d’insectes traversaient le silence... Manon, étendue sur les dalles, frissonnait d’angoisse... De temps à autre, des

hallucinations se présentaient à son cerveau las... Puis elles s'éloignaient et une torpeur envahissait la jeune femme...

Elle sursauta tout à coup... Il lui semblait qu'un pas glissait sur les dalles... Ses yeux, habitués à l'obscurité, distinguèrent une forme humaine qui s'avavançait vers elle.

Une angoisse horrible la serra à la gorge... Juggut... ce devait être Juggut... Il venait pour la contraindre de céder à sa passion. Comment allait-elle se défendre, seule contre lui ?

Elle se mit debout, d'un bond, en dépit de l'engourdissement de ses membres, prête à lutter jusqu'à la mort.

Une voix chuchota :

— C'est moi, Anang, madame... Je viens vous sauver.

Elle répéta, stupéfaite :

— Anang !

— Oui, madame. Ces misérables ne m'ont pas tué... J'ai été sauvé par le vieux fakir Gruba... Mais je vous dirai tout cela plus tard. Maintenant,

il faut fuir d'ici.

– Comment ?... Par où es-tu venu ?

– Par un passage secret que connaît Gruba. Venez, madame, vous allez voir.

Elle suivit l'Hindou jusqu'au mur de la salle... Anang frotta une allumette, et Manon vit, dans ce mur, une ouverture béante, formée par le déplacement d'une large pierre sculptée.

– Nous allons passer par ici. Après quoi, tout se refermera, et vos ennemis ne sauront pas ce que vous êtes devenue.

– Ils connaissent peut-être ce passage ?

– Non, Gruba seul en détient le secret. Soyez sans crainte, madame, dès maintenant, vous êtes sauvée.

L'allumette s'était éteinte, l'obscurité de nouveau, déroba à la vue de Manon l'ouverture secrète.

L'Hindou demanda :

– Veuillez me donner la main, madame... Je vais vous aider à franchir cette entrée. Puis, une

fois la pierre refermée, je ferai de la lumière.

Elle obéit et se laissa conduire dans les ténèbres. Il y eut derrière elle un léger bruit de déclic... Alors, l'Hindou frotta une allumette et s'en servit pour éclairer une petite lanterne qu'il tenait à la main.

Manon dit avec émotion :

– Mon bon Anang, jamais je n'oublierai ce que tu viens de faire là ! Dans quelques heures, j'allais subir une mort horrible.

Anang s'inclina respectueusement, en répliquant :

– Vous m'avez sauvé naguère du châtimement que voulait m'infliger Sa Hautesse, madame. Depuis lors, je ne suis plus que votre esclave, dévoué jusqu'à la mort, et, pour vous, je passerais à travers tous les dangers.

– Mais comment as-tu découvert que j'étais ici ?

– Ce n'est pas moi, c'est Gruba... Il vous a vue dans le temple et me l'a révélé.

– Il m'a vue ?

– Oui, il voit ce qui se passe très loin et les murs ne le gênent pas plus qu'autre chose. C'est ainsi qu'il est venu me secourir, là où ces misérables m'avaient laissé pour mort. Il m'a emmené chez lui et m'a soigné si bien que je me suis trouvé bientôt assez fort pour essayer d'aller à votre recherche. Alors il m'a dit : « Je vais t'apprendre où elle est. »

« Puis il s'est couché, a fermé les yeux et, au bout d'un moment, il m'a déclaré : « La jeune femme étrangère est enfermée dans le temple ruiné de Gadavor... Non loin de là, dans une dépendance, veillent ses ravisseurs : Sangram, l'ancien brahme, le traître qui a vendu aux Anglais le secret des desseins de Maun-Sing... puis le neveu et la nièce de Dhaula. Ils vont la faire mourir... Si tu veux la sauver, il sera temps, cette nuit. »

Tout en parlant, Anang avançait dans un couloir assez large, près de Manon qui l'écoutait avec une ardente attention.

Il s'interrompt un instant pour aider la jeune femme à descendre quelques marches... Puis il

continua :

– Gruba se redressa alors, me regarda et dit :  
« Je t’aiderai à la sauver. »

« Donc, à la nuit, il est venu me montrer ce passage, m’a fait voir comment se manœuvrait l’ouverture... Maintenant, il nous attend à la sortie pour nous conduire dans sa demeure, où vous serez bien accueillie, madame, car il est un fanatique partisan de Sa Hautesse.

Manon demanda :

– Mais ne risquons-nous pas d’être poursuivis et rejoints par Sangram et ses complices, dès qu’ils s’apercevront de ma disparition ?

– Il est peu probable qu’ils s’en aperçoivent avant le matin.

« En tout cas, j’ai des armes, pour vous et pour moi. Nous nous défendrons, cette fois. Maintenant, attention, je vous prie, madame. Le chemin devient plus difficile.

Des infiltrations avaient détrempé le sol, devenu glissant de ce fait. Les parois, jusqu’alors en maçonnerie, n’étaient plus que du roc brut, le

long duquel l'eau suintait... Anang expliqua :

– Nous approchons de la sortie. C'est alors qu'il faudra éteindre la lumière et ne plus parler.

Quelques instants après, Manon sentait, en effet, l'air du dehors qui arrivait en chaudes bouffées... Puis Anang souffla la lanterne et prit la main de la jeune femme en disant :

– Laissez-vous conduire, madame.

Ils furent bientôt hors du passage, en plein air... Alors, dans l'obscurité, il y eut un frôlement léger, quelques mots chuchotés par Anang... Quelqu'un, forme indistincte en ces ténèbres, apparaissait près du serviteur.

Manon pensa :

« C'est le fakir. »

L'ombre se mit en marche, précédant la jeune femme et Anang... Entrevoyant des silhouettes d'arbres, Manon jugea qu'ils devaient se trouver dans une forêt. Elle se laissait conduire, tout étourdie de ce changement subit dans sa situation et n'osant presque y croire... Près d'elle marchait Anang, attentif à la soutenir lorsqu'elle butait

contre quelque obstacle, sur le chemin étroit et raviné.

Manon s'informa à mi-voix :

– Est-ce le fakir ?

– Oui, madame, c'est Gruba. Il nous conduit à sa demeure.

Au bout d'un quart d'heure, l'ombre, qui marchait à quelques mètres en avant de la jeune femme et du serviteur, s'arrêta brusquement... Il y eut un échange de monosyllabes entre les deux hommes... Puis Anang dit à Manon :

– Veuillez me donner la main, madame... Moi-même, je tiens celle de Gruba, qui va nous faire entrer en son logis.

Manon mit sa main dans celle de l'Hindou... Le fakir se remit en marche, entraînant ses compagnons... Des feuillages frôlèrent le visage de la jeune femme. On descendait une pente... l'atmosphère devenait fraîche comme celle d'une cave. Évidemment, on ne se trouvait plus au-dehors, mais sans doute dans quelque retraite souterraine.

La nuit profonde continuait... Comment Gruba pouvait-il se conduire dans une telle obscurité ?

Une lueur vague apparut enfin, augmentant peu à peu... Elle permettait à la jeune femme de distinguer les parois rocheuses du couloir étroit dans lequel elle se trouvait engagée et la forme maigre du fakir précédant Anang, dont il tenait la main pour le conduire.

Puis, soudainement, Manon se vit au seuil d'une salle bizarrement éclairée... Il semblait qu'une lueur phosphorescente s'échappait des murs, taillés dans le roc...

Le fakir lâcha la main d'Anang et se tourna vers la jeune femme. Elle vit alors son visage jauni, ridé, où les yeux brillaient d'un vif éclat.

Gruba dit en un anglais à peu près correct :

– Vous êtes ici en sûreté, étrangère. Vos ennemis ne viendront pas vous y chercher.

Elle s'avança, en répliquant avec émotion :

– Soyez mille fois remercié !... Vous m'avez sauvée d'un sort terrible.

– Je l'ai fait pour Maun-Sing, mon seigneur.

Anang m'a dit que vous lui étiez chère et qu'il lui serait agréable que je vous sauve... Cela m'était facile. Je connais tous les passages secrets et j'ai le privilège d'apercevoir ce qui se passe au loin. C'est ainsi que je vous ai vue attaquée par ces hommes : Sangram, ce traître, dix fois maudit, et Juggut, le neveu de Dhaula. Aussitôt, je suis parti, j'ai secouru Anang, qui seul vivait, et l'ai amené ici. Puis, de nouveau, je me suis mis sous l'influence du divin Siva, et je vous ai aperçue, prisonnière dans ce temple, menacée par Sangram et ses complices. Alors, à la nuit, j'ai envoyé Anang pour vous délivrer.

Manon dit avec élan :

– Combien je vous remercie encore ! Et quelle reconnaissance vous en aura le maharajah ! Mais où est-il, lui ?... Le savez-vous ?

– En sûreté aussi.

– Ne pouvez-vous me conduire à lui ?

– S'il me l'ordonne, oui. Tout à l'heure, je vais me rendre au lieu de sa retraite pour l'informer de ce qui vient de se passer. Et j'agirai

alors selon sa volonté. Mais peut-être serait-il imprudent que vous alliez le rejoindre... Moi, je puis passer partout, me dissimuler, démasquer les ennemis qui guettent Sa Hautesse. Avec vous, nous risquerions d'être épiés et de faire découvrir la retraite de Maun-Sing.

– Oh ! tout, pour éviter cela ! Dites bien au maharajah qu'il ne se hasarde à aucune imprudence, à cause de moi !... J'attendrai ce qu'il faudra, je suis prête à tout, pourvu qu'il échappe au danger.

– Je le lui dirai. N'avez-vous pas d'autres communications à lui faire ?

– Voulez-vous lui porter un mot de ma part ?

– Ce que vous voudrez.

La jeune femme prit dans sa poche un calepin, en déchira une feuille et écrivit :

« Je suis sauvée, cher Maun, après de terribles péripéties dont te fera part le bon fakir Gruba qui te remettra ceci. Sois rassuré pour moi maintenant et attends avec patience le moment où

nous pourrons, sans risques, être réunis... Oui, mon bien-aimé, sois patient, pour ne pas faire le jeu de tes ennemis. Je prie pour toi, Maun, mon cher mari, plus cher que jamais dans l'épreuve, et je t'envoie mes plus tendres baisers.

« Ta Manon. »

Le papier plié, Manon le remit au fakir... Celui-ci déclara :

– Sa Hautesse l'aura dans quelques heures... Maintenant, reposez-vous. Voici tout ce que je puis vous offrir, comme lit.

Il désignait un paquet d'herbes sèches, dans un coin de la salle.

– Plus tard, Anang vous apportera quelque nourriture... À bientôt.

Les deux hommes sortirent, après qu'Anang eut respectueusement salué la jeune femme, et celle-ci, épuisée de fatigue, se laissa tomber sur la couche primitive où elle s'endormit aussitôt profondément.

## XI

Dans la nuit, parmi les décombres du temple, un cri avait retenti :

– Sangram, la Française n'est plus là !

L'ancien brahme bondit sur ses pieds, avec une exclamation :

– Que dis-tu ?

Devant lui se dressait Juggut, tenant à la main une torche qui éclairait son visage blêmi.

– Elle n'est plus là !... Poussé par je ne sais quel pressentiment, j'avais voulu m'assurer de sa présence... Et en entrant dans la salle, j'ai trouvé celle-ci vide...vide, entends-tu ?

Un cri de rage retentit dans la nuit.

Sâti, couchée un peu plus loin, s'avavançait, le visage convulsé par la terreur.

– Ce n'est pas possible ! Tu as rêvé, Juggut...

ou bien c'est toi qui lui as ouvert la porte !

Les yeux scrutateurs de Sangram s'attachèrent sur la physionomie du jeune homme.

– Oui, qui sait !... Elle te plaisait, je l'ai vu à la façon dont tu la regardais. Pourquoi as-tu pénétré dans le temple à cette heure ?... Ne serait-ce pas pour la mettre en sûreté, afin d'aller la retrouver ensuite, quand nous l'aurions cherchée en vain ?

Juggut leva les épaules, sans détourner des yeux de Sangram son regard faux.

– Tu me crois donc aussi maladroit que cela ? Si j'avais eu l'idée que tu me prêtes, crois bien que je me serais enfui avec la Française, tout simplement, et qu'il ne me serait pas venu à l'idée de jouer une comédie que je savais à l'avance très inutile, près d'un homme intelligent tel que toi. Non, je ne suis pour rien dans sa disparition, je vous l'affirme !... Elle n'en est que plus incompréhensible... Car la porte était solidement close et il n'existe pas d'autre issue.

Sâti arracha la torche des mains de son frère et s'élança vers l'entrée du temple, située à

quelques pas du petit édifice en ruine où l'ancien brahme et ses compagnons s'étaient installés pour la nuit.

Sangram et Juggut la suivirent et entrèrent derrière elle dans la vaste salle.

La jeune Hindoue, élevant la torche, puis l'abaissant, promenait la lumière sur les murs, sur le sol.

Près d'elle, Sangram et Juggut cherchaient un indice qui pût les renseigner sur la manière dont s'était effectuée cette mystérieuse disparition.

Mais ils ne trouvaient rien.

Sangram déclara :

— Il existe certainement une issue secrète... Quelqu'un est venu pour la sauver... Mais comment a-t-on pu découvrir sa présence ici ?

Juggut dit entre ses dents :

— Oui, comment ?... Comment ?

Sâti, fiévreusement, continuait ses recherches... De nouveau, les deux hommes se joignirent à elle... Ils frappèrent les dalles du sol,

les murs, vainement... Et Sangram dit enfin :

– Nous perdons notre temps, ici... Les passages secrets des temples sont généralement inviolables pour les non-initiés. Pendant ce temps, la Française gagne du terrain et nous échappe de plus en plus.

Sâti s'écria :

– Eh bien ! allons à sa poursuite !

Elle s'élançait déjà... Sangram la retint brusquement.

– Du calme ! Ton frère et toi, vous ne connaissez pas la forêt, dont, tout au contraire, les sentiers me sont familiers, car j'ai passé dans ces parages une partie de ma jeunesse. Donc, prenez garde de ne pas vous séparer de moi... Et ayez l'œil au guet, car des ennemis nous surveillent, certainement.

Juggut fit observer :

– Mais quelle direction vas-tu prendre ?... Tu ignores de quel côté s'est échappée l'étrangère.

– Oui, malheureusement ! Aussi dois-je aller au hasard. Oh ! nous n'avons guère de chances de

la retrouver, je ne vous le cache pas ! Mais enfin, peut-être découvrirons-nous un indice... En tout cas, il faut sortir d'ici. Donc, en route.

Et, entre ses dents, il murmura :

« Tu m'échappes une fois de plus, créature maudite ! Mais je finirai bien par t'avoir et par t'écarter définitivement de notre chemin ! »

Quelques instants plus tard, l'ancien brahme et ses compagnons s'engageaient dans un sentier de la forêt.

Juggut marchait devant, tenant la torche qui les éclairait, dans cette nuit profonde... Des lueurs se projetaient au passage, sur le sous-bois où les lianes et les plantes grimpantes s'emmêlaient aux bambous, aux plantains, à toute la vigoureuse végétation de cette forêt... Réveillé par la clarté errante, un singe bondissait entre les branches des arbres au tronc énorme, un daim s'élançait en travers du chemin et disparaissait dans la nuit.

Les trois Hindous marchèrent ainsi longtemps, l'oreille tendue, scrutant l'obscurité autour d'eux.

Comme l'avait dit Sangram, ils gardaient peu

d'espoir de retrouver, la fugitive, que ses mystérieux sauveurs avaient dû mettre aussitôt à l'abri... Néanmoins, le hasard pouvait les jeter sur la piste, et tous trois, fébrilement, guettaient, pendant leur marche nocturne.

À l'aube, ils s'arrêtèrent dans une clairière, pour prendre un peu de repos.

Sâti portait dans un sac quelques provisions... Ils mangèrent en silence, soucieux et sombres.

Au bout d'une demi-heure, Sangram se leva.

– Allons, il est temps de partir...

Il s'interrompit tout à coup.

Quelqu'un apparaissait dans la clairière, sortant d'un sentier qui descendait en pente abrupte.

C'était un homme d'une maigreur squelettique, au visage ridé, jauni, aux yeux noirs brillants :

Sangram eut une exclamation sourde :

– Gruba !

Le fakir s'avança... Son regard s'attachait avec

force sur le visage contracté de l'ancien brahme.

– Oui, c'est moi. Voici longtemps que nous ne nous sommes pas vus, Sangram.

L'autre bégaya :

– Très longtemps... oui...

– Depuis lors, tu as poursuivi la série de tes trahisons... C'est grâce à toi que les Anglais ont connu les desseins de Maun-Sing...

– Que dis-tu ?... Quels desseins ?

– N'essaie pas de me tromper !... Une fois de plus, tu as livré des frères. Et, non content de ce beau fait, tu t'apprêtais à massacrer une jeune femme innocente, après avoir tué Jeimal, le favori de Sa Hautesse, et blessé l'un de ses fidèles serviteurs.

Sangram balbutia :

– Comment sais-tu ?...

– Je sais, cela suffit. La jeune femme et le serviteur sont sauvés... Quant à toi et à tes complices...

Brusquement, Sangram se recula, en jetant une

exclamation... Saisissant le bras de Sâti, il s'enfuit, entraînant la jeune fille.

Juggut avait fait un mouvement pour le suivre... Mais le fakir l'agrippa à l'épaule, d'une étreinte si puissante que l'autre chancela.

Gruba prononça d'une voix profonde :

— Reste, je le veux.

Juggut fit un mouvement pour saisir son poignard... Mais le geste ne s'acheva pas...

Gruba rivait sur ses yeux des prunelles étrangement brillantes, et le jeune homme, fasciné, restait immobile, le regard fixe.

Le fakir ordonna :

— Viens.

Docilement, Juggut lui emboîta le pas... Et, sans se détourner une seule fois pour voir si son prisonnier le suivait, Gruba s'enfonça dans un des sentiers de la forêt.

\*

Quand Manon s'éveilla, elle fut un long moment avant de se rendre compte du lieu où elle se trouvait. Autour d'elle, la roche dans laquelle était creusée la salle souterraine répandait sa lueur phosphorescente. Aucun bruit ne se faisait entendre.

Manon se redressa, passa la main sur son front... Et bientôt, elle se souvint de tout.

Cette salle, c'était celle où l'avait conduite hier le fakir, l'homme au regard brillant. Quelle heure était-il ?... Faisait-il jour ou nuit, dehors ?

Elle regarda sa montre, qui marquait dix heures.

À ce moment, un léger bruit de pas se fit entendre... Anang apparut, venant du couloir rocheux par où la jeune femme avait été introduite hier dans la salle. L'Hindou s'avança et salua Manon avec un respect profond.

Elle dit d'un ton de soulagement :

– Ah ! te voici, Anang !... Cela me fait du bien de voir le visage d'un fidèle, après avoir passé

par tant d'angoisses près de ces traites !

– Oubliez ces mauvais moments, madame... Ici, vous êtes en sûreté... Quant à ces misérables, ils seront bientôt punis. Déjà, l'un d'eux est entre les mains de Gruba.

– Dis-tu vrai ?

– Oui, madame. Ce matin, le fakir est rentré, suivi d'un de vos agresseurs, le frère de Sâti, paraît-il.

Manon frissonna.

– Juggut ! Comment a-t-il fait ?

– Je l'ignore... Gruba ne dit que ce qu'il veut... L'homme, obéissant à son pouvoir mystérieux, le suivait comme un chien. Il lui a fait avouer ce qu'il savait du complot de Sangram contre Sa Hautesse... Mais ce misérable n'est pas au courant de tout, car il n'était, paraît-il, qu'un instrument entre les mains du traître.

– Que va en faire le fakir ?

– Pour le moment, le retenir prisonnier... Il est possible qu'il puisse lui servir encore. Maintenant, si vous le permettez, madame, votre

serviteur va vous apporter quelque nourriture, bien frugale, hélas !... C'est tout ce dont dispose Gruba...

– Ce sera bien, très bien ! Mais dis-moi, Anang, le fakir ne devait-il pas se rendre près de Sa Hautesse ?

– Il vient de partir, madame... Dans quelques heures, il sera ici.

Ces heures parurent fort longues à Manon, dans la solitude de la salle phosphorescente... Et quand la maigre silhouette du fakir apparut à l'entrée, elle se mit debout vivement, alla vers l'arrivant...

– Vous avez vu Maun-Sing ?

– Je l'ai vu... Il m'a remis un mot pour vous.

Et sa main décharnée tendit à la jeune femme un papier dont elle se saisit.

Elle le déplia et lut :

« Ma bien-aimée,

« Par quelles émotions ai-je passé, tandis que

Gruba me racontait ta terrible aventure ! Ah ! pourquoi faut-il que je t'aie entraînée là, moi qui t'aime plus que tout ! Manon, pourras-tu jamais me pardonner ?

« Oui, je serai prudent comme tu me le demandes, j'attendrai le moment favorable pour quitter la retraite inviolable où je me trouve. Mais toi, je veux que tu sois le plus tôt possible en sûreté... J'ai donné à Gruba mes instructions, afin qu'Anang te fasse quitter l'Inde et l'accompagne en Europe, où je te rejoindrai aussitôt que je le pourrai.

« Il te faudra, avant cela, attendre quelques jours, sous la protection du fakir, car ce misérable Sangram et Sâti doivent te chercher encore. Gruba va faire son possible pour les mettre hors d'état de nuire. Quand ce résultat sera atteint, tu quitteras sa demeure, en compagnie d'Anang, et, avec toutes les précautions nécessaires pour dissimuler ton identité, tu gagneras un port d'où tu l'embarqueras pour la France. Tu t'installeras dans ta petite maison du Jura, à Clamanches, et c'est là, chère bien-aimée, que j'irai te retrouver,

pour ne plus te quitter.

« Gruba doit revenir cette nuit près de moi. Écris un mot, qu'il me remettra. J'ai tant de hâte de savoir comment tu as supporté ces affreuses épreuves ! Ah ! que je voudrais être près de toi, mon amour, pour t'entourer de ma protection, de mon ardente tendresse, pour baiser tes beaux yeux las et tes joues pâlies par tant d'angoisses !

« Gruba m'a appris la mort de Jeimal. Pauvre ami, si doux, si profondément dévoué ! Ah ! que ce Sangram me tombe sous la main, et il payera au triple les affres par lesquelles il t'a fait passer, et sa trahison, et l'assassinat de Jeimal ! Quant à Sâti, je lui réserve une punition qui sera pour elle pire que la mort.

« Je suis ici entouré de quelques fidèles, qui ont pu, avec moi, échapper aux Anglais. Dhaula est de ce nombre. Dhava, au moment d'être pris, s'est empoisonné.

« Ces deux hommes m'ont été néfastes. Excités par leur fanatisme, ils m'ont conduit à cette folie, que tu as vainement essayé d'enrayer. Ah ! ma petite Manon, ma sage conseillère, si je

t'avais écoutée !

« Mais nous nous reverrons et nous aurons encore des jours heureux. Au revoir, ma chérie, ma femme tant aimée. »

Quand Manon eut terminé cette lecture, elle leva ses yeux, où montaient des larmes d'émotion, sur le fakir dont le regard scrutateur s'attachait sur elle.

– Je vous remercie de m'avoir apporté cette lettre de Maun-Sing... Quand vous le reverrez, vous pourrez lui dire que vous m'avez trouvée en bonne santé. D'ailleurs, je vous remettrai encore un billet pour lui.

– Il sera aussi fidèlement transmis que le précédent, madame. Et je m'efforcerai, selon le désir de Maun-Sing, de vous rendre moins pénible le séjour de ma très pauvre demeure.

La jeune femme eut un geste d'insouciance, en répliquant vivement :

– Oh ! Cela n'a aucune importance ! Pourvu que je le sache hors de danger, je serai bien partout. Mais dites-moi, vous avez pu vous

emparer de l'un de mes agresseurs ?

– Oui, Juggut, le frère de Sâti. Il m'a confirmé ce que je savais déjà. C'est Sangram qui a trahi Maun-Sing. Quant à vous, il paraît que l'ancien brahme avait à votre égard une hostilité particulière et tenait beaucoup à vous faire disparaître.

– Oui, je le sais, tout en ignorant les raisons.

– Ces raisons, je les connaîtrai, si j'arrive à m'emparer de cet homme, car je le forcerai à me les dire. Maintenant, madame, je me retire... Il vous suffira d'appeler pour qu'Anang, qui ne se trouve pas loin d'ici, accoure aussitôt.

Quand le fakir eut disparu, Manon porta à ses lèvres la lettre de son mari, en murmurant :

« Ah ! mon ami, quand nous reverrons-nous ?... Quand serons-nous loin de ce pays, tous deux, seuls et tranquilles enfin ? »

## XII

À travers la forêt, Sangram et Sâti avaient fui, loin du fakir aux yeux fascinateurs. La jeune fille suivait l'ancien brahme, sans se rendre compte du danger auquel il essayait d'échapper. Qu'avait donc de si redoutable cet homme seul, un vieillard ? Et pourquoi, aussi, Juggut ne les avait-il pas suivis ? Enfin, Sangram s'arrêta.

Il était blême et ses lèvres tremblaient.

Sâti s'écria :

— Explique-moi !... Voyons, qu'y a-t-il ? Quel est cet homme, qui paraît si bien te connaître ?

Sangram laissa passer un moment, avant de répondre... Sa respiration était gênée par la course qu'il venait de fournir. Puis, il réfléchissait, les yeux sombres, les sourcils violemment froncés.

Enfin, il posa sur le bras de Sâti sa main longue et dure.

– Cet homme est Gruba, un fakir vénéré entre tous. Il possède des secrets, empruntés aux forces mystérieuses et encore inconnues de la nature, et qui font de lui un être redoutable. C'est ainsi qu'il peut, instantanément, se plonger lui-même dans un sommeil hypnotique, pendant lequel il voit ce qui se passe à des distances considérables. Ce même sommeil, il peut l'imposer à autrui avec une instantanéité semblable et l'obliger à parler... à révéler tout ce qui se cache dans sa pensée. Comprends-tu maintenant, Sâti ?

« Tout à l'heure, tandis qu'il me regardait, j'ai senti qu'il allait me prendre ma volonté... J'ai eu le temps d'échapper, en t'entraînant... Quelques secondes de plus, il était trop tard. Il m'aurait fait parler... j'aurais tout dit... non seulement ce qui me regarde, mais encore ce qui a trait au secret que je partage avec un autre...

« Maun-Sing et Manon auraient triomphé, en l'apprenant, car, pour elle, une telle révélation serait un bonheur et, lui, prendrait une éclatante revanche sur les adversaires de sa bien-aimée.

Sâti eut une exclamation rauque.

– Ah ! non, non, il ne faut pas cela ! Du bonheur, à elle ! quand déjà elle nous a échappé !... quand elle est peut-être en ce moment près de Maun-Sing ! Mais, maintenant, nous ne craignons plus rien du fakir...

Sangram l'interrompt, en secouant la tête.

– Tu crois cela ? Cet homme est d'une habileté diabolique. Fanatiquement dévoué à Maun-Sing, il a vu que nous étions ses ennemis et fera tout au monde pour nous mettre à sa discrétion. Enfin, nous allons du moins tenter de lui échapper. Malheureusement, Juggut est resté entre ses mains. Mais lui, sait peu de chose. Il croit simplement que j'avais contre le maharajah une haine personnelle, et que ce seul motif m'a guidé pour livrer son secret au gouvernement anglais... Or, il en est tout autrement. Maun-Sing m'importait peu. Ce que je visais, c'était son trésor... et la vie de la Française enlevée par lui.

Sâti murmura :

– Oui, j'ai compris que tu la poursuivais d'une animosité particulière...

– Elle est un danger pour moi et pour un autre. Voilà pourquoi il fallait qu'elle disparût. Maintenant, je ne sais si jamais ce but sera atteint. C'est pourquoi, Sâti, je vais te charger d'une mission...

Il s'interrompit, songea un long moment, les yeux fixés sur le pâle visage de femme contracté par la sourde fureur qui agitait l'âme haineuse, depuis que sa victime lui avait échappé.

Puis il se reprit :

– Je vais tenter encore de reprendre l'avantage... Mais il est très possible que je sois vaincu et que je tombe entre les mains de Gruba. En ce cas, j'ai un moyen immédiat de me donner la mort, avant que le fakir puisse m'obliger à parler. En prévision de ce malheur, il faut que nous nous séparions... Tu gagneras Calcutta, tu te rendras à une adresse que je vais t'indiquer, où tu revêtiras un costume européen. Puis la personne de confiance à qui je t'envoie t'embarquera pour la France.

« À Marseille, tu prendras le train pour une destination que tu trouveras écrite sur le papier

que je te remets... Là, tu demanderas le comte de Courbarols, tu lui donneras cette lettre en lui racontant ce qui s'est passé. Après cela, tu attendras là-bas... Si j'ai échappé à Gruba, j'irai t'y rejoindre... Sinon, tu demanderas à M. de Courbarols, qui est mon ami, de te conserver l'hospitalité de son toit.

« Mais à aucun prix, ne fais allusion à Manon devant sa femme ! Dis, à l'intention de la comtesse, que tu es ma nièce, que je suis tombé victime d'ennemis acharnés, que tu as dû fuir leurs persécutions...

« As-tu compris ?

– Oui. Mais cette Manon, qui est-elle réellement ? Pourquoi la poursuis-tu ainsi ?

– Que t'importe ! Obéis-moi, sans chercher à savoir. Adieu. J'ai confiance en ton intelligence, en ton habileté... Voici de l'argent pour ton voyage. Maintenant, pars.

– Soit ! Mais tâche de la retrouver, cette femme que je hais, et charge-toi de ma vengeance, puisque je ne puis la satisfaire moi-

même.

– Compte sur moi.

Sâti inclina la tête pour prendre congé de son compagnon et s'éloigna, les yeux pleins de cette haine qu'elle n'avait pu rassasier.

Sangram demeura un long moment immobile... De lourdes préoccupations se lisaient dans son regard assombri. Enfin, il secoua les épaules en murmurant :

– Il faut que j'aïlle jusqu'au bout ! Sans quoi, tout est perdu pour Courbarols et pour moi. »

\*

Le soir de ce jour, Maun-Sing se trouvait seul dans une des salles du labyrinthe souterrain où il se dérobaît aux recherches de ses ennemis.

Préparée de longue date, cette retraite était somptueusement ornée et rien n'y manquait de ce qui pouvait servir au bien-être du maharajah. Le roc des murailles disparaissait sous des soieries

tissées d'or et d'admirables tapis de Perse couvraient le sol. Des lampes précieuses répandaient une lueur douce sur le divan de soie jaune brochée d'argent où était assis Maun-Sing.

Le maharajah tenait un livre à la main. Il l'avait laissé retomber sur ses genoux et songeait, le front soucieux. Son visage était amaigri et l'éclat de ses yeux semblait atténué.

Une draperie s'écarta, livrant passage à Dhaula.

Le brahme conservait toujours son air impassible. Il vint à son maître et s'inclina profondément.

– Qu'y a-t-il ?

– Seigneur, si tu le veux, tu peux encore espérer reprendre le dessus. Voici un message que t'envoie Seamli... Tes fidèles sont toujours nombreux et prêts à t'obéir, à te suivre où il faudra.

Rien ne bougea sur le beau visage aux yeux sombres et hautains.

Maun-Sing prit la feuille que lui présentait

Dhaura, il la lut, puis, d'un geste calme, il la déchira et en jeta les morceaux à la face du brahme, incliné devant lui.

Dhaura se redressa, blême, tremblant, enlevé cette fois à son impassibilité coutumière.

Maun-Sing dit froidement :

– Te figures-tu donc que je vais continuer cette folie où tu m'as entraîné ? Non, c'est fini, bien fini... Cherche un autre homme qui accepte le rôle que tu as voulu me faire jouer.

Dhaura fit un pas en avant. Ses yeux luisaient de colère en s'attachant sur le maharajah.

– Ah ! tu renonces, décidément ? Ce rêve, qui fut celui de ton père, tu le foules aux pieds ?

– Mon père était poussé, conseillé par toi et Dhava, qui rêviez d'établir votre pouvoir religieux sur toute l'Inde, soumise à mon autorité.

– Eh bien ! quand cela serait ? Que vois-tu là de répréhensible, seigneur ?

– Je n'y verrais rien, en effet, si tu n'avais usé de la supercherie pour atteindre ton but. Tu n'as même pas reculé devant le crime, afin de

satisfaire ton fanatisme... Souviens-toi de cet homme, ce Broquerel, que tu fis mourir parce que tu avais trouvé chez lui une statue jadis enlevée par un de ses ascendants au temple de Houlia.

– Certes ! Et je me glorifie de cet acte ! D'ailleurs, j'estime bons tous les moyens... Ah ! je suis bien certain, seigneur, que tu raisonnerais autrement, s'il n'était pas entré dans ta vie une femme néfaste, cette chrétienne, cette Française maudite...

Maun-Sing l'interrompt avec violence.

– Tais-toi ! Je te défends de parler d'elle ainsi ! Elle est victime des chimères vers lesquelles tu m'entraînais et dont elle voulait me détourner.

Dhaua jeta dans un cri de fureur :

– Elle a affaibli ta volonté, elle a fait de toi l'esclave de ses caprices ! À ses pieds, tu as tout oublié, et c'est d'un cœur amolli, hésitant, que tu es allé vers ta mission de libérateur. Ah ! oui, oui, maudite ! cent fois maudite soit-elle !

– Misérable !

Maun-Sing se levait brusquement, en arrachant un poignard de sa ceinture.

Dhaura eut un mouvement de recul.

Le bras du maharajah s'éleva, prêt à frapper. Mais il s'arrêta dans ce geste. Laissant retomber la main qui tenait le poignard, Maun-Sing dit sourdement, en attachant sur le brahme des yeux étincelants d'irritation :

— Je veux me souvenir que tu étais l'ami de mon père et que tu m'as élevé... bien mal élevé, d'ailleurs, mais enfin ! Retire-toi et ne reparais plus devant moi, si tu tiens encore à la vie.

Le brahme s'éloigna, à reculons. Toute sa déception et sa rage, devant l'écroulement de ses desseins, se lisaient sur sa physionomie convulsée.

Maun-Sing se mit à marcher à travers la pièce.

D'une main fébrile, il tourmentait le manche du poignard, incrusté de diamants et de rubis merveilleux.

Il s'arrêta tout à coup, jeta l'arme sur le divan et prit dans son vêtement une photographie.

C'était celle de Manon... Lui-même l'avait faite, à Madapoura. La jeune femme, en costume hindou, était représentée en buste. Ses yeux, sa bouche charmante souriaient tendrement au bien-aimé. Maun-Sing appuya longuement, passionnément ses lèvres sur l'admirable visage... Et il murmura :

« Va, ne crains rien, mon amour, je suis tout à toi, maintenant ! Dhaula n'est qu'un ambitieux et un fanatique, et il te déteste, parce que tu es la bonté, la noblesse d'âme, et que tu es puissante sur moi. Chère Manon, cet homme ne sera plus désormais entre nous ! »

À ce moment, la draperie de soie claire aux broderies d'or s'écarta de nouveau. Un serviteur apparut et se prosterna.

Le maharajah demanda :

– Qu'est-ce, Dévi ?

– Seigneur, Gruba souhaiterait que Ta Hautesse lui permît de paraître devant elle.

– Introduis-le.

Quelques instants plus tard, le fakir

apparaissait devant Maun-Sing. Le maharajah alla vers lui, la main tendue.

– Salut, Gruba ! Tu m’apportes des nouvelles de la jeune femme ?

– Oui, seigneur... Voici une lettre qu’elle m’a remise pour toi.

« Et j’ai aussi une chose importante à t’annoncer.

– Laquelle ?

– Tout à l’heure, à la tombée du jour, j’ai découvert Sangram qui essayait de m’échapper.

Maun-Sing eut une exclamation.

– Sangram ! Ah ! la bonne prise que voilà !

– L’ayant saisi, en dépit de sa résistance, je voulus aussitôt lui imposer ma volonté... Mais il avait eu le temps d’avaler un poison composé par lui à l’avance, sous quelque forme facile à dissimuler. Je le vis pâlir, s’affaïsser, avec de l’écume aux lèvres... Aussitôt, je lui versai entre les dents l’élixir qui a raison de tout poison, si violent qu’il soit. Puis j’amenai l’homme ici. Il est inanimé et ne pourra parler avant un jour ou

deux, quand le remède aura produit tout son effet. Alors, je le mettrai en état de raconter à Ta Hautesse tout ce qu'elle désire savoir.

– Ah ! merci, Gruba ! C'est un immense service que tu me rends là, ainsi qu'à la jeune Française que tu as sauvée... Sangram connaît un secret la concernant, et, ce secret, il faut qu'il me le livre, pour qu'elle retrouve sa famille, son nom, sa fortune.

– Tu l'auras, seigneur. Cet homme te dira tout ce que tu désires savoir. En ce moment, il est dans un état comateux, dont il sortira de lui-même après un temps que je ne puis fixer... Je reviendrai demain, pour me rendre compte de ce qu'il devient et le faire parler, si c'est le moment.

Quand, un peu plus tard, le fakir sortit de la salle, une ombre s'enfonça dans l'obscurité d'un couloir.

Gruba, dont les sens de l'ouïe et de la vue s'étaient extraordinairement développés, dans sa vie solitaire, perçut le frôlement imperceptible pour tout autre que pour lui... Revenant alors sur ses pas, il dit au maharajah :

– Quelqu’un devait nous écouter, seigneur. Prends garde !

– Qui donc ? Personne n’oserait, parmi mes serviteurs !

– Il y avait quelqu’un là, cependant. Cherche, méfie-toi, seigneur !

Il s’éloigna et Maun-Sing demeura seul, soucieux, impatient, heureux aussi, à l’idée que le voile couvrant l’origine de Manon allait enfin être levé.

La vérité, il la soupçonnait déjà... Mais la révélation qui en serait faite par l’un des complices effacerait le moindre doute, pour la jeune femme et pour lui.

Manon, la bien-aimée, ne souffrirait plus désormais du mystère qui l’entourait. Elle aurait un nom. Quant aux coupables, ils subiraient la peine due à leurs crimes.

Les misérables, avec quelle ténacité ils s’étaient acharnés sur la jeune créature innocente, qui gênait leurs desseins de lucre et leurs manœuvres hypocrites !

De Sangram, il se chargerait, d'ailleurs ! Celui-là et Juggut, que le fakir retenait prisonnier, payerait cher tout ce qu'ils avaient fait souffrir à Manon.

Quant à Sâti, qui avait échappé pour le moment, on verrait à la reprendre bientôt. Et celle-là, son supplice serrait long, raffiné, supplice moral surtout, qui aurait plus de prise sur elle que tout autre.

En songeant ainsi, le maharajah était sorti de la salle... Il voulait voir en quel état se trouvait Sangram.

Le traître avait été jeté dans une anfractuosité du labyrinthe, sur le sol.   la lueur d'une lampe que tenait un serviteur appelé par Maun-Sing, celui-ci vit son corps raidi, son visage tiré, de couleur terreuse, ses paupières closes... Le misérable semblait mort. Mais Maun-Sing savait de quelles puissantes ressources disposait la science mystérieuse transmise d'âge en âge et dont lui-même possédait de si précieux secrets.

D'un pas lent, le maharajah revint à la salle magnifique. Il alluma machinalement une

cigarette et s'assit, les yeux songeurs, en pensant à Manon et au bonheur que lui apporterait la révélation de Sangram.

\*

Le lendemain soir, Gruba reparut. Il venait voir en quel état se trouvait le prisonnier.

Maun-Sing, qui avait donné l'ordre de le prévenir aussitôt qu'arriverait le fakir, déclara à celui-ci :

– Le traître n'a pas encore donné signe de vie.

– Je ne m'en étonne pas. Le poison devait être très violent et la réaction est d'autant plus longue à se produire.

Avec le maharajah, Gruba se rendit près de Sangram... L'ancien brahme demeurait dans la position où on l'avait mis. Ses traits semblaient, dès l'abord, plus tirés que la veille, le nez se pinçait, la peau avait pris des teintes livides... Gruba se pencha, palpa le corps, souleva les paupières, puis, se redressant, regarda le

maharajah en prononçant :

– Cet homme est mort, seigneur.

Maun-Sing jeta un cri de colère.

– Que m’avais-tu dit, hier ? Tu me répondais qu’il reviendrait à la vie, suffisamment du moins pour parler...

– Cela devait être, en effet. Mais il s’est produit quelque chose, depuis lors...

Tout en parlant, le fakir se penchait de nouveau sur le corps. D’une main, il tenait la lampe élevée, tandis que de l’autre il écartait les vêtements du mort.

Une légère exclamation lui échappa.

– Ah ! voilà !

Maun-Sing, qui suivait ses mouvements avec une attention ardente, s’écria :

– Quoi donc ?

– Cet homme a été étranglé. Regarde, seigneur... La marque du cordon de soie est visible sur son cou.

Il soulevait le corps, afin que Maun-Sing, en

se courbant, pût voir ce qu'il lui désignait.

– C'est exact ! Étranglé ! Mais par qui ? Et pour quel motif ? Ainsi, voilà tout mon plan écroulé ! Ah ! que je trouve l'auteur de cet acte, et je le lui ferai expier chèrement !

Dans les yeux sombres s'allumait une irritation violente.

Le fakir déclara :

– Je te le ferai découvrir, seigneur. Mais aurais-tu donc un traître, un ennemi, parmi ceux que tu appelles les fidèles ?

Maun-Sing répéta :

– Un traître ? Un ennemi ?

Il songea pendant un long moment, les paupières abaissées. Puis, les relevant, il dit d'une voix frémissante :

– Dhaula en veut mortellement à la jeune Française que tu abrites en ta demeure. Il savait que Sangram détenait un secret la concernant. Par vengeance, il aura fait mourir cet homme...

– C'est possible. Et souviens-toi, seigneur, de

l'ombre que je crus voir, hier, s'éloigner, quand je te quittai... C'était lui, sans doute. Il écoutait...

– Évidemment ! Ah ! le misérable ! Gruba, tu vas m'aider à le démasquer !

– Il avouera tout, maître souverain.

Un peu plus tard, Dhaula, appelé par l'un des serviteurs du maharajah, entra dans la salle où Maun-Sing se tenait, assis sur le divan, avec le fakir debout près de lui.

Le brahme paraissait très calme... Seul, un observateur pouvait discerner dans son regard une lueur inquiète.

Maun-Sing demanda, à brûle-pourpoint :

– C'est toi qui as étranglé Sangram ?

Dhaula eut un geste de stupéfaction.

– Sangram ? Que veut dire Ta Hautesse ? Je ne comprends pas...

Les yeux du fakir se rivèrent aux siens. Il frissonna, essaya de détourner son regard...

Mais, déjà, il était trop tard. Le fluide puissant d'une volonté supérieure à la sienne, et

savamment exercée par des méthodes séculaires jalousement tenues secrètes, se saisissait de sa pensée, la tenait prisonnière...

Gruba déclara :

– Il te dira maintenant la vérité, seigneur.

De nouveau, Maun-Sing interrogea :

– Tu as étranglé Sangram ?

Dhaura répondit d'une voix morne :

– Oui, seigneur.

– Pourquoi ?

– Pour me venger de la Française.

– Tu savais donc que j'allais lui faire révéler le secret relatif à Manon ?

– Oui, maître souverain.

– Comment le savais-tu ?

– J'ai écouté, hier, tandis que Ta Hautesse s'entretenait avec Gruba.

– Et tu as résolu aussitôt d'empêcher que Sangram revînt jamais à la vie ?

– Oui, seigneur.

Le beau visage du maharajah se contracta de colère. Mais, se contenant, Maun-Sing reprit, après un instant de silence, pendant lequel Gruba continua de tenir le brahme sous la puissance de son regard :

– Quel but poursuivais-tu en m’engageant dans ce complot contre la domination anglaise ?

– Je voulais, avec Dhava, établir notre toute-puissance sur l’Inde entière, courber les peuples sous notre domination... En ton nom, nous aurions été les maîtres et, de tous ces souverains qui se partagent le pays, nous aurions fait nos esclaves.

– Rêve d’ambition, alors, uniquement ? Ce n’était pas un plus grand bonheur pour vos frères que vous poursuiviez ?

Dhaura eut un sourire cynique.

– Non ! Nous voulions faire de toi le maître de l’Inde pour, quand tu aurais été enivré par la toute-puissance, amolli par les plaisirs, saisir tout le pouvoir et régner en ton nom, comme ministres omnipotents.

Un éclair traversa le regard de Maun-Sing, un léger rire sarcastique s'échappa des lèvres pourpres. Puis le maharajah demanda encore :

– Et ta nièce, Sâti, qu'est-elle devenue ?

– Je l'ignore, seigneur.

– Tu ne sais pas qu'elle et son frère Juggut étaient les complices de Sangram ?

– Non, je ne le sais pas.

– Tu n'as eu aucun rapport avec Sangram ?

– Aucun, seigneur.

Le maharajah fit un geste... Gruba détourna les yeux, s'écarta légèrement...

Dhaura tressaillit un peu, comme un homme brusquement éveillé.

Maun-Sing dit avec une froide ironie :

– Je vois, mon fidèle conseiller, que tu ne t'oubliais pas dans les projets ambitieux que tu formais pour moi.

Le brahme balbutia :

– Je ne sais ce que...

– Allons, ne nie rien ! Tu viens, bien malgré toi, de me dévoiler ta belle âme. Après cela, je n’ai plus de peine à croire que tu sois – de complicité avec Dhava probablement – l’auteur de certaines tentatives de meurtre contre Manon, que je m’expliquais guère. La panthère lâchée, le poison présenté par Sâti, la nuit passée dans le temple de Kâli...

L’impassible visage de Dhaula pâlit, ses paupières battirent. D’une voix qui tremblait légèrement, le brahme répondit :

– Je ne puis te dire qu’une chose, seigneur : c’est que j’ai toujours agi pour ta gloire et pour le bien des peuples de l’Inde. Cette femme m’apparaissait dangereuse pour la réalisation du plan magnifique que nous poursuivions ; j’ai donc essayé de t’en délivrer, malgré toi. D’ambition personnelle, je n’en ai jamais eu...

– Tais-toi ! Je n’entendrai pas plus longtemps tes mensonges. Toujours, tu as excité mon orgueil, en m’entourant d’adulations, en me traitant comme une divinité. Maintenant, c’est assez !

« Tu as essayé de faire mourir cette jeune femme que j'aime, à cause de son âme trop noble, trop honnête, qui exerçait sur moi une puissante influence ; tu as achevé Sangram, pour que je ne puisse pas connaître le secret qu'il détenait. Ainsi donc, tu mérites le châtement suprême. Déjà, ton neveu, Juggut, est condamné. Tu le suivras dans la tombe.

« Gruba, je te confie cet homme... Donne-lui une mort prompte, car je veux bien me souvenir qu'il a rempli près de moi la place de mon père. Quant à Juggut, fais-lui payer cher les angoisses qu'a dû endurer par lui celle que j'aime plus que moi-même.

Le fakir s'inclina, en signe d'acquiescement.

Dhaura avait eu un long frisson.

Mais il se raidit aussitôt et dit d'une voix rauque :

– Tu commets une injustice, seigneur. C'est ton plus fidèle serviteur que tu jettes à la mort.

Maun-Sing, sans paraître avoir entendu, détourna les yeux et prit un livre placé sur le

divan, près de lui.

Le fakir posa sur le bras de Dhaula sa main décharnée, en enfonçant son regard dans celui du brahme, et dit impérativement :

– Viens !

L'autre, sans un essai de résistance, le suivit hors de la salle.

Maun-Sing demeura un long moment immobile, le livre entrouvert entre les mains.

Puis il prit une feuille et commença d'écrire :

« Manon bien-aimée,

« Demain, quand Gruba viendra me voir, il prendra cette lettre et te la portera. En même temps, il te donnera de vive voix, ainsi qu'à Anang, mes instructions pour ton départ, que je désire très prochain.

« Oui, il faut que tu quittes ce refuge un peu trop rudimentaire, ma chérie. Il faut que tu rentres en France. J'espère que, bientôt, la surveillance se relâchera pour moi et que je pourrai te

rejoindre. Il me faudra, naturellement, user de beaucoup de ruse. Mais j'ai d'habiles serviteurs et des fidèles un peu partout – tel cet excellent Gruba, auquel je dois tant de reconnaissance.

« Il faut donc nous résigner à une séparation de quelque temps encore... Mon amour, les heures me semblent interminables, loin de toi ! Mais la prudence nous commande d'agir séparément pour quitter ce pays. Anang, si intelligent et débrouillard, te sera, je l'espère, d'une grande utilité.

« Tu n'as plus rien à craindre de Sangram, ni de Dhaula et de Juggut. Mais Sâti a échappé à ma justice. Donc, méfie-toi un peu, jusqu'à ce que tu aies quitté l'Inde. Je crois d'ailleurs que, seule maintenant, il lui est bien impossible de te nuire.

« Au revoir, petite reine de mon cœur ! Au revoir !

« Ah ! si je ne craignais d'être imprudent, comme je dirais à Gruba de t'amener ici, demain, pour te garder pendant quelques jours, avant que tu me quittes pour des mois, peut-être !

« Dis-moi, serait-ce raisonnable ? Le veux-tu ? Gruba est si clairvoyant, si habile ! Il te conduirait vers moi sans encombre, j'en suis sûr.

« Oui, je veux te voir, ma bien-aimée Manon ! Je veux entendre tes mots de pardon, tes mots de tendresse, et te redire une fois de plus tout l'amour dont tu es l'objet. Viens, viens, Manon chérie ! »

\*

Huit jours plus tard, dans la salle souterraine aux tentures de soie tissée d'or, le maharajah serrait une dernière fois entre ses bras la jeune femme qui allait s'éloigner avec Anang. Il baisait passionnément les paupières tremblantes, en murmurant :

– À bientôt ! Et cette fois, je serai tout à toi, Manon ma femme tant aimée !

## **Deuxième partie**

## I

M<sup>me</sup> de Courbarols, assise près du lit de son fils, regardait l'enfant qui dormait.

Cyrille ne s'était pas remis d'une maladie qui, trois mois auparavant – à l'époque de la disparition de Manon – avait déjà retenu près de lui sa mère mortellement inquiète.

Il traînait, pâle, chétif plus que jamais. Rarement, un sourire venait à ses petites lèvres blêmes, et ses beaux yeux bleus, trop sérieux pour ses neuf ans, étaient sans cesse songeurs, avec une expression lointaine qui faisait dire aux domestiques :

– M. Cyrille voit déjà le paradis, où il ira bientôt.

Depuis quelques jours, sa faiblesse augmentait, et le médecin ordonnait de le tenir au lit. Il restait là, somnolent, et, dès qu'il soulevait

les paupières, cherchait des yeux sa mère.

Le médecin avait dit à M<sup>me</sup> de Courbarols :

– Il est perdu. C’est une affaire de semaines.

À la mère, il n’osait encore enlever tout espoir.

La pauvre femme se cramponnait à ses illusions. C’était la chaleur qui fatiguait Cyrille. Quand il aurait quitté Paris pour la Normandie, pour les frais ombrages du château d’Eurecourt, on le verrait aussitôt reprendre des forces, assurait-elle.

Mais le médecin se refusait à le laisser transporter, en le déclarant trop faible pour supporter la fatigue d’un voyage, même court et fait dans les meilleures conditions de rapidité et de confort.

M. de Courbarols feignait de s’intéresser vivement à la santé de son fils. Mais, devant cet enfant qui se mourait, aucun bon sentiment ne s’éveillait en son âme. Préoccupé par de lourds soucis d’argent et des inquiétudes d’autre sorte, il avait peine à dominer ses anxiétés, en présence

de sa femme et de sa fille.

Sangram, depuis qu'il était reparti pour l'Inde, ne lui avait envoyé que de rares et laconiques billets : « Tout va bien... Nos affaires sont en bonne voie... J'espère que tu n'auras bientôt plus rien à craindre... »

Malgré tout, Thibaut n'était pas rassuré.

Marcelle, sa fille, née de son premier mariage, se préparait à partir pour Trouville, avec des amis. Elle voulait s'étourdir, s'amuser, déclarait-elle avec un rire forcé. Son père s'inquiétait de la voir maigrir, devenir nerveuse, irritable, et refuser obstinément les partis qui se présentaient.

Il lui disait avec impatience :

– Veux-tu donc devenir vieille fille ?

Elle levait les épaules en répondant :

– J'ai bien le temps ! Personne de ces êtres-là ne me plaît.

Thibaut songeait : « Elle n'oubliera pas de sitôt cet ensorceleur de Maun-Sing ! Pourvu, au moins, qu'il ne revienne pas ! Ah ! l'insupportable enfant ! Si, au moins, elle pouvait

rentrer en faveur près de sa belle-mère, de façon que celle-ci fasse d'elle son héritière, après la mort de Cyrille ! »

Il chapitrait sa fille à ce sujet, et Marcelle, qui avait été amoureuse du maharajah, ayant vu s'éloigner le fabuleux mirage de l'amour et des trésors de Maun-Sing puisqu'il lui avait préféré Manon, s'efforçait de plaire à sa belle-mère.

Elle reprenait des habitudes de piété délaissées depuis plusieurs années, s'offrait à soigner Cyrille, s'abstenait obstinément des distractions mondaines, sollicitait des conseils « pour devenir meilleure, ou plutôt charmante comme vous, maman », disait-elle en embrassant câlinement M<sup>me</sup> de Courbarols.

Mais elle se heurtait à une froideur invincible. La comtesse avait l'impression accablante d'être environnée de fourberie.

Elle se réfugiait donc complètement dans sa tendresse pour Cyrille, sans vouloir s'apercevoir des amabilités de sa belle-fille pour elle. Voyant cet insuccès, Marcelle, vexée, déclara à son père :

– C’est inutile de me priver, à cause d’elle, des plaisirs qui m’attendent cet été. J’irai à Trouville avec des amis, les Grandcourt, qui m’ont aimablement invitée.

Thibaut objecta :

– Mais, ma petite, elle ne comprendra pas que tu fasses cela, ton frère étant si malade... presque mourant.

– Je m’en moque ! Elle s’est butée contre moi, il n’y a rien à faire.

– Cependant, je t’assure, Marcelle, qu’il vaudrait mieux... Nous irons à Eurecourt, un peu plus tard...

– Eurecourt ? Je m’y ennuie à mourir, quand il n’y a pas d’invités ! Et comme ce sera gai, avec Cyrille malade, et elle qui fait sa tête de *mater dolorosa* ! Non, papa, vous ne voudriez pas me condamner à cela ! C’est Trouville qu’il me faut. Vous le savez bien. Je vous ressemble, sur ce point-là comme sur d’autres... Le monde, le plaisir, il n’y a que cela.

– Oui, oui... Mais c’est que nous sommes dans

une situation difficile, ma chère enfant. Si tu ne rentres pas en grâce près de ta belle-mère, adieu le mariage, pour toi ! Et quant à moi, je... je dois agir avec circonspection. Nos dépenses ont été fortes, en ces dernières années... le capital est entamé. Si ta belle-mère s'en aperçoit, me voilà dans une position désagréable.

– Que voulez-vous que j’y fasse, papa ? Vous n’aviez qu’à ne pas jouer si gros jeu, à ne pas tant vous amuser. Mais elle n’y verra peut-être bien que du feu. Inutile de vous tourmenter d’avance. Quant à ma dot, j’ai bien peur en effet qu’elle ne soit fort compromise. À moins que, après la mort de Cyrille, quand elle se trouvera bien désemparée, je ne réussisse, en l’entourant de gentilleses, à prendre son affection. Enfin, nous verrons ! Et quant à Trouville, savez-vous ce que nous ferons ? Dites à maman que vous me trouvez anémiée, que j’ai besoin d’air et que vous m’envoyez à Villers, chez nos cousines Marosier. Celles-ci, en échange d’un joli cadeau que je leur ferai, jureront leurs grands dieux que j’ai passé le mois d’août chez elles. Et pendant que maman me croira bien paisible chez ces tranquilles

vieilles, je me distrairai ferme à Trouville. Qu'en dites-vous, papa ?

Il lui donna une tape sur la joue en souriant.

– Allons, tu es habile, Marcelle ! Tu me ressembles vraiment en toutes choses, comme tu le disais tout à l'heure.

Il était enchanté de retrouver, chez sa fille, cette duplicité, ce goût de la ruse et du mensonge qui étaient un des traits dominants de sa nature. Et l'une des causes de l'indifférence secrètement hostile éprouvée à l'égard de Cyrille était la franchise, la limpidité de cet enfant.

Dès que Marcelle s'était éloignée, M. de Courbarols retombait dans ses pensées inquiètes, cherchait des combinaisons pour empêcher que sa femme ne connût l'état de sa fortune. Il ne pouvait plus rien tirer des prêteurs et, devant la défiance de sa femme, se trouvait dans l'impossibilité de lui demander sa signature pour obtenir les fortes sommes dont il avait besoin.

Alors, sans grande hésitation – un pas de plus dans l'engrenage ne lui coûtant guère – il s'était

décidé à imiter cette signature.

Mais le poids de ses inquiétudes s'était de ce fait encore augmenté, par la crainte que le faux ne se découvrit quelque jour.

En ce moment, il se sentait à peu près tranquille, M<sup>me</sup> de Courbarols, toute à ses angoisses maternelles, n'étant pas en disposition de s'occuper de ses affaires.

La pauvre femme ne quittait guère le petit malade, si ce n'était, parfois, pour se rendre à l'église et supplier la Vierge de lui conserver son unique enfant.

— S'il doit mourir, faites alors que je le suive ! priait-elle. Faites qu'avec lui j'aie retrouver mes petites filles, Isabelle, Madeleine, mes pauvres petites si tôt disparues !

Elle pensait sans cesse à Isabelle et Madeleine, sœurs jumelles, nées d'un premier mariage avec le frère aîné de son mari actuel, mortes toutes les deux, en Sicile, d'une fièvre maligne.

Quelques amies, quelques parentes venaient la voir, s'informer de la santé de l'enfant. Puis aussi

d'autres plus humbles connaissances, qu'elle avait donné l'ordre d'introduire toujours et qu'elle accueillait avec une particulière bienveillance.

C'était Lucie Garil, c'était Jeanne Brûlier, les amies de Manon, reconnaissantes des bienfaits reçus, désireuses de prouver à la mère désolée qu'elles ne l'oubliaient pas.

Si Manon n'était plus là, dans la maison où elle avait vécu sa vie de petite ouvrière, la vie continuait : Lucie aidait Jeanne Brûlier, lui faisant une partie de son ménage, soignant les enfants, raccommodant les vêtements de la petite famille.

Jeanne ne tarissait pas d'éloges sur son compte... surtout quand elle causait avec Achille Broquerel.

— C'est un trésor, cette jeune fille-là ! Honnête, adroite, dévouée, prête à tout pour rendre service ! Quelle bonne petite ménagère elle sera ! Et gentille, avec ça. Pas une beauté, mais un joli teint, des yeux très doux, des manières très bien. Elle a été demandée en

mariage par plusieurs jeunes gens du quartier. Mais elle refuse, elle dit qu'elle ne veut pas se marier encore.

Achille, quand il n'était pas dans ses jours de sombre rêverie, convenait volontiers des qualités diverses de Lucie, que lui énumérait complaisamment M<sup>me</sup> Brûlier.

Il lui était possible de mieux les apprécier, car il occupait maintenant la chambre qui avait été celle de Manon, et, de ce fait avait de fréquents rapports avec la veuve et la jeune ouvrière, dont il devenait aussi le voisin.

Jeanne, plusieurs fois dans la semaine, l'invitait à venir passer la soirée chez elle, où venait aussi travailler Lucie. Il aimait beaucoup les enfants, et ceux de M<sup>me</sup> Brûlier, si bien élevés, faisaient son bonheur. Pendant des heures, il s'amusait avec la petite Manette, se plaisant à la faire babiller, imaginant cent jeux nouveaux.

Jeanne disait en souriant :

– Quel bon père de famille vous feriez, monsieur Achille.

Il secouait la tête en ripostant avec amertume :

— Je ne me marierai pas.

Le souvenir de Manon restait vivace chez lui. Tant de beauté, de grâce, de dons merveilleux, ne pouvaient être si vite oubliés.

Cependant, Jeanne, bonne observatrice, faisait quelques remarques qui la remplissaient de satisfaction. Achille, depuis quelque temps, semblait témoigner plus d'attention à la jeune ouvrière. Parfois, Jeanne le surprenait considérant avec complaisance le gentil visage où la santé revenue mettait quelques teintes roses. Sa tristesse s'atténuait et c'était avec un contentement visible qu'il acceptait les invitations de M<sup>me</sup> Brûlier, qui devaient le réunir à Lucie pendant quelques heures.

— Je vous assure que cela marche, madame, disait Jeanne à M<sup>me</sup> de Courbarols.

La comtesse répliquait :

— Tant mieux ! Je voudrais tant voir la chère petite bien établie ! Tenez-moi au courant, ma bonne madame Brûlier, je vous prie.

De Manon, on n'avait plus d'autres nouvelles, depuis une lettre arrivée au mois de juin. Celle-là avait été mise à la poste à Paris. La disparue disait :

« Je ne puis encore vous donner de détails, mais ne craignez rien pour moi, mes chers amis. Je suis toujours de cœur avec vous et je voudrais tant avoir de vos nouvelles ! Mais il m'est impossible encore de vous donner mon adresse. Bientôt, je l'espère, la consigne du silence sera levée et je pourrai savoir ce que vous êtes devenus.

« Quelqu'un vous remettra, de ma part, une somme que je prie Lucie de partager entre elle et Jeanne. Elle aura ainsi une petite dot qui lui permettra de se mettre promptement en ménage, ce que je lui souhaite de tout mon cœur.

« À bientôt, espérons-le, mes chers amis !

« Manon. »

À cette lettre était joint un billet pour M<sup>me</sup> de

Courbarols, sur l'enveloppe duquel était inscrite la mention :

« À lui remettre en main propre. »

Il contenait ces mots :

« N'oubliez pas dans vos prières votre petite Manon, madame et chère amie, et pardonnez-lui le mystère dont elle est obligée de s'entourer. J'ai l'espoir que je pourrai bientôt le dissiper et vous faire connaître toute mon aventure. Mais n'importe où et comment, je reste celle que vous avez bien voulu honorer de votre amitié. »

Deux jours après l'arrivée de ces missives, un inconnu se présenta chez Lucie et lui remit une large enveloppe très gonflée. C'était la somme annoncée par Manon.

Lucie et Jeanne, après en avoir conféré entre elles, se rendirent chez M<sup>me</sup> de Courbarols et lui demandèrent si elles pouvaient sans scrupules conserver cette somme, venue d'une manière si étrange.

La comtesse répondit de façon affirmative :

– Je persiste à garder en cette enfant toute ma confiance, déclara-t-elle. Si elle vous envoie cet argent, c'est qu'elle en dispose légitimement. Conservez-le donc, mes amies. Ainsi que le dit si bien cette mystérieuse Manon, vous aurez là une gentille dot, ma chère Lucie, et vous pourrez plus facilement faire le mariage de vos rêves.

Cette dernière phrase amena sur les joues de Lucie une vive rougeur qui fit doucement sourire M<sup>me</sup> de Courbarols.

Achille, à qui M<sup>me</sup> Brûlier et Lucie avaient fait part de leurs scrupules, avant de se rendre chez la comtesse, s'était trouvé du même avis que celle-ci. Lui non plus ne pouvait admettre un seul instant que Manon eût failli, si peu que ce fût.

Le mystère de cette disparition faisait le plus fréquent sujet d'entretien entre ces différentes personnes qui avaient connu intimement la belle brodeuse.

Tous – M<sup>me</sup> de Courbarols aussi bien qu'Achille et les deux ouvrières – le rattachaient

à celui qui s'étendait sur l'origine de l'enfant recueillie par Nestor Broquerel, un soir d'hiver, sur la route d'Antibes. Mais, pas plus alors qu'autrefois il n'existait d'indice qui pût servir à dévoiler l'énigme.

Également était restée obscure l'affaire Octave Broquerel, l'assassin de Georgette, sa sœur. Il était mort, à l'infirmerie de la prison, sans avoir recouvré la mémoire, d'un transport au cerveau. Il avait d'ailleurs été acquitté, le matin même de son décès.

Ce triste frère ne laissait pas de regrets à son aîné. Mais sa mort avait ravivé chez Achille de douloureux souvenirs.

Un matin, Lucie le rencontra, qui s'en allait à son travail. Elle s'arrêta, en lui tendant la main :

— Bonjour, monsieur Achille. Avez-vous donc été souffrant ?

Son regard s'attachait avec une surprise inquiète sur le visage fatigué du jeune homme.

— Mais non, mademoiselle, pas du tout.

— Cependant, on ne vous voit plus. M<sup>me</sup> Brûlier

devait aller frapper à votre porte, aujourd'hui, pour s'informer.

Il passa la main sur son front.

– J'étais triste, fatigué. Mais je monterai ce soir, mademoiselle Lucie.

– Ah ! cela nous fera bien plaisir ! À ce soir donc, monsieur Achille !

Quand, vers huit heures, Achille arriva chez la veuve, il trouva celle-ci seule. Lucie, prise dans l'après-midi d'une forte migraine, avait dû se coucher sans dîner.

Jeanne ajouta :

– Voici quelques jours qu'elle est assez fatiguée. Je crois que la chaleur l'anémie beaucoup.

– Il faudrait sans doute qu'elle change un peu d'air. Pourquoi ne le ferait-elle pas, maintenant qu'elle est à son aise, grâce à l'argent envoyé par M<sup>lle</sup> Manon ?

– J'y avais pensé aussi. Mais elle s'y refuse, elle dit qu'elle ne veut pas quitter Paris.

– Pourquoi donc ? Il me semble cependant que ce serait bien agréable pour elle d’aller faire un petit séjour à la campagne ou à la mer ?

– Certainement. Mais les jeunes filles ont quelquefois des idées...

Assis en face de la veuve. Achille faisait sauter sur ses genoux la petite Manette. L’enfant, ravie, riait aux éclats. Puis, tout à coup, elle se redressa et jeta ses bras autour du cou du jeune homme.

Il l’embrassa en disant :

– Est-elle mignonne ! Est-ce gentil, ces gosses-là !

Jeanne, laissant glisser sur ses genoux la jupe qu’elle cousait, dit avec un sourire :

– Eh bien ! monsieur Achille, mariez-vous bien vite pour en avoir comme ceux-là !

Un pli se forma sur le front du jeune homme, dont la physionomie s’attrista. En levant les épaules, Achille murmura :

– Est-ce que je peux me marier avec quelqu’un d’honnête, après le crime de mon

frère ?

– C’est ça qui vous arrête ? Mais il n’a pas été condamné ! On a jugé qu’il n’était qu’un instrument, victime lui-même d’un autre criminel – le vrai, celui-là.

– Oui, oui... je sais... Mais, c’est égal, il y a eu du bruit autour de mon nom.

– Quelqu’un vous connaissant bien, sachant que vous êtes un excellent garçon, ne regarderait pas à cela.

– Voilà qui serait à savoir.

– Mais je le sais ! Voyons, monsieur Achille, je vais vous parler franchement. Lucie Garil vous apprécie beaucoup, elle a de l’affection pour vous, et je suis certaine que...

Il l’interrompt un peu brusquement :

– Lucie ? Comment voulez-vous que je prétende à elle, maintenant qu’elle a de l’argent ? Elle croirait que c’est pour cela seulement...

– Allons donc, je vous assure bien qu’elle n’aura pas cette idée ! Elle vous connaît, vous dis-je, elle sait que vous avez des défauts, mais

aussi des qualités vraiment sérieuses. Puis, enfin, vous lui plaisez ! Ne croyez pas que ce soit elle qui m'ait chargée de vous le dire ! Mais j'ai le grand désir de vous voir heureux tous deux, car vous le méritez bien !

Achille dit avec émotion :

– Vous êtes très bonne, madame, et je vous remercie de cette sympathie. Mais vraiment, je ne puis songer encore à me marier.

– Lucie ne vous plaît-elle pas ?

– Je mentirais si je vous disais non. Plus on la voit, plus on lui découvre de perfections.

– À la bonne heure ! Eh bien ! alors, pourquoi ne vous dépêchez-vous pas de la demander en mariage ?

Il hocha la tête sans répondre, tout en abandonnant un de ses doigts aux menottes de Manette, qui s'en amusait comme d'un hochet.

Jeanne, rapprochant sa chaise, mit sa main sur le bras du jeune homme.

– Monsieur Achille, permettez-moi de vous demander si... si un autre souvenir ne vous

empêche pas de songer sérieusement à Lucie ?

– Oui, c’est vrai, madame Brûlier. Elle était si belle, si parfaite ! Je l’aimais... Et pourtant, je me rends bien compte que je n’étais pas le mari qu’il lui fallait. C’était une vraie princesse, égarée parmi nous, humbles mortels... Malgré tout mon amour pour elle, je n’aurais pas su la rendre heureuse, probablement... et moi, je ne l’aurais peut-être pas été tout à fait non plus. Maintenant, je commence à comprendre tout cela. Mais son souvenir est toujours là. Alors, je ne sais trop si je dois penser à me marier...

– Au contraire, il le faut ! Ce sera le meilleur moyen de devenir raisonnable. Car c’est bien vrai que vous n’étiez pas très raisonnable en songeant à épouser M<sup>lle</sup> Manon... Comme vous dites, c’était une princesse, au fond, malgré sa simplicité, sa vie de travail et de privations.

« Tandis que Lucie saura vous comprendre et vous fera une bonne petite vie bourgeoise, sans que jamais, j’en suis bien sûre, vous ayez rien à regretter.

– Oui, vous avez peut-être raison. C’est le bon

sens qui parle par votre bouche, madame Brûlier. Je verrai, je réfléchirai.

Jeanne s'en tint là, jugeant suffisant pour le moment ce premier jalon posé.

Le lendemain soir, Achille revint chez elle. Cette fois, Lucie était là. Le jeune homme s'informa avec intérêt si sa migraine était tout à fait passée. Puis il déclara :

– Il vous faudrait un séjour à la campagne, mademoiselle. Et cela ne ferait pas de mal non plus à M<sup>me</sup> Brûlier et aux enfants, qui sont bien pâlots. J'ai une idée à ce sujet. Mathieu Clomart, ce Comtois dont M<sup>lle</sup> Manon connaissait la famille, est retourné dans son pays.

– Oui, vous nous l'avez dit. Il était bien malade, n'est-ce pas, le pauvre garçon ?

– Très malade, mais peut-être encore guérissable. Ses parents ont là-bas une ferme. Ce sont des gens à leur aise. Le pays est beau, l'air excellent. Je pourrais écrire à Mathieu, en lui demandant s'il serait possible de vous loger, de vous nourrir, en retour d'une petite pension que

vous leur payeriez. Que dites-vous de mon idée, mesdames ?

Jeanne déclara :

– Je la trouve parfaite. Est-ce aussi votre avis, Lucie ?

– Mais oui, du moment où je vous aurais avec moi, ma bonne Jeanne, je ne refuse pas de prendre un peu de vacances. Ainsi que le dit M. Achille, le changement d'air fera grand bien aux enfants. Mais cette famille acceptera-t-elle ?

– C'est ce que nous saurons bientôt. Dès ce soir, j'écris à Mathieu.

La réponse arriva peu de jours après. En rentrant de son travail, Achille vint la communiquer à M<sup>me</sup> Brûlier vers l'heure du dîner.

Mathieu écrivait :

« J'ai communiqué votre demande à mes parents, mon cher Broquerel. Tout d'abord, ils étaient peu disposés à accueillir chez eux des étrangères. Mais quand ils ont su que ces dames étaient des amies de M<sup>lle</sup> Manon, ils ont aussitôt

changé d'avis.

« Bien sûr, a dit ma mère, on s'arrangera pour les caser ici. Elles ne seront pas au large, par exemple, car nous sommes déjà nombreux. Mais je leur offre une bonne chambre, à deux lits, avec un petit cabinet à côté. La nourriture sera la même que la nôtre, c'est-à-dire une bonne nourriture de campagne. Quant au prix, on s'arrangera pour pas grand-chose. Et puis, fais dire à ces dames qu'on les soignera bien, ainsi que les enfants.

« Voilà, mon cher Broquerel, ce que vous propose ma mère. J'espère que cela conviendra à M<sup>me</sup> Brûlier et à M<sup>lle</sup> Lucie, et que nous les verrons bientôt arriver. Le temps est parfait en ce moment, pas trop chaud, notre Jura est superbe. C'est l'occasion de venir le voir.

« Ne ferez-vous pas comme ces dames ? Nous vous trouverons bien encore un coin, à Cordibûche, et je vous ferai boire du lait qui n'a qu'une lointaine ressemblance avec le liquide vendu sous ce nom à Paris. Ma mère m'en fait absorber quantité de bols et il me semble que déjà

j'engraisse un peu. On me dit que j'ai meilleure mine. En tout cas, je me sens moins faible et je tousse très peu.

« Une de mes sœurs se marie ces jours-ci. Elle ira habiter la ferme de ses beaux-parents, pas loin d'ici. Moi, je voudrais guérir vite pour aider mon père qui se fait vieux.

« Vous me dites, dans votre lettre, que vous n'avez pas d'autres nouvelles de M<sup>lle</sup> Manon. Quelle singulière aventure ! Chez nous, personne n'y comprend rien. Mais on ne croit pas non plus qu'il y ait faute de sa part. C'est là encore la continuation du mystère... La reverrons-nous jamais ? Pauvre M<sup>lle</sup> Manon, si belle, si bonne ! Ici, tout le monde garde d'elle un excellent souvenir et nous en parlons bien souvent. »

En repliant la lettre, Achille déclara :

— Eh bien ! vous voyez, mesdames, il n'y a qu'à vous décider. On vous attend et je crois que vous serez là chez de bien braves gens.

— Je le crois aussi, dit Jeanne. Voyons, Lucie,

cela vous va-t-il ainsi ?

– Très bien, ma bonne amie.

– Alors, nous écrirons un mot. Vous en chargez-vous, monsieur Achille ?

– Bien volontiers, madame. Pour quelle date faut-il annoncer votre arrivée ?

– Voyons... dans une huitaine de jours, n'est-ce pas, Lucie ? Il faut acheter quelques petites choses qui nous manquent, et puis laisser bien propre notre logis.

– Huit jours seront très suffisants, Jeanne.

– Eh bien ! convenu... J'écris à l'instant...

Jeanne interrompit le jeune homme :

– Oh ! vous n'êtes pas à la minute ! Et, tout d'abord, vous allez partager notre dîner. C'est l'anniversaire de la naissance de Lucie, aujourd'hui ; j'ai acheté un gâteau et nous boirons à sa santé un petit verre de liqueur.

– Ah ! s'il s'agit de la fête de M<sup>lle</sup> Lucie, j'accepte !

Il attachait sur la jeune fille un regard de

complaisance. Lucie était particulièrement charmante aujourd'hui, avec ce corsage rose, à la fois simple et coquet, dont la nuance seyait à son teint et à ses jolis cheveux châtons, bien coiffés. Un tablier de batiste, brodé par elle, était attaché sur sa jupe de toile bise. Sous le regard d'Achille, les joues encore pâles rougirent un peu, les yeux se baissèrent, très émus.

Jeanne dit en contenant un sourire malicieux :

– Pendant que nous serons là-bas, monsieur Achille, ne viendrez-vous pas nous faire une petite visite, comme vous y invite M. Mathieu ?

– Je le voudrais bien, mais la dépense... Je ne gagne pas beaucoup encore.

– Oh ! nous en serions si contentes, cependant !

Lucie, en parlant ainsi, regardait le jeune homme d'un air de prière.

Les yeux bleus s'emplirent d'émotion et la voix d'Achille trembla un peu en répondant :

– Je ferai mon possible, mademoiselle Lucie. Moi aussi, je serais très heureux. Oui, je ferai

mon possible, certainement.

Jeanne, satisfaite, pensa :

« Allons, cela va bien, très bien ! Un petit séjour ensemble, à la campagne, et puis nous ferons les fiançailles. »

## II

L'état de Cyrille ne s'améliorait pas, bien au contraire. La pauvre mère ne pouvait plus se faire d'illusions. Son fils unique, son petit Cyrille, était perdu.

Le cœur déchiré, elle demeurait jour et nuit près de lui, suivant d'un œil désespéré les progrès de cette faiblesse impossible à enrayer et qui allait envoyer l'enfant hors de ce monde.

Il n'était plus question de départ pour le château d'Eurecourt. Pas davantage, Marcelle ne pouvait songer à la saison de Trouville, son frère étant mourant. Elle s'en montrait fort maussade – hors de la vue de sa belle-mère, naturellement.

– Un joli été que je vais passer là ! Il faudra prendre le deuil, aller m'ennuyer à Eurecourt, avec maman qui sera inconsolable – peut-être même la soigner, car elle tombera certainement malade après que tout sera fini. Agréable

perspective, en vérité !

M. de Courbarols ne songeait pas à protester contre ces récriminations de l'égoïste fille. Lui-même ne voyait, dans la mort de l'enfant qui lui avait toujours été indifférent, que le moyen d'assurer à Marcelle la fortune de sa belle-mère.

Un matin la jeune fille entra en coup de vent dans le cabinet de travail où Thibaut écrivait.

– Voyez donc, papa ! C'est incroyable !

Elle lui tend un journal, en lui désignant un passage. Il lut tout haut :

« Peu à peu transpirent des nouvelles d'un incident sur lequel le gouvernement anglais avait jusqu'ici fait silence. Il s'agit d'un complot perpétré contre la domination britannique en Inde, par un prince dont les ancêtres furent autrefois dépossédés, mais qui restait maître d'une formidable richesse et d'une influence secrète travaillant dans l'ombre contre le vainqueur.

« Ce prince est Maun-Sing, maharajah de

Bangore, qui fut longtemps l'hôte de la France et particulièrement de Paris.

« Nul, parmi ceux qui l'ont vu seulement une fois, n'a pu oublier ce jeune homme doué de toutes les séductions, devenu le plus Parisien de tous les Parisiens. Ses succès mondains ne se comptaient plus et les femmes se disputaient ses regards, ses sourires. On disait couramment, dans les cercles aristocratiques : « Quand paraît le maharadjah de Bangore, les autres hommes n'existent plus. »

« Eh bien ! ce Parisien élégant, ce grand seigneur très raffiné, tout occupé en apparence de ses plaisirs, préparait une menace terrible contre la puissance anglaise. Il ne méditait rien moins que de se faire passer pour une nouvelle incarnation du dieu Vichnou et de soulever le peuple hindou fanatisé. Habilement, par des agents secrets, il s'était acquis le concours des musulmans de l'Inde. Tout était prêt, il ne restait plus qu'à déclencher le mouvement, quand quelqu'un vint gâter l'affaire.

« Un Hindou – un ancien brahme renié par ses

frères, dit-on – vendit aux Anglais le secret surpris par lui. Et les conspirateurs furent cueillis au gîte – je veux dire dans la retraite mystérieuse où ils se réunissaient pour concerter le mouvement de révolte.

« Un certain nombre d'entre eux purent cependant échapper. Parmi ceux-là se trouvait le maharajah et l'un de ses fidèles conseillers, le brahme Dhaula. Jusqu'ici, il n'a pas été possible de les découvrir... Mais le complot, assure-t-on, est virtuellement enrayé.

« Tant mieux pour nos amis les Anglais ! Quelles que soient les sympathies laissées en France par le maharajah de Bangore, dont une des aïeules appartenait à une des meilleures familles de la Franche-Comté, nous ne pouvons que nous réjouir de l'avortement d'une tentative qui aurait sans doute créé à l'Angleterre de graves ennuis. »

Pendant que Thibaut lisait, sa voix, tour à tour, s'élevait, puis devenait sourde. Des frémissements passaient sur son visage et,

plusieurs fois, il s'interrompit pendant quelques secondes.

Près de lui, Marcelle, la physionomie agitée, piétinait le tapis de son talon. Quand M. de Courbarols arriva aux dernières lignes, la jeune fille s'écria :

– Eh bien ! qu'en dites-vous, papa ? N'est-ce pas inouï ? Aurait-on jamais pu penser cela ?

Le comte répondit avec un calme forcé :

– Je n'en suis pas aussi étonné que toi, ma chère petite. Certains indices donnaient à penser à de bons observateurs que Maun-Sing jouait un rôle – supérieurement, d'ailleurs.

– Comment avez-vous su cela ? Par votre ami Sangram, sans doute ?

Puis, saisie d'une idée subite, elle s'écria :

– Mais ne serait-ce pas lui, ce brahme qui a dénoncé Maun-Sing aux Anglais ?

Le comte eut un tressaillement, puis leva les épaules.

– Quelle idée ? Où vas-tu prendre cela ?

– Cependant, on dit là « un brahme ayant renié ses frères »...

– Eh bien ! en quoi vois-tu que cela s'applique à Sangram ?

– Mais c'est que, précisément, il est dans ce cas...

– Qui donc t'a raconté ce mensonge ?

La jeune fille rougit, puis riposta :

– Que vous importe ? Je le sais, voilà tout !

Thibaut eut un rire de colère ironique.

– C'est Maun-Sing, hein ? Pendant qu'il te bernait en se laissant faire la cour par toi ? T'ai-je avertie de te méfier, pourtant ? Il se servait de tout pour atteindre son but... Voilà, par exemple, lady Uswyll... Il s'est fait aimer d'elle et, quand elle n'a plus été entre ses mains qu'un être sans volonté, il s'est fait renseigner par elle sur tout ce qui lui était utile de savoir pour réaliser ses desseins... Aujourd'hui, cela m'apparaît clair comme le jour. Toi, il voulait t'avoir comme espionne, près de Sangram, dont il se méfiait sans doute, le sachant intelligent et loyalement rallié à

l'Angleterre. Tu n'as été qu'un jouet de plus entre ses mains, ma pauvre fille !

Marcelle avait rougi plus fort, de rage, cette fois.

— Vous arrangez cela à votre idée ! Moi, je crois que Sangram est ce traître qui a fait échouer le plan de Maun-Sing ! Et c'est odieux ! À cause de lui, voilà ce pauvre maharajah traqué, peut-être sera-t-il pris un jour ou l'autre. En tout cas, son rêve superbe a échoué. Cependant, il était bien fait pour le réaliser ! Quel merveilleux souverain ! Le voyez-vous, en costume oriental, assis sur un de ces trônes éblouissants comme ils en ont là-bas ? Le voyez-vous passant au milieu de son peuple prosterné ?

Elle s'exaltait, les yeux brillants, la voix ardente.

— ... Et tout cela c'est fini, par la faute de ce Sangram, un envieux, sans doute, qui s'est fait payer par l'Angleterre sa lâche trahison...

— Mais je te dis, Marcelle, qu'il n'y est pour rien...

– Allons donc ! Comment expliquez-vous, d’abord, qu’il soit parti précisément à la même époque que Maun-Sing ? Et que fait-il là-bas, depuis ce temps ?

– Il a des affaires à traiter, des amis à voir...

– Oui, oui... vous n’en croyez rien, n’est-ce pas ? Vous êtes au courant du but véritable de son voyage ?

– Mais je t’assure...

– N’assurez rien ! J’ai maintenant mon idée là-dessus et vous ne m’en ferez pas démordre. Eh bien ! s’il revient, votre Sangram, je vous avertis que je le recevrai de belle façon ! Ce traître, ce misérable ! Et vous essayez encore de le défendre ?

– Mais puisque...

Elle fit un mouvement pour sortir, sans l’écouter. M. de Courbarols se leva et l’arrêta en lui mettant la main sur l’épaule.

– Écoute, Marcelle... Ne fais pas de sottises... Sangram a toujours été pour moi un excellent ami...

– Je m’en moque ! Il a trahi Maun-Sing, il l’a empêché de réaliser son magnifique projet... Cela, je ne lui pardonnerai jamais !

Thibaut ricana :

– Tu n’as pas besoin de lui conserver un si tendre intérêt, à ce beau Maun-Sing ! Il s’est moqué de toi, te dis-je, et fameusement, encore ! Pendant ce temps, il s’amourachait... sais-tu de qui ?

Marcelle, les lèvres blêmes, bégaya :

– Non... Dites vite !

– Eh bien ! de cette fameuse Manon que ta mère prône tant. Elle donnait des leçons de broderie à sa sœur...

– Oui, je sais... Et vous croyez que...

– Il paraît qu’elle lui plaisait fort... Et, en réfléchissant, j’en suis arrivé à penser que cette mystérieuse disparition de la jeune personne pouvait s’expliquer d’une façon très plausible.

– Il l’aurait emmenée ?

– Oui, de gré ou de force.

Marcelle eut un rire sourd.

– Oh ! il n’a pas besoin d’user de la force, lui !  
Elle aurait été trop heureuse, cette Manon...

Son visage se contractait sous l’empire de la fureur.

– ... Mais comment avez-vous su, papa ?

Il répondit évasivement :

– On en parlait un peu... Je n’y aurais pas attaché d’autre importance s’il n’y avait eu ensuite cette disparition inexpliquée...

« Mais je te prie de ne pas répéter à ta mère ce que je te dis là, Marcelle. Ce n’est qu’une hypothèse et elle nous accuserait de parti pris à l’égard de cette jeune fille dont elle s’est entichée... Or, en ce moment surtout, il importe d’éviter tout ce qui pourrait la contrarier.

– Bien, je serai muette à ce sujet... Mais si j’ai quelque jour confirmation de nos soupçons, alors je lui ferai connaître ce qu’elle vaut, en réalité, sa fameuse Manon !

Et Marcelle sortit, furieuse, en claquant la porte derrière elle.

Demeuré seul, le comte relut l'article du journal. Sa physionomie exprimait un intérêt ardent, mêlé d'anxiété. Il songeait :

« Sangram a réussi à faire échouer le plan de Maun-Sing... Mais celui-ci vit toujours... et c'est une terrible menace pour moi, car il a dû deviner bien des choses. Puis tout cela ne me dit pas ce qu'est devenue Manon. Existe-t-elle encore ? Ou bien Sangram a-t-il pu la faire disparaître de notre route ? Pourquoi ne m'écrit-il pas ? Il est vrai qu'il n'y a pas encore de temps de perdu. Les correspondances sont longues à venir de là-bas.

« Mais il aurait pu me télégraphier. Nous étions convenus de termes vagues, insignifiants pour les autres, mais qui pouvaient me renseigner suffisamment. Et il sait bien comme j'attends avec anxiété.

« Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque malheur ! Il ne manquait plus que cela ! Lui seul m'aidait, m'encourageait... Puis il devait chercher à se procurer de l'argent, soit en découvrant le trésor du maharajah, soit, faute de mieux, en se faisant payer largement ses révélations.

« Sans lui, je suis fini ! »

Il se laissa tomber sur un fauteuil avec accablement en appuyant son front contre ses mains jointes. En son âme endurcie, il n'existait aucun remords, mais seulement la crainte d'avoir perdu le fruit de ses crimes, de tant d'années de mensonges et de vols, et la terreur du châtiment.

On frappa doucement à la porte et Hilarine, la femme de charge, parut.

M. de Courbarols se redressa brusquement.

– Que voulez-vous, Hilarine ?

– M<sup>me</sup> la comtesse m'envoie prévenir Monsieur le comte que M. Cyrille est plus mal.

– Ah !...

Ce fut, d'abord, tout ce qu'il trouva à dire. Aucune émotion n'apparaissait sur sa physionomie, tourmentée par des préoccupations différentes.

Puis il ajouta en se levant :

– C'est bien, j'y vais.

Il se dirigea vers la porte. Au moment de

sortir, il demanda :

– Avez-vous prévenu Mademoiselle, Hilarine ?

– Non, monsieur ; mais je vais le faire tout de suite.

– C’est cela. Et dites-lui bien qu’elle ne tarde pas à me rejoindre près de son frère.

Hilarine suivit du regard son maître qui s’éloignait. Un mauvais sourire entrouvrait ses lèvres. En levant les épaules, elle murmura :

– Son bon temps est passé, à celui-là ! C’est dommage, car il me rapportait gros... Il faudra voir d’un autre côté. Mais je voudrais bien savoir ce qu’est devenue la petite Manon !

En effet, Hilarine, depuis des années au service des Courbarols, devait savoir beaucoup de choses, car souvent elle demandait des sommes importantes au comte et celui-ci jamais ne refusait. Ce chantage perpétuel n’avait pas peu contribué à ses embarras financiers. Que savait cette femme sournoise ? Un lourd secret de famille certainement.

Cyrille en était vraiment aux dernières heures de sa vie. Subitement, son état déjà si précaire s'était aggravé, la faiblesse était devenue telle qu'il pouvait à peine prononcer quelques paroles.

Il était étendu sur son lit, immobile, la tête appuyée contre la poitrine de sa mère, qui se trouvait assise près de lui et entourait de son bras le cou frêle de l'enfant. Une pâleur blafarde couvrait le mince visage, un souffle à peine perceptible s'échappait des lèvres pâles.

Le médecin, appelé précipitamment, venait d'arriver. Pour masquer son impuissance, pour ménager encore à la mère un semblant d'illusion, il donna quelques prescriptions. Mais la comtesse comprenait que tout allait finir.

Elle contenait sa douleur héroïquement. Il fallait que les derniers instants de l'enfant bien-aimé fussent doux, paisibles. Ses lèvres s'appuyaient sur le front moite et elles murmuraient :

– Repose-toi, mon chéri... Demain, tu iras mieux...

Les paupières de Cyrille se soulevèrent, les beaux yeux bleus s'attachèrent sur M<sup>me</sup> de Courbarols. Ils étaient graves, profonds, pleins d'une ardente tendresse.

La voix faible glissa entre les lèvres qui s'entrouvraient péniblement :

– Maman, je vais mourir... Vous ne pleurerez pas... Un jour, vous viendrez me retrouver au ciel. Là-haut, je ne serai plus malade... et vous ne serez plus malheureuse...

Elle bégaya :

– Cyrille... mon petit !

Il essaya de parler encore, mais ne le put pas. Alors son regard enveloppa M<sup>me</sup> de Courbarols, comme s'il voulait fixer à jamais en son âme le souvenir du visage maternel. Puis les paupières bleuâtres s'abaissèrent, cachant les beaux yeux...

Elles ne se levèrent pas quand M. de Courbarols, puis Marcelle entrèrent. Elles restèrent immuablement closes pendant les heures qui suivirent. Dans ce chétif petit corps, la vie semblait s'acharner à demeurer. Cyrille vivait

encore quand vint la nuit...

M. de Courbarols et sa fille étaient restés presque constamment près de lui. Mais la comtesse ne semblait pas s'apercevoir de leur présence. Immobile, elle contemplait son enfant, avec une expression de désespoir qui eût profondément ému des cœurs moins endurcis que ceux de Thibaut et de Marcelle.

Le soir, vers dix heures, elle sortit cependant de sa prostration pour dire à son mari :

– Il est inutile que vous vous fatiguez à veiller, ainsi que Marcelle. Quand... quand le moment sera venu, je vous ferai prévenir.

Marcelle protesta :

– Mais, maman, nous ne voulons pas quitter le cher petit, ni vous-même, pauvre maman !

Et, d'un geste câlin, elle glissait son bras autour du cou de la comtesse.

M<sup>me</sup> de Courbarols s'écarta, d'un mouvement instinctif, en répliquant de sa voix brisée :

– Il n'a besoin que de moi... Seule, je l'aimais...

– Oh ! maman, que dites-vous ?

Thibaut intervint à son tour :

– Oui, que dites-vous, ma chère Paule ? Il me semble que ni l'un ni l'autre ne vous avons donné de motifs propres à vous faire douter de l'affection que nous portions à cet enfant, mon fils et le frère de Marcelle ?

– J'ai compris que vous ne l'aimiez pas... Il était chétif, malade... il ne vous faisait pas honneur. Eh bien ! laissez-moi seule près de lui. Je le désire.

M. de Courbarols essaya de protester encore. Mais elle répéta d'un ton décidé :

– Je le désire, Thibaut.

Il n'osa plus insister. Après avoir effleuré d'un baiser le front de l'enfant, qui ne bougea pas, il sortit avec sa fille.

Marcelle, une fois hors de l'appartement de sa belle-mère, dit avec colère :

– Vraiment, c'était bien la peine de rester toute la journée enfermés là, pour un tel résultat ? Êtes-vous satisfait, papa ?

Le comte dont la mine était très soucieuse, mâchonna en mordant sa moustache :

– Elle est très mal disposée pour nous. Je ne sais ce qu'on a pu lui dire... Tes inconséquences y sont sans doute pour beaucoup, Marcelle.

– Ah ! tant pis ! Je suis excédée de tout cela ! Pour lui plaire, je ne pouvais cependant pas m'emprisonner ici, vivre comme une nonne, sans distractions, sans toilettes ?

– Non... mais tu pouvais être moins frivole... et puis, aussi, ne pas faire parler défavorablement de toi, en te montrant si empressée à rechercher l'attention d'un personnage aussi compromettant que le maharajah de Bangore.

– C'est bien ! Mais qui vous dit qu'elle n'a pas appris aussi vos pertes au jeu... et tout le reste ? C'est très joli de rejeter les torts sur moi ! Mais je ne suis pas assez naïve pour ne pas m'apercevoir de bien des choses, et j'imagine que si ma sévère belle-mère en est instruite, elle ne doit pas précisément vous avoir en haute estime !

Il bégaya :

– Marcelle, je te prie de te taire !

– Soit ! Mais ne faites pas de moi un bouc émissaire. Quand je voulais me distraire, avoir les parures qui me plaisaient, vous étiez le premier à m’indiquer le moyen de leurrer ma belle-mère. Maintenant qu’elle paraît y voir plus clair, vous semblez vouloir rejeter toute responsabilité. Ah ! non, par exemple ! J’ai suivi vos conseils, vos exemples, et voilà tout ! Donc, c’est votre affaire de nous sortir de là !

Tandis que Thibaut se voyait ainsi tenir tête par sa digne fille, M<sup>me</sup> de Courbarols commençait sa veillée douloureuse. Elle la faisait avec sa cousine, M<sup>me</sup> de Septchamps, qu’elle aimait beaucoup, et un vieux prêtre très tendrement attaché à Cyrille, qu’il avait préparé à sa première communion.

L’enfant restait immobile, les yeux clos. La douce lueur d’une veilleuse éclairait son visage si pâle, qui semblait aminci encore. Vers minuit, ses paupières se soulevèrent, ses yeux s’attachèrent sur M<sup>me</sup> de Courbarols.

Elle se leva, se pencha vers lui, approcha son

visage de celui de l'enfant.

– Cyrille ! Mon chéri !

Puis l'enfant eut une convulsion. Et tandis que M<sup>me</sup> de Courbarols le serrait entre ses bras, il rendit le dernier soupir.

Quand Thibaut se réveilla, le lendemain matin, le valet de chambre lui apprit la mort de son fils.

Il s'écria :

– Comment ne m'a-t-on pas averti plus tôt ?

– Je l'ignore, monsieur le comte. M<sup>me</sup> la comtesse vient seulement d'en donner l'ordre.

M. de Courbarols s'habilla rapidement et gagna la chambre de son fils.

Cyrille, tout vêtu de blanc, reposait sur son lit, les mains croisées autour d'un crucifix. Sa figure, chétive et souffrante pendant sa vie, surtout en ces derniers mois, s'était détendue et semblait admirablement paisible et reposée, sous la tremblante lueur des bougies allumées pour lui.

Au chevet du lit était agenouillée la comtesse, le front entre ses mains. Elle n'entendit pas entrer

son mari. Quand Thibaut fut près d'elle, il lui toucha légèrement l'épaule. Elle tressaillit, leva la tête et dit d'une voix morne :

– Ah ! c'est vous !

Il retint avec peine un mouvement de surprise devant ce visage qui semblait devenu subitement celui d'une vieille femme.

Puis il dit, d'une voix qu'il sut rendre émue :

– Ma pauvre Paule ! Notre Cyrille ! C'est donc fini ?

Ses mains s'étendaient pour prendre celles de sa femme.

Sans paraître voir ce mouvement, la comtesse dit de la même voix sans timbre :

– Il est mort à minuit.

– Pauvre cher petit !

Et, se penchant, Thibaut approcha ses lèvres du front de son fils. Puis, en se redressant, il demanda, prenant d'un geste tendre cette main qui ne lui était pas tendue :

– Mais pourquoi, mon amie, ne m'avez-vous

pas envoyé chercher, comme il était convenu, afin que j'assiste aux derniers moments du pauvre petit ?

– Cela s'est fait très vite. Je n'ai pas eu le temps... Et après, il était inutile de vous déranger. Avec l'abbé Sabreuil et Germaine, j'ai...

Un sanglot la suffoqua.

Le comte l'entoura de ses bras.

– Ma pauvre amie ! Je devais être là, au contraire, pour vous aider, vous soutenir...

Elle se dégagea d'un mouvement sec. Ses yeux sans larmes s'attachèrent au visage faussement ému pendant un moment. Puis elle dit froidement :

– Ne vous donnez pas la peine de jouer ce rôle, Thibaut. Je sais à quoi m'en tenir au sujet de vos sentiments pour Cyrille.

Il balbutia :

– Que voulez-vous dire ?

– Jamais vous n'avez aimé cet enfant. Et pour moi-même, jamais vous n'avez eu l'affection que

vous prétendiez me porter.

– Paule ! En vérité...

– Laissons ce sujet, devant le lit de mort du cher petit ange. Je voulais seulement vous montrer qu'il est inutile de feindre un chagrin que vous n'éprouvez pas. Il vous reste maintenant à vous occuper de... de la cérémonie funèbre et de la sépulture.

Elle parlait avec un calme apparent, que démentaient les frissons qui la secouaient de temps à autre. En face d'elle, Thibaut, voyant son hypocrisie dévoilée, semblait avoir momentanément perdu son sang-froid.

La comtesse poursuivit :

– Je désire que les obsèques soient relativement simples. Après cela, « il » sera porté à Courbarols, pour être inhumé près de ses petites sœurs.

Une lueur de vive contrariété passa dans le regard de Thibaut.

– À Courbarols ? Je pensais que vous aimeriez mieux l'avoir à Paris... au Père-Lachaise, par

exemple. Nous ferions construire un caveau. Ainsi, vous pourriez vous y rendre plus souvent... Tandis qu'à Courbarols...

– Tous ses ancêtres y reposent. Mes petites filles sont là aussi, et leur père... Maintenant, il m'importera peu de vivre ici ou là. J'irai m'installer à Courbarols, voilà tout.

– Vous installer à Courbarols ? Vous n'y songez pas !

– J'y songe parfaitement. D'ailleurs, nous discuterons cela plus tard, si vous le voulez bien, car ce n'est ni le lieu ni le moment.

Et, se détournant, elle s'agenouilla de nouveau près du lit mortuaire.

Thibaut se retira en proie à une inquiétude fortement mêlée d'irritation.

Sa femme commençait à y voir vraiment trop clair ! Comment en était-elle arrivée là ? Est-ce que, par hasard, Hilarine aurait déjà travaillé de ce côté ?

Ou bien, encore, Germaine de Septchamps aurait-elle desservi près de sa cousine Thibaut et

Marcelle, en lui rapportant des bavardages de cercle, de salon, au sujet de l'un et de l'autre ? Elle y avait intérêt, étant l'héritière naturelle de la comtesse, une fois Cyrille disparu. De plus, il n'avait jamais existé de sympathie entre elle et le mari de sa parente.

Puis, il fallait reconnaître que Marcelle s'était montrée fort imprudente, en laissant trop bien voir le fond de frivolité, d'égoïsme qu'elle avait su dissimuler longtemps à sa trop confiante belle-mère.

Lui-même avait eu des maladresses... par exemple quand il couvrait les mensonges de Marcelle, à propos des dépenses de toilette très exagérées que faisait la jeune fille.

Enfin, il était impossible de se dissimuler que ses affaires allaient mal, très mal ! Et ce Sangram qui ne donnait pas signe de vie ! En ruminant ces pensées très sombres, M. de Courbarols revenait à sa chambre, quand, dans un corridor, il croisa Marcelle.

La jeune fille était en peignoir rose, garni d'élégantes broderies. Tranquillement, elle offrit

son front au baiser de son père, en demandant :

– Eh bien ! il paraît que c'est fini ?

– Oui... Mais tu n'es pas encore habillée ? Il faut te dépêcher d'aller là-bas. Dis donc, ma petite, je te préviens qu'« elle » est persuadée que nous n'avons jamais eu d'affection pour elle, ni pour Cyrille.

– Vraiment ? D'où cela lui vient-il ?

– Je l'ignore. Mais il faut essayer de lui faire changer d'avis. C'est ton affaire. Tâche d'être adroite. Et puis, figure-toi qu'elle veut faire porter le corps de Cyrille à Courbarols et demeurer elle-même là-bas, à perpétuité !

– Demeurer à Courbarols ! Ah ! bien, par exemple ! Il ne faudra pas, en tout cas, qu'elle compte sur moi pour lui tenir compagnie !

– Cependant, tu y serais obligée, si elle ne renonçait pas à cette idée... Il est indispensable que nous l'entourions, que nous ne laissions pénétrer près d'elle aucune influence dangereuse. M<sup>me</sup> de Septchamps est fort à craindre. Il faut donc qu'elle la voie le moins possible. À ce point

de vue, le séjour à Courbarols ne serait pas mauvais... Germaine, occupée de son intérieur, de ses enfants, et ayant sa résidence d'été à l'autre bout de la France, n'aurait pas le loisir de venir la voir. Nous pourrions, donc, tous deux, travailler à reprendre notre influence sur elle. Mais, d'autre part... Courbarols... j'aimerais mieux autre chose.

– Ah ! moi aussi ! Pensez-vous qu'il n'y a pas moyen de la faire changer d'avis ?

– Je crains que ce ne soit impossible pour le moment. Essaie encore, si tu veux... mais sans insister, pour ne pas la mécontenter. Maintenant, va vite près d'elle. Tu devrais y être déjà, et elle va trouver étonnant que tu tardes tant.

Marcelle s'en alla prestement vers sa chambre. Une demi-heure plus tard, elle venait s'agenouiller près de M<sup>me</sup> de Courbarols, devant le lit où Cyrille semblait dormir.

La comtesse ne parut pas s'apercevoir de sa présence. Marcelle, les mains jointes, faisait mine de prier. En réalité, elle s'efforçait d'amener sous ses paupières des larmes un peu rebelles. Quand elle se sentit les yeux humides, l'habile

comédienne, étendant le bras, en entoura le cou de sa belle-mère, en murmurant d'une voix émue :

– Ah ! maman, notre pauvre petit ! C'est affreux ! Et vous ne m'avez pas appelée, cette nuit, pour que je l'embrasse une dernière fois, avant...

La voix lui manqua, s'étouffa dans un sanglot. Son visage s'appuyait contre celui de la comtesse, pâle et glacé.

M<sup>me</sup> de Courbarols s'écarta, en repoussant un peu sa belle-fille.

– Laisse-moi, Marcelle, Je désire être seule.

– Mais je suis votre fille, maman ! Je suis sa sœur !

– Par le sang, oui, mais non par le cœur.

– Maman, que me dites-vous là ?

– Tais-toi ! Ne mens pas, au moins, devant ce lit de mort ! Tu n'as jamais aimé ton frère. Le pauvre petit était souffrant, débile. Ton cœur égoïste le rejetait, secrètement. Il te fallait le monde, ses plaisirs. Eh bien ! va donc maintenant

préparer tes toilettes de deuil ! Tu trouveras là une occupation de ton goût. Et laisse-moi près de mon fils, que, seule ici, j'ai aimé.

Marcelle se redressa, blême, le visage contracté, en retenant avec peine les paroles de fureur qui lui montaient aux lèvres.

Elle bégaya :

– Vous êtes injuste ! Horriblement injuste !

De vraies larmes, cette fois – des larmes de rage – lui montaient aux yeux. Sans paraître l'entendre, M<sup>me</sup> de Courbarols revint à la contemplation de son fils. Alors, Marcelle, d'un pas saccadé, sortit de la pièce.

Au bout d'un moment, la comtesse se souleva et ses lèvres s'appuyèrent longuement sur le visage glacé de l'enfant.

Avec une tendresse passionnée, elle murmura :

– Oui, il n'y a que moi qui t'aime, mon chéri ! Rien que moi ! Et maintenant, je vais être toute seule... ô mon petit, mon petit !

### III

Quelques jours plus tard, quatre hommes portaient, de la gare au cimetière de Clamanches, un cercueil drapé de blanc. Une voiture suivait. Elle contenait M. de Courbarols, sa femme et sa fille, enveloppées de crêpes.

Des habitants de Clamanches, en assez grand nombre, étaient venus faire cortège à la dépouille mortelle du fils des châtelains. Parmi eux, on voyait Valérie Clomart, la mère de Mathieu, fermière de Cordibûche, avec beaucoup de fils d'argent dans ses cheveux bruns, mais cependant alerte et vigoureuse. Elle était accompagnée de Thérèse, sa seconde fille, qui venait d'épouser un cultivateur des environs et se trouvait aujourd'hui de passage à Clamanches.

Le convoi longea l'allée de tilleuls, entre les tombes des habitants défunts du village, et s'arrêta devant la vieille chapelle ogivale des

Courbarols.

La famille descendit de voiture. Les porteurs, relevant le drap, entrèrent dans la chapelle, à la suite du clergé, puis s'engagèrent dans l'escalier de la crypte.

Derrière eux s'avança la comtesse. D'un geste, elle avait refusé l'appui que lui offrait son mari, bien qu'elle marchât d'un pas chancelant, comme si elle avait peine à se soutenir.

Autour de la crypte, dans des cavités de pierre, s'alignaient les cercueils des Courbarols défunts depuis un siècle environ. Quand la place manquait, leurs restes allaient rejoindre ceux des ancêtres dans l'ossuaire placé face à l'entrée.

Comme on n'avait pas procédé depuis longtemps à ce transfert, une seule des sépultures restait libre. C'était celle qu'allait occuper Cyrille. Le cercueil, déposé sur des tréteaux, reçut une dernière bénédiction. Puis les porteurs le soulevèrent de nouveau et le firent glisser dans la cavité.

L'enfant de chœur tendit à M<sup>me</sup> de Courbarols

l'eau bénite. Elle aspergea d'un geste large, religieux, cette dernière demeure de son enfant. Puis elle tendit le goupillon à Thibaut et se retira au fond de la crypte, où son mari et sa belle-fille vinrent la rejoindre.

Alors, les gens qui avaient assisté à la cérémonie défilèrent devant le cercueil, en l'aspergeant, puis devant la famille... Ils saluaient, plus ou moins gauchement, serraient la main qu'on leur tendait ; quelques-uns prononcèrent des mots de condoléances, auxquels Thibaut répondit par un « merci » plein de componction.

Enfin, ce monde s'écoula et la comtesse resta seule avec son mari et Marcelle. Thibaut se pencha vers elle, avec cet air de tranquille persévérance qu'il avait adopté depuis quelques jours.

– Rentrons, maintenant, ma pauvre amie... Vous n'en pouvez plus...

Sans paraître l'entendre, elle se dirigea vers la sépulture nouvelle... En pliant les genoux, elle appuya son front contre le bois du cercueil et

demeura ainsi, un long moment, les épaules secouées de frissons.

Puis elle se releva, fit quelques pas, s'arrêta devant la sépulture voisine...

La plaque de cuivre apposée sur le cercueil portait ces mots :

Comte de COURBAROLS  
Aimery-Jacques-François

La comtesse demeura un moment absorbée, priant sans doute pour son premier mari. Puis elle avança encore et se trouva devant deux autres cercueils ; des petits cercueils d'enfant, ceux-là.

La plaque de cuivre indiquait les noms :

Isabelle-Marie-madeleine  
de COURBAROLS

Madeleine-Marie-Isabelle  
de COURBAROLS

Thibaut, qui semblait saisi d'un vif éternement, vint à sa femme et lui prit le bras.

– Ma chère Paule, venez, je vous en conjure !... Ne vous torturez pas davantage !

Sans une parole, elle sortit de la crypte, quitta la chapelle et monta dans la voiture qui attendait.

Marcelle, l'air grave et recueilli sous son voile, prit place près de sa belle-mère et M. de Courbarols s'assit en face d'elles.

L'après-midi était chaud, orageux. Au-dessus de la forêt s'amassait un lourd nuage noir, prometteur d'averses torrentielles.

Le trajet se fit dans le silence... Marcelle avait relevé son voile ; mais celui de M<sup>me</sup> de Courbarols restait baissé, bien que Thibaut eût fait observer :

– Vous allez étouffer là-dessous, ma chère amie.

Quand la voiture se fut arrêtée dans la cour du château, le comte aida sa femme à descendre.

Il entra avec elle dans le vestibule. Au bas de l'escalier, elle s'arrêta...

– Je vais me retirer dans mon appartement, Thibaut, et je ne descendrai pas pour dîner. Donc, je vous dis bonsoir.

– Vraiment, mon amie, vous feriez mieux de ne pas vous enfermer dans la solitude...

Elle l'interrompit d'une voix brisée :

– Ne comprenez-vous pas que je n'en puis plus ?

Elle était à bout, en effet... Et quand elle se trouva dans sa chambre, elle s'affaissa sur un fauteuil, sans connaissance.

\*

À Cordibûche, la fermière, ses deux brus et sa fille Pauline, une gentille brunette de quatorze ans, préparaient l'installation des deux Parisiennes qu'on attendait pour le lendemain.

La grande chambre à deux lits avait été

nettoyée à fond et Pauline avait pendu aux fenêtres des rideaux bien blancs.

Félicie, la femme de Pierre, l'aîné des Clomart, dressait deux petits lits pour les enfants, tandis que sa belle-sœur, Rose, femme de Luc, achevait de repasser les courtepointes de cretonne à grandes fleurs.

Mathieu, de temps à autre, venait inspecter les préparatifs... Il était un peu moins maigre, un peu moins pâle, et ses poumons malades entraient dans une voie d'amélioration véritable, disait le médecin.

Sa mère l'entourait de soins, veillait à ce qu'il ne se fatiguât pas. Cette tendresse maternelle, celle de ses sœurs, la forte affection de son père et de ses frères, aidaient puissamment à l'œuvre de guérison.

Les Parisiennes attendues arrivèrent le lendemain, dans l'après-midi... Mathieu et Pauline se trouvaient à la gare, avec la carriole. On embarqua sur celle-ci les bagages des voyageurs, on fit monter près de Mathieu, qui conduisait, Jeanne Brûlier et la petite Manette,

Lucie ayant déclaré qu'elle aimait beaucoup mieux faire la route à pied, avec Pauline et les deux autres enfants.

Chemin faisant, elle admirait le paysage, d'une sévère beauté, dont Pauline lui faisait les honneurs.

— Tenez, là-bas, mademoiselle, sur ce fond de sapins, c'est le château de Courbarols.

— Ah ! oui ! je connais la pauvre comtesse. Elle a été si bonne pour moi et pour M<sup>me</sup> Brûlier ! On a dû apporter ici le corps du petit Cyrille, ces jours derniers ?

— Oui, l'enterrement a eu lieu hier... M<sup>me</sup> la comtesse est au château, avec M. le comte et sa fille. La pauvre femme, quel malheur !

— Oui ! c'est affreux ! Son unique enfant !

— On nous a dit ce matin qu'elle était malade. Il n'y aurait rien d'étonnant à cela, après un pareil chagrin.

— Mais va-t-elle demeurer à Courbarols, maintenant ?

— On ne sait... Il me semble que M. le comte et

M<sup>lle</sup> de Courbarols ne doivent pas du tout y tenir. On dit qu'ils aiment la distraction, le mouvement... Et Courbarols, c'est triste, bien triste.

Au passage dans le village, Pauline montra à Lucie un vieux logis à la façade garnie d'une glycine et que précédait un petit jardin.

– C'est la maison que M<sup>lle</sup> Manon a eu en héritage de sa tante, M<sup>lle</sup> Greffier. Maintenant, elle est inhabitée. Depuis que Clélie, la vieille gardienne, est morte, c'est ma mère ou l'une de nous qui va nettoyer, aérer un peu. Vous avez connu M<sup>lle</sup> Manon, nous a dit Mathieu ?

– Mais oui, beaucoup... Et nous l'aimions tant !... Que lui est-il arrivé ?... C'est incroyable, cette disparition, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui !... Mais, ici, nous croyons tous que nous connaîtrons un jour ou l'autre le mot du mystère. Il paraît qu'elle était devenue bien belle ?

– Oh ! si belle ! On aurait difficilement trouvé quelqu'un pouvant lui être comparé. Et sa bonté

égalait sa beauté. Vous verrez quelle reconnaissance lui garde M<sup>me</sup> Brûlier ! Quant à moi, je ferais n'importe quoi pour elle, car elle a été mon aide, mon conseil, et m'a plus d'une fois fortifiée quand je me décourageais.

Cette déclaration, Lucie la répéta un peu plus tard, quand, après un cordial accueil, elle se trouva assise avec Jeanne et les enfants devant la grande table de la ferme, où Félicie avait préparé une collation.

Pamphile Clomart, le fermier, qui venait de rentrer des champs avec ses fils Joseph et Simon, fit observer :

– Elle était déjà pas ordinaire, il y a quatre ans. Ses yeux, ses cheveux étaient si beaux !... Puis elle était fameusement intelligente, la petite ! Qu'est-ce qu'elle a donc bien pu devenir ? Et si elle ne revient pas, qu'est-ce qu'on fera de sa maison ?

Valérie déclara d'un ton paisible :

– Elle reviendra. J'en ai l'idée, vois-tu, Pamphile. Et ça ne me trompe guère.

\*

Au bout de quelques jours, Jeanne et Lucie se trouvaient installées à la ferme comme si elles y avaient toujours habité.

Leurs hôtes les traitaient avec une cordiale simplicité. De leur côté, les Parisiennes, comme on les appelait, tenaient à aider ces excellentes gens et commençaient de s'initier au métier de fermière, pour lequel toutes deux se découvraient de grandes dispositions.

Quant à Manette et à ses aînés, ils vivaient dans le ravissement... Cette existence nouvelle, de bons compagnons de jeu en la personne des petits-enfants de Pamphile et de Valérie, voilà plus qu'il n'en fallait pour faire d'eux les êtres les plus heureux du monde.

Un matin, Valérie emmena Lucie au village pour faire quelques courses et aérer le logis de Manon.

À sa suite, la jeune ouvrière visita la vieille

maison ; bien vieille, en vérité, bien délabrée.

Les papiers moisissaient, les plafonds se fendaient, et Valérie montra à sa compagne des lames de parquets qui pourrissaient.

Une pénible impression d'abandon, de ruine, saisissait l'âme, devant ces pièces inhabitées depuis plusieurs années.

Lucie dit avec un petit frisson :

– C'est triste, ici.

Elle aida la fermière à ouvrir les fenêtres, à balayer, à essuyer... Tandis qu'elle frottait un bureau d'acajou, une photographie de Manon tomba d'un vieux buvard. Lucie la prit et l'examina longuement.

Valérie s'approcha d'elle.

– C'est M<sup>lle</sup> Manon ?... Je ne l'ai pas revue depuis ce temps-là... Est-ce que je la reconnaîtrais ?

– Oui, à cause du regard et de la chevelure... Les traits se sont formés, admirablement, depuis lors. Elle venait tous les ans ici ?

– Oui, aux vacances, avec sa tante, M<sup>lle</sup> Flore. La dernière année, il lui arriva un accident qui aurait pu être bien grave. Un tableau lui tomba sur la tête, au château.

– Elle allait au château ?... Pour amuser le petit garçon, m’a-t-elle dit ?

– Oui, c’est cela... Pauvre mignon, sa mère ne savait qu’imaginer pour le distraire un peu. M<sup>lle</sup> Manon était si gentille pour lui !... Aussi voulait-il qu’elle montât chaque jour au château.

– Elle était déjà tout dévouement et bonté, je le vois.

En causant, les deux femmes achevèrent leur besogne. Puis elles refermèrent les fenêtres et sortirent de la maison.

Elles gagnèrent la place sur laquelle s’élevait l’église, vieux bâtiment de la période romane, détérioré par le temps et par la main des hommes... Une automobile, arrêtée devant la voûte en plein cintre, attira leur attention. Valérie expliqua :

– C’est celle du château, je la reconnais bien.

M<sup>me</sup> la comtesse doit être à l'église.

Les deux femmes se dirigèrent vers une petite boutique de mercerie-épicerie, qui occupait le rez-de-chaussée d'une maison étroite et noire. Au moment où elles atteignaient le seuil, une femme en grand deuil y apparaissait, des paquets à la main.

Son voile était relevé, laissant voir le visage ravagé, les yeux douloureux de M<sup>me</sup> de Courbarols.

Lucie et la fermière saluèrent, et la première dit respectueusement :

– Bonjour, madame la comtesse.

Le regard de M<sup>me</sup> de Courbarols, surpris, s'attacha aux deux femmes, s'arrêta plus longtemps sur la jeune ouvrière...

Puis une exclamation s'échappa des lèvres de la comtesse :

– Vous, Lucie ? Voyons, je ne rêve pas ? Vous, ici ?

– Mais oui, madame. Je suis en vacances à Cordibûche, avec Jeanne Brûlier et les enfants.

– Par quel hasard ?... Vous connaissez quelqu'un, dans le pays ?

– Oui, madame, un des fils de M<sup>me</sup> Clomart, revenu de Paris où il se mourait de maladie et de misère.

– Ah ! oui, je me souviens que vous m'en avez parlé, naguère !... Eh bien, ma bonne petite Lucie, il faudra monter un de ces jours au château, avec M<sup>me</sup> Brûlier et les petits, pour me conter cela plus en détail. Demain, voulez-vous ?... En ce moment, je suis un peu moins souffrante, il faut en profiter.

– Demain, bien volontiers, madame la comtesse, si nous ne devons pas vous déranger.

– Non, pas du tout. J'aurai plaisir au contraire à vous revoir. Toujours pas de nouvelles de Manon ?

– Toujours rien, madame.

– Étrange ! Eh bien ! à demain, ma chère enfant.

Et, prenant congé des deux femmes avec une bienveillance triste, M<sup>me</sup> de Courbarols regagna

sa voiture.

Valérie et sa compagne, leurs achats terminés, reprirent le chemin de Cordibûche... Au passage, le facteur, venant d'une route transversale, remit deux lettres à la fermière.

– Ça m'évitera d'aller jusque chez vous, madame Clomart.

Il s'éloigna, tandis que les deux femmes continuaient leur route.

Valérie jeta les yeux sur la suscription des enveloppes.

– En voilà une pour vous, Lucie. Celle-ci est pour moi... de Paris. Je me demande qui... Nous verrons cela tout à l'heure.

Et elle glissa la lettre dans la poche de son tablier. Une vive rougeur était montée au visage de Lucie, quand elle eut jeté les yeux sur l'enveloppe qu'elle tenait entre ses mains.

Cette petite écriture peu lisible, elle la reconnaissait. C'était celle d'Achille Broquerel.

Le jour du départ de ses voisines, Achille les avait accompagnées à la gare. Et il avait

demandé, en s'adressant plus particulièrement à Lucie :

– Vous m'écrirez pour me dire comment vous avez fait le voyage et si vous vous plaisez, là-bas ?

Jeanne répondit :

– Mais bien sûr, nous n'y manquerons pas ! Et, en retour, vous nous donnerez des nouvelles de Paris, monsieur Achille.

Quelques jours après l'arrivée à Cordibûche, la veuve dit à sa compagne :

– Ma petite, c'est vous qui tiendrez la plume, pour cette fois-ci.

Et, malicieusement, elle ajouta :

– Je sais que cela ne vous déplaira pas.

Sans se faire prier, Lucie écrivit une lettre assez longue, donnant beaucoup de détails sur la ferme et ses habitants. Tout à la fin, elle disait : « Ne viendrez-vous pas juger par vous-même comme ce pays est beau et comme les Clomart sont de braves gens ? Vous nous feriez à tous tant de plaisir ! »

C'était à cette lettre que répondait aujourd'hui Achille.

Aussitôt arrivée à la ferme, Lucie prit connaissance de la missive. Le jeune homme disait qu'il s'ennuyait beaucoup, depuis que ses aimables voisines n'étaient plus là.

« J'aimais tant à vous rencontrer, mademoiselle Lucie ! Quand j'étais dans mes jours noirs, un regard, un sourire de vous me réconfortaient. Je vais peut-être me décider à demander un congé de quinze jours, afin d'aller vous faire là-bas une petite visite. Mais je ne l'aurai sans doute pas tout de suite, car le premier commis part en vacances et je dois le remplacer en partie.

« Enfin, on s'arrangera tout de même, n'est-ce pas, car vous n'êtes plus près de quitter Cordibûche ? Jusqu'en octobre, c'est la morte-saison et vous êtes mieux là qu'à Paris. Il n'y a que moi qui trouve le temps long. Mais je vais tâcher de le raccourcir par un petit séjour dans le Jura.

« Je vous charge, mademoiselle Lucie, d'embrasser pour moi les petits, qui me manquent bien aussi. J'envoie mes plus sincères amitiés à M<sup>me</sup> Brûlier, un bon souvenir à Mathieu Clomart, et je vous prie de croire, mademoiselle, au souvenir bien profond que je vous garde.

« Votre tout dévoué.

« ACHILLE BROQUEREL. »

Tandis que Lucie, radieuse, allait montrer cette lettre à Jeanne, M<sup>me</sup> Clomart, s'étant assise dans la cuisine pour se reposer, car elle commençait à se fatiguer plus vite maintenant, sortait de sa poche la lettre à elle adressée, la décachetait et lisait.

À mesure qu'elle avançait dans cette lecture, la stupéfaction se faisait plus vive sur sa physionomie.

Sa fille Pauline et Félicie, l'aînée de ses belles-filles, qui vaquaient aux préparatifs du repas, jetaient vers elle des regards un peu curieux.

Mais aucune parole ne s'échappa de ses lèvres.

Quand elle eut fini de lire les quatre pages d'écriture serrée, elle plia les feuillets, se leva et se dirigea vers le jardin potager, où travaillait Pamphile.

Un peu après ils revenaient tous deux. Dans la salle, Valérie prépara l'écritoire, du papier à lettres, et s'installa devant la table. Penché vers elle, son mari lui donnait sans doute, à voix basse, des conseils pour la rédaction de l'épître qu'elle écrivait. Quand ce fut fait et l'enveloppe dûment cachetée, le fermier la mit dans sa poche et retourna au travail.

Pendant le repas, sa femme et lui parurent distraits, préoccupés. Dans l'après-midi, Pamphile, confiant à son fils Joseph le soin de continuer la besogne commencée dans le jardin, se rendit au village et glissa lui-même dans la boîte la lettre écrite par Valérie.

## IV

Au château, la vie s'écoulait très morne, très mélancolique. En dépit des habiles efforts de son mari et de sa belle-fille, la comtesse s'obstinait à ne pas quitter Courbarols.

Marcelle objectait :

– Vous vous ruinerez la santé, pauvre maman ! Cette demeure est triste, humide – un vrai tombeau !

– Que m'importe ! Maintenant, je ne tiens plus à la vie. Ma seule consolation est d'être près du tombeau de mon petit Cyrille.

Le comte disait alors :

– C'est pourquoi je désirais que le lieu de sépulture fût à Paris, où vous auriez pu demeurer en toute saison. Tandis qu'ici, quand finira l'automne, vous vous verrez obligée de partir.

– Aucunement. Je compte passer l'hiver à

Courbarols.

– Passer l’hiver à Courbarols ! Mais c’est impraticable ! Le climat est très rude et ce vieux château impossible à chauffer. Ce serait la mort que vous chercheriez là, Paule !

– Je ne la cherche pas, mais je ne la crains pas. J’ai voulu que Cyrille reposât près de ses ancêtres. Maintenant, je n’aurai pas d’autre résidence que celle-ci. Je ferai installer des poêles, on allumera de grands feux... enfin, je m’arrangerai ! Mais il est bien entendu que Marcelle et vous n’êtes aucunement obligés de rester ici cet hiver.

Avec un touchant ensemble, le père et la fille protestèrent :

– Nous ne vous laisserons pas seule ! Ce n’est pas pour nous que nous parlions, mais seulement à cause de vous, dont la santé est si délicate. Du moment où vous voulez essayer cet hivernage, nous serons là, près de vous, pour vous soigner et vous aider à supporter ces jours de tristesse.

Quand, après cette conversation, M. de

Courbarols et Marcelle se retrouvèrent seuls, dans le salon-fumoir aménagé près de la chambre de Thibaut, la jeune fille éclata :

– Nous voilà bien ! Passer l’hiver ici ! Plutôt mourir tout de suite. Il faut absolument lui faire changer d’avis, papa ! En vérité, c’est bien la peine de tant nous évertuer, depuis la mort de Cyrille, pour l’entourer d’attentions ! Elle reste complètement indifférente à notre égard, et je crains fort que nous ne puissions la faire revenir de ses préventions contre nous. Alors, si c’est pour rien que nous devons nous ennuyer ici, pendant des mois... non, ce serait trop fort !

– De la patience, mon enfant, je t’en prie ! de la patience et de l’adresse. Agis près d’elle de façon discrète, témoigne-lui de la sollicitude, mais sans appuyer. Montre-toi sérieuse, pieuse, comme si la mort de Cyrille t’avait changée, transformée. Je crois que, peu à peu, tu arriveras à reprendre son affection, qui n’a plus à se reporter sur personne, dans cette solitude.

– Soit, je ferai mon possible. Mais quant à rester l’hiver ici... Ah ! papa, autant vaudrait me

mettre tout de suite dans le tombeau !

– J’espère que, d’ici-là, nous trouverons un moyen. Car, pas plus que toi, je ne me soucie de celle saison d’hiver !

– Déjà, l’été, c’est abominable... surtout par ce temps-là !

Il pleuvait, en effet, depuis le matin. La grande pièce meublée de chêne était sombre, d’autant plus que la grosse tour du château, à gauche, faisait ombre sur les fenêtres.

Marcelle, très nerveuse, allait et venait à travers le salon.

Elle s’arrêta près de son père qui allumait un cigare.

– Dites donc, papa, c’est dommage que la fameuse Dame rouge n’existe pas réellement. Elle nous rendrait bien service, en venant inquiéter ma belle-mère.

Le comte leva les épaules.

– Paule ne croit, pas plus que moi, à toutes ces histoires-là !

– Oh ! elle est plus impressionnable que vous, papa, et je crois qu'un logis hanté par une personne d'aussi mauvais renom ne lui plairait plus guère.

Thibaut eut un nouveau haussement d'épaules, en répliquant :

– Puisque la Dame rouge n'existe pas, il n'y a rien à faire de ce côté. Mieux vaut, ma chère, compter sur notre seule habileté.

\*

Quelques jours plus tard, conformément à l'invitation faite par M<sup>me</sup> de Courbarols, Lucie et Jeanne montèrent au château, avec les enfants.

Le domestique avait sans doute reçu des instructions à leur sujet, car il les introduisit aussitôt près de la comtesse.

M<sup>me</sup> de Courbarols se tenait dans ce grand salon orné de portraits où, quatre ans auparavant, Manon avait été reçue et s'était amusée avec Cyrille. Elle accueillit avec sa bonté habituelle les

deux jeunes femmes et fit servir un goûter aux enfants.

– Je regrette de ne pouvoir vous montrer le jardin, dit-elle. Mais je suis trop fatiguée aujourd’hui. Comme j’espère que vous reviendrez me voir, je vous y emmènerai cette fois-là, si je suis un peu mieux.

Au cours de cette visite, on parla encore de Manon, thème habituel pour tous ceux qui l’avaient intimement connue. Quand Lucie et Jeanne prirent congé, la comtesse leur dit :

– J’ai un grand plaisir à vous voir. Votre sympathie m’est bonne, car je sens que vous me comprenez. Revenez bientôt, j’en serai contente.

Elles le promirent et s’éloignèrent, fort satisfaites de l’accueil et très émues par la souffrance inguérissable qui se lisait sur la physionomie de la pauvre mère.

Comme elles passaient dans le vestibule, une femme vêtue de noir les croisa, en les dévisageant d’un coup d’œil rapide. C’était Hilarine, la femme de charge.

Quand M<sup>me</sup> Brûlier et Lucie eurent franchi le seuil, elle se dirigea vers un rond-point du parc, où M. de Courbarols lisait son journal en fumant.

De sa voix paisible, elle annonça :

– Deux femmes, deux voisines et amies de Manon, quand elle habitait Paris, sortent de chez M<sup>me</sup> la comtesse.

Thibaut sursauta, les yeux égarés.

– Vous dites ?

– Ce sont ces deux ouvrières que Madame secourait et qui sont venues quelquefois la voir à Paris, en ces derniers temps, pour savoir des nouvelles de M. Cyrille.

– Ah ! oui, en effet ! Vous m’avez appris cela. Elles parlaient souvent avec ma femme de Manon, de sa disparition ?

– Oui, Monsieur le comte.

– Il a fallu que vous écoutiez aux portes pour savoir cela, Hilarine ?

– On fait ce qu’il faut, Monsieur le comte.

– Évidemment. Mais ces femmes ? Comment

sont-elles ici ? Pourquoi viennent-elles voir la comtesse ?

– Cela, je l’ignore encore, car je n’ai connu leur présence que tout à l’heure, au moment où elles quittaient le château. Mais je le saurai, Monsieur le comte peut en être certain.

– Je me fie à votre habileté, Hilarine. J’espère qu’elles ne sont pas venues annoncer à ma femme quelque nouvelle... désagréable pour nous. Par exemple que Manon est retrouvée...

La femme de charge, les yeux plantés dans ceux de son maître, dit lentement :

– Peut-elle donc être retrouvée ?

Thibaut tressaillit.

– Hilarine, vous vous faites des idées tout à fait fausses ! Vous vous imaginez que c’est moi, que c’est moi, que c’est Sangram qui l’a fait disparaître, en la... supprimant ? Or, je vous affirme qu’il n’en est rien ! Bien au contraire, Sangram est parti à sa recherche, parce qu’il craint tout, pour nous, de celui qui la tient en son pouvoir.

– Ah ! Monsieur connaît celui-là ? En ce cas, oui, Monsieur peut craindre qu'un jour ou l'autre elle ne reparaisse sur son chemin.

– En effet, le danger est là, toujours.

– M. Sangram a-t-il retrouvé sa piste ?

– Oui. Mais je n'ai plus de nouvelles de lui depuis un certain temps. Et j'en suis fort inquiet.

Hilarine dit avec une sorte de petit rire sardonique :

– Il a toujours si bien réussi dans ce qu'il a entrepris contre elle ! S'il continue d'avoir aussi peu de chance, Monsieur le comte n'est pas près d'être tranquilisé au sujet de la jeune personne !

– J'espère qu'il réussira, cette fois. Mais je voudrais bien avoir de ses nouvelles.

« Donc, Hilarine, pour en revenir à votre communication de tout à l'heure, je compte sur vous au sujet de ces deux personnes dont je ne m'explique pas la visite à ma femme.

– Ce motif, j'arriverai à le connaître, je le répète à Monsieur le comte. Et j'espère qu'en retour Monsieur voudra bien se souvenir que mon

fils va se marier, que la vie est difficile, aujourd'hui...

Une contraction nerveuse tira le visage de Thibaut, qui avait vieilli, depuis quelques mois.

– Oui, oui, Hilarine... certainement, je n'oublierai pas. D'ailleurs jusqu'ici j'ai toujours satisfait à vos demandes... un peu exagérées parfois, reconnaissez-le ?

– Mais pas du tout, Monsieur le comte. C'est que je risquais gros, en entrant dans cette affaire-là. Voilà ce qu'il faut bien voir... et que Monsieur ne paraît pas toujours comprendre.

« Ça m'était dur, aussi d'agir contre M<sup>me</sup> la comtesse, qui avait toujours été bonne pour moi. Je l'ai fait tout de même, à cause de l'argent, car j'en voulais beaucoup pour mon fils. Alors, ayant marché sur ce scrupule-là, je n'en ai plus d'autres et je suis à qui me paie... largement.

Ayant ainsi prononcé, avec un calme cynisme, cette profession de foi, la digne personne se mit à rouler entre ses doigts les cordons de son tablier de mérinos, en continuant de regarder

paisiblement M. de Courbarols.

Thibaut avait blêmi. D'une voix agitée, il répliqua :

– Je ne vous ai jamais rien refusé, Hilarine, convenez-en ?

– Pas refusé, en effet... mais Monsieur le comte marchande, et c'est désagréable pour moi, qui sais ce qu'on me donnerait, par ailleurs, en échange de certaines révélations...

Il l'interrompt hâtivement, les lèvres tremblantes :

– Allons, ne soyez pas aussi susceptible, Hilarine ! Pour vous contenter, je ne ferai plus désormais aucune remarque de ce genre. Mais n'en profitez pas pour être trop exigeante. Ma situation est fort difficile, vous devez le comprendre. Si la fortune était à moi, je vous en donnerais une bonne partie, sans me faire prier, je vous assure ! Mais il n'en est rien, hélas ! Déjà, pour vous satisfaire, j'ai dû y faire des brèches que je n'ai pu ensuite combler. Vous voyez donc que je dois agir avec précaution.

Impassible, Hilarine répliqua :

– Cela ne me regarde pas, Monsieur le comte. Je demande simplement ce qui m'est dû, en retour du service que j'ai rendu autrefois à Monsieur. Quant à la façon dont Monsieur se procure ces sommes, je n'ai pas à m'en occuper.

Et, très dignement, Hilarine s'éloigna dans la direction du château.

Le comte, accablé, la suivait d'un regard chargé de colère et de haine. Puis, en passant la main sur son front, il murmura :

« Ah ! si Sangram était là ! Je lui dirais de me débarrasser au plus tôt de cette créature, quelque risque que nous courrions !

« Elle est, pour nous, plus dangereuse que tout ! Car elle n'ignore pas, certainement, que je m'embourbe dans de terribles embarras financiers... elle voit ma femme se détacher de Marcelle et de moi. Alors, un de ces jours, elle s'en ira vers Paule, qui détient la fortune, et, en retour d'une grosse somme, elle lui dira tout... tout !

« Ah ! oui, il faut qu'elle disparaisse ! Dès que Sangram sera revenu, nous verrons. Il connaît de bons moyens, lui, des moyens qui ne laissent pas de traces. »

Thibaut se leva, en chancelant un peu sur ses jambes tremblantes. À pas lents, il revint au château, dont la façade sombre, située au midi de ce côté, était éclairée par un ardent soleil d'août.

Le regard du comte s'attarda un moment sur la masse énorme et noire du donjon, en partie recouverte d'un lierre épais sur lequel se jouait la lumière.

Thibaut songeait :

« Il y a des souterrains, là-dessous, des galeries, à demi éboulées, prétend-on. Si on pouvait la faire disparaître là. On raconterait une histoire à son fils... Sangram pourra voir cela. Pourvu qu'il revienne ! »

Comme M. de Courbarols atteignait la porte vitrée ouvrant sur le vestibule, il vit s'approcher Hilarine, un papier à la main.

— Que Monsieur le comte m'excuse, mais j'ai

oublié de lui montrer ceci. Que Monsieur veuille bien le lire. C'est la copie d'un papier que j'ai confié sous enveloppe cachetée à un notaire de Paris, et qu'il doit remettre à mon fils au cas où il m'arriverait un accident.

M. de Courbarols saisit la feuille d'une main tremblante et lut :

« Mon cher Adrien,

« Si je meurs ou si je disparaïs pendant que je suis au service du comte Thibaut de Courbarols, fais faire une enquête sérieuse, car il a intérêt à se débarrasser de moi, ayant autrefois commis un crime dont j'ai été le témoin. Je joins à ce papier le récit de tout ce que j'ai vu, entendu et compris.

« Ta mère affectionnée,

« HILARINE GERBIER. »

Thibaut eut une exclamation rauque, en froissant le papier entre ses mains contractées.

Il bégaya :

– Qu'est-ce que cela signifie, Hilarine ?  
Comment vous permettez-vous ces soupçons ?

– Il vaut mieux prendre des précautions.  
Monsieur le comte. Le diable tente quelquefois  
les gens. Comme cela, Monsieur saura mieux  
résister, s'il lui vient de mauvaises idées.

Elle dardait ses yeux clairs et sardoniques sur  
le comte, qui essayait de faire bonne contenance.

– C'est ridicule, Hilarine ! Et cette plaisanterie  
peut avoir des conséquences très graves ! Qu'il  
vous arrive un accident, par exemple, ou bien que  
vous mouriez subitement, d'une congestion ou  
d'autre chose, votre fils, en lisant cela,  
s'imaginera... des choses inouïes,  
invraisemblables.

– C'est un risque de plus que Monsieur le  
comte devra ajouter à ceux qu'il court déjà.

– Mais vous n'y pensez pas, Hilarine ! C'est  
effrayant, cette épée suspendue sur ma tête ! Je ne  
pourrai plus vivre ! Chaque fois que je vous  
verrai tant soit peu malade, ou fatiguée, je  
tremblerai. Non, c'est impossible ! Vous n'avez

pas songé aux conséquences terribles que pourraient avoir pour moi ces quelques lignes !

– Avant tout, je me préserve, Monsieur le comte, car je sais comme l’ami de Monsieur... et Monsieur lui-même s’arrangent pour supprimer ce qui les gêne.

Il balbutia :

– Mais... mais vous ne me gênez pas du tout... au contraire, vous me rendez toujours service.

Elle eut un rire silencieux.

– Je sais bien que Monsieur le comte ne me croit pas aussi bête que ça... et il a raison. À mon âge, après avoir vu ce que j’ai vu, on a de l’expérience, heureusement !

Il leva les épaules, en murmurant, les lèvres blêmes :

– C’est idiot ! Idiot !

Ses doigts serraient le papier nerveusement.

Il gagna son fumoir et s’affaissa sur un fauteuil, en songeant, tout frissonnant :

« Voilà le pire de tout ! Ce n’est plus une vie

que je vais avoir ! Ah ! malédiction ! Et je suis seul, seul contre cette femme, qui me trahira au premier moment, si elle y voit son intérêt ! »

\*

Le soir de ce jour, pendant le repas, Pamphile Clomart annonça :

– J’ai une nouvelle à vous apprendre.

Des yeux attentifs et curieux se tournèrent vers lui. Pierre, l’aîné, demanda :

– Quoi donc, père ?

– La maison de M<sup>lle</sup> Manon est louée.

Des exclamations s’élevèrent :

– La maison de M<sup>lle</sup> Manon ? Comment ça ? À qui ?

– Voilà. Un notaire de Besançon a écrit, ces temps derniers, en disant qu’il savait que c’était ma femme qui s’occupait de cette maison, en l’absence de la propriétaire.

Luc, le fils cadet, s'informa :

– Comment l'a-t-il su ?

Avec une pointe d'impatience, le père répondit :

– Ça, je l'ignore, car il ne me le dit pas. Donc, voici l'affaire : à une de ses clientes, malade, les médecins ont recommandé la solitude, le bon air, dans un endroit tranquille. Lui, le notaire, qui connaît le pays, et la maison, probablement, a pensé tout de suite à celle-ci et s'est informé près de nous si on la louerait, pour deux ou trois mois.

Pierre fit observer :

– Mais nous n'avons pas le droit de le faire en l'absence de M<sup>lle</sup> Manon, il me semble ?

– Le notaire m'a dit que cela pourrait s'arranger quand même.

Lucie déclara :

– Et puis, ce n'est pas M<sup>lle</sup> Manon qui vous fera des ennuis, du moment où vous agissez au mieux de ses intérêts.

– C'est ce que j'ai pensé. Quelques billets de

cent francs ne lui seront peut-être pas désagréables. Et, en outre, elle aura rendu service à une malade.

Félicie demanda :

— Qu'est-ce qu'elle a, cette dame ? Savez-vous, père ? Est-elle jeune ou vieille, d'abord ?

— Jeune, plutôt, d'après ce que dit le notaire. Quant à sa maladie, je ne sais trop... quelque chose au cerveau, je crois.

— Est-elle mariée ? Veuve ?

— Je l'ignore. Elle s'appelle M<sup>me</sup> Florent, voilà tout ce que je sais.

Jeanne Brûlier s'informa :

— D'où vient-elle, monsieur Clomart ?

— De Paris, madame.

Et, comme prévenant une objection, il ajouta :

— Elle a probablement habité Besançon avant, c'est comme cela que le notaire la connaît.

Pierre conclut, en attaquant les choux déposés sur son assiette :

– Enfin, on ne sait guère qui c’est, pour le moment. Nous verrons, quand elle sera là.

Le lendemain, Valérie se rendit au logis de Manon, pour le préparer en vue de l’arrivée de l’étrangère, annoncée pour l’un des derniers jours de la semaine ! Avec l’aide de ses brus et de Lucie, elle frotta, astiqua, secoua énergiquement. Joseph et Simon, ses deux plus jeunes fils, avaient la charge de faire le jardin, laissé fort à l’abandon. Ainsi, tout était prêt, quand, au jour dit, une automobile amena, vers le soir, M<sup>me</sup> Florent dans son nouveau logis.

Valérie s’y trouvait depuis deux heures déjà et, en attendant de l’accueillir, préparait le dîner. Quand elle rentra, des questions l’assaillirent.

– Comment est-elle, maman ? Est-ce une personne bien ?

Elle répondit paisiblement :

– Une personne très bien.

– Jeune ?

– Mais oui. Seulement, elle a eu un accident et elle est défigurée ; aussi porte-t-elle toujours un

voile épais, qui ne permet pas de voir son visage.

Félicie s'informa :

– A-t-elle amené une servante ?

– Oui, et aussi un domestique, un garçon qui a le type étranger, mais qui paraît très comme il faut.

Pierre demanda :

– Alors, ce monde-là vous fait bonne impression, maman ?

– Excellente impression.

– Tout est donc pour le mieux, en ce cas, et M<sup>lle</sup> Manon ne vous fera pas de reproches, en recevant le prix de la location – si jamais elle revient, la pauvre !

Lucie soupira :

– Hélas !

Dans la pénombre de la salle, le fermier et sa femme échangèrent un regard et sourirent doucement.

## V

À la suite d'une enquête faite au-dehors et d'une seconde visite de Lucie et de Jeanne au château, Hilarine, en usant de moyens à elle familiers, dont le plus simple consistait à écouter aux portes, avait pu rassurer son maître au sujet des deux femmes. Elles avaient bien connu Manon, elles en parlaient toujours avec la comtesse, mais elles ignoraient absolument ce qu'elle était devenue.

Ses inquiétudes calmées de ce côté, M. de Courbarols n'en pensait que davantage au silence inquiétant de Sangram, à la terrible menace représentée par la femme de charge. Sous l'empire de tels soucis, sa santé s'altérait. Jusqu'alors, il avait conservé une apparence assez jeune. Mais, depuis quelque temps, les épaules s'affaissaient, le teint se plombait, les cheveux s'éclaircissaient et grisonnaient.

Concentrée dans son chagrin et détachée de cet homme qu'un instinct, plus encore que des preuves, lui faisait considérer comme suspect d'hypocrisie, M<sup>me</sup> de Courbarols ne s'apercevait pas de ce changement.

Quant à Marcelle, son égoïsme, si bien entretenu par son père, la rendait tout à fait aveugle pour ce qui n'était pas elle-même. D'ailleurs, elle se trouvait, à peu près constamment, d'une humeur massacrate.

En présence de sa belle-mère seulement, elle se contenait, montrait un air aimable, une sollicitude discrète. Mais quand elle se retrouvait avec M. de Courbarols, sa mauvaise humeur éclatait.

— C'est atroce, cette vie-là ! Je m'ennuie à mourir ! Trouvez donc un moyen pour décider maman à s'en aller ! Car, si cela continue, je vous avertis que je vais tomber malade !

Thibaut essayait de la calmer. Il lui faisait venir des livres, lui proposait des promenades. Mais, de tout cela, Marcelle, âme frivole, était vite lasse.

Un après-midi, en revenant d'une petite excursion à pied aux environs de Clamanches, le père et la fille traversèrent le village.

En passant devant la maison Grellier, M. de Courbarols jeta un coup d'œil sur la façade, où deux fenêtres étaient ouvertes, tandis que derrière les autres pendaient des rideaux très blancs.

Une légère inquiétude traversa le regard de Thibaut.

Avisant une vieille femme qui passait, en le saluant, il s'arrêta et demanda :

– Cette maison est-elle habitée, maintenant ?

– Oui, Monsieur le comte, elle est louée pour un peu de temps à une dame étrangère.

– Louée ? Mais par qui ? J'avais entendu dire que sa propriétaire avait disparu ?

– On le dit, oui. Mais le notaire s'est arrangé avec les fermiers de Cordibûche, qui avaient la garde de la maison.

– Qu'est-ce que cette dame ?

– Une personne malade, qui a besoin de

tranquillité. Elle s'appelle M<sup>me</sup> Florent et vient de Paris. On la voit aller à l'église, tous les jours, et puis quelquefois faire un petit tour aux environs. Mais elle a toujours la figure enveloppée dans un voile gris, à cause d'un accident qu'elle a eu.

– Et elle vit seule, là-dedans ?

– Non pas, Monsieur le comte, elle a deux domestiques : une servante, que personne n'a encore vue, et un homme, un grand garçon d'une trentaine d'années, qui a l'air d'un étranger, avec son teint brun, mais qui parle très bien le français, et qui est très poli, très convenable. Il raconte que sa maîtresse a été bien malheureuse, qu'elle est séparée de son mari, que sa santé est très mauvaise. Mais il espère qu'elle se remettra un peu ici.

« Valérie Clomart, la fermière de Cordibûche, qui va quelquefois chez cette dame, dit que c'est une personne tout à fait bien.

M. de Courbarols remercia la vieille femme de ses renseignements et continua sa route.

Marcelle lui demanda :

– Qu'est-ce que cette maison, à laquelle vous paraissez vous intéresser ?

– Elle appartenait autrefois à une demoiselle Grellier, qui la légua à sa nièce, cette Manon...

– Ah ! oui, celle que vous soupçonnez d'avoir été enlevée par Maun-Sing !

– En voyant ce logis habité de nouveau, j'ai pensé que sa propriétaire était peut-être revenue, clandestinement.

– Eh bien ! cette étrangère... si c'était elle ?

Thibaut eut peine à retenir un léger tressaillement.

Il dit d'une voix troublée :

– Je ne pense pas. À moins qu'elle ne se cache...

– Ce ne serait pas impossible ! Après la ruine des desseins de Maun-Sing, elle a pu se trouver seule, fort embarrassée, n'osant reparaître dans son ancien milieu. Alors, elle se sera réfugiée ici.

Le visage du comte frémit d'inquiétude.

– Dirais-tu vrai, Marcelle ? Mais en ce cas, les

fermiers de Cordibûche sauraient qui elle est ?

– C’est probable. Mais elle a pu acheter leur silence. Et, tenez, papa, j’y pense. La vieille femme a dit que le domestique avait le teint brun. Si c’était un Hindou ?

Thibaut essaya de sourire.

– Oh ! ton imagination va trop vite, ma petite ! Enfin, si cela t’amuse ! Il nous importe peu, d’ailleurs, que ce soit cette personne ou une autre.

Marcelle dit d’un ton de rancune :

– Non. Mais je la déteste, cette femme qu’« il » a peut-être aimée. Et je voudrais voir son visage, me rendre compte si elle est aussi belle qu’on me l’a dit.

– Ce sera difficile, puisqu’elle se cache... en admettant toujours que ce soit celle dont nous parlons.

– Voilà ce qu’il faudra que je sache absolument !

« J’ai envie de charger Hilarine de cette enquête. Elle est intelligente, habile...

Thibaut l'interrompit vivement :

– Non, ne parle pas de cela à Hilarine !

– Pourquoi donc ?

– Parce que... elle n'a déjà que trop de tendance à s'occuper de mille choses inutiles, au détriment de son ouvrage.

– Il est certain qu'elle mène tout, chez nous. Les autres domestiques s'en plaignent. Mais il faut bien passer quelque chose à une servante aussi ancienne et aussi dévouée.

– Évidemment. Toutefois, il convient de mettre de temps à autre une limite à son autorité.

« Pour ce qui est de cette étrangère, afin d'en avoir le cœur net, je verrai à me renseigner d'autre manière.

En dépit de son indifférence affectée, Thibaut rentra au château dans un état de très vive agitation intérieure.

Cette inconnue serait-elle vraiment Manon ? Rien d'impossible à cela.

Mais alors, quel danger ! Un jour ou l'autre,

elle pourrait revoir M<sup>me</sup> de Courbarols... et si Maun-Sing avait deviné quelque chose de la vérité... s'il lui en avait fait part...

Un peu de sueur perla au front du comte. Les yeux troublés, il allait et venait à travers la chambre. Sangram avait donc échoué ? Qu'était-il devenu ? Ce silence devenait de plus en plus inquiétant.

Un domestique, à ce moment, frappa à la porte et annonça :

– Une dame m'a prié de remettre ceci à Monsieur le comte et elle attend la réponse.

Il présentait à son maître le plateau sur lequel se trouvait une enveloppe.

Le comte la prit, la décacheta et en sortit un feuillet de papier sur lequel il lut ces mots :

« Je viens de la part de Sangram. »

Thibaut retint le cri de stupéfaction qui lui montait aux lèvres.

Il dit vivement :

– Faites entrer, Gustave, dans le salon gris.

Et, quelques instants après le domestique, il descendait à son tour et entra dans la pièce où venait d'être introduite la visiteuse. Celle-ci était une femme de belle taille, mince, d'allure élégante, vêtue d'un tailleur de drap noir.

Autour de son chapeau, très simple, s'enroulait un voile marron, épais, derrière lequel se dérobaient ses traits.

Le comte pensa aussitôt :

« Serait-ce la locataire de là-bas ? Mais alors, elle n'est pas celle que je craignais, puisqu'elle se recommande de Sangram. À moins que ce ne soit un subterfuge ? »

Il demanda, d'une voix un peu bégayante :

– Vous venez, madame, de la part de mon ami ?

Elle répondit en excellent français, mais avec un accent étranger :

– Oui, monsieur. Mais avant d'entamer ce que

j'ai à vous dire, permettez-moi de vous demander si nous sommes, ici, bien à l'abri des curiosités ?

– Autant qu'il est possible de l'être dans un logis contenant plusieurs serviteurs. Nous pouvons, si vous le voulez, parler à voix basse, pour plus de prudence ?

– Oui. Et, tout d'abord, j'ai à vous remettre ceci, que Sangram me confia au moment de se séparer de moi.

Elle prit une lettre dans le petit sac qu'elle tenait à la main et la tendit au comte.

« Après avoir touché au but, mon cher Courbarols, après avoir tenu à ma merci l'obstacle, j'ai échoué cette fois encore. Je vais essayer une dernière tentative. Mais cette femme est bien défendue maintenant, et c'est à la mort que je vais.

« Si je ne reviens pas, veille... bien ! L'aiglonne n'est pas morte, l'aigle pas davantage... et, alors, ils peuvent reparaître sur ton chemin.

« Je ne serai plus là pour te soutenir ou te conseiller. Mais je crois que tu peux te confier à la femme qui te portera ce message. Elle est la nièce d'un des brahmes éducateurs et conseillers du maharajah de Bangore. Que cette qualité ne t'effraye pas. Sâti était la compagne de la princesse Ahélya, sœur de Maun-Sing. Étant donné la violente passion que lui inspirait celui-ci, et une nature ardente, vindicative telle que la sienne, elle ne pouvait que haïr de toutes ses forces celle qui était devenue l'idole du maharajah.

« C'est grâce à elle que j'ai pu connaître le lieu des réunions secrètes tenues par Maun-Sing et ses fidèles. D'ailleurs, elle te racontera tout cela. Mais ce que je veux te dire, c'est que si tu avais besoin de quelqu'un pour t'aider... au cas où une solution radicale s'imposerait, afin d'éviter de trop graves ennuis... tu comprends ? elle pourrait t'être fort utile, car elle est intelligente, adroite, et surtout elle hait de toute son âme. Rien ne lui fera peur, rien ne la fera reculer, pour se venger.

« Donc, ami, adieu, au cas où le sort ne nous permettrait pas de nous revoir. Je vais jusqu'au bout de ma tâche, car je sens que, s'« ils » ne sont pas exterminés, ces deux êtres qu'un incroyable destin a rapprochés, nous n'avons plus que peu de chances d'échapper à la fatalité.

« Cependant, ne désespère pas... lutte, lutte jusqu'à la fin, si tu vois venir la menace.

« Bonne chance, ami – et peut-être à bientôt.

« SANGRAM. »

Pendant un moment, le comte demeura immobile, raidi, le regard fixé sur la feuille qu'il tenait à la main.

Puis, il leva les yeux sur Sâti.

Le voile s'était écarté, laissant voir le beau visage, d'une pâleur mate, les lèvres d'un rouge presque sanglant, les noires prunelles à l'éclat métallique.

Thibaut balbutia :

– Mon ami me dit, madame, que je puis me

confier à vous... que vous me direz tout. Mais lui, Sangram, qu'est-il devenu ?

– Je l'ignore. Vous n'avez rien reçu de lui ?

– Rien... depuis plus de deux mois ! Il devait me télégraphier, en langage convenu. J'attends en vain.

Les sombres sourcils de Sâti se froncèrent.

– Voilà qui est grave ! Fort probablement, il est tombé entre les mains de ses adversaires.

Le comte dit avec accablement :

– Ce serait terrible !

La belle Hindoue resta un moment silencieuse, les yeux fixés sur le visage bouleversé de son interlocuteur.

Puis elle dit avec aisance, en indiquant un siège près d'elle :

– Asseyez-vous, monsieur, je vais vous raconter ce qui s'est passé... du moins tout ce que je sais. Mais parlons à voix basse, surtout, car...

Ici, un sourire sarcastique entrouvrait ses lèvres, tandis qu'elle achevait dans un souffle :

– ... Car il y aurait de quoi me faire pendre, si tout cela était connu.

Une demi-heure plus tard, le comte reconduisait sa visiteuse jusqu'à la porte du château. Là, il prit congé d'elle avec la correcte indifférence du maître de maison accompagnant une visiteuse quelconque. Puis il se dirigea vers le salon des portraits, où Marcelle, tout en travaillant à une broderie, tenait compagnie à sa belle-mère.

La jeune fille s'écria :

– Eh bien ! papa, que vous arrive-t-il ? Votre thé est froid. Je l'avais servi, croyant que vous alliez descendre tout de suite. Vous avez reçu une visite, m'a dit Gustave ?

Sans l'ombre d'embarras, Thibaut répondit tranquillement :

– Oui, c'était une quêteuse, venue de Besançon. Il s'agissait d'une chapelle à construire... je ne me souviens plus où...

« Quelle intarissable bavarde ! Tout d'abord, j'avais refusé ; mais voyant qu'elle n'en finissait

pas, je lui ai donné un chèque pour m'en débarrasser.

M<sup>me</sup> de Courbarols demanda :

– Avait-elle l'autorisation de l'évêque ?

– Elle m'a montré quelque chose comme cela. Mais les papiers, ça se fabrique facilement. Les aventurières ne sont pas embarrassées pour cela. Celle-ci n'était pas mal, jeune. Mais quelle langue ! J'ai cru qu'elle ne se déciderait jamais à partir !

Puis, se tournant vers sa femme, il demanda avec sollicitude :

– Comment vous sentez-vous, cet après-midi, ma chère Paule ?

Elle répondit avec indifférence, sans interrompre l'ouvrage auquel travaillaient ses doigts amincis :

– Je suis très fatiguée, comme toujours.

Marcelle fit observer :

– Dans ce cas, maman, vous n'auriez pas dû aller au cimetière par ce temps si chaud... En

outre, il est très imprudent de descendre dans la crypte, qui est extrêmement fraîche.

– Je me couvre suffisamment pour ne pas sentir la différence de température. À propos, Thibaut, il faut que je vous fasse part d'un projet.

« Toutes les places sont occupées, dans notre sépulture. Il serait donc bon de joindre aux restes mortels de nos ancêtres, dans l'ossuaire, ceux que contiennent les tombes les plus anciennes.

Le comte dit évasivement :

– Oui, nous verrons cela, chère amie. Ne vous inquiétez pas de ces macabres détails, je vous en prie.

– Ils n'ont rien de pénible pour moi. La mort ne m'effraye pas. Quand on opérera ce transfert, je désire qu'on réunisse dans un même cercueil ce qui reste de mes chères petites filles – bien peu de chose, certainement. Elles sont venues ensemble dans la vie ; leurs cendres mêlées attendront l'heure de la résurrection. Cette pensée m'est douce et je souhaite réaliser ce désir le plus tôt possible.

Le comte dit d'une voix changée :

– Ah ! oui... certainement.

Il étendit sa main, qui tremblait, prit la tasse de thé et but lentement.

Il semblait que sa gorge avait peine à avaler et son visage avait pris une teinte livide.

En reposant la tasse sur le plateau, il ajouta, sur un ton un peu raffermi :

– Je m'en occuperai, ma chère Paule, soyez sans crainte.

Quelques instants plus tard, prétextant une lettre à écrire, il quittait le salon pour remonter chez lui.

Il ne vit pas, en sortant de la pièce, une ombre qui se dissimulait dans un de ces recoins profonds si nombreux dans l'art de l'espionnage.

C'était Hilarine, toujours au guet, passée maîtresse dans l'art de l'espionnage.

Ses yeux luisaient de contentement en suivant la silhouette courbée qui s'éloignait d'un pas alourdi.

La femme de charge songeait :

« Ah ! ah ! voilà un bon coup ! Il faudra voir maintenant comment il va se tirer de là. Mais c'est égal, je voudrais bien savoir ce que c'était que cette femme, cette étrangère qu'il a reçue tout à l'heure et avec laquelle il causait si bas que je n'ai pu rien entendre.

« Une quêteuse ? Ah ! bien, oui, ça ne prend pas avec moi, ces petites histoires-là ! C'est bon pour M<sup>me</sup> la comtesse d'être si crédule. Oh ! j'arriverai à me renseigner ! On atteint toujours le but, avec de la ruse, de la patience. »

## VI

À Cordibûche, on parlait assez souvent de l'inconnue qui avait loué la maison Grellier.

Valérie, qui seule entraît chez elle de temps à autre, se montrait sobre de détails à son sujet.

C'était, disait-elle, une personne très comme il faut. Elle parlait peu et ne racontait rien de ses affaires. La servante paraissait une excellente fille, très dévouée, comme l'était d'ailleurs également le domestique.

Celui-ci, parfois, venait à la ferme pour chercher des œufs ou quelque autre produit. C'était un petit homme maigre, au teint brun, aux yeux vifs, correctement vêtu en domestique de bonne maison. Il faisait toutes les commissions et se montrait peu loquace, répondant poliment mais brièvement aux questions que parfois on lui posait.

C'est ainsi qu'à l'épicier, qui lui demandait quel était son pays, il répondait qu'il était de Marseille, fils de Français, mais Algérien par sa mère.

Ainsi s'expliquait la teinte foncée de sa peau et son type particulier.

Quant à la servante, sa parente, disait-il, on ne l'avait pas encore vue dans le village. Par Valérie, on savait qu'elle était âgée et qu'elle paraissait une très bonne femme, tout occupée d'entourer de soins sa maîtresse.

L'inconnue sortait peu, et généralement vers l'heure du crépuscule, d'allure infiniment souple et élégante, dans sa simple robe de toile blanche.

Un voile impénétrable aux regards entourait son visage, cachait ses cheveux.

Elle entrait chaque jour à l'église, priait longuement, puis sortait et faisait parfois, sur la route, une courte promenade.

Bien qu'elle intriguât quelque peu les habitants de Clamanches, nul ne la considérait d'un œil soupçonneux, car Valérie l'avait

déclarée « une femme parfaitement bien », et, dans la contrée, le jugement de la fermière de Cordibûche faisait loi.

Voilà tout ce que put apprendre M. de Courbarols, après une enquête discrètement menée, sans l'aide d'Hilarine, cette fois, car il se défiait d'elle de plus en plus.

Il n'était donc pas fixé sur la véritable identité de cette mystérieuse locataire.

Quant à essayer de se renseigner près des Clomart, il n'y fallait pas songer. Si l'inconnue était véritablement Manon, il courrait ainsi au-devant du danger.

Était-ce l'impossibilité d'arriver à un résultat de ce côté qui le rendait depuis quelque temps si nerveux, si étrangement préoccupé, qu'il fallait l'indifférence de sa femme et l'insouciance de sa fille pour ne pas s'en apercevoir ?

En tout cas, ces symptômes n'échappaient pas au coup d'œil vigilant d'Hilarine – pas plus que certains faits qui avaient fortement excité la curiosité de la femme de charge.

Ainsi, qu'était-ce que ces colis qui arrivaient au château, depuis quelques jours, à l'adresse du comte, et que celui-ci donnait ordre de déposer aussitôt dans son appartement ?

Il y avait des caisses, des malles, des cartons, venant de Paris, mais sans autres indications d'origine.

En interrogeant habilement les domestiques, l'un après l'autre, Hilarine s'était convaincue que son maître déballait tout cela lui-même, dans sa chambre, sans l'aide de personne.

Un jour, en rôdant de-ci de-là, selon sa coutume, la femme de charge ramassa, parmi les menus copeaux descendus de l'appartement du comte, une fois ce mystérieux déballage opéré, une bande de papier portant ces mots : « Foie gras de Strasbourg », avec, au-dessous, l'adresse d'une maison de comestibles très réputée à Paris.

Cette découverte rendit Hilarine fort rêveuse.

Était-ce donc des denrées alimentaires que faisait venir M. de Courbarols ?

Pour quel motif, puisqu'il avait ici une table

abondamment et délicatement servie ?

Fallait-il penser que sa tête se dérangeait, sous l'influence de l'inquiétude ? Hilarine se le demandait sérieusement.

Mais il y avait cette visite de la dame voilée, affaire qu'elle n'avait pu encore éclaircir, et qui lui semblait coïncider, avec ces bizarreries dont elle était frappée.

Naturellement, étant par habitude à l'affût de tout ce qui se disait et se faisait, elle n'avait pas été sans entendre parler, soit dans les conversations de l'office, soit quand elle allait faire des courses au village, de la dame étrangère qui habitait la maison Grellier.

Cette M<sup>me</sup> Florent se couvrait d'un voile épais – similitude que la femme de charge n'avait pas laissé passer inaperçue.

Elle aussi avait pensé :

« Ce doit être Manon, qui est revenue et qui se cache. »

En cas, comment expliquer cette visite à M. de Courbarols ? Était-elle venue le menacer de

révélations ?

Hilarine s'irritait de ne pas voir clair en tout cela.

Un après-midi, elle descendit au village vers l'heure où, d'après ce qu'on lui avait dit, sortait généralement la jeune femme.

Précisément, il y avait non loin de la maison Grellier un vieux porche, reste d'une ancienne abbaye, d'où l'on pouvait guetter facilement. Hilarine s'y blottit et attendit.

Vers cinq heures, M<sup>me</sup> Florent sortit.

La femme de charge l'enveloppa d'un coup d'œil, puis la détailla longuement tandis qu'elle s'éloignait.

Non, ce n'était pas la femme qu'elle avait aperçue l'autre jour, sortant du château, accompagnée par M. de Courbarols.

La démarche était différente, la taille aussi, et la manière de porter la tête...

Mais... mais cette jeune femme avait incontestablement l'allure de Manon.

Il suffisait à Hilarine d'avoir vu quelquefois, à Paris, la jeune brodeuse, pour se souvenir de cette allure souple, harmonieuse, incomparable.

Et puis, le voile, un peu dérangé, laissait apercevoir une boucle de cheveux d'une merveilleuse teinte d'or chaud.

La femme de charge songea, triomphante :

« Ah ! ah ! voilà sans doute ce qui vous préoccupe tant, Monsieur le comte ! Vous connaissez probablement la présence, ici, de cette gênante jeune personne. Et cependant, vous ne m'en avez rien dit !

« Eh ! comme vous vous défiez de cette bonne Hilarine ! C'est mal, cela, très mal. Aussi, je me tairai, je ne vous dirai rien de la certitude que j'ai acquise...

« Mais j'en ferai mon profit... Oh ! quant à cela, ne craignez rien ! »

Elle remonta vers Courbarols, l'esprit fort satisfait, en combinant déjà des plans pour le meilleur parti à tirer de sa découverte.

D'abord, faire chanter le plus possible M. de

Courbarols. Puis, quand ce côté-là serait à sec, se tourner vers la comtesse, qui ne regarderait pas à payer royalement ce que lui apprendrait sa femme de charge.

Cela fait, Hilarine pourrait vivre « honnêtement » de ses rentes, après avoir enrichi son fils Adrien qui était l'unique tendresse de son cœur sec et cupide.

Comme elle entrait dans le vestibule du château, un valet vint à elle.

— M<sup>me</sup> la comtesse vous a demandée, madame Hilarine. Elle vous attend dans sa chambre.

— C'est bien, j'y vais, Gustave.

Et, posément, la femme de charge monta l'escalier, puis entra dans la grande pièce un peu sombre qui était la chambre de M<sup>me</sup> de Courbarols.

La comtesse se tenait debout devant une table, sur laquelle se trouvait un coffret contenant des bijoux.

Son pâle visage se tourna vers la femme de charge.

– Ah ! vous voici, Hilarine ! Je voulais vous demander quelque chose.

« Êtes-vous sûre de l'honnêteté de Julie, cette femme de chambre que vous m'avez procurée ?

– On m'en a donné les meilleurs renseignements, Madame la comtesse. Ses maîtres, obligés de s'en séparer à la suite de revers de fortune, l'ont beaucoup regrettée.

« Est-ce que Madame se serait aperçue de quelque chose ?

– Il me manque ma rivière de diamants...

– Oh ! par exemple !

– Plus une agrafe de diamants et rubis, deux bagues fort belles, et deux bracelets, très riches, mais un peu lourds, que je n'ai jamais portés.

– Oh ! madame la comtesse, ce n'est pas possible !... Madame a dû se tromper, les mettre ailleurs ?

– Non, je suis absolument sûre de les avoir rangés dans ce coffre, un jour où un peu d'amélioration dans l'état de mon petit Cyrille me laissait toute ma présence d'esprit.

« Depuis, je ne l'ai plus rouvert et la clef se trouvait dans un petit portefeuille qui ne me quitte jamais.

– Alors... alors, il faudrait penser que...

« Mais comment aurait-on pu l'ouvrir ?

– Il a fallu qu'on se procure une clef, après avoir pris l'empreinte.

– En effet, je ne vois pas d'autre moyen...

« Et le coffre, où était-il, si Madame me permet de le lui demander ?

– Ici, dans mon armoire... Généralement, je le range de façon plus sûre, mais j'étais si désespérée, si lasse de tout.

Elle passa la main sur son front couvert de rides. Puis, elle ajouta :

– Enfin, il y a de plus grands malheurs ! Néanmoins, il m'est désagréable de penser que ces bijoux de famille, d'un grand prix, ont pu être volés.

« Puis, aussi, il conviendrait de trouver l'auteur de ce vol. Tâchez d'y arriver, ma bonne

Hilarine.

– Je ferai du moins tout mon possible, Madame la comtesse.

Hilarine se retira, satisfaite de cette nouvelle preuve de confiance que lui donnait sa maîtresse. Celle-ci serait d'autant plus disposée à croire à son prétendu repentir, quand, avouant sa faute, son criminel silence de tant d'années, elle en demanderait le pardon.

Le soir, retirée dans sa chambre, au second étage, la femme de charge ruminait de nouveau son plan, quand un cri épouvantable retentit.

Si peu impressionnable que fût Hilarine, elle se sentit un moment saisie d'effroi.

Mais, reprenant vite sa présence d'esprit, elle ouvrit la porte et s'élança sur le palier faiblement éclairé par la lampe placée au second étage.

Des portes s'ouvraient, au premier, au rez-de-chaussée, des voix tremblantes ou étranglées demandaient :

– Qu'est-ce que c'est ? Qui a crié ?

Un son rauque répondit seul.

Hilarine descendit quatre à quatre et s'arrêta sur le palier du premier.

Là se trouvaient Marcelle et la comtesse, celle-ci en peignoir hâtivement passé et les pieds dans les mules, car elle venait de se coucher. Le valet de chambre montait du rez-de-chaussée, et des pas, en bas, annonçaient que les autres domestiques arrivaient...

Hilarine s'écria :

– Mais qu'y a-t-il ? Qui donc a crié ainsi ?

Marcelle, toute pâle de terreur, répondit en balbutiant :

– Je... Je ne sais pas... Mais c'est épouvantable...

M<sup>me</sup> de Courbarols, tremblante, désigna du doigt le long corridor, peu éclairé, qui menait de son appartement à celui du comte, le plus proche de la grosse tour, situé par conséquent dans la plus ancienne partie du château, puisque, disait-on, il avait été habité jadis par la comtesse Améliane, « la Dame rouge », de sinistre mémoire.

– Là... là... Thibaut, peut-être...

« Tenez, on entend quelque chose...

En effet, on percevait le même son rauque que tout à l'heure.

Hilarine, d'un geste résolu, saisit la lampe posée sur une crédence et, la tenant élevée au-dessus de sa tête, s'avança dans le corridor.

À ce moment, on entendit une porte qui s'ouvrait, et la voix du comte s'éleva, angoissée :

– Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ?

– Qui est là ?... Vous, Julie ?... Est-ce vous qui avez crié ainsi ?

Hilarine arrivait avec la lampe, dont la lueur éclaira M. de Courbarols, très agité, vêtu à la hâte d'une robe de chambre... puis, un peu plus loin, les bras jetés contre le mur, le front appuyé dessus, la femme de chambre de la comtesse, tremblant convulsivement, et dont la voix essayait en vain de sortir de la gorge contractée.

À terre gisait une petite lampe éteinte, dont le verre était en morceaux.

Hilarine s'exclama :

– Julie ! Qu'est-ce que vous faites-là ? Qu'est-ce que vous avez ?

La pauvre fille laissa retomber ses bras, tourna vers la femme de charge un visage décomposé, des yeux terrifiés, et essaya de parler.

Mais, seul, le son rauque passait entre ses lèvres blanchies par quelque émotion terrible.

La comtesse, Marcelle, les domestiques accouraient... M<sup>me</sup> de Courbarols s'écria :

– Cette enfant a eu certainement une grande frayeur ! Hilarine, courez chercher un cordial ! Venez, ma pauvre Julie.

Elle s'approchait, prenait la main de la jeune fille et l'entraînait vers sa chambre.

Julie se laissait faire, passivement. La comtesse l'assit dans un fauteuil, lui parla doucement, sans l'interroger encore. Peu à peu, le tremblement diminuait, la terreur empreinte dans le regard s'effaçait...

Quand elle eut bu le cordial préparé par Hilarine, la femme de chambre put parler enfin...

et ce fut pour balbutier, avec un grand frisson :

– Ah ! je veux m'en aller ! Je ne resterai pas un jour de plus ici !

La comtesse demanda :

– Pourquoi donc ? Que s'est-il passé, Julie ?

La jeune fille jeta autour d'elle un coup d'œil plein d'épouvante et dit en baissant la voix :

– J'ai vu la Dame rouge !

– Que me racontez-vous là, ma pauvre petite ?... La Dame rouge n'existe pas...

– Oh ! on ne peut plus me raconter cela, maintenant !

« Je l'ai vue, comme je sortais de la lingerie, où, j'avais été chercher le linge que Madame m'avait demandé pour demain.

« Je l'ai vue, tout près. J'ai senti son souffle qui brûlait.

« Elle était habillée de rouge et des flammes sortaient de ses yeux.

« Et puis, il y avait d'autres flammes autour d'elle. Et elle étendait la main comme pour me

saisir...

« Alors, j'ai crié... Puis j'ai voulu courir. Mais je ne pouvais pas... Mes pieds s'attachaient au parquet...

« Je me suis jetée contre le mur, en me cachant la figure pour ne pas « la » voir. Je croyais que j'allais mourir...

« J'ai entendu comme un frôlement. Mais je n'osais pas me retourner pour voir si « elle » était toujours là...

« Enfin, on est venu... Ah ! quelle peur j'ai eue ! Mais je partirai demain matin... Oh ! bien sûr ! »

— Voyons, Julie, soyez plus raisonnable !... Puisque je vous dis que toute cette histoire de la Dame rouge n'est qu'une légende et que ce fantôme n'existe pas !

— Si Madame l'avait vue comme moi, elle serait d'un autre avis !

Tous les raisonnements de la comtesse, auxquels se joignirent ceux de M. de Courbarols et de Marcelle, se heurtèrent à l'inébranlable

conviction de la jeune femme de chambre, et à sa résolution de quitter aussitôt que possible le château.

En outre, pour cette dernière nuit, elle se refusait absolument à coucher seule. Tout aussitôt, Hilarine proposa d'être sa compagne de chambre, ce que Julie accepta avec reconnaissance, et non sans étonnement, M<sup>me</sup> Hilarine n'ayant pas coutume d'être si complaisante à l'égard des serviteurs dont elle avait la charge.

Chacun, après cette alerte, se dispersa en commentant l'événement. Le comte et Marcelle demeurèrent un moment près de M<sup>me</sup> de Courbarols. Tous trois déclaraient que Julie avait été la victime d'une hallucination, résultat probablement des racontars fantastiques qui se faisaient parfois à l'office.

La comtesse conclut :

— Je vois bien qu'il sera tout à fait impossible de retenir ici cette pauvre fille. C'est fort désagréable, car j'étais satisfaite de ses services, et puis je ne sais si je trouverai à la remplacer

dans ce pays.

« De plus, je crains que ces sortes de terreurs ne soient contagieuses. D'autres, parmi nos domestiques, vont s'imaginer voir le fantôme.

« Oui, c'est, en vérité, fort désagréable !

M. de Courbarols déclara :

— Je suis tout à fait de votre avis, ma chère amie, et je partage vos craintes. Cependant, nous tâcherons de leur faire entendre raison et j'espère que tout se bornera au départ de Julie.

Les serviteurs, eux, se partageaient en deux camps, tandis qu'ils devisaient de l'événement en buvant de l'orangeade.

Le chauffeur et le valet de chambre, esprits forts, haussaient les épaules en disant que Julie était folle.

Le valet de pied, un jeune homme de dix-huit ans, la cuisinière, la femme de chambre de Marcelle, croyaient à la réalité de l'apparition.

Quant à M<sup>me</sup> Hilarine, on ne put, ce soir-là, connaître son avis. Elle avait conduit, tout aussitôt, Julie dans sa propre chambre, lui avait

préparé un matelas près de son lit, l'avait aidée à se déshabiller. Tout en accomplissant cette tâche charitable, elle faisait redire à la jeune servante ce qu'elle avait vu – ou cru voir – elle lui adressait une petite question, par-ci par-là, qui précisait un détail.

Après quoi, elle borda Julie dans son lit en déclarant :

– Maintenant, ma petite, dormez sans crainte ! Ou bien la Dame rouge n'existe pas, et en ce cas vous n'avez rien à craindre, ou bien elle existe, et alors je la recevrais comme il faut, si elle s'avisait de se montrer par ici.

Après quoi, Hilarine se coucha, non sans avoir tiré le gros verrou de sa porte.

Mais elle resta longtemps éveillée, les yeux songeurs, le front plissé par la tension de sa pensée.

## VII

Par les domestiques, la nouvelle de cette apparition de la Dame rouge fut connue dès le lendemain à Clamanches.

Dans la soirée, elle parvint chez les Clomart.

En dehors des jeunes femmes et de Pauline, elle ne rencontra guère que des incrédules.

Le père déclara :

– La femme de chambre a eu peur d’une ombre sur le mur, d’un bruit quelconque. Elle est peut-être nerveuse... et puis on raconte tant d’histoires incroyables sur cette Dame rouge !

Rose, la femme de Luc, fit observer :

– Il y a des gens, dans le pays, qui prétendent l’avoir vue.

Pamphile leva les épaules.

– Des capons, qui ont eu peur de leur ombre !

– Cependant, mon père, vous ne pouvez appeler Gaspard un capon ? Et il l’a vue, cependant, deux fois !

Gaspard Ably, garde forestier des châtelains de Courbarols, était le mari de Clarisse, fille aînée des fermiers de Cordibûche.

Pamphile convint :

– C’est certain qu’il est brave, celui-là. Mais le docteur Dimier m’a expliqué. Gaspard passe une partie de sa vie à parcourir la forêt, seul. Ce genre d’existence peut, paraît-il, rendre sujets à des hallucinations certains cerveaux.

« Enfin, voilà, moi, je n’y crois pas, à la Dame rouge !

Lucie, demanda :

– Voulez-vous que nous montions demain au château, Jeanne ? M<sup>me</sup> de Courbarols a peut-être été agitée par cette histoire. Nous irons prendre de ses nouvelles.

Jeanne acquiesça. Et, en attendant, Lucie alla terminer une lettre qu’elle écrivait à Achille, pour l’engager à venir bientôt faire connaissance avec

le Jura.

« J'aime de plus en plus ce pays, disait-elle, et les excellentes gens chez qui nous sommes. Vous ne sauriez imaginer comme on est bon pour nous, ici ! Nous nous sentons maintenant de la famille, et toutes deux privées de nos parents, nous considérons presque comme notre père et notre mère M. et M<sup>me</sup> Clomart.

« Depuis quelque temps, ceux-ci semblent un peu préoccupés. Cependant, du côté de leurs enfants, tout va bien ; la situation pécuniaire est bonne, de leur propre aveu. Je me demande donc à quoi attribuer cet air que je leur vois, et qu'ils n'avaient pas au début de notre séjour.

« Leurs enfants n'ont rien remarqué — sauf Pierre, qui est plus observateur que les autres.

« Cela date — je m'en suis souvenue — du moment où il a été question de louer la maison de M<sup>lle</sup> Manon.

« Je vous ai raconté cela, et comment cette jeune femme, malade, défigurée, recherche la

solitude et se cache le visage.

« Évidemment, il y a là une petite apparence de mystère ; mais, en réalité, c'est chose très naturelle. M<sup>me</sup> Clomart, qui seule, jusqu'ici, a eu accès chez cette M<sup>me</sup> Florent continue de la déclarer fort bien sous tous rapports. Or, on peut se fier sans réserve à cette honnête femme.

« La préoccupation ne devrait donc pas venir de ce côté... et cependant...

« Hier, je revenais du potager et je passais près de l'étable, quand j'entendis la voix de M. Clomart qui chuchotait, et ces mots parvinrent à mes oreilles :

« – Il est là ? Alors, elle doit être bien contente, la pauvre chère petite dame ! Mais voilà le moment où ça va chauffer !

« Je n'en entendis pas davantage. Peut-être ai-je tort de croire que ces paroles avaient trait à l'étrangère. Mais, je ne sais pourquoi, celle-ci m'intrigue, m'intéresse.

« Plusieurs fois, je l'ai aperçue à l'église, et son attitude, sa taille, sa manière de tenir la tête

m'ont frappée, comme quelque chose de déjà-vu.

« J'ai attendu qu'elle sorte et je l'ai suivie jusqu'au dehors. Sa démarche aussi me rappelait quelqu'un...

« J'ai une idée à ce sujet. Je l'ai confiée à Jeanne, et je vous en ferai part aussi, monsieur Achille, quand vous viendrez nous voir.

« Arrivez-nous donc bientôt ! Figurez-vous qu'une Dame rouge est apparue hier soir à une femme de chambre, dans un corridor du château de Courbarols ! C'est le fantôme d'une ancienne châtelaine, la comtesse Amélie, terrible femme qui fit mourir ses trois maris successifs et multiplia les crimes de toute nature. La femme de chambre, qui a quitté précipitamment le château ce matin, ne voulant pas y demeurer un jour de plus, prétend l'avoir vue, toute vêtue de rouge, jetant des flammes par les yeux.

« N'est-ce pas intéressant, ces vieilles légendes ? Venez donc vite, cher monsieur Achille, nous irons nous promener dans la forêt de Courbarols, avec l'espoir d'apercevoir cette terrible dame qui, d'après les récits d'alentour, en

a fait son lieu de promenade habituel. »

\*

Quand, le lendemain matin, Jeanne et Lucie furent introduites près de la comtesse, elles trouvèrent celle-ci très souffrante, comme elles l'avaient prévu.

Sur sa santé ébranlée, le moindre événement désagréable avait des répercussions fâcheuses.

Or, l'incident de l'avant-veille avait ébranlé ses nerfs – non qu'elle crût le moins du monde à la réalité de l'apparition, mais parce qu'elle craignait la contagion de la peur parmi le personnel du château, et se voyait en outre privée des services de Julie, servante adroite et habituée aux soins des malades, en un moment où elle se trouvait si mal portante.

En attendant qu'elle trouvât quelqu'un d'autre, elle se voyait obligée d'avoir recours à la femme de chambre de Marcelle, jeune personne poseuse et sèche qui lui déplaisait fort.

Elle semblait aujourd'hui si lasse, si fiévreuse, que Lucie dit spontanément :

– Au cas où je pourrais vous rendre service, madame la comtesse, je le ferai avec bien de la joie ! Je ne m'y connais pas au point de vue service, mais je pense que je saurais vous soigner, vous donner ce qui vous est nécessaire. Et puis, vous êtes si bonne, si indulgente !

La comtesse, très émue, prit la main de la jeune fille et la serra entre les siennes, qui brûlaient de fièvre.

– Merci, ma petite Lucie, merci de votre généreuse proposition ! Mais je ne veux pas l'accepter. Vous êtes à Clamanches pour vous reposer, et non pour vous fatiguer à soigner une vieille patraque comme moi.

– Me reposer ! Mais voyez donc quelle mine j'ai, madame ! Je me sens maintenant forte et vaillante et c'est avec bonheur que je vous rendrai ce que vous avez fait pour moi.

– Non, non, mon enfant ! Dans quelques jours peut-être, M. Broquerel va venir. Je me

reprocherais trop de vous priver de le voir souvent.

Une rougeur monta au teint frais de Lucie.

Mais la jeune fille dit résolument :

— Cela ne m'empêchera pas de le voir. Et même, il sera beaucoup plus convenable que je n'habite pas sous le même toit que lui.

M<sup>me</sup> de Courbarols résista encore un moment. Mais l'ouvrière ne cédait pas. Enfin, il fut convenu ceci : en attendant que la comtesse eût trouvé quelqu'un à son gré, Lucie occuperait près d'elle non la situation de femme de chambre, mais celle garde-malade. Elle coucherait dans une chambre près de l'appartement de M<sup>me</sup> de Courbarols, prendrait ses repas seule et n'aurait que peu de rapports avec le personnel de l'office.

Quant à une rémunération, elle ne voulut absolument pas en entendre parler, dans sa reconnaissance pour les bienfaits de la comtesse. Celle-ci, voyant qu'elle la contrarierait en insistant, parut céder ; mais elle se réservait de se montrer particulièrement généreuse lors du

mariage de la jeune ouvrière.

M. de Courbarols, venu vers la fin de l'après-midi pour passer un moment près de sa femme, dissimula avec peine sa vive contrariété, quand elle lui apprit cet arrangement.

Cependant, il ne dit rien et parut même l'approuver.

Lucie, dès le lendemain, vint prendre son poste près de M<sup>me</sup> de Courbarols. Hilarine l'accueillit avec une certaine bienveillance, la mit au courant des habitudes de sa maîtresse et lui fit connaître les tours et détours du château.

En la conduisant à la lingerie, située, comme l'appartement du comte, dans la partie la plus ancienne de Courbarols, elle lui montra l'endroit où Julie prétendait que lui était apparue la Dame rouge.

C'était à l'extrémité d'un long et large couloir. À peu près à moitié de celui-ci, à droite, s'ouvraient les portes de la chambre et du fumoir de M. de Courbarols. Plus loin, à gauche, se trouvait la lingerie, grande pièce peu claire, aux

fenêtres grillées ouvrant sur une cour intérieure. Le couloir tournait ensuite, continuait encore un peu, jusqu'à une porte épaisse qui faisait communiquer le corps principal du château avec la grosse tour.

Cette porte restait toujours close, les pièces contenues dans la tour demeurant inutilisées, vu leur mauvais état de conservation.

Le comte et sa fille les avaient visitées, lors de leur premier séjour ici, quatre ans auparavant. Depuis, nul n'y avait pénétré, car elles ne renfermaient rien d'intéressant.

Au sous-sol de cette tour se trouvait l'entrée des souterrains, en partie obstrués, assurait-on, où, en un lieu resté ignoré, avait été murée encore vivante la criminelle Améliane. Personne n'avait eu souci de s'y aventurer parmi ceux qui habitaient le château. Et le mauvais renom de cette tour, lieu de refuge de la Dame rouge, selon la légende, la protégeait mieux que tout contre la curiosité.

Cependant... Hilarine ne devait pas être accessible à une crainte de ce genre, car, un

après-midi, elle vint demander à son maître s'il ne convenait pas d'aérer ces pièces inhabitées.

– Ce doit être une humidité, une moisissure, là-dedans ! Si Monsieur le comte veut bien me donner la clef, j'ouvrirai les fenêtres pendant plusieurs jours. Et puis, on balayera, on enlèvera les toiles d'araignée qui doivent couvrir tout.

M. de Courbarols, qui fumait, assis dans un fauteuil de cuir, eut un tel tremblement dans la main que le cigare faillit s'en échapper.

Sur ses traits paraissait une altération soudaine. En levant les épaules, il répliqua :

– Quelle idée, avez-vous, Hilarine ! Ce serait là un travail complètement inutile. Ces pièces sont à jamais inhabitables, tout croule à l'intérieur, souris et rats y abondent. En un mot, c'est une ruine qu'il faut laisser à sa destinée.

– Soit, comme Monsieur le comte voudra. Je disais cela parce que je pensais que les chambres étaient encore dans un état passable.

– Inutilisables, je vous le répète. J'ai pu m'en rendre compte, en les visitant récemment.

– Alors, il n’y a rien à faire, en effet. Que Monsieur le comte m’excuse de l’avoir dérangé.

– Ce n’est rien du tout, Hilarine, rien du tout.

Il la congédia, en essayant de dominer sa nervosité. Hilarine s’éloigna, une petite lueur satisfaite au fond du regard.

Les quelques instants passés dans le fumoir avaient été bien employés.

Tout d’abord, l’émoi de son maître, quand elle avait parlé de se rendre dans la tour, ne lui avait pas échappé.

Ensuite, son coup d’œil incroyablement vif et fureteur avait constaté diverses choses intéressantes, dans cette pièce où se tenait à l’ordinaire M. de Courbarols.

Ainsi, par exemple, un large divan oriental, rapporté jadis du Levant par quelque ancêtre, avait disparu.

De même une petite table ancienne, qu’Hilarine se rappelait parfaitement avoir vue ici, et qu’elle ne trouvait dans aucune autre pièce du château, où M. de Courbarols eût pu la faire

porter.

Tout cela avait-il quelque rapport avec la disparition, constatée ce matin, par hasard, alors qu'elle allait chercher des rideaux dans une caisse, de vieilles tapisseries qu'elle-même y avait rangées, quatre ans auparavant, lors d'un précédent séjour de ses maîtres à Courbarols ?

Et les bijoux de la comtesse dont on ne pouvait retrouver trace ?

M<sup>me</sup> de Courbarols, sans vouloir en dire mot à d'autres qu'à Hilarine, en qui elle continuait d'avoir toute confiance, soupçonnait un peu Julie — et particulièrement depuis l'incident de l'apparition.

Cette fille, peut-être habile en la matière, n'aurait-elle pas joué la comédie pour avoir un prétexte plausible de partir immédiatement, après avoir mis en sûreté son larcin ?

Hilarine répondait : « Peut-être... » Mais elle avait d'autres idées et poursuivait une minutieuse surveillance.

Comme par hasard, elle se trouvait toujours là

au moment où arrivait le messager qui apportait les colis.

S'il y en avait un adressé à M. de Courbarols, il passait tout d'abord par les mains de la femme de charge, qui le soupesait prestement, se rendait compte, par un coup d'œil rapide, de son apparence.

Un jour, l'un d'eux, une petite caissette de bois blanc, arriva à demi défoncé. Hilarine se mit aussitôt en devoir de redresser le bois à demi brisé, et cette besogne lui permit de constater que la caissette contenait des fruits confits.

Or, M. de Courbarols détestait les sucreries.

Autre fait : quelques jours auparavant, Marcelle, qui s'occupait de garnir les vases et jardinières, s'était plainte de ce que les fleurs, peu nombreuses dans les parterres mal entretenus, disparaissaient du soir au lendemain. Et elle avait chargé Hilarine de surveiller le valet de chambre du comte qui, faisant la cour à Céline, sa femme de chambre, était assez vraisemblablement l'auteur de ces petits rapt.

Surveiller ? Hilarine ne s'en privait pas... et elle était là tout à fait dans son élément !

Celle préoccupation ne l'empêchait pas d'exercer sa vigilance sur les menus détails de l'intérieur. Elle put ainsi constater une dépense exagérée en fruits tels que prunes et pêches, que l'on apportait du village, le jardin fruitier du château ne produisant rien en dehors d'assez belles poires et pommes. Puis elle remarqua, dans la cave, la disparition de quelques bouteilles de Champagne.

Peut-être, cette fois, était-ce Céline qui faisait des présents à Gustave, fort gourmand, chacun le savait ?

Dans une maison contenant un personnel assez nombreux, il apparaissait difficile de trouver le coupable, d'autant plus qu'Hilarine, détestée de tous les serviteurs, n'aurait trouvé près d'eux personne qui acceptât de la renseigner.

Mais elle ne se décourageait pas pour cela. Patiemment, telle une araignée guetteuse, elle tissait sa toile, ayant la certitude d'arriver à y prendre celui qu'elle voulait perdre.

\*

Quelques jours après l'installation de Lucie à Courbarols, Félicie Clomart, qui apportait au château du beurre et de la volaille, raconta à l'office qu'un bûcheron, longeant vers dix heures le parc de Courbarols, avait aperçu la Dame rouge.

À demi-mort de frayeur, il s'était enfui et n'avait recouvré ses esprits que plus tard, quand il s'était trouvé chez lui, entre sa femme et ses enfants.

Hilarine, qui l'alla voir dans l'après-midi, le questionna soigneusement sur l'apparence du fantôme, sur l'endroit où il l'avait aperçu. Il le décrivit comme l'avait fait Julie : vêtu de rouge, le visage pâle, des yeux flamboyants, des éclairs tout autour. La terrible Dame s'était dressée tout à coup, comme il passait, derrière la grille rouillée, depuis longtemps inutilisée, qui, au fond du parc, donnait accès dans la forêt.

En quittant le bûcheron la femme de charge se rendit à cet endroit et procéda à une minutieuse inspection des lieux, qui dut lui révéler des choses intéressantes, car un sourire satisfait errait sur ses lèvres minces, tandis qu'elle s'en revenait sans hâte vers le château.

Du fait de ce nouvel incident, l'émotion, qui n'avait pas eu le temps de s'éteindre, fut fortement ravivée parmi la domesticité du château.

La cuisinière déclara :

– Un de ces jours, je vais faire comme Julie ! Avec ça que je ne suis pas déjà si enchantée, ici, avec cette Hilarine qu'on trouve rôdant partout.

Céline opina du bonnet :

– Moi aussi, j'en ai assez de toutes ces diableries !

« Vous avez beau dire, Gustave, je ne pourrai pas me décider à finir l'été ici !

« Et serait-ce même seulement l'été, puisque, à ce que dit Mademoiselle, M<sup>me</sup> la comtesse veut y rester à perpétuité ?

Gustave éclata de rire.

– Ah ! bien, voyez-vous Monsieur et Mademoiselle passant l’hiver ici ? Vous pouvez être sûre qu’ils s’arrangeront pour faire changer d’idée à M<sup>me</sup> la comtesse !

« En tout cas, moi, je n’y resterai pas ! Donc, tâchez de patienter jusqu’en octobre, Céline.

– Je ne crois pas que je le puisse. J’ai trop peur. Depuis l’histoire de Julie, je tremble, en passant en plein jour dans le couloir, pour gagner la lingerie. Et on pourrait bien m’offrir des tonnes d’or sans me décider à y aller la nuit !

« Puis, il y a, dans ce vieux château, des tas de coins, de recoins, de petits couloirs, de petits escaliers, de petites chambres noires... des passages secrets aussi, à ce qu’on prétend. Tout ça vous donne le frisson !

« Enfin, je vais essayer encore de rester. Mais ce n’est pas agréable, pour sûr, de vivre ici !

Ce fut M. de Courbarols qui, pendant le déjeuner, raconta à sa femme la vision du bûcheron.

Il ajouta, en levant les épaules :

– Cela va devenir une épidémie, je le crains. C’est la contagion de la frayeur.

La comtesse fit observer d’un air contrarié :

– C’est fort ennuyeux, à cause des domestiques. Les femmes, surtout, sont capables de ne plus vouloir rester. Que dit Céline de cela, Marcelle ?

– Oh ! elle est toute prête à nous quitter, comme Julie ! Je lui croyais les nerfs plus forts. La cuisinière aussi, paraît-il, parle de s’en aller.

– Là ! Dans quels soucis allons-nous nous trouver, avec cette stupide histoire de Dame rouge ! Tâche de raisonner cette fille, Marcelle, et de lui faire une tête plus solide.

– J’essaie, maman, et je crois avoir un peu réussi, tout à l’heure.

En réalité, Marcelle, trop satisfaite de ces incidents qui servaient son vif désir de quitter Courbarols le plus tôt possible, s’était employée, tout au contraire, à maintenir Céline dans la crainte du fantôme.

Cet après-midi-là, M<sup>me</sup> de Courbarols se rendit en automobile au cimetière. Elle était accompagnée de Lucie, dont les soins discrets et dévoués semblaient lui être fort agréables.

Avec la jeune fille, elle descendit dans la crypte et pria longuement devant les cercueils de ceux qui lui avaient été si chers.

Comme toutes deux sortaient de la chapelle, une femme vêtue de blanc, étroitement voilée, passa non loin d'elles, dans une allée transversale.

C'était l'inconnue de la maison Greffier.

M<sup>me</sup> de Courbarols la suivit des yeux. Puis elle demanda :

– Savez-vous qui est cette personne, Lucie ?

La jeune fille lui apprit alors ce qu'elle savait de l'étrangère. M<sup>me</sup> de Courbarols dit avec compassion :

– Pauvre femme ! Je la plains, moi qui sais les tourments de la souffrance solitaire !

« C'est curieux, sa tournure me rappelle quelqu'un. Lucie eut un petit éclair dans le regard

en demandant :

– Qui donc, madame ?

– Je ne sais. Je trouverai peut-être plus tard...

En sortant du cimetière, M<sup>me</sup> de Courbarols conduisit sa compagne, en voiture, jusqu'à Cordibûche et l'y laissa, après avoir échangé quelques mots avec Jeanne Brûlier et M<sup>me</sup> Clomart.

Cet après-midi arrivait Achille Broquerel, qui avait obtenu un congé de quinze jours.

Ses deux ex-voisines, Pauline et Mathieu, les enfants Brûlier et Clomart allèrent le chercher à la gare. Puis, joyeusement, on revint en bande. Lucie était radieuse et Achille, tout en bavardant gaiement avec l'un ou l'autre, ne cessait de jeter des coups d'œil admiratifs vers le gentil visage rose, plein de vie, qui n'était plus du tout celui de la petite Parisienne anémiée.

Le dîner fut très animé, avec toute cette jeunesse. Achille s'informa avec intérêt de la Dame rouge et s'écria :

– Mais c'est très amusant, cela ! J'ai envie

d'aller m'installer cette nuit dans la forêt, pour tâcher de l'apercevoir.

Lucie secoua la tête.

– Ces histoires sont, en tout cas, fort désagréables pour M<sup>me</sup> de Courbarols, menacée de voir partir tout au moins une partie de son personnel – et cela du jour au lendemain, car lorsque la terreur les prendra, il n'y aura pas moyen de les retenir vingt-quatre heures.

« Dans l'état de fatigue où elle se trouve, ces soucis augmentent encore sa nervosité, suite du chagrin dont elle ne se remet pas – dont elle ne se remettra jamais, probablement.

Vers neuf heures, tout le monde – sauf le père et la mère, Mathieu, qui ne devait pas s'exposer à la fraîcheur du soir, et les plus jeunes enfants – reconduisit Lucie à Courbarols, où elle allait reprendre son poste près de la comtesse.

À mi-chemin, par un accord tacite, on la laissa un peu en arrière avec Achille, qui ne l'avait guère quittée du regard pendant le dîner.

Il lui dit, avec une émotion dans la voix :

– Voulez-vous me donner le bras, mademoiselle Lucie ? On n’y voit pas très clair, vous pourriez buter sur les cailloux.

Sans mot dire, elle glissa sous le bras du jeune homme sa main un peu frémissante.

Pendant un moment, ils marchèrent en silence, dans la nuit légèrement éclairée par un pan de lune sortant des nuages.

Plus Achille demanda :

– Que m’écriviez-vous au sujet de cette femme qui a loué la maison de M<sup>lle</sup> Manon ? Vous parliez d’une idée ?

– Oui. Peut-être l’avez-vous devinée ?

– Serait-ce... M<sup>lle</sup> Manon elle-même ?

– Je me le demande. Jeanne pencherait aussi pour cela. Elle a sa taille, son allure...

« Et tenez, cet après-midi, pendant que nous étions au cimetière, M<sup>me</sup> de Courbarols et moi, elle est passée, toujours voilée. M<sup>me</sup> la Comtesse s’est informée qui elle était puis elle a dit : « C’est curieux, sa tournure me rappelle quelqu’un. » »

— Étonnant, en effet. Je tâcherai de l'apercevoir, pour juger à mon tour si je trouve quelque ressemblance avec la disparue.

Sous le bras d'Achille, la petite main trembla un peu.

Le jeune homme poursuivait :

— Cela n'aurait, d'ailleurs, rien d'impossible. Mais pourquoi se cacher ainsi ? Comme personne de nous ne peut la supposer coupable, il faut donc penser qu'elle fuit quelqu'un ? Mais d'après ce que vous m'écriviez, M<sup>me</sup> Clomart serait dans le secret ?

— Elle et son mari, oui.

— Alors, on pourrait peut-être voir à les faire parler, en s'y prenant habilement ?

Lucie secoua la tête.

— Ce n'est guère possible. Tous deux ne disent jamais que ce qu'ils veulent bien.

— Ah ! Enfin, nous verrons. Cette pauvre demoiselle Manon ! Nous serions pourtant bien heureux de savoir ce qu'elle est devenue, n'est-ce pas, mademoiselle Lucie ?

La main trembla un peu plus sous le bras du jeune homme.

Lucie répondit, d'une voix légèrement changée :

– Oh ! oui, certainement.

Il y eut un long moment de silence. Devant les jeunes gens, les autres devisaient et riaient, en avançant à pas flâneurs.

Achille, de côté, regardait le fin profil de Lucie, éclairé discrètement par la faible lueur de la lune.

L'encolure basse du corsage blanc découvrait un joli cou, entouré d'un étroit ruban de velours noir.

En se penchant un peu, Achille dit à mi-voix :

– Mademoiselle Lucie, l'air du Jura vous a rendue encore plus charmante qu'à Paris !

Achille reprit, en hésitant, la voix très émue :

– Voulez-vous me permettre de vous dire... que vous me plaisez beaucoup... que je vous aime ?

Elle s'arrêta au milieu du chemin, toute frissonnante, en retirant sa main de dessous le bras d'Achille. Et elle murmura :

– Monsieur Achille...

– Je ne vous offense pas, je l'espère ? Dites, mademoiselle ?

– Oh ! non !

Ses yeux se levaient sur Achille, et la clarté lunaire était suffisante pour qu'il vît la joie qui s'y reflétait.

Alors il prit la main de la jeune fille et se pencha de nouveau.

– Lucie, j'ai rêvé de vous voir devenir ma femme ! C'est M<sup>me</sup> Brûlier qui m'a encouragé. Moi, je n'aurais pas osé... à cause de mon frère, et puis parce que vous avez de l'argent, tandis que moi...

Elle eut un geste de protestation.

– Oh ! cela n'est rien !

– Si, pour moi, c'était délicat. Mais M<sup>me</sup> Brûlier m'a laissé entendre que... que je ne vous

étais pas tout à fait indifférent, Lucie.

– Non, pas tout à fait !

Elle souriait, demi-confuse, demi-malicieuse, et si heureuse que ce bonheur éclatait dans son regard.

– Alors, vous voulez bien ?

Pour toute réponse, elle lui tendit son autre main, qu’il étreignit dans la sienne.

Il dit d’une voix étouffée par la joie :

– Lucie... ma chère Lucie ! Ainsi donc, vous voulez bien de moi pour fiancé... pour mari bientôt ?

– Oui, Achille, et de tout cœur !

« Mais il est auparavant une chose que je peux vous demander. Vous avez aimé M<sup>lle</sup> Manon, n’est-ce pas ?

Franchement, il répondit :

– Oui, Lucie, je l’ai aimée... comme un fou que j’étais. Car j’ai reconnu depuis que nous n’étions pas faits l’un pour l’autre.

– Et... maintenant ?

– Maintenant, chère petite Lucie, c’est vous que j’aime... pour toute la vie.

– Mais si... si vous la revoyiez ?

– Oh ! ne vous tourmentez pas à ce sujet, je vous en prie, ma Lucie ! Je vous dis que ma folie est passée, tout à fait passée ! J’admirerai toujours cette merveilleuse Manon, mais comme une créature très supérieure, que l’on contemple de loin.

« Vous, Lucie, vous serez mon bonheur.

Et avec un regard de câline tendresse, il ajouta :

– Me croyez-vous ?

– Oui, Achille, oui, oui !

Elle se pencha, lui offrant son front sur lequel il mit un baiser.

Puis elle dit, rougissante et ravie :

– Maintenant, marchons vite, pour rejoindre les autres !

Mais personne n’avait paru s’apercevoir de leur retard. À la grille du château, on se sépara de

Lucie après de joyeux : « À demain ! » Car la comtesse était convenue avec sa garde-malade que celle-ci, à moins d'empêchement imprévu, descendrait chaque jour à Cordibûche pour y déjeuner et y passer le reste de la journée.

Toute joyeuse la jeune fille gagna l'appartement de M<sup>me</sup> de Courbarols. Celle-ci attendait Lucie pour se coucher. Tandis qu'elle se déshabillait, elle interrogea sa protégée sur son après-midi, avec l'intérêt bienveillant dont elle était coutumière. Alors Lucie, spontanément, lui parla de la demande en mariage qui venait de lui être adressée.

La comtesse l'embrassa maternellement.

— Eh bien ! mon enfant, vous voilà heureuse, puisque ce jeune homme vous plaisait, d'après ce que m'en a dit M<sup>me</sup> Brûlier ?

— Oh ! oui, madame, bien heureuse !

— Tant mieux, chère petite, vous le méritez bien ! Nous en recauserons demain. Il faut maintenant aller vous reposer. Je n'ai plus besoin de vous ce soir, car je ne prendrai pas de potion.

– Cependant, madame, pour mieux dormir ?

– Je me sens assez calme, pour le moment. Si je voyais venir l'agitation et l'insomnie, je vous sonnerais. Allez, ma petite Lucie.

Et, avec un sourire affectueux sur ses lèvres pâlies, elle ajouta :

– Faites de beaux rêves, chère enfant.

Oui, c'étaient de beaux rêves que faisait encore la jeune fille, deux heures plus tard, dans le lit où elle ne pouvait trouver le sommeil.

L'avenir, près de celui qu'elle aimait, lui apparaissait tellement doux !

Comme elle le rendrait heureux, son cher Achille ! Comme elle s'ingénierait pour que jamais, jamais il n'eût l'idée de regretter la belle charmeuse dont il avait été épris !

Car, en dépit des affirmations du jeune homme, elle conservait encore une inquiétude à ce sujet. Et elle se surprit à penser :

« Pourvu qu'il ne la revoie pas ! Pourvu que ce ne soit pas elle, l'inconnue de là-bas ! »

Elle se le reprocha aussitôt, partagée entre son affection pour Manon, demeurée très vive, et la crainte de voir s'éloigner d'elle l'amour d'Achille.

Vers onze heures et demie, elle tomba dans une sorte de somnolence, d'où la fit sortir une sonnerie électrique prolongée.

« C'est M<sup>me</sup> la comtesse qui veut sa potion. Mais comme elle sonne fort et longtemps ! Il faut que j'aille voir tout de suite. »

Et sans prendre le temps de passer un jupon sur sa longue robe de nuit, elle s'élança vers la chambre de la comtesse, séparée de la sienne par un grand cabinet de toilette.

À la lueur de la veilleuse posée sur la table de nuit, elle vit M<sup>me</sup> de Courbarols, redressée dans son lit, blême, les dents claquantes, les yeux pleins de terreur.

La jeune fille courut à elle, en demandant, avec anxiété :

— Madame, qu'avez-vous ? qu'avez-vous ?

La comtesse essaya de parler. Mais les mots

ne pouvaient sortir de sa gorge contractée.

Lucie prit ses mains, tremblantes et glacées, lui parla doucement :

M<sup>me</sup> de Courbarols put enfin bégayer :

– La Dame rouge... là...

Sa main s'étendit vers une porte qui faisait communiquer sa chambre avec une autre pièce inhabitée.

Le regard de Lucie, suivant la direction indiquée, ne rencontra que les deux battants de chêne, bien clos.

La comtesse poursuivit, d'une voix haletante :

– Elle était là. Ou, du moins, j'ai cru la voir. Car, naturellement, c'est une hallucination...

« Cependant, j'étais plus calme hier soir que d'habitude. Mais il y a des états nerveux inexplicables.

« Je l'ai vue telle que l'ont décrite Julie et le bûcheron... très belle, pâle, avec des yeux flamboyants et des lueurs fulgurantes autour d'elle.

« Elle me regardait. Cela dura quelques secondes, puis elle disparut.

« La porte s'était-elle ouverte, refermée ? Je n'avais rien vu.

Lucie, bien que très impressionnée elle-même, fit son possible pour la rassurer.

Elle alla vers la porte, constata qu'elle était close et y donna un tour de clef, précaution jugée à l'ordinaire inutile, des verrous étant tirés chaque soir à l'autre porte de la pièce voisine, ouvrant sur un cabinet de toilette.

Puis Lucie déclara qu'elle achèverait la nuit près de la comtesse, dans un fauteuil.

M<sup>me</sup> de Courbarols ne s'y opposa pas. Elle semblait très frappée, en dépit de ses efforts pour se reprendre. Lucie l'entendit qui murmurait :

– Cependant, il me semble que je n'étais pas hallucinée...

Elle recommanda à la jeune fille de ne rien dire à personne au sujet de cet incident.

– Il est inutile d'exciter encore les imaginations. Je n'en parlerai même pas à mon

mari et à ma belle-fille. À quoi bon ?

Ce fut, naturellement, une nuit blanche que passèrent les deux femmes. Lucie, malgré elle, regardait sans cesse la porte close et ne pouvait réprimer un petit frisson à l'idée de ce que la comtesse avait vu là. Plus que jamais, ce soir, elle regrettait la paisible simplicité de Cordibûche. Là, au moins, il n'y avait pas de revenants. Mais la vaillante fille ne songea pas un instant à abandonner sa bienfaitrice en cette désagréable occurrence.

## VIII

Quand Lucie descendit le lendemain, vers midi, à Cordibûche, elle avait la figure un peu fatiguée, après cette nuit d'insomnie. Mais une onde rose y monta vite, à la vue d'Achille qui la guettait, sur la route.

En serrant très fort la petite main qu'elle lui tendait, il demanda avec une inquiète tendresse :

– Vous n'avez pas changé d'avis, depuis hier ?

– Oh ! non ! Et vous ?

– Moi non plus, ma Lucie ! Et même, je me suis permis d'apprendre nos fiançailles à M<sup>me</sup> Brûlier.

– Vous avez eu bien raison ! Cette bonne Jeanne est comme une sœur pour moi. Et, dès hier soir, je lui aurais fait ma confidence, si j'avais pu me trouver un instant seule avec elle.

Dans la cour de la ferme se tenait Jeanne. Elle

ouvrit les bras aux deux fiancés.

– Allons, embrassez-moi, tous deux ! Êtes-vous contente, ma petite Lucie ?

La jeune fille cacha son visage rougissant contre l'épaule de la veuve.

– Oh ! Jeanne, vous le pensez bien !

– C'est un peu à moi que vous devez cela, hein ? Ce vilain garçon-là ne voulait pas s'apercevoir qu'il avait près de lui un trésor.

Achille avoua gaiement :

– J'étais un imbécile, madame Brûlier ! Un fichu imbécile ! Mais c'est passé et je vous remercie de m'avoir aidé à voir clair.

Au déjeuner, devant tous les Clomart présents, Jeanne annonça les fiançailles.

Il y eut des félicitations, très sincères, car Lucie était déjà fort aimée, ici, et Achille plaisait par son air franc, sa simplicité d'allures. Puis on but gaiement à la santé des fiancés, et Valérie annonça qu'elle leur cuisinerait pour ce soir-là un dîner soigné.

Dans l'après-midi, Jeanne sous prétexte d'un achat à faire, s'en alla au village avec les deux jeunes gens.

En réalité, ils étaient convenus tous trois de guetter M<sup>me</sup> Florent, afin qu'Achille pût l'apercevoir et donner son avis à ce sujet.

En attendant l'heure habituelle de sa sortie, ils allèrent au cimetière, où Lucie montra au jeune homme la vieille chapelle qui s'élevait sur la sépulture des Courbarols.

Maintenant, aux inscriptions tracées de chaque côté de la porte, s'en ajoutait une nouvelle :

*Cyrille-Marie-André de COURBAROLS*

*Neuf ans*

Jeanne, en la considérant, dit avec pitié :

— Cette pauvre dame, comme elle a toujours souffert ! Car même quand son petit garçon vivait, elle était en transes perpétuelles, il avait si mauvaise santé, le pauvre !

« Avant cela, elle avait eu la mort de ses petites jumelles... Sans parler de celle de son premier mari, qui la rendit si malade.

« Il paraît qu'il était très bien, M. de Courbarols, beaucoup mieux que l'autre, de toute façon.

Lucie déclara :

– Quant à moi, il ne me plaît guère, ce comte Thibaut ! Et sa fille pas davantage.

« Elle fait l'aimable près de M<sup>me</sup> de Courbarols. Mais sa voix, son regard me donnent l'impression de la fausseté. M<sup>me</sup> la comtesse, d'ailleurs, paraît indifférente à son égard.

Jeanne fit observer :

– On disait cependant qu'elle avait beaucoup d'affection pour cette jeune fille ?

– En tout cas, elle ne le montre guère ! Pas plus qu'à son mari, d'ailleurs. Elle est très froide envers celui-ci et semble satisfaite dès qu'il s'éloigne.

Achille demanda :

– Il n'est peut-être pas bien pour elle ?

– Il paraît cependant plein de sollicitude. Mais elle sait probablement à quoi s'en tenir au sujet de sa sincérité.

« Une personne encore que je n'aime guère au château, c'est la femme de ménage. Elle n'est cependant pas désagréable pour moi, mais je lui trouve l'air faux et elle m'inspire une instinctive défiance.

Comme Jeanne et les fiancés, en quittant le cimetière, revenaient vers le village, ils aperçurent, s'engageant sur une route en contrebas, une amazone et un cavalier.

Lucie dit à Achille :

– Tenez, voilà le comte de Courbarols et sa fille !

– Ah ! Voyons. La demoiselle paraît assez bien, physiquement, mais elle a l'air d'une chipie. Quant au comte, il fait jeune, à ce qu'il me semble. Mais, tenez, quand il ne s'observe plus, il se tasse, il s'affaisse. Là, le voilà qui se redresse ! Comme ça, il a encore un peu d'allure. Il a dû

être assez bien, cet homme-là, et il lui en reste quelque chose, autant que je puis en juger d'ici.

– Oui, quoique les traits soient passablement flétris.

« Mais ne nous retardons pas, mes amis, si nous voulons apercevoir l'étrangère.

Chaque jour vers cinq heures, la jeune femme de la maison Greffier se rendait à l'église.

C'était là qu'Achille et les deux femmes devaient se placer pour la voir tout à leur aise.

Ils s'installèrent dans une petite chapelle sombre, où une personne venue du dehors, et sortant du plein jour pour entrer dans l'ombre, ne pouvait certainement pas les distinguer.

Un peu après cinq heures, M<sup>me</sup> Florent apparut. Le long de la nef, elle s'avança lentement, pour venir s'agenouiller dans les premiers rangs.

Achille chuchota :

– Oui, c'est tout à fait son allure.

Pendant près d'un quart d'heure ils

demeurèrent immobiles suivant tous les mouvements de l'étrangère.

Ils espéraient un peu qu'elle soulèverait un instant son voile.

Mais il n'en fut rien.

Après une longue prière très fervente à en juger par son attitude, elle sortit, de nouveau suivie par les regards investigateurs d'Achille et de ses compagnes.

À leur tour, ceux-ci quittèrent l'église.

De loin, ils virent l'inconnue se diriger vers sa demeure et y disparaître.

Lucie fit observer :

– Elle ne fait pas sa promenade habituelle, aujourd'hui.

« Eh bien ! Achille, qu'en dites-vous ?

– Vraiment, je parierais presque que c'est elle ! Et cela n'aurait après tout rien d'invraisemblable. Mais pourquoi ce mystère ?

« Tout est singulier dans cette affaire, depuis le commencement – la découverte de l'enfant, à

Antibes – jusqu’à ceci. Enfin, nous verrons bien !  
Un de ces jours, peut-être, il plaira à cette belle mystérieuse de se découvrir à nous.

Lucie dit pensivement :

– Elle a peut-être souffert. Elle est peut-être malheureuse. En ce cas, elle devrait nous permettre de la voir, de lui dire toute notre sympathie, toute notre affection.

– Mais si ce n’est pas elle, Lucie ? Il est inutile de nous monter l’imagination à ce sujet.

– Oh ! bien sûr ! Mais cette idée-là me trotte dans la cervelle, malgré moi.

\*

Ce même jour, vers huit heures, tandis que les maîtres dînaient, Hilarine, la mine un peu dolente, entra dans la cuisine et demanda une tasse de bouillon.

Elle souffrait, disait-elle, d’un violent mal de tête et allait se coucher, après avoir absorbé ce

léger repas.

En effet, aussitôt le bouillon bu et quelques biscottes grignotées, la femme de charge prit une lampe et monta jusqu'à sa chambre.

Là, elle entoura de linge ses chaussures. Puis sans lumière, elle sortit de la chambre et descendit un étage.

Ses pas glissaient sans bruit sur le parquet. Elle s'engagea dans le couloir menant à l'appartement du comte, s'arrêta devant la porte du fumoir, l'ouvrit et entra dans la pièce déserte.

Une lampe allumée était posée sur une table, M. de Courbarols, en quittant sa femme, vers neuf heures, avait coutume de venir fumer ici. Très souvent, sa fille l'accompagnait et demeurait quelque temps à causer, avant de se retirer dans sa chambre.

Hilarine, par une habitude ancrée chez elle, fit un rapide examen des lieux.

Devant la cheminée, sur laquelle se dressait une pendule ancienne, elle s'arrêta en murmurant :

« J'avais bien vu, l'autre jour, que les grands candélabres de bronze avaient disparu. Gustave ne sait pas non plus ce qu'ils sont devenus. Mais il faudra que j'arrive à le savoir, moi ! »

Le fumoir était une pièce très vaste, tendue de vieilles tapisseries flottant sur les murs dont l'épaisseur énorme avait permis d'aménager de profondes embrasures, en avant des deux fenêtres.

L'un de ces pans de tapisserie tombait devant un cabinet mal éclairé par une étroite fenêtre grillée. Là se trouvait reléguée une vieille armoire gothique, à demi démolie et d'une grande valeur. Qui donc l'avait mise là ? On l'ignorait. Elle y était peut-être depuis un siècle, ou plus. Le comte avait un jour parlé de la vendre, quatre ans auparavant. Depuis lors, il n'y avait sans doute plus pensé, car elle était encore là, avec ses sculptures à la fois somptueuses et naïves.

Près d'elle se trouvait un vieux coffre de la même époque, qui renfermait les archives de Courbarols.

Hilarine entra dans le cabinet. Le pan de

tapisserie retomba derrière elle et elle se trouva dans l'obscurité.

Mais sans doute participait-elle du privilège de la race féline, ou bien avait-elle longuement étudié les lieux, car elle se dirigea vers l'armoire, ouvrit un battant et se glissa à l'intérieur.

Ainsi blottie, elle attendit patiemment.

– Oui, patiemment, car elle sentait que le moment allait venir où elle saurait, enfin...

Depuis plusieurs jours, elle guettait, resserrait sa surveillance, cherchait des indices, avec une ruse de sauvage.

Ainsi, elle avait vu, au matin, des traces de pas dans le jardin.

Il y avait des pas d'homme – et aussi les pas d'une femme au petit pied, portant des chaussures sans talons.

Ces doubles traces cessaient à une courte distance du château, et l'on ne voyait plus que les pas d'homme s'arrêtant à la porte de la vieille tour.

Cette porte, Hilarine l'avait soigneusement

examinée, à l'aube, avant que personne fût levé au château.

Elle avait pu constater qu'on l'avait ouverte récemment... Or, M. de Courbarols seul en possédait la clef.

La femme de charge avait d'abord pensé à trouver le mot de l'énigme en guettant, la nuit, aux environs de la tour... Mais une découverte faite par elle l'amena à changer son plan.

Un après-midi, le comte étant parti avec sa fille pour Pontarlier, où ils passaient toute la journée, et le valet de chambre se trouvant en congé, Hilarine vint fureter longuement dans le fumoir.

Le cabinet voisin reçut aussi sa visite.

Près du coffre, elle ramassa une rose qui commençait de se flétrir – une rose évidemment cueillie la veille.

Poursuivant ses investigations, Hilarine déplaça le coffre.

Les murs du cabinet étaient couverts de panneaux de chêne qui, vu le manque d'entretien

et l'humidité, étaient en partie pourris.

Pourtant, ceux qui se trouvaient derrière le coffre semblaient mieux conservés que le reste.

Sur l'un d'eux, le coup d'œil perçant d'Hilarine distingua aussitôt une éraflure, toute fraîche encore.

Puis aussi, ce panneau ne semblait pas joindre très bien avec ses voisins. Hilarine lui trouvait l'apparence suspecte et se promit de le surveiller.

Voilà pourquoi, ce soir, elle s'installait dans la vieille armoire, aussi commodément que possible. Puis, patiemment, elle attendit.

Vers neuf heures, la porte du fumoir s'ouvrit et M. de Courbarols entra avec sa fille.

Marcelle s'écria, en se laissant tomber sur un siège :

– Ouf ! voilà encore la corvée finie, pour ce soir ! Donnez-moi une cigarette, cher papa, pour dissiper mon mal de tête.

– Tu as mal de tête ?

– Comment voulez-vous qu'il en soit

autrement, après de telles journées d'ennui ? Et nous n'avancons pas d'une semelle ! Vous le constatez, n'est-ce pas ?... Elle est toujours aussi froide, aussi indifférente.

M. de Courbarols dit d'un ton de colère concentrée :

– Parbleu, si je le constate !

Il y eut un long moment de silence... M. de Courbarols présentait à sa fille une cigarette allumée et choisissait un cigare pour lui-même.

Puis Marcelle reprit :

– N'avez-vous pas idée, papa, que cette Lucie peut être dangereuse pour nous ? Si maman s'en engouait et lui laissait une partie de sa fortune ?

– Oui, évidemment, c'est un point à envisager... Il faudrait lui trouver une femme de chambre, de façon que cette jeune fille n'ait plus qu'à retourner chez elle.

– Je me suis déjà informée, dans le pays. Mais il n'y a personne... À Pontarlier, rien non plus qui puisse être accepté par maman.

– Fais mettre une annonce dans un journal de

la région ?

– J’y pensais... Mais en admettant que nous trouvions quelqu’un, nous ne l’aurons pas longtemps, avec cette ridicule histoire de Dame rouge. Si, au moins, cela servait à faire déloger maman d’ici ! Ah ! en ce cas, comme je la bénirais, cette excellente comtesse Améliane !

M. de Courbarols eut un rire aigu, qu’Hilarine n’avait jamais entendu.

– Eh ! oui, elle nous rendrait un fameux service, en obtenant ce résultat ! Mais Paule, fût-elle environnée de toutes les terreurs de ce monde, est capable de se cramponner à ce Courbarols maudit, par entêtement.

– Bah ! si un jour elle avait très, très peur ! Dites donc, papa, si nous aidions un peu la Dame rouge ? Nous pourrions nous promener la nuit dans les couloirs, en traînant des chaînes, en gémissant... ou bien faire des feux de Bengale derrière les fenêtres de la tour... Ce serait tout au moins une distraction, dans notre ennui !

Le comte dit d’un ton nerveux et impatienté :

– Drôle de distraction !

– On prend ce qu'on peut !

Et la jeune fille bâilla, en ajoutant :

– C'est un air mortel que je respire ici, papa !  
Voyez, j'ai déjà considérablement maigri.

– Que veux-tu que j'y fasse, ma chère enfant !... Prends patience, comme moi.

– Il le faut bien, hélas !

Il y eut encore un silence... Puis Marcelle demanda :

– Vous êtes-vous informé au sujet de cette personne que nous soupçonnons être Manon Grellier ?

– Oui. Mais je n'ai rien pu savoir.

Marcelle dit d'un ton dépité :

– C'est que vous ne vous y êtes pas bien pris.  
À qui avez-vous demandé ?

– Mais... à des gens du village.

– Quoi que vous en disiez, Hilarine aurait pu mener cette enquête beaucoup mieux que vous.

– Laisse donc Hilarine tranquille ! Sa curiosité n’a nullement besoin d’être encouragée.

– Mais la mienne désire se satisfaire !

– Eh bien ! je verrai encore à interroger les uns ou les autres...

– Ces fermiers de Cordibûche... Ce sont eux qui avaient la garde de la maison et qui ont été les intermédiaires pour la location.

– Oui... Mais ceux-là ne voudront probablement rien dire... Enfin, nous verrons...

– Et de votre ami Sangram, toujours pas de nouvelles ?

– Toujours rien.

– C’est singulier !

M. de Courbarols dit d’un ton qu’il affectait de rendre dégagé :

– Oh ! il n’aime guère écrire ! Mais nous le verrons arriver subitement un jour ou l’autre, selon sa coutume.

Marcelle ricana :

– À moins que – ainsi que je le pense toujours

– il ne soit le traître qui ait livré aux Anglais le secret de Maun-Sing, et qu'en retour les partisans de celui-ci ne lui aient fait un mauvais parti.

– Ne dis donc pas de sottises, Marcelle !

– Que voulez-vous, je garde ma conviction à ce sujet ! Là-dessus, papa, je vous dis bonsoir. J'ai grand sommeil, ce soir... L'atmosphère de Courbarols est si terriblement endormante !

Elle se leva, embrassa son père et quitta la pièce.

Thibaut referma la porte derrière elle, et Hilarine entendit le bruit de la clef tournant dans la serrure.

Puis, il se dirigea vers sa chambre, y demeura un moment et revint dans le salon

Là, il se remit à fumer, car l'odeur du tabac arrivait de nouveau jusqu'à la femme de charge.

Une heure s'écoula... Puis la demie de dix heures sonna...

Thibaut se leva, fit quelques pas dans la pièce et vint un cabinet.

Écartant la tapisserie, il entra, une lampe à la main, et s'approcha du coffre.

Hilarine, de l'armoire où elle était blottie, suivait d'un œil avide, par une étroite ouverture du battant, les moindres gestes de son maître.

M. de Courbarols posa la lampe à terre, écarta le coffre, puis appuya son doigt sur un point de la boiserie.

Aussitôt, un panneau se déplaça, laissant voir une ouverture sombre.

Reprenant la lampe, Thibaut s'y engagea aussitôt.

Alors, Hilarine, écartant doucement le battant, se glissa hors de l'armoire et s'engagea dans le passage mystérieux, à la suite de son maître.

Ses chaussures, enveloppées de linges, ne faisaient aucun bruit sur le sol dallé.

Devant elle, le comte avançait dans l'étroit passage... Celui-ci débouchait dans une grande salle délabrée, garnie de quelques meubles de rebut. Thibaut la traversa, en sortit et s'engagea dans l'escalier de pierre qui menait au rez-de-

chaussée.

Ombre fidèle, Hilarine le suivait toujours.

Quand il fut en bas, M. de Courbarols poussa une porte entrouverte et entra dans la salle qui occupait tout le rez-de-chaussée de la vieille tour.

Une voix de femme, à l'accent étranger, s'éleva :

– Ah ! vous voilà !

– Oui, ma chère Sâti... Avez-vous fini de dîner ?

– Presque... Puisque vous êtes là, vous allez prendre une coupe de Champagne avec moi.

– Volontiers.

Hilarine pensa :

« Voilà qui m'explique la disparition du Champagne et celle de ces deux coupes, constatée il y a déjà quelque temps par Gustave. »

Mais elle voulait voir... Avec une souplesse féline, elle s'avança, se glissa jusqu'à la porte que le comte avait simplement tirée un peu à lui, en entrant. Il y avait là un large interstice, très

suffisant pour que l'œil d'Hilarine plongeât dans la partie la plus éclairée de la salle.

Là, sous la lumière répandue par des bougies plantées dans les candélabres de bronze, – les candélabres du fumoir de M. de Courbarols – une femme était assise, ou plutôt à demi étendue sur un divan oriental – le divan du fumoir de M. de Courbarols.

Une femme grande et mince, au teint mat, aux beaux traits, aux sombres yeux noirs...

Elle était vêtue d'une ample robe de soie rouge. Autour de son cou sculptural étincelait de mille feux une rivière de diamants, et dans ses cheveux couleur de nuit brillait une fulgurante étoile.

Deux lourds bracelets d'or ornés de pierres précieuses encerclaient ses bras, qui sortaient des manches larges de la robe. À ses longs doigts fins, des bagues superbes lançaient des éclairs, au moindre mouvement.

Près d'elle, sur une table, se voyaient les restes d'un repas : une terrine de foie gras, des fruits,

des pâtisseries, une bouteille de Champagne.

Le comte, debout, la couvrait d'un regard d'ardente admiration.

Il murmura d'un ton extasié :

– Vous êtes incomparable, Sâti !

La belle Hindoue dit avec insolence :

– Laissons les compliments et donnez-moi mon champagne. Après quoi, nous causerons, car nous avons des choses sérieuses à entreprendre.

M. de Courbarols versa le Champagne dans une coupe, qu'il lui présenta. Puis, en ayant rempli une pour lui-même, il s'assit sur un escabeau, près de Sâti.

L'Hindoue demanda, d'un ton d'intérêt moqueur :

– Eh bien ! qu'a-t-elle dit de l'apparition de la Dame rouge, M<sup>me</sup> de Courbarols ?

– Mais rien !... Pas un mot ! C'est étrange ! Elle était seulement, ce matin, très fatiguée et très nerveuse.

– Oui, cela lui a fait tout de même un petit

effet. Mais elle aura cru à une hallucination... Je recommencerais, un de ces jours.

– Agissez avec précaution, Sâti !... Paule est une femme intelligente, énergique, sous une apparence de faiblesse...

– Ne craignez rien, je serai prudente... Et bientôt, vous aurez la satisfaction d'entendre cette obstinée vous demander elle-même de quitter ce château hanté.

– C'est à vous que je le devrai, chère Sâti !

Et, se penchant, M. de Courbarols prit la main de l'Hindoue, qu'il baisa dévotement. Elle eut un rire léger.

– Il est certain que l'idée vient de moi.

« Puisque je devais vivre ici invisible, jusqu'à ce que j'aie accompli mon œuvre de vengeance, autant valait que je m'occupe à quelque chose... Et c'est très amusant, de jouer les revenants !

Elle se souleva un peu, en appuyant son coude sur les coussins de soie posés sur le divan... Ce mouvement fit étinceler, dans la lumière, les diamants et les rubis d'une agrafe attachée à son

corsage.

Allons, Hilarine savait maintenant ce qu'étaient devenus tous les bijoux enlevés à la cassette de M<sup>me</sup> de Courbarols !

Sâti continua :

– Mais tout cela finira bientôt... Demain, je saurai si cette M<sup>me</sup> Florent est réellement celle que nous pensons. Alors, je choisirai le jour et l'heure de ma vengeance... et, cette fois, j'espère ne pas la manquer, cette Manon maudite !

Une lueur haineuse passait dans les yeux sombres et la bouche, d'un rouge sanglant, eut un rictus cruel.

M. de Courbarols, les traits contractés, dit d'une voix troublée :

– C'est une terrible partie que nous jouons là !

– Oui, et il faut la gagner, pour vous comme pour moi. Donc, c'est convenu ?... Demain soir, vers dix heures, je descends au village, je vais à cette maison que vous m'avez montrée, l'autre nuit, au cours de notre promenade, je passe par cette porte du jardin dont vous avez remarqué le

cadenas rouillé... Une fois dans la place, j'aviserais au moyen d'apercevoir cette femme... Peut-être les volets ne sont-ils pas fermés, de ce côté... Enfin, nous verrons !

« Mais, à l'avance, je ne conserve plus aucun doute... D'après la description que vous m'avez faite du domestique, je reconnais Anang, un des serviteurs les plus dévoués de Maun-Sing, qui l'avait attaché au service de sa favorite.

Elle se tut un moment et songea, le menton appuyé sur sa main.

Puis elle dit pensivement :

– Où est-il, Maun-Sing ?... Qu'est-il devenu ? Cette femme le sait, peut-être...

Le comte eut un froncement de sourcils. En se penchant vers Sâti, il dit d'un ton de reproche tendre :

– Oubliez donc celui qui vous a si sottement dédaignée, vous, si belle, si parfaite !... Il n'est pas digne de vos regrets !

Une flamme s'alluma dans les prunelles de Sâti.

– Pas digne, lui !... Ah ! si, toujours ! Cette Manon l’a ensorcelé... mais il n’en reste pas moins l’être incomparable que l’on ne peut cesser d’aimer, vous fût-il souffrir tous les martyres !

La voix de l’Hindoue s’élevait, ardente, frémissante...

Thibaut saisit la main de Sâti, la pressa entre les siennes... Et il implora :

– Taisez-vous !... Ne parlez pas ainsi devant moi ! Cet homme... ce Maun-Sing, je le déteste... parce que vous l’aimez toujours... C’est à cause de lui que vous refusez de m’écouter... d’accepter mon amour...

Tranquillement, sans chercher à dégager sa main, l’Hindoue répondit :

– Vous vous trompez. Je vous écouterai, ainsi que je vous l’ai déjà dit, le jour où vous pourrez m’offrir de devenir comtesse de Courbarols.

« Mais ce jour n’est pas proche. Il faut auparavant que vous décidiez votre femme à tester, non en faveur de votre fille, comme vous le souhaitiez précédemment, mais en votre

faveur... Car, retenez bien ceci – je ne vous épouserai que si vous pouvez me donner une vie large, luxueuse, selon mes goûts.

– C’est bien là aussi ce que je veux, Sâti ! Rien, pour vous, ne me semblera trop beau !... Je voudrais mettre à vos pieds tous les trésors du monde, et aucune fatigue ne me coûtera pour satisfaire vos désirs !

Sur ses lèvres, il pressait la main de la jeune Hindoue, qui l’enveloppait d’un regard froidement impérieux. Au bout d’un moment de silence, Sâti reprit :

– La tâche ne sera pas facile, d’après ce que vous m’en avez dit ?

– Pas facile du tout !... Ma femme nous a en profonde méfiance, Marcelle et moi.

– Cette méfiance, il faudra la cultiver, à l’égard de votre fille. Au contraire d’auparavant, faites remarquer habilement les défauts de celle-ci... grossissez-les même, au besoin. Puis montrez vos regrets de l’avoir mal élevée, reconnaissez humblement vos torts... Enfin, je vous conseille

de feindre progressivement une conversion, de fréquenter peu le monde, de vous occuper de bonnes œuvres. Tout cela, si vous savez vous y prendre, devra changer l'opinion de M<sup>me</sup> de Courbarols à votre sujet.

« Après quoi, son testament dûment refait en votre faveur, nous verrons à trouver un moyen sûr et sans danger de vous rendre libre.

Elle prononçait de telles paroles froidement, sans que rien ne bougeât sur son beau visage.

Thibaut, lui, tressaillit, et sa physionomie s'altéra un moment.

Sâti s'en aperçut, car elle dit d'un ton ironique :

– Cette perspective ne paraît pas vous être agréable ?

Il bégaya :

– Le risque sera gros... Si nous sommes découverts...

– Ce sera l'échafaud, mon cher... Que voulez-vous, c'est une chance à courir ! À vous de voir si j'en vaudrais la peine.

Il se laissa glisser à genoux, dans une attitude d'adoration.

– Ô Sâti ! Sâti, je ferai tout pour vous ! Rien ne compte plus à mes yeux, depuis que je vous connais !

Elle considéra pendant un moment, avec un mélange de mépris et d'orgueilleuse satisfaction, cet homme abaissé, qui n'avait plus d'autre volonté que la sienne.

Puis il fit observer :

– Je vous aurai, de mon côté, rendu un service signalé en vous débarrassant de Manon.

– Oh ! certes oui ! Le jour où elle n'existera plus, quel soulagement, s'il n'y avait pas cette odieuse Hilarine !

Les sourcils sombres de Sâti se rapprochèrent.

– Oui, celle-là est terriblement dangereuse ! La mort de Manon ne vous servirait pas à grand-chose, tant que cette femme suspendra sur vous une telle menace.

« Mais elle a si bien pris ses mesures que je ne vois pas trop comment vous vous débarrasserez

d'elle.

– Moi non plus, hélas ! Je vous l'avoue, Sâti, c'est là mon tourment perpétuel. Mais vous, si inventive, si habile, vous trouverez peut-être un moyen ?

– Je l'ai cherché depuis que vous m'avez appris cela, et j'avoue n'avoir rien trouvé. Le moyen, le seul, ce serait de soustraire au notaire le papier qu'elle lui a confié.

– Mais c'est impossible !

– Impossible, non. Difficile, j'en conviens... Cependant, c'est ce qu'il faudra essayer, quand nous serons de retour à Paris. Alors, si nous pouvons être délivrés de ce danger, nous aurons vite fait de rendre inoffensive cette aimable Hilarine,

– Mais si, par hasard, elle avait ailleurs un autre papier de ce genre ?...

– Oh ! alors, mon cher ami, si elle en sème partout, il est évident qu'il n'y a rien à faire !

« Mais il est plus probable que celui-là est le seul... en admettant même qu'il existe, car elle a

pu vous faire peur avec un simple mensonge.

– J'en doute ! Hilarine est une femme à prendre toutes ses précautions. C'est une créature très dangereuse, qu'il n'est pas bon d'avoir pour ennemie.

– Vous avez eu bien tort de la prendre comme complice, autrefois, au lieu de faire vos affaires tous deux seuls, Sangram et vous !

– Mais je vous ai expliqué qu'elle avait deviné notre projet... et alors, il fallait acheter son silence.

– Oui, en ce cas, vous étiez obligés... Mais c'est malheureux, car vous vous êtes attaché là une véritable sangsue.

– Une sangsue, c'est bien le mot !... Elle ne sera satisfaite que lorsqu'elle m'aura dépouillé de tout.

– Nous aviserons à ce qu'elle n'en arrive pas là... Mais, pour le moment. C'est de Manon qu'il faut nous débarrasser.

« Ah ! que j'attends demain avec impatience, pour être bien certaine que c'est elle, la créature

haïe, la bien-aimée de Maun-Sing, qui est là, si près, s'offrant à ma vengeance ! Il me la faudra vivante. Je veux la voir souffrir longtemps... Nous la mettrons dans ce souterrain que nous avons, tous deux, exploré l'autre jour.

« Avez-vous bien enfermé le parchemin qui indique les différents passages secrets ?

– Soyez sans crainte. Il est dans le coffre aux archives, dont la clef, d'un modèle très compliqué, ne me quitte jamais.

– Bien... Soyez prudent, surtout. Méfiez-vous en particulier de cette Hilarine. Prenez garde aussi à votre fille, qui s'ennuie et doit être de ce fait plus attentive à ce qui peut lui paraître insolite.

« À propos, M<sup>me</sup> de Courbarols ne vous a jamais parlé de la disparition de ses bijoux ?

– Jamais... Elle soupçonne probablement sa femme de chambre, mais, n'ayant aucune certitude, elle ne veut pas en dire mot, par charité.

Sâti eut un rire sarcastique.

– Quelle créature parfaite !... Il ne faut pas, mon cher comte, que vous pensiez trouver chez moi d’aussi hautes qualités !

Il saisit les mains de l’Hindoue et y posa ses lèvres.

– Nulle ne vous est comparable ! Votre beauté vaut à mes yeux bien plus que tout au monde... Sâti, j’aime votre front orgueilleux, vos yeux ardents, vos lèvres dédaigneuses. Faites de moi ce qu’il vous plaira.

Elle dit du même ton railleur, sans qu’une lueur d’émotion passât dans ses prunelles, sous le regard passionné de Thibaut :

– Sangram ne pensait pas, en m’envoyant vers vous, qu’il allait déchaîner un tel orage dans votre cœur.

« Sangram... Qu’est-il devenu ?... Mort, peut-être ?... Pourvu que le fakir n’ait pu, comme il le craignait tant, l’obliger à livrer son secret... le vôtre !

Une lueur d’angoisse traversa le regard du comte. En se relevant, Thibaut murmura :

– Ce serait terrible, car si Maun-Sing échappait définitivement aux Anglais, je le retrouverais encore sur mon chemin... et bien instruit, cette fois.

– Espérons que Sangram, qui paraît fort habile, a pu se soustraire à l’emprise du fakir. Il suffit qu’il ait eu le temps d’absorber le poison foudroyant dont, m’a-t-il dit, il s’était muni.

– Vous ne pensez pas que nous le reverrons, Sâti ? Vous croyez à sa mort ?

– Oui, car, autrement, il se serait arrangé pour vous envoyer un message.

Ils restèrent un long moment silencieux, songeurs. Puis Sâti se leva, d’un mouvement souple.

– Allons maintenant faire une promenade. J’ai mal à la tête, de rester ainsi enfermée toute la journée.

– Pauvre chère amie ! J’espère que, bientôt vous n’aurez plus besoin de vous cacher !

Elle eut un sourire cruel.

– Oui, quand nous en aurons fini avec Manon.

« Alors, nous nous arrangerons pour faire partir d'ici M<sup>me</sup> de Courbarols. À Paris, je m'installerai avec l'argent que m'a remis Sangram, argent reçu des Anglais, comme récompense anticipée du beau coup qu'il leur a fait faire, en mettant à bas le complot de Maun-Sing et des brahmes, ses confidents.

« Vous continuerez de travailler près de la comtesse, pour devenir son héritier. En même temps, nous verrons à rendre vaine la menace d'Hilarine.

« De tout cela d'ailleurs nous avons le temps de reparler. L'important, pour le moment, c'est notre expédition de demain... et ce qui la suivra.

Thibaut eut un léger frisson.

Sâti laissa échapper un petit rire aigu.

– Quoi donc ? Cela vous émeut à l'avance ? Allons, je crois que j'aurai à faire toute la besogne, car vos nerfs sensibles ne pourraient supporter le spectacle des souffrances que je réserve à cette femme.

Il balbutia :

– Quelquefois, vous me faites peur.

Elle rit de nouveau. En se penchant, elle prit une rose dans un vase plein de fleurs, posé sur la table, et la mit entre ses lèvres.

Puis elle se dirigea vers la porte et Thibaut la suivit.

Cette porte était celle qui donnait sur le jardin. Une tapisserie – l’une de celles qu’Hilarine avait cherchées vainement dans le coffre où elles étaient autrefois enfermées – tombait devant elle. Une autre cachait l’unique fenêtre, étroite et haute. Toutes deux, évidemment, étaient destinées à empêcher qu’aucun rais de lumière ne filtrât au-dehors.

M. de Courbarols ouvrit la porte, fit passer devant lui Sâti et sortit à son tour.

Alors, Hilarine se glissa dans la pièce déserte. Rapidement, elle en fit l’inspection. Puis elle vint à la porte par où étaient sortis M. de Courbarols et Sâti.

Elle était simplement poussée. Hilarine l’entrouvrit pour passer. Mais elle ne chercha pas

à suivre les deux silhouettes qui s'éloignaient au milieu de la nuit. Blottie dans un retraits du mur, elle attendit patiemment.

Oh ! oui, patiemment, car ce qu'elle venait d'apprendre suffisait à occuper son esprit !

Un rire triomphant entrouvrait ses lèvres minces.

Cette bonne Hilarine, dont les deux complices projetaient si bien de se débarrasser ! Elle leur donnerait encore du fil à retordre... et beaucoup plus qu'ils ne pensaient !

Mais qui était donc cette femme ? Elle connaissait Sangram, elle était même envoyée par lui à M. de Courbarols.

Une Hindoue, probablement ? Elle avait le type, l'accent étranger, bien qu'elle parlât très correctement le français.

Une très belle personne, il fallait le reconnaître. Mais...

Ici, la femme de charge eut un petit ricanement.

En son for intérieur, elle traitait d'« idiot » M. de Courbarols, épris de cette créature inquiétante qui ferait de lui un jouet et l'instrument passif de ses ambitions et de sa vengeance.

C'était donc elle, la Dame rouge ? Julie et le bûcheron l'avaient bien réellement vue. Par la porte de la vieille tour donnant à l'extrémité du couloir, elle avait pu se montrer à la femme de chambre au moment où celle-ci sortait de la lingerie. Et le bûcheron, lui, l'avait aperçue au cours d'une promenade nocturne qu'elle faisait dans le parc.

Mais tous deux avaient parlé de flammes, de lueurs comme des éclairs... Hilarine n'avait encore rien vu de tout cela.

Il semblait aussi, d'après les paroles du comte et de sa complice, que la Dame rouge se fût montrée à M<sup>me</sup> de Courbarols. De cela, Hilarine n'avait rien su.

« Ça, ce serait de l'audace ! pensait la femme de charge. M. le comte a raison en lui conseillant la prudence, car Madame, si nerveuse et malade qu'elle soit, a encore beaucoup de clairvoyance et

de force morale. Ils se trompent, s'ils croient qu'ils la feront partir facilement de Courbarols, avec leurs histoires de revenants !

« Et quant à leur mauvais coup contre Manon... Eh bien ! ils pourraient encore avoir des désillusions de ce côté ! »

Environ une demi-heure plus tard, le comte et Sâti revenaient de leur promenade.

À une courte distance de la tour, l'Hindoue s'avança seule et, derrière elle, Thibaut effaça la trace de ses pas.

Puis, il entra à son tour. Avant qu'il fermât la porte, Hilarine entendit la voix de Sâti qui demandait :

– À propos, avez-vous pensé à réparer cette petite pile électrique, qui ne marchait pas ?

– Oui, ma chère Sâti, et vous pourrez, à nouveau, recommencer vos petites expéditions, en lançant des éclairs autour de vous, ma belle Dame rouge.

Là-dessus, la porte se ferma.

Et Hilarine, très satisfaite de sa soirée, quitta son poste d'observation et rentra par la porte de l'office, dont elle avait eu soin d'emporter la clef.

## IX

Une tempête s'éleva le lendemain, vers midi.

L'air brûlant balayait tout, à travers le village, et, en haut, tordait la cime des sapins.

Portes et fenêtres battaient, dans le château. Le vent gémissait dans les corridors, frappait sans relâche les vieilles toitures, dont plusieurs ardoises déjà gisaient sur le sol.

Cette perturbation de l'atmosphère éprouvait fortement M<sup>me</sup> de Courbarols. De ce fait, Lucie, après avoir passé l'après-midi à Cordibûche, remonta à Courbarols vers six heures, au lieu de dîner à la ferme comme elle en avait coutume les jours précédents.

Elle trouva la comtesse étendue sur une chaise longue, dans sa chambre. M. de Courbarols lui tenait compagnie, lisant à haute voix des articles de journaux qu'elle semblait écouter assez

distraitement.

À l'entrée de Lucie, M<sup>me</sup> de Courbarols dit d'un ton d'affectueux reproche :

– Je vous avais défendu de rentrer plus tôt que d'habitude, ma chère enfant. Pourquoi m'avez-vous désobéi ?

– Je voulais voir comment vous vous trouviez ce soir, Madame. Je vous avais vue si nerveuse, ce matin.

– Je le suis encore... un peu moins, cependant.

M. de Courbarols déclara :

– On le serait à moins ! Par des temps pareils, cette vieille demeure est lugubre. À certains moments, le vent siffle de telle façon à travers ces corridors qu'on croirait entendre des plaintes sinistres – les plaintes de la Dame rouge.

Et il eut un petit rire, qui frappa désagréablement les oreilles de Lucie.

La jeune fille pensa, avec impatience :

« Il a bien besoin de dire cela à cette pauvre femme, malade et impressionnable ! »

M<sup>me</sup> de Courbarols avait eu un léger frisson et son regard, machinalement, se dirigeait vers la porte par où elle avait cru voir apparaître la sanglante Amélie.

Le comte, sans paraître s'en apercevoir, se leva et se mit à réunir ses journaux épars sur une table.

Lucie quitta la pièce, pour enlever ses vêtements de sortie.

M<sup>me</sup> de Courbarols fit observer, au bout d'un instant de silence :

— Je n'ai pas vu Marcelle, aujourd'hui. Elle n'est pas malade ?

— Pas le moins du monde. Je croyais même qu'elle était venue vous voir, après le déjeuner. Elle est sans doute plongée dans quelque lecture intéressante.

— Et malsaine, probablement. Je me suis aperçue récemment que vous laissiez entre ses mains des livres qui ne devraient pas y être, au grand jamais !

Thibaut eut un mouvement de vertueuse

indignation.

– Moi, chère amie ? Ou prenez-vous cela ? J’ai toujours veillé sur ce point-là, et si Marcelle fait de mauvaises lectures, c’est en cachette de moi.

– Cependant, j’ai lieu de croire que vous n’êtes pas très difficile à ce sujet.

Il la regarda d’un air de reproche fort bien joué.

– Vraiment, Paule, quelle idée vous faites-vous de moi ? Non, jamais, je n’ai encouragé ma fille dans ce qui pouvait lui être moralement nuisible... et même... je vais vous le dire franchement, aujourd’hui j’ai combattu en secret ses goûts trop frivoles, ses tendances à l’égoïsme. Je ne vous en soufflais mot, je défendais même Marcelle quand vous l’accusiez de ces défauts. Que voulez-vous, c’est ma fille ! Et puis, il m’était pénible de la voir décroître dans votre affection. Mais je ne me faisais pas illusion sur ses défauts... hélas ! non !

La comtesse attachait un regard étonné sur la

physionomie émue et attristée de son mari.

Un observateur eût discerné dans ce regard une forte dose d'incrédulité.

M<sup>me</sup> de Courbarols ne releva pas les paroles de Thibaut, et celui-ci la quitta sans connaître l'effet produit par son audacieux mensonge.

Car c'était lui-même qui, après le déjeuner, avait dit à sa fille :

– Tu sais, ma petite, si cela t'ennuie de monter près de ta mère, reste tranquille. Tout à l'heure, j'irai la voir et je lui raconterai une histoire quelconque, pour t'excuser.

Marcelle avait accepté aussitôt, joyeuse d'esquiver ce qu'elle appelait « la corvée », sans se douter qu'elle était le jouet des astucieuses combinaisons de Sâti, aveuglément exécutées par M. de Courbarols, que sa passion mettait complètement sous l'empire de l'Hindoue.

Dans la soirée, la tempête parut diminuer un peu de violence. M<sup>me</sup> de Courbarols, cependant, ne descendit pas à la salle à manger. Elle dîna avec Lucie dans un salon voisin de sa chambre et

ensuite causa longuement avec la jeune fille, l'entretenant surtout de ses fiançailles, que Lucie lui avait apprises la veille.

À l'heure où toutes deux se préparaient à prendre leur repos, Hilarine se glissait hors du château et descendait vers Clamanches par le sentier de chèvres, qui permettait d'atteindre rapidement le village.

Sans souci du vent, très fort encore, elle allait d'un pas ferme, dans la nuit profonde.

Au village, tout était désert et silencieux.

Sans hésiter, Hilarine se dirigea vers l'arrière de la maison Grellier.

Là s'étendait le jardin, assez vaste, donnant de ce côté sur un étroit chemin bordé de haies d'aubépine et entouré lui-même d'une de ces haies, haute et touffue, dans laquelle s'encastrait une vieille porte en treillis de fer rouillé à cadre de bois demi pourri.

Hilarine connaissait les lieux, y ayant rôdé quelque temps auparavant, dans l'espoir d'acquérir la certitude que l'étrangère voilée était

bien Manon.

Elle aussi avait remarqué ce cadenas rouillé à la petite porte du jardin. Il devait suffire de bien peu de chose pour en avoir raison.

Dans la haie d'en face, enclosant un petit verger, se trouvait une ouverture qui permettrait aux gamins du village d'atteindre le but de leurs convoitises, c'est-à-dire les arbres fruitiers, propriété de la vieille demoiselle qui laissait bénévolement aux jeunes larrons l'usage de cette brèche.

Hilarine, l'ayant préalablement élargie un peu, s'y glissa facilement. Alors, tapie derrière la haie, elle attendit.

Ce ne fut pas très long. Le frôlement d'un pas léger sur le sol parvint aux oreilles attentives. Puis une silhouette de femme apparut, se mouvant dans la nuit.

Elle s'arrêta devant la vieille porte, resta un moment immobile. Le grincement d'une lime se faisait entendre. Puis la porte fut ouverte, l'ombre disparut.

Alors, Hilarine se glissa par la brèche. En rampant, elle traversa le sentier, poussa la porte, entra dans le jardin obscur.

Elle s'était un peu redressée, prête à s'étendre sur le sol, pour se dissimuler en cas d'alerte.

Et elle avançait, sans voir celle qui la précédait, car la nuit était profonde, mais marchant, comme elle, vers la lumière de la maison.

Ainsi, elle atteignit une charmille jusqu'à laquelle, en reflet atténué, arrivait cette lumière.

Et elle vit, ou devina plutôt, la femme, Sâti, qui regardait.

Car, d'ici, on voyait distinctement la maison et ses fenêtres ouvertes, éclairées – deux fenêtres au rez-de-chaussée, celles du salon.

Une grosse lampe était posée sur un guéridon. Près de celle-ci étaient assis un homme et une femme.

Elle, Hilarine la reconnut aussitôt : c'était Manon, dans tout l'épanouissement de sa merveilleuse beauté.

Mais lui ? Ce jeune homme au superbe visage, aux yeux ardents et profonds ?

Hilarine se souvint aussitôt de l'avoir vu déjà. C'était au cours d'une soirée donnée par ses maîtres, l'hiver précédent, tandis qu'elle jetait un coup d'œil sur les salons par l'entrebâillement d'une porte. Il passait, ayant à son bras la belle lady Uswyll. Et les autres domestiques avaient dit à Hilarine :

– C'est le maharajah de Bangore.

Elle le reconnaissait bien, quoique en ce moment il n'eût plus cet air de nonchalante hauteur qu'il ne quittait guère dans le monde, et qu'il savait unir à la plus ensorcelante séduction.

Il lisait à haute voix, tandis que Manon travaillait à une broderie. De temps à autre, il s'interrompait, échangeait avec la jeune femme quelques mots... et le plus amoureux des regards. Puis il reprenait sa lecture et Manon sa broderie.

Au bout d'un quart d'heure, il ferma son livre, le posa sur le guéridon, Manon rangea son ouvrage et tous deux se levèrent.

Maun-Sing, entourant de son bras les épaules de la jeune femme, l'emmena vers une des fenêtres. Sa voix chaude parvint aux oreilles d'Hilarine. Elle disait :

– Quel vent brûlant ! Il a dû dessécher tes fleurs, Manon. Demain, il faudra qu'Anang arrose tout cela très abondamment.

– La pluie viendra peut-être cette nuit. Vois quelle obscurité profonde ! Il n'y a pas une étoile au ciel.

La tête de Manon s'appuyait contre l'épaule du maharajah. Et celui-ci, se penchant, mit un long baiser sur le visage de la jeune femme.

– Manon bien-aimée ! Je revis, depuis ces quelques jours que je suis près de toi ! Mais il faut penser, ma chérie, à cette œuvre de justice, de réparation, qui nous reste à accomplir.

– Oui, il le faut. Ma pauvre maman, comme je serai heureuse de la consoler un peu ! Vois donc, elle qui se croyait seule, maintenant va retrouver à la fois un fils et une fille ! Heureusement, ce misérable Sangram a disparu pour toujours. Il ne

nous reste plus comme adversaire que M. de Courbarols. D'après ce que tu m'as dit de lui, il est moins à craindre que son complice.

– Beaucoup moins. Je suis persuadé que, toujours, il s'est laissé conduire par lui.

– Quelle chose affreuse ! Comment ce Courbarols, fils d'honnêtes gens, a-t-il pu en arriver là ?

– Il a glissé sur la pente de ses vices, comme beaucoup d'autres.

– Maun, j'ai encore un peu peur, parfois, que nous ne nous trompions. Et une désillusion me serait si pénible, maintenant !

– Non, tout s'accorde pour nous prouver que nous sommes dans la bonne voie.

– Mais c'est une preuve qu'il nous faut... une preuve formelle.

– Nous la trouverons probablement dans le caveau funéraire des Courbarols. Dès que tu auras eu un entretien avec M<sup>me</sup> de Courbarols, nous verrons à acquérir cette certitude. Maintenant, rentrons, ma femme chérie. Voici

qu'il est tard, il faut te reposer.

Hilarine, sans attendre davantage, s'esquiva doucement. Avec les mêmes précautions qu'à l'aller, elle gagna le sentier et se glissa de nouveau derrière la haie.

Peu après, elle vit apparaître l'ombre féminine, sortant du jardin. L'étrangère ferma la porte derrière elle, puis s'éloigna. Et, à une courte distance, Hilarine la suivit, d'un pas rendu complètement silencieux par les linges dont, cette fois encore, elle avait enveloppé ses chaussures.

Sâti remontait vers Courbarols. Elle marchait vite et la femme de charge avait peine à se maintenir au même pas. En outre, elle distinguait à peine sa silhouette, dans cette nuit profonde.

Le vent, heureusement, soufflait dans le dos d'Hilarine et l'aidait dans la rude montée.

À mi-chemin, un homme, tenant à la main une lanterne, sortit d'une anfractuosité du roc bordant le sentier et s'avança vers Sâti.

Tout aussitôt, Hilarine se tapit à terre, l'oreille aux écoutes.

Sâti s'était arrêtée.

La voix anxieuse du comte demanda :

– Eh bien ?

Elle dit d'un ton rauque, comme si un étouffement lui serrait la gorge :

– Eh bien ! j'ai vu... j'ai vu. C'est elle... et Maun-Sing est là aussi.

Thibaut bégaya :

– Maun... Sing...

– Oui, Maun-Sing, plus amoureux que jamais ! Maun-Sing qui l'appelle sa femme chérie !

– Sa femme ! Il l'aurait donc épousée ?

– Je ne sais... Mais, en tout cas, c'est terrible... terrible... cette présence, ici.

Elle balbutiait, haletante.

M. de Courbarols répéta, d'une voix pleine d'angoisse :

– Oui, terrible ! Tous nos plans sont à bas. Cet homme, si elle disparaît, il se doutera de...

– Il faut pourtant qu'elle disparaisse ! Il le faut ! Ah ! toute ma haine s'est exaspérée depuis que je l'ai revue entre les bras de Maun-Sing !... depuis que, sous mes yeux, les lèvres du maharajah se sont posées sur son visage maudit ! Je veux la voir pantelante, martyrisée, mourante, insultée par moi jusqu'au dernier soupir.

La voix s'élevait, en sifflant entre les dents serrées de l'Hindoue.

Thibaut dit avec effroi :

– Pas si haut ! Prenez garde !

– N'ayez crainte, personne ne s'avise de se promener par ici à cette heure. Allons, en route ! Mais, auparavant, sachez qu'« ils » vont tout dire à M<sup>me</sup> de Courbarols et, probablement, faire dans votre caveau de famille une petite visite intéressante.

Le comte eut une exclamation de terreur.

– Dans le caveau ? Ils l'ont dit ?

– Parfaitement. Aussi, vous voyez bien qu'il faut agir, sans retard... Manon d'abord...

Elle s'interrompit un moment, puis ajouta

d'une voix qui tremblait :

– Et après Maun-Sing, puisqu'il le faut.

Les deux complices se mirent à gravir la pente. Et, derrière eux, Hilarine continua de monter, fort satisfaite de sa soirée.

## X

Vers une heure, le lendemain, Lucie descendit à Cordibûche.

Tandis qu'elle causait dans le jardin avec Achille, Valérie Clomart vint à elle.

– Je regrette, ma petite Lucie, d'interrompre votre entretien. Mais je suis chargée d'une commission pour vous.

– Une commission, chère madame Clomart ? De la part de qui ?

– C'est M<sup>me</sup> Florent qui désire vous parler.

– M<sup>me</sup> Florent ? À quel propos ?

– Elle vous le dira elle-même.

– Vous lui avez parlé de moi ?

– Certainement.

– Et vous savez pourquoi elle me fait venir ?

– En partie.

– Alors, pourquoi ne me le dites-vous pas ?

– Parce que ce n'est pas mon affaire, ma chère enfant.

Lucie échangea un regard entendu avec son fiancé. Puis, se penchant vers Valérie, elle lui mit ses bras autour du cou, en disant gaiement :

– Alors, c'est donc fini, les cachotteries, ma bonne amie ? Car nous avons bien deviné, Jeanne, Achille et moi, qui est cette mystérieuse locataire de M<sup>lle</sup> Manon !

La fermière sourit, tout en plantant un bon baiser sur la joue de Lucie.

– Eh bien ! alors, allez vite la voir ! Elle a tant de choses à vous dire !

– Je m'en doute !

– Des choses surprenantes.

– Vous entendez, Achille ? Nous sommes toujours dans le mystère !

Valérie marmotta :

– Pas pour longtemps, je l'espère !

Sans attendre davantage, Lucie – poussée à la

fois par la curiosité et par l'affection – alla mettre son chapeau et prit le chemin du village.

Achille l'accompagna jusqu'à mi-route et la quitta en disant :

– Rapportez-nous vite des nouvelles ! J'ai hâte de savoir ce qui se cache sous ce secret.

En peu de temps, Lucie fut à la maison Grellier.

Le domestique lui ouvrit et, avant qu'elle eût parlé, s'effaça pour la laisser entrer dans le vestibule.

Puis il l'introduisit dans le salon qu'elle connaissait bien, pour avoir aidé Valérie à le balayer et à l'épousseter.

Des fleurs, de simples fleurs du jardin et de la campagne, étaient disposées avec goût dans les vases de vieille faïence.

Un parfum léger, suave, flottait à travers la pièce, en se mêlant à une très fine odeur de tabac.

Derrière Lucie, une porte s'ouvrit tout à coup, une voix harmonieuse s'écria :

– Lucie ! Ma bonne petite Lucie !

La jeune ouvrière se détourna et jeta un cri de joie :

– Mademoiselle Manon !

C’était Manon, en effet, Manon admirablement belle dans une blanche toilette d’intérieur, et qui tendait vers son ancienne voisine ses mains délicates, où étincelaient deux bagues magnifiques.

– Chère Lucie ! Qu’avez-vous dû penser de ce silence, de ce mystère ?

– Oh ! mademoiselle, nous savions bien que, de vous, nous pouvions tout penser, sauf que vous ayez fait le mal !

– Merci de cette confiance, Lucie ! Mais appelez-moi madame, maintenant. Je suis mariée.

– Mariée ?

– Oui, au maharajah de Bangore.

– Ce prince hindou, dont la sœur prenait des leçons avec vous ?

– Oui, c’est cela. J’aurai toute une

extraordinaire histoire à vous raconter, Lucie. Je vais vous en dire le principal aujourd'hui.

Elle l'emmena vers le canapé, la fit asseoir près d'elle, en l'enveloppant d'un regard affectueux.

– Comme vous avez bonne mine, maintenant. C'est le bonheur, n'est-ce pas ? Valérie m'a dit que vous étiez fiancée à cet excellent Achille.

– Oui, et je suis si heureuse, en effet !

– Tant mieux, chère petite amie ! C'était ce que je demandais chaque jour à Dieu, pour vous et pour lui. Et Jeanne, et ses enfants, ils vont bien aussi, je le sais.

– Très bien ! L'air est si bon ici ! Et c'est grâce à vous...

– Ne parlons pas de cela, Lucie. Je compte faire beaucoup mieux, pour vous tous, quand j'aurai atteint le but que je poursuis avec l'aide de mon mari. En ce moment, je suis sur le point de voir éclaircir complètement le mystère qui entoure les premières années de ma vie.

Lucie dit joyeusement :

– Oh ! madame, quel bonheur pour vous !

– Oui... mais je tremble, malgré tout, Lucie ! Je redoute une désillusion. Et pourtant, tout paraît si plausible ! Écoutez, ma petite Lucie, j'ai un service à vous demander.

– Cent services, si vous le désirez, madame !

La jeune ouvrière couvait Manon d'un regard ébloui. En même temps, elle pensait avec un serrement de cœur :

« La voilà plus belle encore qu'elle n'était là-bas, quand Achille était fou d'elle. Pourvu qu'en la revoyant, il ne cesse pas de m'aimer ! »

Manon reprit :

– Je sais que vous exercez les fonctions de garde-malade près de M<sup>me</sup> de Courbarols. Eh bien ! je vous prie de lui dire ceci, – à elle seule, sans témoins, – après lui avoir répété ce que je vous ai appris de mon aventure : il faut que je lui confie une chose très importante ; mais on ne doit pas savoir, pour le moment, que je me suis rencontrée avec elle. Je la prie donc de se trouver demain, vers trois heures, à la sépulture de sa

famille. Elle descendra dans la crypte et, peu après, je viendrai l'y rejoindre. Vous avez compris, Lucie ?

– Très bien, madame.

– Il faudra que vous soyez là aussi. Vous resterez dans la chapelle supérieure, pour nous prévenir en cas d'apparition de quelque importun. Mais je vous recommande le secret et je vous prie de le recommander à M<sup>me</sup> de Courbarols. Il y va des plus grands intérêts, non seulement pour moi, mais pour elle.

– Soyez sans crainte, madame. Vous pouvez compter sur moi, et vous connaissez suffisamment M<sup>me</sup> de Courbarols pour savoir quelle est sa discrétion.

– Oh ! oui, je sais !

Une vive émotion apparaissait dans les belles prunelles d'un bleu si profond, si velouté. En frémissant, Manon murmura :

– Pauvre, pauvre femme ! Pauvre mère !

Lucie secoua la tête.

– Il est vrai qu'elle n'est pas heureuse ! Elle

semble tout à fait détachée de son mari et de sa belle-fille. Seul, son petit Cyrille lui restait... Je crains qu'elle ait bien de la peine à se remettre de ce chagrin !

– Oh ! si, elle s'en remettra, je l'espère ! Elle s'en remettra !

Pendant un moment, la jeune femme resta silencieuse, paraissant suivre une pensée qui l'émouvait profondément.

Puis, elle fit à Lucie un rapide exposé de ses aventures, depuis l'après-midi où elle avait été soudainement, en pleine rue, endormie par un de ces moyens mystérieux connus de Maun-Sing et de Dhaula, puis enlevée, emportée par une puissante automobile vers Marseille, où on l'embarquait sur le yacht *Trimourti*.

Lucie joignait les mains, s'exclamait de temps à autre.

– Oh ! madame, est-ce possible ! Par quels moments vous avez passé !

– De terribles moments, je vous assure, ma petite Lucie ! Il me reste encore une tâche

difficile à accomplir... Mais j'ai, pour m'y aider, mon cher mari.

Lucie demanda :

– Vous êtes heureuse, madame ?

Une vive lumière éclaira le visage de la jeune femme.

– Oh ! si heureuse ! Toute ombre est dissipée entre nous, maintenant qu'il n'est plus question pour lui d'enlever l'Inde aux Anglais. Tenez, le voici, je crois...

Un pas se faisait entendre, une porte s'ouvrit et Maun-Sing entra.

Il vint à sa femme, tout en saluant la jeune fille qui se levait, très intimidée.

Manon dit en souriant :

– Maun, je te présente Lucie Garil, une de mes anciennes voisines, et toujours une excellente amie pour moi.

– J'ai entendu plus d'une fois parler de vous, mademoiselle, et je suis heureux de vous connaître.

Il tendait à la jeune fille sa main longue et fine, où brillait toujours le magnifique rubis, insigne de sa puissance – ou plutôt de celle de ses ancêtres.

Lucie, très rouge, balbutia quelques mots de remerciement.

Manon se mit à rire, en se levant et en posant une main affectueuse sur l'épaule de la jeune ouvrière.

– Maun, tu l'intimides terriblement ! Elle n'est pas très hardie, ma petite Lucie.

– Je l'en félicite, car la hardiesse ne sied en aucune façon à une jeune fille.

Il souriait – et tout son charme séducteur apparut, en cette minute, aux yeux éblouis de Lucie.

– ... Mais il faut être très simple avec moi, mademoiselle, comme vous l'êtes à l'égard de ma femme. Celle-ci vous a en si grande estime que je me sens tout disposé à l'imiter.

Personne ne savait être plus ensorcelant que Maun-Sing, quand il lui plaisait de conquérir. Et

Lucie, dès cet instant, comprit comment ce Prince Charmant s'était attaché des dévouements fanatiques.

Il reprit, s'adressant à sa femme :

— Lui as-tu expliqué, Manon, ce qu'elle doit demander à M<sup>me</sup> de Courbarols ?

— Oui, mon ami, c'est convenu. Et maintenant, Lucie, nous vous rendons votre liberté. Allez vite retrouver votre fiancé.

Lucie demanda :

— Dois-je garder le silence, à son égard et à celui de Jeanne, sur ce que vous m'avez appris et sur votre présence ici ?

Manon consulta son mari du regard. Maun-Sing secoua la tête.

— J'aimerais mieux qu'il en soit ainsi, mademoiselle. Un mot imprudent pourrait être fort nuisible au but que nous poursuivons et qui exige momentanément le secret absolu.

Manon fit observer :

— Connaissant Jeanne Brûlier et Achille

Broquerel, je crois que nous pouvons compter sur leur entière discrétion.

– Eh bien ! fais comme tu voudras, Manon. Que M<sup>lle</sup> Lucie leur dise succinctement la chose, en leur recommandant le plus complet silence. Ce sera d'ailleurs, je l'espère, pour peu de temps.

En quittant la vieille maison, Lucie se demandait si elle ne rêvait pas.

Cette belle Manon, qu'elle avait connue pauvre, gagnant sa vie de chaque jour, elle était maintenant la femme de ce prince oriental, possesseur de fabuleux trésors, héros d'une étrange aventure, grand seigneur incomparablement séduisant. Une femme très passionnément aimée, et très écoutée, Lucie l'avait compris à la façon dont l'impérieux et superbe regard s'adoucissait, s'éclairait d'ardentes lueurs, en s'attachant sur elle.

Mais quel était donc ce nouveau mystère dont ils s'entouraient ? Qu'avaient-ils à faire avec M<sup>me</sup> de Courbarols ?

Un peu avant d'arriver à la ferme, Lucie

rencontra son fiancé et Jeanne Brûlier qui venaient au-devant d'elle, avec les enfants.

Achille, aussitôt, s'informa :

– Eh bien ! avions-nous deviné juste ? Est-ce « elle » ?

– Oui, c'est elle... Je vais vous dire ce qu'elle m'a permis de vous rapporter, mais à la condition que vous n'en parliez à personne... à personne, entendez-vous ?

– C'est promis, sur l'honneur... N'est-ce pas, madame Brûlier ?

– Oh ! certes !

Alors Lucie leur raconta ce que Manon lui avait appris.

Leur stupéfaction ne fut pas moindre que la sienne.

– Ça, c'est incroyable ! disait Achille. En voilà des aventures ! C'est une histoire des *Mille et une Nuits* ! Ainsi, la voilà donc princesse, maintenant ?

– Et quelle délicieuse princesse ! Bien digne

de ce beau maharajah, qui a si grand air et des yeux à rendre folle toutes les femmes, certainement !

Achille dit avec un peu d'inquiétude :

– Vous aurait-il tourné la tête, Lucie ?

Elle le rassura par un tendre regard.

– Non, non, mon cher Achille ! Mais cet accident a dû arriver à bien d'autres, partout où il a passé.

Jeanne fit observer :

– Tel que vous nous le dépeignez, je me demande si M<sup>lle</sup> Manon peut espérer être heureuse près de lui ?

– Elle le paraît pour le moment, en tout cas ! Mais que pensez-vous de ce secret dont ils s'entourent ?

– Peut-être le maharajah craint-il d'avoir des ennuis, au sujet du complot ? Il est possible que le gouvernement anglais demande l'extradition du coupable.

– M<sup>me</sup> Manon me l'aurait dit, en ce cas. Non, il

s'agit d'autre chose... d'une chose qui a aussi rapport avec M<sup>me</sup> de Courbarols, comme me le prouve le message dont je suis chargée pour elle.

– Oui... évidemment. C'est très étrange, tout cela... Mon pauvre père, quand il ramassa cette petite fille sur la route d'Antibes, ne se doutait pas qu'elle serait l'héroïne de telles aventures !

« C'est l'énigme, de plus en plus. Et je souhaite d'en avoir bientôt le mot, qui sera certainement intéressant.

– Oh ! moi aussi... surtout si, comme j'en ai idée, il s'agit de faire retrouver à M<sup>lle</sup> Manon une famille et un nom.

\*

Il était près de trois heures quand, le lendemain, M<sup>me</sup> de Courbarols et Lucie entrèrent au cimetière de Clamanches.

La comtesse marchait à pas lents, en s'appuyant sur le bras de sa compagne. Bien que particulièrement fatiguée aujourd'hui, elle n'avait

pas voulu manquer de se trouver à ce rendez-vous singulier, qui l'intriguait beaucoup, car, pas plus que Lucie, elle ne s'en expliquait le motif.

Dans la chapelle, elle s'arrêta un moment pour se reposer. Puis elle descendit dans la crypte avec l'aide de Lucie.

Alors, elle dit à la jeune fille :

– Là, maintenant, laissez-moi, ma chère enfant. Asseyez-vous en haut pour surveiller, comme vous l'a recommandé Manon.

Agenouillée sur un prie-Dieu, la comtesse pria longuement. Ses yeux pleins de larmes s'attachaient sur le petit cercueil renfermant les restes de Cyrille, et elle pensait :

« Mon petit enfant, si je pouvais aller te rejoindre tout de suite ! »

Un bruit léger la fit tressaillir. En tournant la tête, elle vit près d'elle Manon.

La jeune femme avait écarté le voile dont elle était enveloppée pour sortir, et son beau visage apparaissait, un peu pâli par l'émotion.

M<sup>me</sup> de Courbarols se leva, en tendant les

mains vers elle.

– Manon, ma chère enfant !

– Oui, me voici enfin !

L’attirant vers elle, la comtesse l’embrassa longuement.

– Chère petite, Lucie m’a tout raconté.

– Non, pas tout. Ce que je lui avais dit seulement. Mais il y a autre chose... Et c’est pour vous apprendre cela que je suis ici.

– Quoi donc, mon enfant ?

– Il me faut remonter un peu loin... à l’époque où moururent vos petites filles.

M<sup>me</sup> de Courbarols eut un vif mouvement de surprise et d’émotion.

– Comment cela ?

D’un geste doux et ferme, Manon la fit asseoir sur une chaise qui se trouvait là, puis prenant place elle-même sur le prie-Dieu elle continua, en tenant entre ses mains celles de la comtesse et en attachant sur le visage anxieux de son interlocutrice son regard ému :

– C’est vers cette même époque qu’un brave homme, Nestor Broquerel, trouvait un soir sur la route d’Antibes une petite fille endormie.

– Vous, Manon... Achille Broquerel, après votre disparition, m’a fait part de cet épisode de votre vie, dont vous ne m’aviez jamais parlé.

– J’essayais toujours de l’oublier. Cette énigme était une si grande tristesse pour moi !

« Donc, je fus trouvée sur la route. Et nul ne parvint à m’éveiller, jusqu’au jour où il plut au jeune maharajah Maun-Sing de le faire.

« Cela aussi, Achille vous l’a dit, madame ?

– Oui, mon enfant.

– Et vous n’avez jamais eu l’idée que... cette enfant pouvait être...

– Qui donc ?

– Mais votre fille, madame... une de vos filles !

La comtesse eut un sursaut.

– Ma fille ? Ma fille ? Pourquoi aurais-je eu cette idée ? Elles sont mortes, mes deux petites...

– Vous les avez vues ?

– Non, j’étais trop malade à ce moment-là...  
comme folle, après la mort de mon mari,

« Mais Thibaut, puis Hilarine étaient là. Celle-ci soignait les enfants.

Manon eut un mouvement de joie.

– Oui, avec l’aide d’une garde-malade. Elle a toujours été très dévouée.

« Mais que pensez-vous là, Manon ? Pourquoi imaginez-vous qu’une de mes chéries a pu survivre ?

– Écoutez-moi, madame : je n’ai pas encore de preuves formelles, mais des présomptions très fortes.

Et la jeune femme parla des tentatives dirigées contre sa vie par M. de Courbarols et Sangram.

Ne fallait-il pas en avoir une déjà dans la chute de ce tableau qui avait failli tuer la fillette au château de Courbarols ?

Et plus tard, cet assassin, poussé par une volonté inconnue, qui pénétrant dans la chambre

de la jeune brodeuse, avait poignardé par erreur sa sœur, Georgette Broquerel ?

Puis encore l'acharnement de Sangram à la poursuivre jusqu'en Inde, la condamnation à mort dont il l'avait frappée, en avouant cyniquement qu'elle gênait son ami Courbarols ?

La comtesse, en serrant les mains de la jeune fille entre ses doigts glacés, balbutiait :

– Serait-ce possible ? Alors, Thibaut aurait... ? Mais ce serait tellement épouvantable !

« Et comment Hilarine ne se serait-elle pas aperçue ?

– Elle pouvait être complice.

– Elle aussi ? Elle m'aurait trompée à ce point ?

« Ah ! Manon, quels abîmes me faites-vous entrevoir !

Elle frissonnait, en attachant sur la jeune femme des yeux épouvantés.

Manon supplia :

– Madame, calmez-vous ! Il faut être forte

pour préparer la lutte, s'il y a lieu.

M<sup>me</sup> de Courbarols passa une main tremblante sur son front couvert de sueur.

– Oui, oui... Mais c'est tellement effrayant et inattendu, ce que vous me dites là ! Oh ! maintenant je veux savoir... savoir !

« Si vous étiez ma fille, Manon ! Son regard enveloppait ardemment la jeune femme toute frissonnante d'émotion.

– ... Ma fille ! À cette seule idée, voici que déjà je me reprends à la vie.

– Madame, je le crois... J'en suis presque sûre... Mais doutez encore, au cas où une déception vous attendrait...

– Oh ! il faut que je sache, très vite ! Je vais faire ouvrir les petits cercueils... Nous verrons, alors...

Puis, saisie d'une idée subite, elle s'écria :

– Mais peut-être... peut-être... Si c'est Madeleine...

« Montrez-moi votre épaule... vite... vite !

Rapidement, Manon défit son corsage. M<sup>me</sup> de Courbarols se pencha sur l'épaule blanche et ronde, d'un modelé si parfait. Et elle eut un cri étouffé :

– Le signe ! Le voilà !

« Cinq petits points noirs en forme de croix... Madeleine seule l'avait... Personne ne s'en était aperçu, en dehors de moi, et j'en gardais le secret. C'était le moyen que j'avais de distinguer mes deux chéries. Autrement, on les confondait toujours...

« Madeleine ! Vous êtes Madeleine, ma fille !

Ses bras s'ouvraient et Manon s'y jeta.

Pendant un long moment, elles se tinrent embrassées... Toutes deux pleuraient.

Enfin, la comtesse balbutia :

– Mon enfant bien-aimée, j'ai peine à croire encore à mon bonheur !

« Cependant, c'est bien toi ! Ma fille... ma fille !

Elle se redressait un peu, considérait la jeune

femme avec une tendresse avide.

— ... Si belle, si parfaite !... Et voilà donc pourquoi je trouvais que tes yeux ressemblaient à ceux de Cyrille !

« Les yeux de ta grand-mère... Et, de ton père, tu as la coupe de visage...

« Mon cher, mon noble Aimery ! De là-haut me pardonne-t-il d'avoir cru aux paroles dorées de ce misérable Thibaut, à ses protestations de dévouement et d'affection ?

« Ah ! quelle terrible chose d'être ainsi trompée, trahie ! Et cela pendant des années !

Elle tremblait, en serrant contre elle la jeune femme.

Celle-ci dit tendrement :

— Vous avez désormais votre fille pour vous faire oublier ces douleurs, maman.

La comtesse répéta d'un ton ravi :

— Maman ! Répète encore, ma bien-aimée ! Répète, ma petite Madeleine !

« Ah ! je rêve ! Ce n'est pas possible ! Je vais

m'éveiller !

« Mais non, le signe est là ! Tu es bien mon enfant !

« Viens avec moi... viens à Courbarols ! Je veux le crier devant tous, et chasser le criminel, avec sa fille, aussi fausse que lui-même !

— Il faut auparavant, chère maman, que j'informe mon mari du résultat de notre entrevue... Ignorant que vous eussiez un moyen de me reconnaître sans conteste, nous pensions être obligés d'attendre que la preuve fût faite pour vous... C'est-à-dire, par exemple, que les deux cercueils fussent ouverts...

— Ils le seront aussitôt que possible, afin que tous soient convaincus. Mais, pour moi, il n'y a plus de doute, et je veux le crier à cet homme, en le mettant hors de la demeure de ses ancêtres, qu'il souille par sa présence.

« Nous allons toutes deux nous rendre près de ton mari, Manon...

« Par quelles aventures il t'a fallu passer, pauvre chérie ! Ah ! je frissonne en y pensant !

« Mais tu es heureuse, près de ce beau Maun-Sing ?

– Maman, il est maintenant pour moi le mari rêvé !

– Maintenant ? Ne l’a-t-il pas toujours été ?

– Un nuage s’est élevé un moment entre nous, sans que jamais, d’ailleurs, il ait failli à la plus entière fidélité à mon égard. Je vous raconterai cela plus tard, maman. Mais venez... Vous allez voir, mon Maun si cher, qui m’aime si ardemment. D’ailleurs, vous le connaissez, vous l’avez vu dans le monde.

– Rarement, car je n’y allais guère. J’ai pu néanmoins juger qu’à ce moment-là, il n’était pas tout à fait l’homme que j’eusse souhaité pour mari à ma fille.

Manon sourit.

– Maman, vous aurez l’explication de tout cela quand nous pourrons causer plus à loisir... Mais, dès maintenant, ne gardez aucune méfiance à son égard, car l’élégant jouisseur, le mondain raffiné que vous avez connu n’était qu’une façade, sous

laquelle se cachait une âme généreuse, égarée jusque-là.

– J’en suis certaine, du moment où tu me le dis, mon enfant, et je suis prête à aimer ton mari comme un fils.

« Maintenant, remontons. La voiture va nous conduire chez toi, si tu le veux bien, car il me semble que nous n’avons plus de secret à garder ?

– Non, puisque vous m’avez reconnue. Tout notre plan se trouve ainsi changé.

« Mais avant de remonter, maman, laissez-moi prier un instant devant le cercueil de mon père, de ma jumelle et du cher petit Cyrille.

La comtesse dit, les larmes aux yeux :

– Mon cher petit ! Il t’aimait bien, Manon... Et maintenant, je comprends pourquoi ce misérable Thibaut a empêché que tu viennes le voir, à Paris. Il voulait écarter tout ce qui pouvait être une cause de fréquents rapports entre nous.

« Ah ! quelle pauvre aveugle j’ai été, si longtemps !

En remontant, quelques instants plus tard,

l'étroit escalier de la crypte, derrière la comtesse, Manon fit observer :

– Ne pensez-vous pas, maman, qu'Hilarine peut avoir réellement joué un rôle dans tout cela, comme complice ?

M<sup>me</sup> de Courbarols s'arrêta et, se détournant, jeta sur sa fille un regard perplexe.

– Je ne sais... Elle était à cette époque ma femme de chambre. Ayant en elle la plus entière confiance, je l'avais chargée de s'occuper de mes petites filles malades...

« Il paraît difficile, en effet, que Thibaut et Sangram aient fait un tel coup sans qu'elle en soupçonnât au moins quelque chose... Et cependant, elle me semblait si dévouée.

« Vais-je encore découvrir une trahison, de ce côté-là ?

Elle prononça ces derniers mots d'un ton de poignante amertume.

Manon, lui prenant la main, appuya sa tête contre l'épaule maternelle.

– Maman, je vous, ferai oublier tout cela !

– Oui, ma chérie... ma petite chérie ! Avec ton affection, je ne pourrai plus me dire malheureuse.

Dans la chapelle, Lucie attendait. Toutes trois sortirent. Tendrement, Manon passa son bras sous celui de la comtesse pour la soutenir. Puis, se penchant vers Lucie, elle chuchota :

– Ma petite amie, je viens de retrouver ma mère.

Lucie répéta, stupéfaite :

– Votre mère !

Ses yeux allaient de Manon au visage transformé de M<sup>me</sup> de Courbarols.

– Oui, ma mère, que vous voyez là. C’est tout un drame. Vous le connaîtrez bientôt, chère Lucie.

La jeune fille murmura joyeusement :

– Oh ! quel bonheur... quel bonheur !

Les trois femmes prirent place dans l’automobile qui attendait la comtesse. En un instant, elle les emmenait à la maison Grellier, M<sup>me</sup> de Courbarols et Manon descendirent, et la

voiture emporta vers Cordibûche Lucie qui devait y terminer l'après-midi.

## XI

Dans le vieux salon aux meubles fanés, M<sup>me</sup> de Courbarols, Manon et Maun-Sing s'entretenaient, un peu plus tard, tandis qu'Adrâni, la vieille ayah demeurée au service de la jeune femme, servait silencieusement le thé.

La comtesse entourait de son bras les épaules de sa fille et couvrait de regards le beau visage ému.

Elle disait à Maun-Sing :

– C'est un trésor que vous avez là, prince !

Et le maharajah répondait, avec un regard d'amoureuse complaisance sur la jeune femme :

– Voici longtemps que je m'en suis aperçu, madame. C'est bien pourquoi j'ai voulu m'en assurer la possession pour toute la vie.

« Manon vous dira que je m'y suis pris d'abord d'une manière un peu trop... orientale.

Mais, enfin, elle a bien voulu me pardonner et m'accorder l'incalculable bonheur d'unir mon existence à la sienne.

« Une seule ombre planait encore sur ce bonheur : Manon souffrait du mystère entourant son origine. Celle-là aussi est définitivement écartée maintenant puisque cette preuve définitive que nous cherchions, vous l'avez découverte aussitôt, madame.

– Oui, il n'y a pas de doute, Manon est ma fille... Et Thibaut de Courbarols n'est qu'un criminel, un odieux hypocrite.

« Qui nous dit que ma petite Isabelle est morte de fièvre, comme on me l'a assuré. Ils ont pu la faire périr, par le poison ou autrement... Puis, au moment d'agir de même à l'égard de Madeleine, ils ont eu quelque crainte peut-être... et ils ont endormi l'enfant, l'ont emmenée loin de là...

Maun-Sing interrompt :

– Voilà ce que je ne m'explique pas qui ait pu être fait sans l'aide, la complicité de cette Hilarine, laquelle, dites-vous, soignait les enfants.

– Il est certain qu’il nous est permis de le soupçonner.

« Il faudra la faire parler – ce qui ne sera peut-être pas facile.

Maun-Sing eut un sourire d’ironie.

– Je possède la clef qui ouvrira facilement cette porte close, si elle résiste. Avec de l’or, j’achèterai les aveux de cette femme.

– Mais si elle craint d’être compromise de subir la peine qui lui serait due comme complice ?

– Nous verrons, en ce cas... Mais un pas immense a déjà été fait, puisque vous avez reconnu que Manon était bien votre fille. Le reste viendra facilement, n’en doutez pas.

– Alors, vous allez venir dès ce soir à Courbarols, tous les deux ? Et nous confondrons le coupable aussitôt.

Manon consultait son mari du regard. Maun-Sing réfléchit un moment et dit enfin :

– Oui, il est préférable de tout hâter, de frapper dès maintenant le grand coup. Nous n’avons plus

affaire qu'à M. de Courbarols, notamment inférieur comme adversaire à Sangram, qui était fort habile et rusé. Le mieux est de le prendre par surprise.

Manon demanda :

– Et sa fille ?

Le maharajah eut un dédaigneux plissement des lèvres.

– Sa fille n'est qu'une vaniteuse et une sotte... N'est-ce pas votre avis, madame ?

– Hélas ! je dois reconnaître que ce jugement me paraît vrai ! La malheureuse enfant a été si mal élevée par son père !

« Je lui ferai une rente, si tu n'y vois pas d'inconvénient, Manon, car Thibaut a mangé, non seulement sa propre fortune, mais encore la dot de sa femme.

– Certes, maman ! Si peu sympathique qu'elle soit, nous devons avoir pitié d'elle.

Maun-Sing les regarda avec un mélange d'émotion et d'amusement.

– Heureusement, je suis là ! Car je crois la jeune personne fort capable de répondre à vos bienfaits par la plus noire ingratitude.

« Ne doute pas, d’abord, Manon, qu’elle soit aussitôt follement jalouse de toi.

– Oui, parce qu’elle t’aime.

– Et parce que tu es la plus belle entre les plus belles. Mais elle ne pourra te nuire en rien, car il est là, ton protecteur vigilant, qui saura écarter de toi toute menace.

Il se levait en parlant, faisait les quelques pas qui le séparaient du fauteuil où était assise sa femme et posait doucement sa main sur les cheveux aux chauds reflets d’or.

Manon, en levant les yeux vers lui, rencontra son regard brûlant de la plus ardente tendresse.

– Oh ! Maun, maintenant je ne suis plus la pauvre isolée d’autrefois ! J’ai près de moi, pour m’aimer et me défendre, mon mari et ma mère.

Une heure plus tard, l’automobile remontait vers Courbarols, emmenant la comtesse, Manon et Maun-Sing.

Ces trois personnes descendirent dans la cour du château, franchirent la porte du vestibule, gagnèrent le salon où se tenait d'habitude M<sup>me</sup> de Courbarols.

La comtesse sonna et dit au domestique qui se présenta :

– Allez prier M. le comte de vouloir bien venir me parler, Gustave.

Maun-Sing fit quelques pas à travers la pièce et s'arrêta devant un portrait de femme. Après l'avoir considéré longuement, il fit observer :

– Voilà une personne à qui Manon ressemble beaucoup.

– C'est sa grand-mère, la mère de mon cher Aimery, une beauté admirable doublée d'une grande âme.

– Comme ma chère Manon, conclut Maun-Sing en souriant.

Lui seul était calme, complètement maître de lui. La comtesse et Manon, anxieuses, guettaient l'instant où la porte s'ouvrirait, où le criminel apparaîtrait...

Il entra, la mine tranquille, alerte et pourtant beau encore, en dépit des soucis qui flétrissaient son visage.

Mais il s'arrêta, figé au sol, les yeux hagards, en voyant devant lui le maharajah de Bangore.

Maun-Sing dit avec une tranquillité railleuse :

— Je vous fais une surprise, monsieur... une très vive surprise ?

Les lèvres décolorées bégayèrent :

— En effet... je...

Les yeux affolés du comte s'attachaient à la jeune femme vêtue de blanc qui se tenait près de M<sup>me</sup> de Courbarols.

Bien qu'il ne l'eût pas revue depuis quatre ans, alors qu'elle n'était encore qu'une fillette, il la reconnaissait aussitôt.

Une teinte de cendre s'étendait sur son visage.

M<sup>me</sup> de Courbarols s'avança, le front haut, les yeux chargés d'indignation.

— Thibaut, vous êtes un misérable fourbe... et un assassin, sinon de fait – et qu'en sais-je ? –

tout au moins d'intention.

Il essaya de parler... Ses lèvres tremblaient si fort qu'il eut peine à laisser échapper ces mots :

– Je... je ne comprends pas... Paule, vous êtes folle ?

– Ah ! si je ne le suis pas, certes, vous avez tout fait pour que je le devinsse !

« Misérable, misérable, tandis que je me broyais le cœur, en pensant que mes petites filles n'étaient plus, vous emmeniez l'une d'elles, vous l'abandonniez au hasard du chemin... et sans une incroyable faveur de la Providence, jamais je ne la retrouvais !

« Mais la voilà, enfin, et vous ne me l'enlèverez plus, cette fois.

En couvrant Thibaut d'un regard de défi, elle saisissait la main de Manon et la pressait entre les siennes.

M. de Courbarols parut se reprendre. Avec un rictus mauvais, il s'écria :

– Voilà une histoire bien machinée ! Je vous fais compliment de votre crédulité, ma chère

amie ! Il faut avoir vraiment une fameuse dose d'ingénuité pour tomber dans le panneau de ces aventuriers !

« Car ils ne sont pas autre chose, ces deux personnages. Maun-Sing, en dépit de son origine royale, est tout bonnement un conspirateur, recherché par la police anglaise.

« Quant à cette charmante personne, dont vous avez toujours paru faire tant de cas, vous apprendrez certainement sans trop de plaisir qu'elle est la favorite de Sa Hautesse, ici présente.

Maun-Sing dit avec une indignation méprisante :

– Taisez-vous, fourbe et menteur ! Manon est ma femme, notre union a été bénie par un prêtre de sa religion. Et elle est aussi la fille d'Aimery de Courbarols et de la comtesse Paule, qui l'a reconnue comme telle tout à l'heure.

Thibaut essaya de ricaner encore.

– C'est cela, continuez votre petite histoire ! Mais je serais curieux de savoir sur quoi vous la

basez ?

M<sup>me</sup> de Courbarols, plongeant ses yeux dans ceux de son mari, demanda :

– Pouvez-vous me dire, Thibaut, pourquoi l'un des petits cercueils des jumelles ne contient rien... n'a jamais rien contenu ?

Il blêmit davantage encore, essaya de détourner son regard en bégayant :

– Vide ? Qu'est-ce que vous dites ? Vide ?

– Oui... et je comprends pourquoi maintenant vous paraissiez peu pressé d'opérer ce transfert dont je vous avais parlé un jour.

Cette fois, il se vit perdu. Son âme veule s'effondrait. Il voulut encore nier, cependant.

– Vous perdez la tête, Paule ! Ces gens profitent de votre faiblesse.

Maun-Sing l'interrompt avec une glaciale impatience :

– Allons, trêve de sots mensonges ! Vous êtes dévoilé, il faut en prendre votre parti.

« Un soir de décembre, sur la route d'Antibes,

un homme trouva une petite fille endormie – si bien endormie que nul ne put la réveiller, sauf moi qui avais reconnu la nature de ce sommeil, provoqué par un breuvage dont quelques initiés seuls connaissent le secret.

« De ces initiés, Sangram avait été autrefois, avant sa trahison... Sangram, votre ami, votre complice.

« L'une des enfants était morte – de mort naturelle ou autre, je l'ignore encore, mais j'arriverai probablement à le savoir. L'autre restait. Elle était l'héritière de la fortune de M<sup>me</sup> de Courbarols... Criblé de dettes, poursuivi par vos créanciers, vous avez décidé de la supprimer, pour avoir libre jeu près de la pauvre mère que vous vouliez circonvenir afin de vous faire épouser.

« Obéissant à des raisons que j'ignore, vous avez choisi ce genre de mort... Car, de toute évidence, l'enfant devait mourir, au bout d'un temps plus ou moins long, personne n'étant capable de la réveiller en dehors de ceux que vous deviez supposer bien loin de là.

« Comme la petite fille avait perdu la mémoire de tout ce qui avait précédé son sommeil, le réveil, néanmoins, ne vous inquiéta pas trop. Le monde est grand, disiez-vous sans doute, et ce serait une incroyable malchance que la mère et la fille se rencontrassent...

« Pourtant, cela fut.

« Alors, pris de peur, vous avez décidé de faire disparaître cette enfant... une première fois, ici... une seconde, à Paris...

Livide, affaissé, les yeux mi-clos, M. de Courbarols écoutait le maharajah sans faire un mouvement.

Maun-Sing continuait :

– Puis une autre, en Inde... Sangram, cette fois encore, était votre instrument. Mais il a échoué de nouveau... et il est mort, le complice de vos crimes, bien mort, je vous l'affirme !

« Ce qui reste de lui gît dans un ravin où je l'ai fait jeter, pour servir de pâture aux vautours. Ainsi, il ne reviendra pas vous aider à sortir de ce mauvais pas, comme il a dû le faire assez

souvent, car, en vérité, vous m'avez l'air incapable de mener seul à bien une entreprise criminelle de quelque envergure !

Et le regard du maharajah, chargé de mépris, enveloppait cet homme blême et effondré, qui jetait autour de lui de sournois coups d'œil de bête traquée.

Se tournant vers M<sup>me</sup> de Courbarols, toute tremblante d'émotion indignée, Maun-Sing ajouta :

– C'est à vous, madame, de prononcer la sentence. Que devons-nous faire de cet homme ?

Elle dit d'une voix frémissante, mais résolue :

– Qu'il parte ! Qu'il quitte cette demeure, qui appartient désormais à ma fille !

« À cause du nom qu'il porte, nous éviterons le scandale, s'il est possible... Mais qu'il parte, dès ce soir... que je ne sente plus sa présence ici !

Thibaut fit un effort pour se redresser et parler...

Sa voix rauque s'entendait à peine :

– J’ai joué la partie... Je l’ai perdue... Soit ! Mais il n’est pas juste que je paye seul. Vous avez ici quelqu’un qui a été notre complice...

– Hilarine ?

– Qui, votre dévouée Hilarine... Moyennant argent – oh ! beaucoup d’argent ! – elle nous a laissé faire... et nous a même aidés fort efficacement.

– Je m’en doutais... Mais sa culpabilité ne diminue pas la vôtre.

« Criminel, hypocrite, vous êtes tout cela. Je sais maintenant quelle était votre vie, et je me doute que des brèches considérables existent dans ma fortune.

« Allez, vous êtes un misérable !

« Quoiqu’elle ne le mérite guère, je donnerai de quoi vivre à votre fille, qui est aussi une victime de votre infamie, non seulement au point de vue matériel, mais, hélas ! surtout moralement !

Sur sa physionomie contractée, un tressaillement passa.

Thibaut balbutia :

– Vous... lui direz... tout ?

– J’y suis obligée. Vous me connaissez d’ailleurs assez pour savoir que j’apporterai à ces révélations nécessaires tous les ménagements possibles.

D’un mouvement brusque, le comte se détourna, alla vers la porte. Il était livide et ses épaules se courbaient comme sous un fardeau écrasant.

Au moment d’ouvrir, il tourna la tête et regarda Maun-Sing qui, debout près de sa femme, dans une attitude hautaine, attachait sur lui ses yeux sombres et dédaigneux.

– Sangram avait dès longtemps prévu que vous seriez un danger pour nous. Sans vous, rien n’était découvert...

– Eh bien ! il est fort heureux que je me sois trouvé là, car il y a suffisamment de crimes impunis de par le monde, sans que vous en augmentiez le nombre !

Sous la dure et méprisante réplique, Thibaut

frémit de fureur. Détournant la tête, il saisit le bouton de la porte, ouvrit celle-ci et sortit de la chambre.

Quand il eut disparu, M<sup>me</sup> de Courbarols s'approcha de sa fille et la serra entre ses bras.

– Ma petite Manon ! Ah ! dire que cet homme m'a privée du bonheur de t'élever et de t'aimer pendant tant d'années !

Maun-Sing fit observer :

– Vous voyez, madame, que mes soupçons au sujet de votre femme de charge étaient bien fondés ?

– Hélas ! oui... C'est une nouvelle tristesse pour moi que cette trahison, cette ingratitude d'une femme à qui je n'ai jamais fait que du bien.

« Mais ne faut-il pas que nous l'interrogions, elle aussi ?

– Certainement, et à l'instant, avant qu'elle soit prévenue de rien.

La comtesse sonna pour donner l'ordre qu'on prévînt la femme de charge qu'elle avait à lui parler.

Le domestique, au bout d'un temps assez long, revint en annonçant qu'on ne trouvait Hilarine nulle part.

M<sup>me</sup> de Courbarols demanda :

– Elle est peut-être sortie ?

– Je ne crois pas, madame la comtesse. Céлина, qui est allée voir dans sa chambre, dit que son tablier et son bonnet de maison ne sont pas là, preuve qu'elle n'est pas allée en course.

– Mais il est possible qu'elle soit au jardin ?

– Ça se peut, madame la comtesse, bien que Paulin, qui travaille dans le parterre, ne l'ait pas vue passer.

– Allez vous en assurer, Julien.

Quand la porte se fut refermée sur le valet, Maun-Sing fit observer :

– N'aurait-elle pas eu vent de quelque chose et ne se serait-elle pas enfuie ?

– Comment aurait-elle pu ? M. de Courbarols n'a pas eu le temps de la prévenir...

– À la rigueur, si... Il a pu la rencontrer en

sortant d'ici, lui dire tout en deux mots... et la femme est partie, immédiatement, telle qu'elle était... ou bien elle se cache, pour fuir à un moment plus favorable.

– Quel intérêt aurait-il eu ?

– Elle sait probablement sur lui trop de choses et il aime mieux qu'elle soit soustraite aux questions trop curieuses de la justice.

– Oui... ou bien encore, elle a pu vous voir entrer et se douter de la vérité.

« C'est une créature fort intelligente qui, sous ses airs tranquilles, sait prendre des déterminations rapides.

Maun-Sing dit d'un ton contrarié :

– Ce serait ennuyeux car elle aurait pu nous fournir des explications utiles.

Mais le domestique revint, un long moment après, informer la comtesse qu'Hilarine était introuvable.

Il fallait en prendre son parti. Fort heureusement, son témoignage n'était pas nécessaire pour persuader M<sup>me</sup> de Courbarols. Et

l'ouverture des petits cercueils allait permettre d'apporter à la justice, pour rétablir l'état civil de Manon, une preuve convaincante.

D'ailleurs, comme le fit remarquer Maun-Sing, il n'était pas impossible qu'on retrouvât la femme de charge. Elle ne pouvait être encore bien loin... Il allait descendre à Clamanches et la faire signaler, au cas où on la verrait dans le pays.

Il ajouta, en s'adressant à la comtesse :

– J'enverrai à Manon son ayah et, en revenant, j'amènerai Anang, mon fidèle serviteur, puisque vous désirez que nous nous installions dès ce soir sous votre toit.

– Ce toit est celui de votre femme, prince, car elle est l'unique héritière de son père, mon noble et loyal Aimery... Et je tiens à ce qu'elle prenne aussitôt possession de cette demeure où vécurent ses ancêtres.

« À tout à l'heure donc... Je vais vous faire préparer une chambre. Les appartements sont nombreux, ici, mais le château est resté si longtemps inhabité que quelques-uns seulement

sont logeables. Or, ils se trouvent momentanément occupés... Voulez-vous, pour ce soir, vous contenter de la chambre située près de la mienne ? Demain, je ferai arranger pour vous l'appartement de ce misérable...

Manon dit vivement :

— Oui, chère maman, nous nous installerons près de vous. Si longtemps nous avons été séparées !... Et nous serons là très bien, soyez sans crainte. Ne vous pressez donc pas de nous faire préparer autre chose.

M<sup>me</sup> de Courbarols sourit tendrement à sa fille en objectant :

— Mais ton mari trouvera peut-être l'installation un peu modeste, lui qui est accoutumé à un train de vie royal ?

Maun-Sing sourit à son tour en ripostant :

— J'avais en effet la réputation d'un sybarite, madame. Mais celle-là aussi n'était qu'à moitié méritée, et Manon peut vous assurer que je sais me trouver fort heureux partout, du moment où j'ai près de moi ma chère femme.

– Oh ! oui, maman ! Maun m’a dit plus d’une fois, en ces derniers jours, que ma pauvre vieille maison lui semblait un éden... Et il n’est pas de ceux qui prononcent de ces paroles-là en l’air, simplement pour causer un plaisir éphémère.

M<sup>me</sup> de Courbarols dit avec émotion en tendant la main au maharajah :

– Je vois que vous avez su jusqu’ici lui donner du bonheur, prince.

Il répondit, en s’inclinant pour baiser les doigts amaigris :

– Non pas autant que je l’aurais voulu, hélas ! et les souffrances qu’elle a endurées par ma faute pèseront toujours lourdement sur mon âme.

## XII

Vers huit heures, ce même soir, Lucie remonta vers Courbarols, accompagnée de son fiancé, de Luc Clomart et de la femme de celui-ci.

Sur l'autorisation de M<sup>me</sup> de Courbarols, elle avait appris à Achille et à Jeanne Brûlier l'extraordinaire nouvelle qui les stupéfiait tous deux : Manon, l'enfant trouvé par Nestor Broquerel, était la fille de la comtesse de Courbarols, et du défunt comte Aimery.

Là-dessus, tous trois avaient longuement épilogue, en compagnie de Pamphile et de Valérie Clomart que Manon avait mis précédemment dans le secret.

Achille déclara :

— Je pensais bien qu'elle devait appartenir à une grande famille. Ça se voyait dans toutes ses manières. Si quelqu'un était digne d'être

princesse, de toute façon c'est bien elle !

« Quelle aventure !... quelle aventure ! Ce prince oriental... C'est comme un conte de fées !

« Et la mère qui retrouve sa fille comme cela, tout d'un coup !

« Ce n'est pas pour dire, mais elle n'a pas une histoire ordinaire, M<sup>lle</sup> Manon !

Ces trois fidèles amis de la jeune femme se réjouissaient profondément du bonheur qui lui advenait, après tant d'épreuves. Achille semblait n'avoir aucune arrière-pensée. Il exprimait ouvertement son admiration pour les vertus et la beauté de Manon, sa crainte que ce très séduisant maharajah, dont quelques échos de la vie mondaine, lui étaient parvenus autrefois, ne rendît peut-être pas heureuse la jeune femme. Mais Lucie ne découvrait chez lui aucun regret. S'il aimait encore Manon, ce n'était qu'à la façon d'un humble mortel incliné devant l'image d'une divinité.

Lucie, ayant pris congé de ses compagnons de route à la grille de Courbarols, entra dans le

château. Elle fut surprise, en traversant le vestibule, en montant l'escalier, d'entendre un va-et-vient inaccoutumé, des chuchotements, des portes qui s'ouvraient et se refermaient.

Elle pensa :

« Pourvu que M<sup>me</sup> la comtesse ne soit pas plus souffrante ! »

Et elle se bâta pour gravir les derniers degrés. Comme elle arrivait sur le palier, elle vit se dresser devant elle M<sup>me</sup> de Courbarols, pâle, anxieuse.

La jeune fille s'écria :

– Qu'y a-t-il, madame ?

– Manon... On ne la retrouve plus... nulle part...

– Comment cela ? Où était-elle ?

– Après que son mari fut parti pour aller donner ses ordres aux domestiques, à Clamanches, je la conduisis à la chambre voisine de la mienne, où je la laissai, ayant affaire à l'office.

« Une demi-heure plus tard, je remontai. À ma grande surprise, Manon n'étant plus dans la chambre. Je pensai :

« Elle aura peut-être été faire un tour au jardin... »

« Et je descendis au salon pour l'attendre.

« Un peu après revenait le maharajah. Je l'informai du fait et il parut assez étonné.

« Cependant, nous n'étions pas inquiets encore. Mais, en voyant que cette absence se prolongeait, l'anxiété nous gagna.

« Alors nous fîmes chercher partout dans le château, puis dans le jardin... Le maharajah est parti avec son serviteur hindou et un de nos domestiques pour fouiller le parc.

« Nous avons peur, Lucie... atrocement peur !

La jeune fille, dominant son émotion, essaya de rassurer la pauvre femme.

Mais qu'opposer de plausible à son angoisse ? Près de quatre heures s'étaient écoulées depuis cette disparition, la nuit était complète. On ne pouvait adopter que l'hypothèse d'un accident...

ou d'un crime.

Et M<sup>me</sup> de Courbarols murmurait en se tordant les mains :

– Lui aussi, ce misérable... il a disparu...

« Personne ne l'a vu partir, cependant... Rien n'est dérangé dans sa chambre ; il paraît n'avoir pas emporté avec lui le plus petit bagage...

« Et cette Hilarine, aussi, qui reste introuvable !

« Manon ! Ma pauvre chère Manon ! Faut-il donc que cette lueur de bonheur soit déjà éteinte ?

Lucie supplia :

– Madame, ne vous désolez pas tant à l'avance ! Le maharajah va peut-être apporter une bonne nouvelle... Venez vous étendre sur votre chaise longue, car vous n'en pouvez plus déjà.

La comtesse se laissa faire. Mais en entendant, dix minutes plus tard, des pas grincer sur le sable, au dehors, elle se leva et se précipita vers la porte vitrée ouvrant sur le jardin.

Trois silhouettes d'hommes s'avançaient dans la nuit.

M<sup>me</sup> de Courbarols cria :

– L'avez-vous trouvée ?

La voix de Maun-Sing répondit :

– Non, hélas ! non...

– Ah ! c'est affreux !

« Où la chercher maintenant ? Où aller ?

Maun-Sing arrivait près de sa belle-mère. Il dit avec une énergie sombre :

– Je vais fouiller encore tout le château avec Anang. Il faut que je trouve un indice... je dois en trouver !

« Voilà trois personnes qui disparaissent subitement... Elles doivent être ici... cachées je ne sais où...

« Ce château a des souterrains, des cachettes, sans doute ?

– Les souterrains s'étendent assez loin, mais ils sont, dit-on, en partie obstrués par les éboulements.

– N’importe, nous irons y voir !

– Quant aux cachettes, aux passages secrets, ils existent, paraît-il et Aimery en avait retrouvé le plan dans un tas de vieux papiers à moitié détruits par les rats. Mais je ne sais ce qu’il est devenu.

– Ce serait cependant important à connaître. Tâchez de vous rappeler, ma mère.

C’était la première fois qu’il lui donnait ce nom et M<sup>me</sup> de Courbarols en éprouva un adoucissement à son angoisse.

Elle réfléchit un moment et dit enfin :

– Je sais que les archives sont renfermées en un coffre qui se trouve dans l’appartement de Thibaut.

– Eh bien ! allons voir, tout de suite !

Ils montèrent, inspectèrent rapidement la chambre, le fumoir et entrèrent dans le cabinet voisin.

Le coffre était là, avec sa serrure de vieil acier bien close.

Sur l'ordre de son maître, Anang la fit sauter, non sans difficulté.

Le couvercle soulevé laissa voir les piles de papier jauni, que la comtesse et Maun-Sing se mirent en devoir d'examiner rapidement.

Il y avait là des actes notariés de toutes sortes, des liasses de lettres devenues presque illisibles tellement l'encre avait pâli, d'anciennes chroniques de la famille de Courbarols sur parchemin épais...

Mais le plan dont avait parlé M<sup>me</sup> de Courbarols demeurait introuvable.

La comtesse murmura, les lèvres blêmes :

– Maun-Sing, croyez-vous qu'ils auraient caché notre chérie... après l'avoir tuée, peut-être ?

Il dit sourdement :

– Je crains tout. Cet homme doit être fou de désespoir en voyant s'écrouler son échafaudage de mensonges et de crimes.

« Il faut que nous fouillions les souterrains ! Où en est l'entrée ?

– Au rez-de-chaussée de la tour. Mais je n’ai pas la clef de celle-ci et j’ignore où elle se trouve.

« Personne n’y allait jamais, d’ailleurs.

– Anang va nous ouvrir cela. Mais, auparavant, je veux inspecter encore la chambre où « elle » était, quand vous l’avez quittée.

Ils sortirent de l’appartement de Thibaut pour gagner celui de la comtesse.

Marcelle, de son lit où elle pleurait de douleur et de rage, les entendit passer et sanglota plus fort.

Vers sept heures, surprise d’allées et venues inaccoutumées, et n’entendant pas sonner la cloche du dîner, elle avait abandonné la lecture sur laquelle s’absorbait toute son attention pour descendre au salon. Là, elle avait eu un haut-le-corps en se trouvant en présence du maharajah de Bangore, qui s’entretenait d’un air animé avec M<sup>me</sup> de Courbarols.

Et avant qu’elle eût le temps de se reconnaître, il l’apostrophait en ces termes, avec une colère méprisante :

– Ah ! c’est vous ! Sortez d’ici !... Votre père est un odieux criminel, le plus misérable fourbe qui soit au monde !

Ahurie, tremblante, elle restait là sans voix, les yeux fixés sur le beau visage au regard étincelant. Alors M<sup>me</sup> de Courbarols, pitoyable malgré tout, lui avait appris la vérité avec ménagement, tandis que Maun-Sing s’en allait continuer ses recherches en compagnie de son fidèle Anang.

Marcelle avait eu une crise de nerfs, à cette révélation terrible pour son orgueil et son ambition. M<sup>me</sup> de Courbarols, la laissant aux soins de Lucie, avait été rejoindre son gendre... Et Marcelle, un peu après, s’était traînée jusqu’à sa chambre, où elle s’était jetée sur le lit, à demi inconsciente.

Maintenant, elle tressaillait en entendant des pas dans le couloir et la voix de Maun-Sing. Toute sa passion s’était ravivée, de l’avoir revu... Et il était l’époux de cette Manon qui venait de déchaîner sur M. de Courbarols et sa fille une épouvantable catastrophe !

Dans l’âme basse et frivole de Marcelle, il

n'existait que la fureur contre son père, contre Manon, contre M<sup>me</sup> de Courbarols et du désespoir devant la terrible situation qui lui était faite. Mais on n'aurait pu y découvrir l'horreur pour les actes criminels de son père... Et tandis que les pas s'éloignaient dans le couloir, elle pensait :

« Ah ! si on pouvait ne jamais « la » retrouver !... Si mon père avait pu la faire disparaître !... Pour cela, je lui pardonnerais peut-être tout le reste ! »

Dans la chambre un instant occupée par Manon, le maharajah opérait un examen minutieux... Cette pièce, très grande, était entièrement décorée de boiseries de chêne. Elle appartenait, comme l'appartement de M. de Courbarols, au plus ancien bâtiment, contemporain de la tour, auquel était venu se souder plus tard un nouveau et très important corps de logis. L'une de ses portes donnait sur la chambre de M<sup>me</sup> de Courbarols – c'était celle par où la comtesse, un soir, avait cru voir apparaître la Dame rouge. L'autre ouvrait sur un étroit couloir conduisant à un cabinet de toilette qui,

lui-même, avait une sortie sur le grand corridor desservant les appartements principaux du château.

Dans la chambre, Maun-Sing ne découvrit rien d'anormal.

Manon avait quitté son chapeau, l'écharpe légère dont elle entourait ses épaules. Tous deux étaient là, sur le lit.

Ses gants, soigneusement pliés, étaient posés sur une table.

Debout au milieu de la pièce, le maharajah songeait...

M<sup>me</sup> de Courbarols s'était assise au hasard et de grosses larmes coulaient sur ses joues flétries.

Maun-Sing vint à elle et mit sa main sur son épaule.

– Voulez-vous m'indiquer par où l'on descend aux souterrains, ma mère ?

– Oui, mon enfant.

Tout naturellement, elle l'appelait ainsi, car leur commune angoisse venait de nouer entre eux

un lien d'affection très fort.

Elle se leva, en ajoutant avec un frisson :

– Si elle est là, c'est que...

Elle n'acheva pas sa pensée, mais Maun-Sing l'avait comprise.

Il s'écria vivement :

– Non, non, je l'espère !... Cet homme a pu la cacher, pour s'en faire un moyen de chantage.

« De plus en plus, il me paraît impossible que lui, Hilarine et ma chère Manon, aient pu quitter le château, en plein jour, sans que personne les ait aperçus et en un aussi court espace de temps.

« Notre enquête nous a prouvé que le vieux gardien, qui fumait sa pipe près de la grille, de quatre à six heures, n'avait vu sortir aucun de ceux que nous cherchons.

« Également, le jardinier qui travaillait dans un parterre, en vue du château, n'a rien aperçu.

« Donc, nous pouvons conclure...

– Qu'ils sont ici... Mais où, seigneur ?... Où ?

Elle joignait les mains, priant mentalement, les

yeux pleins de supplication angoissée...

Maun-Sing, domptant sa terrible anxiété, dit énergiquement :

– Je vais voir les souterrains... Allons à la tour.

Il appela Anang et suivit la comtesse, qui se dirigeait vers le couloir où, naguère, la Dame rouge était apparue à Julie, la jeune femme de chambre.

Là, tout au bout, se trouvait la seule porte permettant de communiquer avec la tour.

C'était un solide panneau de bois clouté d'acier. Anang examina la serrure et déclara :

– Ce ne sera pas facile à faire sauter. Mais on y arrivera tout de même.

Maun-Sing ordonna :

– Va chercher ce qu'il te faut et fais vite !

Anang ébaucha un mouvement pour s'éloigner... Mais une voix s'éleva, derrière ceux qui étaient là – une voix tranquille, qui disait :

– Inutile de vous déranger. Je vous montrerai un autre chemin que celui-là.

La comtesse se détourna, avec un cri de stupéfaction :

– Hilarine !

C'était en effet la femme de charge, paisible et froide comme à son ordinaire. M<sup>me</sup> de Courbarols s'élança vers elle.

– D'où sortez-vous ?... On vous a cherchée partout...

– Excepté là où j'étais, madame la comtesse, ce qui eût été assez difficile.

– Où étiez-vous donc ?

– Madame m'excusera si je ne réponds pas tout de suite à sa question. Je dois auparavant lui adresser une requête.

Maun-Sing s'était rapproché et attachait sur la femme de charge un regard qui semblait la fouiller jusqu'au fond de l'âme.

Elle baissa les yeux, visiblement gênée.

La comtesse demanda nerveusement :

– Quelle requête ?... À quel propos ?

– Voilà... Je sais que Madame la comtesse a

retrouvé sa fille...

– Perdue grâce à votre complicité, misérable créature !

– J’ai eu un moment de faiblesse, madame la comtesse... Après, je l’ai regretté de toute mon âme... Mais le mal était fait, j’ignorais ce qu’était devenue l’enfant... et puis, M. le comte et son ami Sangram me menaçaient...

Exaspérée par la calme fourberie de cette femme, M<sup>me</sup> de Courbarols s’écria :

– Laissez de côté vos paroles hypocrites ! Je sais à quoi m’en tenir maintenant... Pour de l’argent, vous avez trahi ma confiance et, pendant des années, vous avez vécu près de moi, acceptant mes bienfaits, continuant de mentir... Ah ! c’est odieux, odieux !

– Madame la comtesse a tort de m’accabler ainsi, au moment où je viens réparer ma faute.

– La réparer ? Comment ?

– En apprenant à Madame et à Son Altesse où se trouve la jeune dame.

M<sup>me</sup> de Courbarols eut un cri :

– Vous le savez ?

– Très bien, madame la comtesse.

Maun-Sing, lui, n'avait pas bougé. On eût dit qu'il s'attendait aux paroles que venait de prononcer Hilarine.

M<sup>me</sup> de Courbarols bégaya :

– Vite !... Dites-le... Conduisez-nous !

– Quand Madame voudra... Mais, auparavant, il faut que je lui demande...

« Je suis une mère de famille... j'ai un grand fils que j'aime beaucoup... que je voudrais heureux... et riche...

« Alors, je désire qu'en retour du service que je rends à Madame, elle me donne une somme, une bonne somme...

La comtesse eut un sursaut d'indignation.

– Par exemple, voilà qui est trop fort !... Une criminelle comme vous l'êtes... que je puis livrer à la justice... oser me demander cela !...

– Madame aurait tort de refuser... Sa fille est en danger de mort...

La comtesse jeta une exclamation d'horreur.

– Ah ! mon Dieu !... Est-ce vrai, ce que vous dites ?

– Oh ! très vrai, madame la comtesse !... D'ailleurs, Madame ne me payerait que si elle reconnaissait la vérité de mes dires...

La comtesse, haletante, les yeux pleins de terreur, se tourna vers Maun Sing qui restait impassible, très pâle seulement, en continuant de regarder la femme de charge, comme s'il étudiait chaque détail de sa physionomie.

– Vous entendez ?... Il faut aller !... Vite, vite ! Je lui donnerai ce qu'elle veut...

Le maharajah posa sur le bras de sa belle-mère une main énergique.

– Calmez-vous, ma mère... Laissez-moi ramener cette femme à la raison.

« Vous allez nous conduire où se trouve la princesse, Hilarine, et cela sans conditions. Moins que tout autre, vous avez le droit d'en poser et, moi, je n'en ai jamais accepté de personne. C'est compris ?

Sous l'impérieux regard Hilarine se troublait – pour la première fois de sa vie, peut-être. Elle éprouvait à son tour qu'on ne résistait pas facilement à la volonté de Maun-Sing.

– Non, je ne peux pas accepter cela... Si je ne dis rien, la jeune femme va mourir... L'autre voulait même la tuer tout de suite, si elle n'avait pas été évanouie...

– L'autre ?... Quelle autre ?

– Une étrangère, très belle, qui vit depuis quelque temps dans la tour en secret... M. le comte va la voir tous les jours...

– Une étrangère ?,.. Comment est-elle ?

– Grande, brune, avec des yeux noirs... Monsieur l'appelle Sâti...

Maun-Sing laissa échapper une sorte de rugissement.

– Sâti !... Sâti ! Ah ! ma bien-aimée est perdue !

Violemment, il saisit Hilarine à l'épaule et la fit pivoter.

– Allons, conduis-nous, toi ! Voilà trop de temps que tu nous fais perdre !

– Mais je ne veux pas !... Il faut promettre...

– Promettre ?... Oui, quelques bonnes rouées de coups, si tu ne marches pas ! On m’obéit toujours à moi, ou sinon...

Le regard du maharajah devait avoir une expression terrible, car Hilarine baissa le sien, frissonnant, et bégaya :

– Je vais vous conduire...

L’astucieuse femme de charge avait cette fois trouvé son maître, en cet homme chez qui s’agitait encore, à cette minute, le sang violent des despotes orientaux, ses ancêtres.

Maun-Sing demanda :

– Où est-elle ?

– Dans une partie des souterrains où les éboulements ont formé une sorte de petite cellule. C’est là que la femme et M. le comte l’ont déposée tout évanouie.

– Évanouie ?... Que lui ont-ils fait ?

– Je pense qu'en se jetant sur elle pour l'enlever, ils ont dû l'étourdir d'un coup de poing sur la tête, car je n'ai vu aucune blessure.

Maun-Sing serra les poings et dit sourdement :

– Ah ! que pourrai-je donc bien imaginer pour faire payer à cette créature les souffrances de Manon !

« Allons vite !... Par où passons-nous ?

– Par l'appartement de M. le comte...

« Mais il faut des lanternes... Moi, je « leur » avais emprunté un bout de bougie...

Anang, sur un signe de son maître, s'éloigna... Hilarine dit, en regardant le maharajah d'un air de bête domptée :

– Je puis toujours montrer l'entrée secrète à Votre Altesse, en attendant, si elle le veut bien ?

« C'est ici, tout près, dans le fumoir de M. le comte...

– Oui, allons.

Hilarine conduisit la comtesse et Maun-Sing au cabinet où cachée dans la vieille armoire, elle

avait, peu de temps auparavant, guetté M. de Courbarols et découvert le secret de la vieille tour.

Écartant le coffre, elle chercha un point sur la boiserie et, après quelques tâtonnements, réussit à démasquer l'entrée secrète. M<sup>me</sup> de Courbarols dit avec stupéfaction :

– Comment avez-vous découvert cela ?

Alors succinctement, la femme de charge, en attendant le retour d'Anang, raconta de quelle façon elle avait été amenée à faire cette découverte.

Elle dit aussi ce qu'elle avait vu, entendu, dans la tour.

M<sup>me</sup> de Courbarols, les mains jointes, murmurait avec désespoir :

– Oh ! c'est affreux !... Cet homme est pire encore que je ne le pensais ! Ils vont me tuer ma fille !... Seigneur, ayez pitié de nous !

Maun-Sing martelait le parquet de son talon, et dans ses yeux sombres s'allumait une flamme de colère sauvage, si terrible qu'Hilarine,

tremblante, baissait les siens, tout en parlant d'une voix sourde.

Anang apparut, avec des lanternes, il en remit une à Hilarine... Maun-Sing, sortant de sa poche un revolver, ordonna, s'adressant à la femme de charge :

— Allons, marchez devant. Si vous nous avez trompés pour nous faire tomber dans quelque guet-apens, je tire... et je vous avertis que je ne manque jamais mon coup... Si nous arrivons trop tard, si je trouve ma femme, morte, je vous tue aussi... Donc, conduisez-nous par le plus court, et vivement !

Complètement matée, toute frissonnante d'effroi, Hilarine s'engagea dans le couloir secret où la suivirent le maharajah, M<sup>me</sup> de Courbarols et Anang, celui-ci portant la seconde lanterne.

## XIII

Sâti, cet après-midi-là, avait combiné des plans qui, tous, lui semblaient à la réflexion irréalisables.

Il s'agissait de s'emparer de Manon pour l'amener ici où elle, Sâti, pourrait tout à son aise assouvir sa vengeance.

Or la présence du maharajah près de la jeune femme rendait ce rapt à peu près impossible – et infiniment dangereux au cas où il pourrait s'accomplir.

Maun-Sing savait trop de choses pour ne pas deviner aussitôt l'auteur d'un tel coup.

Et cependant, il devenait urgent de prendre une décision, car, d'un instant à l'autre, Manon, pouvait aller voir M<sup>me</sup> de Courbarols... on ouvrirait les cercueils des petites filles...

Les paroles entendues par Sâti tandis qu'elle

épiait, la nuit précédente, dans le jardin de la maison Grellier, ne laissaient aucun doute sur les projets du maharajah et de Manon à ce sujet.

Tant pis elle risquerait tout !... Un soir, elle se cacherait dans le jardin, elle guetterait un moment où Manon serait seule... et si cette occasion ne se présentait pas... eh bien ! elle irait la poignarder sous les yeux de Maun-Sing !

Il tuerait ensuite la meurtrière... Qu'importait ! La mort, de sa main, semblerait douce à Sâti, pourvu que la rivale abhorrée n'existât plus.

Quant à M. de Courbarols il s'arrangerait comme il pourrait... D'ailleurs, cette solution imaginée par elle aurait quelques avantages pour lui, car il serait débarrassé de cette encombrante Manon sans que personne n'eût l'idée de penser qu'il était le complice de l'étrangère dont on ignorait la présence à Courbarols.

Il est vrai que le maharajah ferait peut-être part quand même à M<sup>me</sup> de Courbarols de ses soupçons – ou de ses certitudes – relativement à l'origine de Manon. Puis, il y avait Hilarine, qui ne lâcherait pas son fructueux chantage et

trahirait son maître un jour ou l'autre...

Tant pis il se tirerait de là s'il le pouvait.

Au cas où tout marcherait au mieux pour lui, où il réussirait à obtenir de la comtesse un testament en sa faveur... eh bien ! Sâti, en admettant qu'elle échappât à la vengeance de Maun-Sing, accepterait de l'épouser après avoir supprimé l'obstacle que représentait M<sup>me</sup> de Courbarols. La belle Hindoue aurait ainsi une situation de tout repos, un mari dont elle ferait le plus docile des esclaves... Et quant à Marcelle, on la tiendrait dans une telle dépendance pécuniaire, on la soumettrait si bien au bon plaisir de sa belle-mère qu'elle serait complètement annihilée et incapable de nuire.

Mais ces projets passaient au second plan dans la pensée de Sâti... Ou, plus réellement, une seule hantise dominait cette pensée : se venger cruellement de Manon à quelque prix que ce fût.

Étendue sur un divan, dans la salle du rez-de-chaussée de la tour, l'Hindoue songeait, les paupières mi-closes, ses bras nus levés, ses mains croisées soutenant sa tête aux lourds cheveux

noirs.

Le reflet de sa robe rouge faisait paraître d'une pâleur tragique son beau visage agité de tressaillements.

Elle songeait... À qui ?... À Manon, à Maun-Sing... Et la haine, la passion bouillonnaient en son âme.

Elle les revoyait tous deux tels qu'hier soir, dans tout le charme de leur beauté, dans tout le triomphe de leur amour.

Avec quelle ardente tendresse il la regardait, tandis qu'elle s'appuyait contre lui !... Sâti avait compris que, plus que jamais, Manon régnait en souveraine absolue sur cet homme qui, jusqu'alors, n'avait jamais cédé à aucune influence féminine.

Et cela exaspérait encore la furieuse jalousie de l'Hindoue. Que la Française eût été de la part de Maun-Sing l'objet d'un simple caprice, elle aurait pu le lui pardonner peut-être. Mais tant d'amour, tant de fidélité et cette admiration passionnée qui courbait le front de Maun-Sing

devant cette jeune femme... voilà ce que Sâti ne pouvait supporter... ce qui la faisait tressaillir d'une haine féroce.

Quelle heure était-il ?... Elle ne le savait et ne s'en souciait pas. Le jour devait commencer de baisser, car la salle devenait un peu plus sombre...

Et Sâti pensait à Maun-Sing. Ah ! s'il avait voulu abaisser vers elle son regard, tandis que, humble et tremblante d'un violent émoi, elle levait sur lui des yeux soumis et adorants !... Mais jamais !... jamais il n'avait paru s'apercevoir que la suivante de sa sœur était belle...

Tandis qu'il avait suffi que Manon parût pour fixer victorieusement sur elle l'attention du prince charmeur, dont tant de femmes se disputaient les regards.

Ah ! ce bonheur, ce triomphe, elle le payerait cher !... Et lui souffrirait aussi... Tant pis ! Pourquoi avait-il dédaigné celle qui ne vivait que dans l'attente de sa présence ?

Un bruit de pas interrompit ici les farouches

songeries de Sâti.

Thibaut entra, précipitamment. Son visage était blême, décomposé...

Il bégaya :

– Tout est perdu... fini !

Sâti se souleva, frémissante...

– Quoi ?... Qu'y a-t-il ?

– Manon... Maun-Sing... Ils sont là, au château... Paule sait tout... Elle m'a chassé...

Sâti se mit debout, d'un souple mouvement de bête fauve.

– Ah ! ils sont là ?... Ah ! tout est perdu ?

– Oui... Je suis accouru vous prévenir... Il faut que vous fuyiez avec moi, quand la nuit sera venue...

– Fuir, alors que Manon est encore vivante ?... Alors qu'elle est là, si près... et que j'ai les moyens d'arriver près d'elle, sans être vue ?

Le comte dit avec terreur :

– Vous ne songez pas, Sâti à... à menacer sa

vie ?... Ce serait folie, maintenant... On m'accuserait aussitôt...

Elle eut un rire démoniaque.

– Croyez-vous qu'à cause de vous je laisserai échapper ma vengeance ?... Non pas ! Et j'entends que vous m'aidiez !

Il recula, les yeux pleins d'épouvante.

– Non... non ! Je ne puis, Sâti !

– Allons donc ! Vous m'assuriez si bien de votre amour !... Et quand il s'agit de me le prouver, vous vous dérobez !

– Mais c'est à notre perte que vous nous mèneriez là !

– Peut-être pas... D'ailleurs, je me charge seule de l'exécution et, si je suis prise, j'en assume toute la responsabilité.

« Qui donc pourrait imaginer que nous nous connaissions ?... Le maharajah ne verra dans mon acte que la jalousie furieuse d'une femme poursuivant une rivale détestée. Quant à la façon dont j'ai pu découvrir leur retraite et m'introduire ici, je m'abstiendrai de répondre à toutes les

questions. Ainsi, tout sera dit, on m'enverra dans une prison pour le reste de mes jours...

Thibaut s'avança, saisit la main de l'Hindoue...

– Non, non, je ne veux pas cela !... Vous ne pensez pas à moi, Sâti... à mon désespoir !...

– En ce moment, je ne pense qu'à ma vengeance. Il faut qu'elle s'accomplisse... Après cela, quand Manon sera morte, nous parlerons d'autre chose.

« Avez-vous le plan ?

– Oui... Je l'ai enlevé du coffre, avant de descendre...

Il sortit de sa poche un parchemin, qu'il déploya sur la table.

Sâti se pencha, suivit des yeux les lignes tracées, dont l'encre avait pâli...

Elle murmura tout à coup :

– Il faudrait savoir où on la loge !... C'est indispensable...

« Peut-être par cette porte pourrais-je épier,

essayer d'entendre...

Et, se tournant vers Thibaut, immobile et frissonnant, elle ordonna :

– Restez là. Et si je tarde, ne vous inquiétez pas.

Il demanda, la voix inquiète :

– Qu'allons-nous faire ?

Sans daigner lui répondre, elle s'éloigna, et il entendit le frôlement de ses pas et de sa longue robe soyeuse sur les marches de pierre de l'escalier conduisant aux étages supérieurs.

M. de Courbarols se laissa tomber sur un fauteuil et prit son front à deux mains.

Il avait l'impression de rouler dans un abîme, entraîné par cette femme étrange et farouche, à laquelle il se sentait incapable de résister.

Ce qu'elle voudrait, il le ferait... Il n'était plus qu'un instrument entre ses mains. Tout autre sentiment que sa passion pour l'Hindoue s'abolissait – y compris son affection paternelle. Marcelle n'existait plus pour lui, depuis que Sâti le dominait, l'asservissait à ses volontés.

Mais il avait conscience qu'elle l'entraînait jusqu'au bas de la pente terrible, où, déjà, il avait commencé de rouler.

Il restait là, prostré, le cerveau vide, les oreilles bourdonnantes... Et par la porte que Sâti avait laissée entrouverte, deux yeux le regardaient, deux yeux clairs et sardoniques, où brillait une joie méchante.

L'absence de l'Hindoue ne fut pas très longue. Elle apparut dans la salle, le regard étincelant...

– Vite, vite, c'est le moment !... Sa mère vient de la laisser seule précisément dans la chambre sur laquelle donne la seconde porte secrète... C'est une chance inattendue...

« Nous allons l'enlever et la porter dans le souterrain.

M. de Courbarols se leva, chancelant, en regardant Sâti avec des yeux épouvantés.

– Vous voulez ?... Mais Maun-Sing ?...

– J'ai entendu M<sup>me</sup> de Courbarols qui disait à sa fille : Ton mari ne sera pas long à revenir ; en automobile, il faut dix minutes pour aller jusque

chez toi, et il aura vite terminé ce qu'il a à faire là-bas. »

« Donc, pas de Maun-Sing pour un bon moment. La comtesse est à l'office – elle l'a dit à sa fille en se retirant. Tout est bien, c'est l'instant...

– Mais si elle crie... si...

– Je saurai l'empêcher.

« Allons, dépêchons-nous ! Ne laissons pas échapper le moment favorable.

Sur la table, encombrée de débris de victuailles parmi lesquels traînaient les bijoux de M<sup>me</sup> de Courbarols, Sâti prit un poignard à manche de métal ciselé. Puis elle demanda :

– Vous avez votre revolver ?

Il répondit, la voix étranglée :

– Oui.

– Bien. Emportez ce candélabre, pour nous éclairer... et en avant !

Elle sortit de la salle, suivie par Thibaut, subjugué mais livide et dont les jambes

flageolantes avaient peine à le porter.

Ils montèrent l'étroit escalier de pierre, très raide, et entrèrent dans la salle du premier étage.

Dans le mur, face à l'endroit où débouchait le passage secret conduisant au fumoir du comte, une ouverture sombre apparaissait.

Sâti s'y engagea et Thibaut la suivit encore, après avoir déposé sur une crédence le candélabre que semblait tenir avec peine sa main frissonnante.

C'était un autre couloir secret, conduisant, celui-là, à la chambre voisine de celle de la comtesse occupée depuis peu d'instant par Manon.

À l'extrémité du boyau sombre, Sâti s'arrêta. Elle écouta un moment... Puis, avec la sûreté que donne l'habitude, – car la Dame rouge, plus d'une fois, s'était amusée à errer la nuit dans le château endormi, en passant par ici – l'Hindoue fit jouer un ressort.

Une ouverture fut démasquée, par laquelle Sâti se rua dans la chambre.

Manon, debout devant une des fenêtres ouvertes, songeait les yeux pleins de bonheur.

Au bruit, elle fit un mouvement pour se retourner... Mais, déjà, Sâti était sur elle, lui assenait sur la nuque un coup habilement porté... Avant d'avoir pu jeter un cri, la jeune femme s'affaissait, sans connaissance.

Sâti la reçut dans ses bras, la traîna jusqu'à la porte secrète, près de laquelle, tout tremblant, était demeuré Thibaut.

Elle ordonna :

– Aidez-moi à la porter.

Il obéit... Derrière eux, Sâti referma la porte, puis, emportant leur fardeau, ils revinrent à la salle où les bougies se consumaient avec de grandes flammes jaunes, lugubres.

Thibaut demanda, en baissant instinctivement la voix, comme s'il avait peur de s'entendre lui-même :

– Où la mettons-nous ?

– Mais dans le souterrain, ainsi que nous en étions déjà convenus auparavant.

En soutenant d'une main le corps inerte, Thibaut prit de l'autre le candélabre. Ils redescendirent, lentement. Au rez-de-chaussée, Sâti s'arrêta.

— Saurez-vous vous diriger dans les souterrains ?

— Mais oui, voilà déjà plusieurs fois que nous nous y rendons.

— C'est égal, emportons le plan, pour plus de sûreté. Allez le chercher, je vais la soutenir seule, pendant ce temps.

Il entra dans la salle. Quelques minutes s'écoulèrent. On l'entendait aller et venir. Sâti demanda avec impatience :

— Eh bien ! que faites-vous ?

— Je ne l'y trouve pas. Il me semblait pourtant que je l'avais laissé sur la table.

— Oui, c'est là que je l'avais consulté. Vous l'aurez sans doute plié et mis dans votre poche, sans y faire attention ?

— Je ne le trouve pas non plus.

– Enfin, il ne peut être perdu !

– Évidemment. Mais il est possible qu’il soit tombé de ma poche, dans l’escalier ou dans le passage...

– Eh bien ! allez-y voir !

Il remonta et revint au bout d’un moment, en déclarant :

– Je ne trouve rien.

– C’est incroyable ! Qu’avez-vous pu en faire ? Enfin, nous verrons tout à l’heure. Heureusement, nous devons pouvoir retrouver le chemin sans cela.

Une porte basse ouvrait, au rez-de-chaussée de la tour, sur un escalier étroit, humide, visqueux, conduisant à des caves profondes, inutilisées depuis longtemps et qui ne communiquaient pas avec celles du bâtiment moins ancien.

Dans l’une d’elles s’amorçait l’entrée des souterrains. Ce fut là que s’engagèrent M. de Courbarols et Sâti, portant Manon toujours évanouie.

Un long boyau s’enfonçait dans une nuit

humide et profonde. À son extrémité partaient trois embranchements, dont deux étaient obstrués par les éboulis.

Celui qui restait libre se trouvait lui-même divisé en plusieurs couloirs, étroits et suintants. Après une courte hésitation, M. de Courbarols désigna l'un d'eux :

– C'est ici.

Au bout d'une vingtaine de pas, le comte et Sâti s'arrêtèrent. Le couloir était barré, à une centaine de mètres au-delà, par des rocs, de la terre, que l'action des siècles, les lentes infiltrations des pluies avaient désagrégés.

Ce fut là, sur le sol, que Thibaut et Sâti déposèrent la jeune femme.

Avec son beau visage décoloré, ses yeux clos, Manon semblait une morte.

Thibaut le fit observer en promenant sur elle la lueur des bougies.

Sâti répliqua :

– Non, elle n'est pas morte. Je l'ai étourdie seulement. C'est un coup que mon frère m'avait

appris, autrefois. Je ne l'ai pas oublié, comme vous voyez.

« Maintenant, retournons là-haut. Dans quelques temps, je reviendrai voir si elle a repris ses sens.

– Et... qu'est-ce que vous en ferez ?

À la lueur tremblotante des bougies, les prunelles de Sâti brillèrent d'une joie féroce.

En scandant les mots, elle répondait :

– Ce que j'en ferai ? Eh bien ! je la punirai, par la souffrance et par la mort, de s'être fait aimer de Maun-Sing.

Thibaut ne put réprimer un frisson. Sâti se pencha vers Manon et la considéra attentivement.

– Te voilà donc entre mes mains, maudite ! Cette fois, tu ne m'échapperas pas, comme là-bas dans le vieux temple. Je te réserve un sort qui ferait frissonner les plus braves.

Thibaut l'interrompit d'une voix étranglée :

– Me direz-vous enfin de quelle manière vous voulez la faire mourir ? Vous avez toujours

refusé de me répondre à ce sujet... et je crains que vous n'ayez quelque dessein horrible...

« Or, si je souhaite voir disparaître cette jeune femme, je ne veux pas lui infliger de souffrances inutiles.

Sâti se redressa et le couvrit d'un regard d'écrasant dédain.

– Vous n'avez pas à vous en occuper. Cette femme m'appartient et je la traiterai comme il me plaira.

« Remontons, maintenant. Je n'ai rien pour la ligoter, mais si elle reprend connaissance avant que je revienne, peu importe, car elle ne pourra toujours pas sortir des caves, dont la porte sera soigneusement fermée.

Passivement Thibaut la suivit. Il n'avait plus la force de se révolter, de briser le joug terrible de cette créature au cœur sauvage. Quelques instants plus tard, tous deux se retrouvaient dans la salle. Sâti s'assit, en déclarant :

– J'ai soif. Versez-moi du Champagne... et prenez-en vous-même, car vous avez la mine

d'un moribond, positivement !

Un rire sardonique souligna ces paroles.

D'une main tremblante, Thibaut déboucha une bouteille. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois. Et quand il versa le liquide mousseux, le goulot et la coupe s'entrechoquèrent rudement.

Sâti railla :

– Quelle poule mouillée ! Sangram avait bien raison de dire que vous aviez toujours peur.

« Cependant, nous aurons encore après cela un effort à accomplir. Il nous faudra fuir, cette nuit.

« Avez-vous de l'argent ?

– Oui, en passant dans ma chambre, j'ai pris ce que j'avais dans mon bureau... environ trois mille francs.

– C'est peu ! Heureusement, il y a les bijoux... Nous aviserons, plus tard, à trouver d'autres ressources...

Le comte objecta :

– Mais la disparition de Manon me sera aussitôt attribuée. On me signalera, dès demain

matin. Je serai reconnu, arrêté...

Sâti dit froidement :

– Que voulez-vous, c'est une partie perdue !  
Nous avons encore une chance de nous en tirer –  
une bien petite chance, j'en conviens comme  
vous.

« Eh bien ! si nous sommes découverts, tant  
pis ! J'aurai au moins la satisfaction de m'être  
vengée !

Elle prit la coupe, la porta à ses lèvres et but  
lentement.

Thibaut s'assit, ou plutôt s'effondra sur une  
chaise.

L'Hindoue dit ironiquement :

– Buvez donc, cela vous remontera. Il vous  
faudra du courage, tout à l'heure, car j'aurai  
besoin de votre aide.

– Besoin ? Pourquoi ?

– Vous verrez... Buvez. Puis vous chercherez  
ce plan, que vous avez dû mettre je ne sais où,  
par distraction.

Il obéit encore.

Sâti s'appuyait aux coussins du divan et réfléchissait, les sourcils froncés.

Puis un sourire cruel entrouvrit ses lèvres d'un rouge sanglant.

À l'avance, son âme farouche savourait la joie d'assouvir sa haine.

M. de Courbarols, après de vaines recherches dans la pièce, se rapprocha de l'Hindoue.

– Je ne trouve pas ce plan ! C'est inconcevable ! Qu'ai-je bien pu en faire ?

– Heureusement, nous n'en avons pas besoin. Je ne me souviens pas très bien si vous l'aviez replié, avant de monter, tout à l'heure.

– Moi non plus. J'étais si bouleversé...

– Et moi si occupée de préparer mon coup. Enfin, peu importe. Il ne nous servira plus à rien.

« Encore du champagne, Thibaut. Et puis, mangeons quelque chose. Nous ne savons à quelle heure, demain, nous pourrons prendre un repas.

Sur la table traînaient des conserves entamées, des gâteaux secs, des fruits. Sâti grignota quelques galettes et Thibaut essaya d'avaler deux ou trois bouchées, qui semblaient ne pouvoir passer.

En revanche, il buvait, encouragé par Sâti. Celle-ci lui versait sans relâche du champagne, qu'il avalait en quelque sorte automatiquement.

Vers sept heures, l'Hindoue descendit pour savoir où en était Manon.

La jeune femme n'avait pas repris connaissance.

Sâti la palpa, écouta le cœur... Non, elle n'était pas morte. Il fallait attendre un peu encore. D'elle-même elle reviendrait à la vie.

Sâti remonta et reprit sa place sur le divan.

M. de Courbarols, qui avait le vin morne, continuait de boire d'un air lugubre.

Quand il eut vidé deux bouteilles, une somnolence le prit, et il s'assoupit dans le dur fauteuil de chêne à haut dossier où il se trouvait assis.

Sâti lui jeta un regard méprisant, en songeant :

« J'ai bien envie de ne pas m'embarrasser de cet homme-là. À quoi me servira-t-il, sinon à me faire arrêter avec lui ? Seule, j'ai infiniment plus de chances de me tirer d'affaire, car on ne soupçonne pas ma présence ici.

« Oui, je m'arrangerai pour le semer en route, après m'être fait remettre son argent. Je filerai en Angleterre, où je vendrai les bijoux de M<sup>me</sup> de Courbarols. Avec cela et la somme que m'a donnée Sangram, je pourrai vivre quelque temps et préparer l'avenir. »

À huit heures, l'Hindoue se leva et secoua sans aménité M. de Courbarols.

– Allons, réveillez-vous ! Nous allons descendre. Si elle n'a pas repris connaissance, nous verrons à la faire sortir de là, coûte que coûte.

Il se leva, les yeux troubles, en chancelant un peu. Sâti ordonna :

– Prenez le candélabre.

Elle-même reprit le poignard qu'elle avait

posé sur la table, en remontant. Précédée de Thibaut, elle descendit... Et c'était un spectacle impressionnant que cet homme au visage blêmi, sur lequel vacillait la lueur jaune des bougies, cette femme à la taille imposante, vêtue de rouge, avec ses yeux sombres brillant farouchement dans une face pâle, contractée... tous deux s'avançant dans la nuit et le silence de la tour abandonnée.

Ils traversèrent les caves, pénétrèrent dans le souterrain. En entrant dans le couloir barré par l'éboulement, ils virent s'avancer vers eux une forme blanche, et la lumière éclaira le pâle visage de Manon, ses yeux pleins de stupéfaction et d'effroi.

La jeune femme eut un cri étouffé :

– Sâti !

L'Hindoue laissa échapper un ricanement démoniaque.

– Sâti, oui... encore Sâti !

« Tu ne t'attendais pas à cela, belle Manon ?  
Voilà une agréable surprise, n'est-ce pas ?

« Allons, cette fois, je te tiens bien ! Il n'y a pas de fakir pour te faire échapper, et ton Maun-Sing ne saura pas te retrouver, là où je t'enfermerai.

Manon, toute frémissante, enveloppait d'un regard indigné le visage de son ennemie, convulsé par la haine.

– Comment vous êtes-vous introduite à Courbarols ? Sans doute avec la complicité de ce misérable ?

Son doigt se tendit vers Thibaut.

– Parfaitement. Lui aussi t'en voulait, pour un autre motif. Nous nous sommes associés... et voilà le résultat.

« Nous t'avons enlevée dans ta chambre et conduite ici, c'est-à-dire dans les souterrains du château.

« Comme la tour est toujours close, comme les passages secrets sont ignorés de la comtesse, personne n'aura l'idée de venir te chercher là.

« D'ailleurs, je le répète, nul ne saurait te trouver où je t'enfermerai.

Elle ricana encore, en rencontrant le fier et méprisant regard de la jeune femme.

– Ah ! ah ! tu fais toujours l’orgueilleuse ! Et cependant, je sais bien que tu souffres, que ton cœur tressaille d’angoisse et d’épouvante. Car tu n’ignores pas de quoi je suis capable, tu comprends que, maintenant, tout est fini pour toi. Au moment où tu arrivais à la plénitude du bonheur, entre ton mari et ta mère, je t’arrache à toute cette joie, je te condamne à une mort terrible.

« Veux-tu que je te dise ce qu’elle sera, Manon ? Eh bien ! il y a, dans ces souterrains, une oubliette où nous te jetterons. À ce même endroit, un éboulement est prêt à se produire. Il nous suffira de le provoquer... et ta prison sera murée, Manon. En admettant que quelqu’un vienne à côté, il n’entendra pas tes cris. Tu mourras de faim, de soif, d’asphyxie lente. Tu endureras d’affreuses tortures. Et je serai vengée, enfin, enfin !

Manon, par un prodigieux effort de volonté, réussissait à maîtriser ses nerfs à rester calme

devant l'exaltation haineuse de cette femme, devant la description du sort atroce qui l'attendait.

Et, cependant, quelle épouvante lui broyait le cœur !

M. de Courbarols, lui, avait eu un mouvement d'horreur, un cri de réprobation :

– Non, Sâti ! Non, pas cela ! Ce serait abominable ! La mort, soit... puisqu'il le faut... mais pas de ces raffinements de cruauté !

Elle leva les épaules, en lui jetant un regard de mépris.

– Cette femme m'appartient, j'en ferai ce que je veux... et vous m'aidez.

– Jamais ! Jamais pour cela !

– C'est ce que nous verrons.

Une lueur d'espoir surgit dans l'âme de Manon. Ses ennemis n'étaient pas d'accord. Peut-être pourrait-elle trouver quelque recours près de M. de Courbarols, moins impitoyable que Sâti ?

L'Hindoue saisit le bras de la jeune femme.

- Viens.
- Où me conduisez-vous ?
- Tu le verras.
- Je refuse de vous suivre.

Sâti eut un rire sauvage. D'un geste prompt, elle leva sa main droite, qui tenait toujours le poignard, enfonça celui-ci dans le bras de la jeune femme. Manon jeta un cri de douleur.

Sâti enleva de la plaie la lame ensanglantée et déclara :

- Si tu ne marches pas, je recommence.
- Soit, tuez-moi tout de suite !
- Non, non, ma belle, je ne te tuerai pas ! Ce serait trop simple ! Mais quelques piqûres de ce genre t'aideront à marcher, j'imagine !

Comprenant qu'elle ne pouvait être la plus forte, Manon s'avança derrière M. de Courbarols qui éclairait le chemin.

Le bras de la jeune femme saignait et le linon blanc de sa manche se teintait de rouge.

Le comte et les deux femmes, sortant de ce

couloir, s'engagèrent dans un autre. Celui-ci aboutissait à une oubliette et, vraisemblablement, avait constitué autrefois un piège. Le condamné, abandonné là sans lumière, avançait jusqu'au moment où, rencontrant le vide, il tombait dans ce puits duquel il ne pouvait sortir.

Avant que Manon eût pu se douter du geste, avant que le comte eût pu faire un mouvement pour s'y opposer, Sâti, écartant brutalement son complice, poussait en avant la jeune femme.

Manon disparut dans le trou sombre, en jetant un cri.

Thibaut eut une exclamation d'horreur.

— Oh ! Sâti, c'est abominable ! Je ne puis permettre cela...

— Est-ce que je vous demande votre avis, trembleur ? C'est ma revanche, et je la veux complète. Maintenant, il faut l'enfermer là, pour être sûrs qu'elle n'en réchappera pas.

Il eut un court sursaut d'énergie.

— Je ne ferai jamais cela ! Jamais ! C'est atroce, ce supplice auquel vous prétendez la

condamner !

– Atroce ! Et croyez-vous donc que je n'ai pas souffert, horriblement, en la voyant aimée de Maun-Sing... en étant spectatrice de son insolent bonheur ? Mais j'ai passé des nuits à me ronger le cœur, à pleurer de désespoir ! Maun-Sing ! Il était mon idole... Quand je me trouvais en sa présence, tout disparaissait pour moi, hors de lui. Chaque jour, j'espérais un regard qui me donnerait le bonheur... Et chaque jour j'étais déçue. Mais j'espérais toujours jusqu'à l'instant où il a vu cette Française.

« Le regard que j'attendais, pour lequel j'aurais donné ma vie, s'est aussitôt arrêté sur elle. Maun-Sing l'a aimée dès ce moment-là, je l'ai vu dans ses yeux, je l'ai senti dans sa voix.

« Et moi, dès lors, je l'ai détestée. Et ma haine a cru chaque jour, surtout quand il l'a emmenée là-bas, pour en faire la plus adulée des créatures.

« Cachée dans quelque bosquet, ou derrière quelque colonne, je les voyais passer, heureux, triomphants, échangeant des regards chargés d'amour. Chacun de ces regards échappés des

yeux ardents de Maun-Sing, chacun des baisers que je surprenais était pour moi un coup de poignard en plein cœur. Et la beauté de cette femme, la splendeur royale dont il l'entourait me jetaient dans les crises de fureur dont je sortais l'âme embrasée d'une haine inextinguible.

« Comprenez-vous enfin ce qu'est pour moi cette minute, où je me venge... atrocement, comme vous dites ? C'est l'eau jetée sur le brasier, après quoi... je serai satisfaite, plus calme... et je pourrai songer à moi... à nous, Thibaut.

Les prunelles sombres s'attachaient sur M. de Courbarols, brûlantes, dominatrices.

Il bégaya :

– C'est horrible ! Cette malheureuse...

– Elle a eu ses jours de bonheur... d'un bonheur enivrant. Il est juste qu'elle souffre à son tour.

« Mettez ce candélabre à terre... Bien. Voyez maintenant dans ce coin. Il doit y avoir là cette bêche que vous m'avez apportée l'autre jour.

– Oui... Que voulez-vous en faire ?

Sans répondre, Sâti prit le candélabre, se recula un peu et l'éleva. Attentivement, elle regarda la voûte du couloir... Un énorme morceau de roche apparaissait, à demi descellé, d'aspect inquiétant, au premier coup d'œil.

Sâti ordonna :

– Mettez-vous ici et donnez là-dessus un fort coup de bêche.

– Vous voulez faire tomber ce roc ?

– Oui, et dépêchez-vous ! Il est temps que nous quitions le château.

– Non, je ne le ferai pas ! À quoi bon, d'ailleurs ? Elle ne pourra pas remonter de là où vous l'avez jetée.

– Je veux qu'il soit impossible, absolument impossible qu'on la trouve. Faites ce que je dis !

– Non ! Non !

D'un geste brusque, Sâti lui arracha des mains la bêche et porta un coup violent sur la voûte. Puis elle fit un bond en arrière.

Il y eut un bruit sourd. La roche tombait, entraînait avec elle de la terre, des gravats, de menus morceaux de roc. Et le couloir se trouva fermé, soudainement, en avant de l'oubliette.

Thibaut avait jeté un cri. Sâti eut un sourire satisfait.

– C'était plus facile que je ne le pensais. Maintenant, je ne suppose pas qu'on aille la chercher derrière cela... D'ailleurs, la roche ne se laisserait pas déplacer facilement.

« Allons, Thibaut au cœur sensible, retournons pour nous préparer au départ. Maintenant, on doit avoir fait des recherches dans le parc, et on attend sans doute le jour pour les recommencer. D'ailleurs, nous jetterons un coup d'œil dehors, avant de nous y risquer.

« Quelle figure ! C'est vous qui avez l'air d'être enterré vivant, mon cher !

Thibaut eut un geste de révolte. Il était livide et tout son corps tremblait.

– Vous êtes abominable !

Elle lui jeta un singulier regard. Puis un rire

sardonique s'échappa de ses lèvres.

– Je vous fais peur ? Et vous m'aimez quand même, malgré cela ?

Il ne répondit pas. Ses yeux épouvantés se détournèrent de ceux de l'Hindoue.

Une lueur mauvaise s'échappa des prunelles sombres. Sans rien ajouter, Sâti quitta le couloir, portant la lumière, et M. de Courbarols la suivit.

Comme ils rentraient dans la dernière cave, la plus vaste, Sâti s'arrêta, avec un cri étouffé.

Des silhouettes humaines, sortant de l'ombre, surgissaient autour d'eux.

La lueur des bougies éclaira en plein le beau visage de Maun-Sing et celui de M<sup>me</sup> de Courbarols.

Le maharajah s'écria :

– Ah ! nous vous tenons, maudits !

Sâti recula en laissant échapper le candélabre qui s'écroula sur le sol.

Anang et Hilarine se rapprochèrent alors et, en démasquant leurs lanternes, Maun-Sing étendit le

bras et sa main apparut armée d'un revolver.

Il demanda, en dardant sur l'Hindoue ses yeux pleins de menace :

– Où est Manon ?

Sâti, déjà, essayait de se reprendre. Elle répondit en raffermissant sa voix, bien que tout son corps tremblât :

– Manon ? Je ne sais ce que veut dire Ta Hautesse.

– Pas de mensonges, misérable ! Parle, ou je saurai t'y contraindre !

« Oui, je me souviendrai une fois encore des moyens dont usaient mes ancêtres pour arracher l'aveu aux récalcitrants ! Conduis-nous immédiatement à l'endroit où se trouve Manon, entends-tu ?

Maun-Sing avait en ce moment un regard qui eût terrifié les plus audacieux. Sâti frémit, devint livide... mais elle dit, avec un calme apparent :

– Je ne puis rien te dire, seigneur, je te l'affirme, car je n'ai pas vu celle que tu cherches.

– Ah ! tu ne l’as pas vue ? Et cet estimable gentilhomme non plus, sans doute ?

Il s’adressait à M. de Courbarols. Celui-ci était resté immobile, cloué sur place, la face blême et les yeux pleins d’épouvante. À l’interpellation durement méprisante du maharajah, il balbutia :

– Je... moi non plus.

Puis, soudainement, il fit un pas en avant.

– Eh bien ! si, je vais vous dire... C’est trop affreux... Et puis, maintenant, tout est perdu pour moi...

Sâti se détourna brusquement, s’élança vers lui, le poignard levé. Mais Anang surveillait tous ses gestes. Lâchant la lanterne, il bondit sur elle, d’un souple mouvement de fauve, et lui saisit le bras.

Maun-Sing enleva le poignard des mains de l’Hindoue, puis les deux hommes la jetèrent sur le sol, et tandis qu’Anang la maintenait sur un ordre bref de son maître, celui-ci versait entre les dents de Sâti un liquide contenu dans un flacon qu’il avait tiré de sa poche.

Il la força de l'avaler. Elle essayait de résister et ses yeux se révulsaient, sous l'effet de la fureur impuissante... Mais, presque aussitôt, elle parut se calmer, ses paupières s'abaissèrent et elle devint inerte, comme une morte.

Anang, sur un signe du maharajah, poussa dans un coin de la cave le corps immobile... M<sup>me</sup> de Courbarols, qui avait suivi cette scène avec une émotion mêlée d'épouvante, demanda :

– Est-elle morte ?

Le maharajah répondit :

– Non, mais seulement endormie. Elle ne se réveillera que lorsque je le voudrai.

Puis, se tournant vers le comte, il ordonna :

– Et vous, maintenant, parlez !

« Où est Manon ?

Thibaut étendit la main dans la direction du souterrain.

– Là... dans l'oubliette.

Maun-Sing eut un cri d'horreur, auquel fit écho un gémissement de la comtesse.

– Dans l’oubliette !

– Oui... Et on ne peut plus y arriver... La roche barre l’entrée...

Maun-Sing saisit le bras de M. de Courbarols.

– Conduisez-moi !... Vite, vite !

Un instant plus tard, tous étaient devant la roche qui, avec l’aide des gravats détachés par sa chute, fermait l’extrémité de l’étroit boyau, au fond duquel se trouvait l’oubliette.

Maun-Sing examina rapidement les lieux, tout en posant des questions à M. de Courbarols... Puis il se tourna vers Anang.

– Il nous faudrait des instruments très forts pour dégager cela !... Vois, la roche est encastrée, pour ainsi dire coincée... Pourtant, il faut y arriver, le plus vite possible !

« Va chercher dans tout le château ce que tu trouveras d’instruments pouvant nous être utiles et amène ici tous les domestiques hommes.

« Vous, Hilarine, montrez-moi le plan...

La femme de charge tendit au maharajah un

parchemin jaune, qui n'était autre que ce plan vainement cherché par M. de Courbarols.

Étant aux écoutes derrière la porte du salon, pendant que Thibaut comparaisait devant la comtesse, Maun-Sing et Manon, elle avait tout entendu... Aussitôt, elle avait décidé de livrer M. de Courbarols et Sâti. Avant que le comte sortît du salon, elle s'était précipitée chez lui, avait fait jouer le ressort de la porte secrète, ainsi qu'elle l'avait vu faire à son maître, s'était glissée dans le passage et de là dans la salle inhabitée du premier étage. Là, elle s'était cachée derrière un meuble brisé... Peu après était apparu le comte, venant de son appartement. Il était descendu et, au bout d'un instant, Hilarine avait fait de même. Dissimulée sous l'escalier, elle avait entendu l'entretien de Thibaut et de Sâti... Quand ils s'étaient éloignés pour gagner les souterrains, elle en avait profité pour s'emparer prestement de ce plan, qui devait être précieux, pensait-elle, puisque M. de Courbarols, dans son désarroi même, n'avait pas oublié de l'enlever du vieux coffre. Après quoi, elle aussi était descendue aux souterrains... Puis, plus tard, remontée derrière

eux, elle avait attendu le moment propice.

Car Hilarine avait résolu d'aider à sauver Manon pour recevoir en retour une grosse somme que ne lui marchanderait pas la reconnaissance de M<sup>me</sup> de Courbarols et du maharajah.

Mais quand elle avait voulu sortir par la porte secrète, elle n'avait pas su faire jouer le ressort, de ce côté.

Il y avait bien le plan, qui aurait pu peut-être lui donner les indications nécessaires. Mais la nuit était venue et elle se trouvait sans lumière... Alors, cachée, il lui avait fallu attendre que les complices redescendissent tous deux. À tâtons, elle avait trouvé sur la table une bougie et des allumettes. Penchée sur le plan, elle avait cherché... et trouvé, assez vite, car tout était nettement indiqué sur le vieux parchemin.

C'est alors que, sans perdre un moment, elle était venue prévenir la comtesse du danger imminent qui menaçait Manon.

Mais il était trop tard. La jeune femme gisait déjà au fond de l'oubliette, avec des membres

brisés, peut-être,

... Éclairé par la lanterne que la femme de charge élevait jusqu'à son visage, Maun-Sing étudiait attentivement le parchemin... Penchée vers lui, M<sup>me</sup> de Courbarols regardait aussi...

– Voyez, ceci représente le tracé des souterrains... Ils sont très étendus et les embranchements paraissent nombreux...

« Mais cette oubliette y est-elle indiquée ?... Ah ! oui, tenez !... là...

– Oui, je vois...

– Mais que signifie la ligne qui part de ce point ?... Elle s'arrête ici... voyez, en pleine forêt, comme l'indique ce signe...

M. de Courbarols, demeuré à l'écart, s'avança...

– Cette oubliette communique avec un passage qui, par une descente insensible, mène au puits où, d'après la légende, la Dame rouge va se désaltérer.

« Ce puits, très profond, se trouve à quelque distance d'ici, dans la forêt.

M<sup>me</sup> de Courbarols jeta un cri.

– Mais alors... si la malheureuse enfant s'engage là-dedans ?

Thibaut dit en frissonnant :

– J'espère que non !

Le visage de Maun-Sing s'était contracté, ses lèvres tremblèrent. Mais, se dominant, il demanda avec un calme apparent :

– Y a-t-il encore de l'eau, là-dedans ?

– Je l'ignore, prince, et personne ne le sait. La profondeur en est telle qu'il est impossible de s'en rendre compte sans avoir les instruments à cet usage.

– Eh bien ! pendant qu'ici Anang et deux domestiques travailleront à dégager ce passage, vous me conduirez là-bas et je descendrai dans ce puits. Il est possible qu'il soit tari. En ce cas, peut-être trouverai-je un chemin qui me conduira plus promptement à cette oubliette, avant que ma malheureuse Manon...

Un frisson l'agita.

M. de Courbarols eut une exclamation.

– Vous voulez descendre dans le puits ?

– Oui... Conduisez-moi promptement !

– C'est que... je ne connais pas bien la route, surtout en pleine nuit. Il faudrait un des gardes forestiers pour nous guider.

« Le plus proche est Gaspard Anly. Nous pourrions passer chez lui et il nous conduira tout droit au puits, sans risque de nous égarer.

– Soit !... Allons, et vite !

« Mais il nous faut des cordes solides pour me descendre dans cet abîme ?

Hilarine déclara :

– Il y en a dans le bâtiment des communs. Je vais en chercher pour ne pas perdre de temps. Et j'apporterai une autre lanterne.

– C'est cela. Il faut aussi qu'un des domestiques nous accompagne – un garçon robuste, capable de me soutenir avec l'aide du garde, tandis que je descendrai dans le puits... Toi aussi, Anang, viens, car je puis avoir besoin de

toi...

Et s'adressant aux deux valets, au jardinier et au vieux gardien, il ordonna :

– Vous, faites de votre mieux ici pour dégager ce passage, au cas où je ne réussirais pas là-bas.

Puis, il tendit la main à M<sup>me</sup> de Courbarols, en ajoutant :

– Je vous quitte, ma chère. À bientôt... et, j'en ai la confiance, à bientôt avec notre chère Manon.

La comtesse l'attira vers elle, le pressa contre sa poitrine et lui mit au front un baiser maternel, en murmurant :

– Allez, mon fils. Pendant ce temps, je prierai pour vous.

## XIV

Penchés vers l'abîme sombre du puits, trois hommes, Thibaut, le chauffeur et le garde forestier, Gaspard Anly, gendre du fermier de Cordibûche, tenaient la corde solide le long de laquelle glissait Maun-Sing.

Cela n'était qu'un jeu pour le maharajah, doué d'une incomparable souplesse et accoutumé à tous les sports.

À sa ceinture était attachée une lanterne, qui jetait de brèves lueurs sur les parois humides.

Très maître de lui, Maun-Sing songeait cependant avec angoisse :

« Vais-je trouver la communication avec l'oubliette ? Et ce passage, s'il existe, sera-t-il praticable ? »

Il descendait toujours... L'air devenait plus humide... Et voici qu'un reflet de lumière lui

laissait voir l'eau... à combien de mètres au-dessous de lui, il ne pouvait s'en rendre compte.

Il glissa encore le long de la corde, plus lentement... Puis il s'arrêta, avec une sourde exclamation de joie...

Dans la paroi du puits apparaissait une ouverture suffisante pour le passage d'un corps humain.

Avec une habileté d'acrobate, Maun-Sing prit pied sur un étroit rebord de pierre qui la précédait. Puis il agita la corde de façon convenue, pour indiquer qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Cela fait, et après avoir détaché la lanterne pour la prendre à la main, il s'enfonça résolument dans le mystère de ce passage où sans doute, en des temps reculés, des condamnés à mort jetés dans l'oubliette s'étaient engagés, l'espoir au cœur, pour aboutir à l'abîme liquide, et sombrer, et s'y engloutir.

C'était un boyau étroit, aux parois visqueuses. L'atmosphère y était lourde et fade. Il montait

presque insensiblement, en ligne droite. Maun-Sing le trouvait interminable...

Et subitement, le maharajah déboucha dans un espace resserré, où l'air semblait plus raréfié encore que dans le passage.

Sur le sol était étendue une femme immobile, vêtue de blanc.

Maun-Sing se jeta à genoux, souleva la tête inerte...

– Manon, Manon !

À cette voix, les paupières se soulevèrent et dans les beaux yeux las passa une lueur de vie. Faiblement, Manon murmura :

– Oh ! Maun !

– Oui, c'est moi, ton Maun, ton mari ! Je viens te chercher, ma bien-aimée !

« Es-tu blessée ?

Elle souleva son bras gauche... La blessure faite par le poignard de l'Hindoue apparut, saignante encore.

– C'est « elle » ?... C'est Sâti qui ?...

Elle fit oui de la tête... Le sang perdu, l'atmosphère dangereuse de ce lieu l'avaient réduite déjà à un affaiblissement extrême.

Maun-Sing comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

Il était impossible d'attendre que l'on eût, là-haut, déblayé le couloir. Il fallait donc faire passer la jeune femme par où lui-même était venu.

Il la souleva, s'assura qu'elle n'avait aucun membre fracturé. Alors, moitié la portant, moitié la soutenant, il s'engagea avec elle dans le passage.

Si difficile que fût ce trajet, il n'était rien auprès de la difficulté qui se présentait pour remonter Manon.

Mais Maun-Sing avait tout prévu, dans la mesure du possible.

Quand il fut au bord de l'abîme, un coup de sifflet annonça à ceux qui l'attendaient le bon résultat de son exploration.

Durant le court espace de temps qu'avait duré

celle-ci, Gaspard avait pu courir au château.

Aussitôt l'Hindou, souple comme un félin, descendit à son tour le long de la corde. Des mains de son maître, il reçut Manon à demi inconsciente et, sans effort apparent, la remonta en la tenant d'un bras, tandis que l'autre serrait la corde solidement maintenue du bas par le maharajah.

Il atteignit ainsi le bord du puits avec son précieux fardeau. Après quoi, Maun-Sing monta à son tour. Et la jeune femme, portée par son mari et son fidèle serviteur, fut ramenée à Courbarols.

\*

Pendant quelques jours, l'angoisse plana sur le château.

Manon, dans la sinistre oubliette où l'avait précipitée Sâti, avait éprouvé tant d'angoisse, elle avait été si affaiblie par tout ce sang perdu que l'on craignait pour sa vie.

Sa mère et son mari ne la quittaient pas.

Jeanne, Lucie, venaient s'offrir pour la veiller, ainsi que Valérie Clomart. Sa fidèle ayah, Adrâni, passait les jours et les nuits accroupie au pied de son lit, et Anang rôdait sans cesse aux alentours de son appartement pour savoir des nouvelles.

M. de Courbarols était parti avec sa fille. La comtesse, après entente avec son gendre, lui avait dit :

— Je ne porterai pas de plainte contre vous, en considération du remords que vous avez eu en dernier lieu. À Marcelle sera versée une rente suffisante pour vous faire vivre tous les deux modestement... Adieu, et ne vous retrouvez plus sur notre chemin, car cette fois Maun-Sing serait impitoyable.

Thibaut quitta Courbarols l'oreille basse, partagé entre le remords et la rage d'avoir si misérablement échoué. Quant à Marcelle, très abattue, elle ne cessait d'accabler son père de reproches, ce qui ne promettait pas une vie particulièrement douce au père coupable.

Hilarine, également, avait dû partir — et sans emporter la grosse somme escomptée. Elle devait

s'estimer trop heureuse, avait déclaré le maharajah, qu'il voulût bien ne pas la faire arrêter, en considération de ce que ses tardives révélations lui avaient permis de retrouver Manon encore vivante. Et la femme de charge avait courbé le front, sans protester, comprenant trop bien que cette fois elle se trouvait devant un adversaire plus fort qu'elle.

Avant le départ du comte et d'Hilarine, Maun-Sing avait tenu à éclaircir un point demeuré pour lui obscur. Pourquoi Sangram et Thibaut n'avaient-ils pas enfermé la petite Madeleine, endormie, dans le cercueil, au lieu de laisser celui-ci vide, ce qui pouvait amener pour eux des complications dangereuses ?

Thibaut déclara qu'à ce moment, sa conscience n'étant pas aussi complètement endurcie que plus tard, il s'était refusé à faire mourir la petite fille, et qu'Hilarine, de même, n'avait voulu donner son consentement qu'à la condition que l'enfant serait simplement endormie et abandonnée en un lieu où elle pourrait être recueillie. Plus tard seulement,

Sangram avait avoué à M. de Courbarols que ce sommeil aurait abouti fatalement à la mort, si par un hasard inouï le maharajah de Bangore ne s'était trouvé là à point pour éveiller la petite victime.

De Sâti, on n'entendait plus parler. Maun-Sing avait répondu à M<sup>me</sup> de Courbarols qui s'informait d'elle :

— Je l'ai mise hors d'état de nuire. Maintenant, nous n'avons plus rien à craindre de cette misérable.

Et comme la comtesse demandait :

— Que lui avez-vous donc fait ?

Il avait ajouté, avec ce mélange de courtoisie et de hauteur qui imposait toujours à ses interlocuteurs :

— Vous me permettrez de ne pas vous en dire davantage, ma mère.

Au bout de six jours, une amélioration se manifesta dans l'état de Manon. Elle s'accrut ensuite de façon sensible. La jeune femme était sauvée, échappant une fois encore — et

définitivement – à la vengeance de Sâti et aux embûches de l'homme qui l'avait autrefois enlevée à sa mère.

M<sup>me</sup> de Courbarols lui avait laissé sa propre chambre, ne voulant pas qu'elle habitât celle où, grâce à la porte secrète, Sâti avait pu arriver jusqu'à elle. C'est là que venaient la voir presque chaque jour, sur sa demande, Lucie et Jeanne, que Valérie Clomart accompagnait souvent.

Puis, un après-midi, toujours sur l'invitation de celle qu'on appelait maintenant « la princesse de Bangore », Lucie amena son fiancé.

La jeune femme était descendue dans le salon des portraits. Étendue sur une chaise longue, vêtue d'un élégant déshabillé blanc, elle était délicieusement jolie, dans sa pâleur de convalescente, avec ses cheveux admirables tombant en deux nattes sur les épaules.

Ce ne fut pas sans émoi qu'Achille se retrouva devant elle. Il l'avait aimée, pieusement, ardemment. Son souvenir était resté vivant en lui. Il chérissait sincèrement Lucie, mais conservait pour Manon une reconnaissance passionnée.

Elle l'accueillit avec la plus charmante simplicité, sans paraître s'apercevoir de son émotion... Et, en réunissant dans sa main celle de Lucie et celle du jeune homme, elle dit gracieusement :

– Je suis si heureuse à la pensée du bonheur qui vous attend près de ma chère Lucie, monsieur Achille ! Vous verrez quelle perle vous aurez là !

Il répondit spontanément, en jetant un coup d'œil attendri sur le visage confus de sa fiancée :

– Je m'en doute déjà, madame !

Maun-Sing entra sur ces entrefaites et Manon lui présenta Achille Broquerel en ces termes :

– Voici le fils de l'excellent homme qui me recueillit, jadis, sur la route d'Antibes et se montra toujours si bon pour moi, jusqu'au jour de sa mort.

Un léger frémissement courut sur le visage de Maun-Sing.

Il ne pouvait oublier que c'était lui qui, autrefois, poussé par le fanatisme de Dhaula, avait condamné à mort le pauvre Nestor

Broquerel, coupable de conserver chez lui la statue de Vichnou rapportée par son oncle de l'Inde, où un ravisseur demeuré inconnu l'avait enlevée à un temple vénéré.

C'était la statue que Manon avait vue et à laquelle elle avait pensé en Inde.

La sentence avait été exécutée par Dhaula. Monté dans le même wagon que Broquerel, le brahme, en cours de route, piquait au front le voyageur avec un stylet dont la pointe était enduite d'une substance occasionnant la mort foudroyante. Et l'homme était tombé sans pousser un cri. On avait fait croire à une mort subite.

Peu après, Dhaula avait réussi à s'introduire chez les Broquerel, le jour même des obsèques de Nestor, et à enlever l'idole de jade – la même dont les yeux de rubis avaient été donnés à Manon par l'amoureux maharajah.

De cette mort, Maun-Sing se sentait en partie l'auteur, et il en éprouvait maintenant un remords d'autant plus vif, sachant tout ce que devait à cette victime du fanatisme de Dhaula et de son

propre orgueil la jeune femme si tendrement chérie.

Aussi ressentait-il, au fond du cœur, quelque gêne en présence du fils de Nestor. Mais il n'en laissa rien paraître au-dehors et se montra fort aimable, de telle sorte qu'Achille se retira complètement charmé, tout à fait emballé pour ce séduisant prince d'Orient, « digne compagnon de la merveilleuse créature qu'est M<sup>lle</sup> Manon », déclara-t-il à Lucie avec enthousiasme, tandis qu'ils descendaient vers Cordibûche.

D'où la jeune fille conclut, avec une satisfaction secrète, que les sentiments de son fiancé à l'égard de Manon avaient changé de forme et ne devraient lui inspirer aucune crainte.

Quand, après le départ des visiteurs, Maun-Sing et sa femme se retrouvèrent seuls, ils causèrent un moment de ceux qui venaient de les quitter.

Puis, après un temps de silence, Manon demanda, d'une voix un peu frémissante :

— Maun, qu'est devenue Sâti ?

Il se pencha et entourra de son bras les épaules de la jeune femme.

— Ne t'en inquiète pas, ma chérie. Cette misérable créature ne pourra plus te faire aucun mal.

Elle sursauta un peu.

— Tu l'as tuée ?

Il répondit nettement :

— Oui.

— Oh ! Maun...

Il dit avec ironie :

— Ne le méritait-elle pas, à ton avis ?

— Certes, c'est une épouvantable criminelle... mais tu ne devais pas, toi-même...

— N'oublie pas que Sâti est une de mes sujettes et que j'ai sur elle droit de vie et de mort.

— Mais nous sommes en France... et ce droit ne sera pas reconnu par la justice, ici !

Il eut un sourire un peu railleur.

— La justice ne m'inquiétera aucunement à ce

sujet, ne crains rien, Manon. Tu sais que j'ai partout de puissantes influences ? Nous sommes au mieux, elle et moi, et, très bénévolement, elle me passera cette petite satisfaction, au cas où elle en aurait connaissance. Mais, jusqu'ici, on croit que cette femme a fui, comme j'en ai fait répandre le bruit.

Manon murmura avec un frisson :

– J'aurais mieux aimé que ce fût un autre que toi qui...

– J'ai prononcé la condamnation, Anang l'a exécutée.

– De quelle manière ? Il ne l'a pas fait trop souffrir ?

– Ah ! pas tant, certes, que toi, si elle avait pu accomplir jusqu'au bout son horrible dessein !

« Mais ne parlons plus de cette créature, de ce monstre. Elle est à jamais écartée de notre route et ses crimes sont punis. Oublie ces heures tragiques, ma bien-aimée, sois heureuse entre ta mère et ton mari, dont tu es le bonheur.

La semaine suivante, Manon put descendre au

jardin. Elle s'assit sous le vieux marronnier où, autrefois, elle avait joué près du petit Cyrille. Tandis que la comtesse travaillait près d'elle, que Maun-Sing parcourait des revues, elle évoquait ces souvenirs qui la ramenaient au temps où elle était une fillette paisiblement heureuse, près de M<sup>lle</sup> Flore.

M<sup>me</sup> de Courbarols l'écoutait, les larmes aux yeux. Et elle disait, en joignant les mains :

– Dire que tu étais là, ma fille, ma petite Madeleine... et je ne savais pas !

« Mais eux savaient... Thibaut, Hilarine. Ils me laissaient dans ma douleur, dans mes regrets. Ils me laissaient prier devant ce cercueil vide, tandis que ma fille, bien vivante, était là, tout près.

« Et, de plus, dès ce moment-là, ils ont cherché à te faire mourir. Ah ! que j'ai peine à leur pardonner ! Tu ne peux pas t'en faire une idée, Manon !

Tendrement, la jeune femme embrassait sa mère.

– Chère maman, il faut oublier tout cela ! Il faut vivre heureuse et paisible, près de votre fille retrouvée, près de votre gendre qui sera un fils pour vous... et bientôt, je l'espère, près de votre petit-enfant.

Car Manon venait d'apprendre à ceux qui l'aimaient ses espoirs de maternité.

Achille vint, un après-midi, faire ses adieux aux châtelains. Son congé expirant le lendemain, il repartait pour Paris.

Lucie et Jeanne Brûlier restaient encore une dizaine de jours à Cordibûche, après quoi elles s'en iraient aussi pour s'occuper des préparatifs du mariage qui devait avoir lieu dans le courant de septembre. À cette époque, Manon, son mari et sa mère seraient de retour à Paris. Tous trois tenaient à assister à la cérémonie. Manon offrait à la fiancée un trousseau complet et l'ameublement de son futur appartement, M<sup>me</sup> de Courbarols, après avoir consulté son gendre et sa fille, lui constituait une dot coquette.

Au cours de cette dernière visite que fit Achille à Courbarols, le maharajah amena la

conversation sur la maison de commerce où était employé le jeune homme. C'était un fonds de quincaillerie assez important et susceptible de s'augmenter encore. Achille apprit à son interlocuteur que le patron, veuf depuis peu, et sans enfant, songeait à le céder. Mais il ne trouvait pas facilement acheteur, étant trop exigeant pour le prix.

– La clientèle est bonne, ajouta Achille, et elle viendrait mieux encore si on savait l'attirer par des façons aimables. On pourrait aussi, bien facilement, joindre aux articles habituellement vendus divers autres rayons, pour augmenter les bénéfices. Enfin, certainement, c'est une maison d'avenir.

Quand le jeune homme fut parti, Maun-Sing dit à sa femme :

– J'ai idée, Manon, de faire la joie de ce brave garçon en lui achetant ce fonds de quincaillerie qui paraît lui faire tant envie.

– Oh ! quelle excellente idée, Maun ! Que tu es bon de m'aider à rendre heureux le fils de celui à qui je dois tant !

Maun-Sing détournait un instant son regard. La reconnaissance, la joie de Manon, lui causaient une gêne profonde. Car lui seul savait quelle dette il conservait à l'égard du fils de Nestor Broquerel.

Vers le milieu de septembre, Manon étant complètement rétablie, et la comtesse ayant retrouvé un regain de santé, les châtelains commencèrent leurs préparatifs de départ.

Une dernière fois, vers l'heure accoutumée, Manon et Maun-Sing, à la veille de quitter Courbarols, vinrent s'asseoir sous le vieux marronnier.

L'après-midi était chaud et superbe. Un soleil encore brûlant enveloppait la vieille tour, que l'on voyait d'ici, sombre et lugubre, malgré tout, à cause des souvenirs qu'elle évoquait.

Maun-Sing et la jeune femme restaient silencieux. Manon posait sur l'épaule de son mari sa joue rosée par la chaleur et, de temps à autre, sur le front, sur les paupières demi closes, le maharajah appuyait passionnément ses lèvres.

De la fenêtre de la tour, derrière les barreaux épais, une femme les regardait – une femme vêtue de rouge, aux yeux noirs brillant de rage désespérée, dans la pâleur livide de la face.

Ses mains étaient liées derrière le dos et près d'elle se tenait Anang, un poignard à la main.

Depuis plusieurs semaines, il l'amenait ici, à l'heure où Maun-Sing et sa femme venaient s'asseoir dans le jardin. Et, sans s'occuper des injures dont elle l'accablait, il l'obligeait à demeurer là, à voir le bonheur de celle qu'elle avait tenté de faire périr atrocement.

Puis il la faisait redescendre dans les souterrains, lui liait les jambes et, après l'avoir forcée d'avaler une pitance suffisante pour qu'elle ne mourût pas de faim, l'abandonnait dans les ténèbres jusqu'au lendemain.

Le serviteur, fanatiquement dévoué au maharajah et à Manon, haïssait la misérable créature, et c'était avec une satisfaction triomphante qu'il exécutait la sentence par laquelle son maître condamnait Sâti à cette punition terrible, en attendant la mort.

Cette mort ne devait plus tarder maintenant. Quand les châtelains quittèrent Courbarols, le lendemain, il y avait dans l'oubliette, où naguère elle avait précipité Manon, une femme affolée qui devait y mourir lentement, à moins qu'elle ne se jetât dans l'eau profonde et glacée du puits où, selon la légende, venait boire la Dame rouge, sa sinistre devancière dans le crime.

Maun-Sing, impitoyablement, avait voulu que la coupable subît le sort réservé par elle à Manon.

## XV

Un après-midi de juin, un peu plus de trois ans après, le maharajah entra dans le salon où Manon travaillait en surveillant les ébats de son fils, tandis que M<sup>me</sup> de Courbarols contemplait avec ravissement la toute petite fille qui dormait sur ses genoux.

Manon leva sur l'arrivant ses beaux yeux, qui s'éclairaient toujours d'une vive lueur en se posant sur l'époux bien-aimé.

— Te voilà, Maun ? Tu arrives à temps pour le thé... Je t'en verse une tasse, n'est-ce pas ?

— Si tu veux, ma chérie, dans un moment. Attends un peu que je te raconte une rencontre que je viens de faire.

Il s'assit près de sa femme, non sans mettre un long baiser sur les jolis doigts fins. Car Maun-Sing était resté le plus amoureux et le plus

tendrement fidèle de tous les maris passés, présents et futurs, en dépit des craintes qu'avait pu avoir à ce sujet M<sup>me</sup> de Courbarols. Manon continuait d'exercer sur lui une toute-puissante influence, qui produisait les meilleurs effets sur cette nature riche et généreuse, jusque-là si mal dirigée et dominée par l'orgueil que Dhaula entretenait à l'état aigu.

Le maharajah et sa femme, ainsi que la comtesse qui ne les quittait plus, habitaient pendant la plus grande partie de l'année le magnifique hôtel des Champs-Élysées, où naguère Manon venait donner des leçons à la princesse Ahélya. De nombreux Hindous, toujours fidèles au prince, assuraient comme autrefois le service. Maun-Sing et Manon paraissaient relativement peu dans le monde, où cependant ils étaient si admirés. Manon répandait les bienfaits sur tous les déshérités qu'elle pouvait découvrir, et sa discrète charité excellait à mêler le réconfort moral à l'aide pécuniaire. Sans compter, Maun-Sing versait l'or entre ses mains – car le trésor des maharajahs de Bangore demeurait inviolé, et un serviteur dévoué, qui en

connaissait le secret, faisait parvenir à son maître ce que celui-ci en demandait.

Quand il fut assis près de sa femme, Maun-Sing tout en installant sur ses genoux le petit garçon qui accourait vers lui expliqua :

– Je viens de rencontrer Thibaut de Courbarols.

Une contraction passa sur le visage de la comtesse, dont le regard doux et calme s'assombrit.

– Oh ! cet homme !

– C'est une véritable ruine. Maigre, presque décharné, le visage flétri, les vêtements usés, il offre l'image de la misère.

« Je sortais de chez mon libraire quand je me heurtai presque à lui, qui avançait lentement sur le trottoir. L'ayant reconnu, j'allais passer outre. Mais il dit d'une voix suppliante : « Prince, voulez-vous m'écouter, je vous en prie ? »

« Je m'arrêtai et il m'apprit alors qu'il était sans ressources, sa fille refusant de lui venir en aide, afin de jouir seule de la pension que lui fait

M<sup>me</sup> de Courbarols. Chassé du misérable garni qu'il ne pouvait même plus payer, il errait depuis la veille, n'ayant pas mangé, et n'osant se présenter chez moi. En me rencontrant, il avait pris une résolution subite... et maintenant il me suppliait de lui venir en aide.

« Je vous avoue qu'au premier moment j'eus fort envie de le repousser. Toute sa conduite fut si odieuse, autrefois ! Mais je me souvins que ma charitable Manon me blâmerait... et je donnai quelque argent à ce misérable, en lui disant que je réfléchirais.

Manon secoua la tête.

– Nous ne pouvons le laisser périr de misère, quelles qu'aient été ses fautes. Qu'en dites-vous, chère maman ?

– Je dis comme toi, mon enfant. Mais quelle créature odieusement égoïste que cette Marcelle ! Son père peut voir aujourd'hui le résultat de la belle éducation qu'il lui a donnée !

Maun-Sing fit observer :

– D'après quelques mots échappés à M. de

Courbarols, j'ai cru comprendre qu'elle menait une existence équivoque. C'est pourquoi, ma mère, si après enquête nous avons confirmation de cela, je vous conseillerai de lui supprimer sa pension et de la reporter sur la tête de son père.

– Vous avez entièrement raison, mon ami. J'avais cru devoir faire de Marcelle la bénéficiaire de cette rente, pour que M. de Courbarols ne pût la dissiper au jeu ou ailleurs. Mais la monstrueuse ingratitude de cette enfant tant gâtée par le père dont elle était l'unique affection m'oblige à changer mes dispositions.

« Dès que vous saurez quelque chose de précis à son sujet, j'irai voir mon notaire. Et, en attendant, il faut aider cet homme... malgré tout.

Manon enveloppa sa mère d'un coup d'œil attendri, et Maun-Sing dit en souriant :

– Votre indulgence, votre pitié, finissent par agir sur moi... car, en vérité, il y a seulement deux ans j'aurais été incapable d'écouter la supplication de cet homme ! Je pense, Manon, que ta mère et toi êtes en passe de me rendre parfait !

Avec une tendre gaieté, la jeune femme riposta :

– Tu l’es presque déjà, mon cher Maun, je t’assure !

À ce moment, un domestique entra, apportant le courrier. Maun-Sing, parmi les lettres, en prit une qu’il tendit à sa femme.

– Pour toi, Manon.

– C’est de Jeanne Brûlier. Je reconnais aussitôt l’écriture.

La veuve, ayant pris goût à la campagne depuis son séjour chez les Clomart, s’était installée à Cordibûche avec ses enfants, devenus de robustes petits paysans. Elle aidait Valérie et ses brus aux soins de la ferme et, dans chacune de ses lettres, elle disait à Manon combien elle se félicitait d’avoir pris cette décision. Son seul regret était d’être éloignée de Lucie, demeurée sa fidèle amie. Mais chaque année, M. et M<sup>me</sup> Achille Broquerel, laissant pour un mois leur commerce, fort prospère, sous la direction d’un employé de confiance, allaient passer leurs

vacances à Cordibûche, avec leur fils, un gros garçon qui venait d'atteindre ses deux ans.

Ils s'y trouvaient plus à l'aise que dans l'atmosphère princière où vivait Manon, quelles que fussent la grâce simple et l'affabilité avec lesquelles la jeune femme et son mari les accueillaient toujours. Ceux-ci continuaient de s'intéresser vivement à eux, et Manon avait tenu à être la marraine de leur fils. Quant à Maun-Sing, il témoignait à Achille une sympathie dont celui-ci se montrait extrêmement flatté et qui avait sa cause dans le remords que le maharajah conservait au fond du cœur.

D'Hilarine, on n'avait plus de nouvelles... La fortune acquise aux dépens de l'honnêteté ne lui avait pas porté bonheur. En quittant Courbarols, elle avait gagné Paris pour y rejoindre son fils. Mais celui-ci venait de tomber malade et son état s'aggrava, si bien qu'il succombait quelques jours plus tard.

Ainsi, après être devenue criminelle par affection idolâtre pour cet enfant unique, après avoir réalisé pour lui une jolie fortune, grâce à

l'argent obtenu de M. de Courbarols, elle voyait lui échapper ce qui avait été le but de sa vie, patiemment poursuivi par le chantage et l'hypocrisie.

Depuis lors, on n'avait plus entendu parler d'elle.

Les châtelains, peu soucieux d'aller revivre des souvenirs lugubres, n'étaient jamais retournés à Courbarols. Les portes secrètes avaient été murées, de même que l'entrée des souterrains. Le château ne devait revoir ses maîtres, pendant quelques moments, que six ans plus tard, lorsque la comtesse, ayant béni le quatrième enfant de sa fille, et s'étant doucement éteinte, alla rejoindre dans la sépulture familiale le comte Aimery et la petite Isabelle.

Quant à la Dame rouge, elle continuait, au dire des paysans et des bûcherons, de hanter la vieille demeure et ses alentours. Certains prétendaient l'avoir vue, toute vêtue d'écarlate, jetant des flammes par les yeux, brûlant l'atmosphère sur son passage... Mais ce devait bien être cette fois la comtesse Améliane, car celle qui avait un

instant pris sa place gisait, morte, dans l'eau noire du puits où elle s'était jetée en un accès de désespoir.



Cet ouvrage est le 361<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.